LA

GUERRE DES ÉTATS-UNIS

ET DU MEXIQUE.

La lutte inégale qui depuis plus d'une année se continue entre le Mexique et les États-Unis peut être envisagée sous deux faces distinctes, selon que l'attention se porte sur les conséquences et l'issue probable de la guerre, ou sur les épisodes, les tableaux étranges qu'elle déroule à nos yeux. Quand on a pu observer de près les deux nations belligérantes, quand on a vécu en quelque sorte dans leur intimité, il est difficile de ne pas tenir compte de ce double aspect des événemens: d'un côté, l'impression produite par le simple récit des faits se complète et se fortifie par les souvenirs; de l'autre, le rôle de plus en plus considérable que les États-Unis sont appelés à jouer dans les destinées du Nouveau-Monde ouvre à l'esprit une vaste perspective. On se transporte en idée au milieu des deux armées, on les voit en présence, l'une rachetant par une énergie à toute épreuve le désavantage d'une organisation vicieuse, l'autre décimée par les discordes civiles et livrée au plus affreux dénuement, fléau du pays en temps de paix, appui insuffisant en temps de guerre. Ce contraste même, qui d'avance indique l'issue de la lutte, ramène la pensée sur les intérêts de l'Europe, plus engagés qu'on ne paraît le croire dans les questions débattues entre les deux armées. Déjà l'Angleterre s'en est émue : dans la puissance enva-

hissante et victorieuse qui grandit de l'autre côté de l'Atlantique, elle voit de plus en plus une rivale redoutable qui la presse chaque jour davantage; elle n'oublie pas qu'au maintien de la république mexicaine est liée une question d'un intérêt plus direct pour les principaux états de l'ancien continent : le maintien de leur propre influence dans cette partie du Nouveau-Monde, la seule capable de rendre à l'Europe en métaux précieux la valeur tout entière des importations qu'elle en reçoit (1). La France jusqu'à ce jour n'a point paru partager ces inquiétudes, elle s'est médiocrement préoccupée des progrès de l'Amérique du Nord. Le récit des événemens qui se sont passés au Mexique depuis un an montrera si nous avons tort ou raison dans notre indifférence.

Les causes de la guerre actuelle entre le Mexique et les États-Unis sont généralement connues. Si nous revenons sur les faits qui ont précédé et préparé la rupture armée des deux pays, ce sera pour bien établir que le différend soulevé à l'occasion des limites du Texas n'autorisait en aucune façon les Américains à envahir, outre le territoire contesté, les plus riches provinces du Mexique. Au point de vue du droit, l'agression, dans la forme qu'elle a prise du moins, n'est donc pas justifiable. Il importe de constater aussi que la diplomatie européenne n'a pas déployé dans cette première période de la crise toute l'activité, toute la perspicacité convenables. Il y a vingt ans déjà, on le sait, que l'Amérique du Nord fomente les dissensions intestines qui ont fait déchoir le Mexique à ce point de faiblesse où nous le voyons aujourd'hui. Il suffit de rappeler la première déclaration d'indépendance du Texas appuyée par quatre-vingt-dix signataires, dont quatre-vingt-huit, selon le témoignage d'un historien américain lui-même, le docteur Channing, étaient citoyens des États-Unis. Les autres phases de l'indépendance texienne ne sont pas moins notoires et n'accusent pas moins l'imprévoyance de l'Europe. En reconnaissant la nouvelle république, l'Europe crut favoriser le noble élan d'un peuple affranchi vers la liberté; elle crut aussi servir les intérêts de la race africaine, car on était persuadé que le Texas allait abolir le commerce des esclaves. En réalité, la diplomatie anglaise et française n'avait fait que prêter les mains à l'agrandissement de l'Amérique du Nord et ouvrir à l'esclavage un état de plus.

Plus tard, lorsque l'annexion du Texas aux États-Unis devint un *casus belli* entre le Mexique et l'Union, on voulut éviter ce conflit : les ministres d'Angleterre et de France négocièrent; mais déjà le moment où la diplomatie européenne pouvait intervenir utilement était passé.

(1) Si l'on considère que les mines du Mexique ont produit, depuis la mise en exploitation par les Espagnols, *quatorze milliards huit cent treize millions*, on comprend de quelle importance est pour l'Europe ce pays si exceptionnellement riche en matières précieuses.

Ce fut par les conseils de cette diplomatie que le président du Texas, Anson Jones, s'efforça de donner au différend une conclusion pacifique. Il fit proposer au gouvernement mexicain les préliminaires d'un arrangement à l'amiable, dont la condition principale eût été pour le Mexique la reconnaissance du Texas, pour le Texas la promesse de ne s'annexer dans aucun temps aux États-Unis. Cette proposition, présentée par l'entremise des ministres anglais et français, eut pour résultat le message adressé au congrès mexicain par M. Cuevas, le 21 avril 1845. Autorisé par le congrès à entrer en arrangement avec le Texas, le gouvernement mexicain déclara qu'il acceptait les offres du président Anson Jones, mais que les négociations seraient nulles et non avenues si la convention populaire du nouvel état consentait à l'annexion. C'est précisément ce qui arriva, malgré les efforts du président texien. Le congrès du Texas décida à l'unanimité l'incorporation aux États-Unis, et la convention populaire réunie le 21 juillet de la même année ratifia le décret du congrès. L'Amérique du Nord s'était augmentée d'un nouvel état. Quant au Mexique, son rôle était tracé d'avance : il ne pouvait que protester vainement contre un fait accompli.

Au moment même où l'Union arrivait ainsi à ses fins, une crise salutaire semblait devoir rendre un peu de calme à la société mexicaine. Un homme éclairé, un des héros de l'indépendance, le général Paredes, venait d'être nommé président. Il s'était fait le protecteur avoué d'un parti qui voit dans l'établissement d'une monarchie au Mexique un dernier gage d'ordre et de sécurité pour le pays. Malheureusement tout semblait conjuré contre le gouvernement de Paredes, et les intentions mêmes du général affermirent l'Union américaine, ennemie déclarée du système monarchique, dans ses projets d'agression. Désormais n'avait-elle pas un prétexte pour colorer ces projets et leur donner un faux semblant de désintéressement? Le Mexique s'étant résigné à subir ce qu'il ne pouvait empêcher, il ne restait plus, pour vider entièrement la question du Texas, qu'à fixer les nouvelles limites territoriales des deux pays. La fixation de ces limites avait laissé un point en litige. C'est sur cette difficulté que les États-Unis se rejetèrent dans leur impatience de provoquer la guerre. Le point contesté était le territoire situé entre le Rio-Nueces et le Rio-Bravo del Norte; le gouvernement de Washington trancha la question : il donna à une petite armée de quatre mille Texiens et Américains l'ordre de se tenir prête à occuper ce territoire dès que l'annexion du Texas serait proclamée. Un corps de troupes mexicaines prit position en même temps dans l'état de Tamaulipas, celui que l'invasion menaçait. La question échappait donc aux négociateurs; elle était transportée dans les camps.

I.

Au commencement du mois de mars 1846, l'armée américaine était campée près de la baie de Corpus-Christi, sur la rive gauche du Rio de las Nueces et à deux pas du territoire contesté. On n'attendait que le moment où l'annexion du Texas serait officiellement connue pour envahir l'état de Tamaulipas. Les Mexicains étaient campés à Matamoros, ville qui, par l'importance de sa position géographique, devait être le premier point convoité par les États-Unis. Située sur le bord du Rio-Bravo del Norte, un des seuls fleuves navigables du Mexique, à onze lieues de la mer et à trois cent cinquante de Mexico, Matamoros n'était, avant 1829, qu'une bourgade sans importance, visitée seulement de temps à autre par de petits navires contrebandiers. Ouverte en 1829 au commerce étranger, la ville de Matamoros prit un développement rapide. A l'époque où l'ambition envahissante des Américains ne s'était pas encore révélée, le général Teran avait eu l'idée d'y établir une colonie de Galiciens qui se seraient partagé le territoire compris entre le Rio-Nueces et le Bravo. C'eût été une barrière infranchissable élevée devant les États-Unis, et on commit une faute grave en ne donnant pas suite à ce projet; des colons venus des États-Unis remplacèrent, sur le territoire voisin de Matamoros, la population galicienne qu'y voulait établir le général Teran.

L'armée d'occupation des Américains était forte de trois mille hommes d'infanterie, d'environ quatre cents cavaliers et artilleurs à cheval desservant dix-huit pièces de canon de 6 ou de 8, et de six cents *settlers* conduisant trois cents chariots. Ces divers corps étaient placés sous les ordres du général Taylor. Commandés par des citoyens de l'Union, ils étaient composés d'un ramassis d'aventuriers français, anglais, allemands et polonais. Au milieu de ces hommes indisciplinés et les dominant tous apparaissait la figure étrange du *settler* américain, ce dompteur par excellence de la nature sauvage, la coignée sur l'épaule et la carabine à la main, toujours disposé à abattre un arbre ou un ennemi, et qui semble appelé par une loi providentielle à peupler, à parcourir en tous sens le continent américain. Les roues des chariots des *settlers* ont sillonné tous les déserts qui s'étendent entre les frontières nord du Mexique, des États-Unis, et les bords du Missouri et de l'Océan Pacifique. Ce serait une histoire curieuse à faire que celle des migrations périodiques de ces infatigables marcheurs qui semblent regarder le monde comme leur domaine, et qui, à travers des plaines sans fin, au milieu de cent peuplades sauvages, poussent toujours devant eux, tant que le terrain ne leur manque pas, de longues files de chariots, derrière lesquels ils combattent comme les anciens Cimbres. Aux heures de halte,

des villes improvisées s'élèvent comme par enchantement du sein des déserts. Le soir surtout, ces cités nomades présentent un singulier spectacle. Derrière les chariots, dont les roues et les timons entrelacés avec des chaînes de fer forment une enceinte impénétrable, règne une activité bruyante qui rappelle le mouvement de nos grandes villes. Les forges s'allument, les enclumes retentissent; tailleurs, cuisiniers, forgerons, tous sont à l'œuvre, tandis que les chasseurs s'aventurent au loin et reviennent égayer le souper du récit de leur chasse, de leurs aventures, et rarement l'assombrir, même en annonçant l'attaque prochaine d'un parti d'Indiens en campagne.

A ce moment critique où les hostilités allaient s'ouvrir, le camp du général Taylor était loin de présenter une physionomie aussi animée. Les aventuriers réunis sous ses ordres ne faisaient plus leur service qu'avec une visible répugnance. Aux griefs que les soldats croyaient avoir contre leurs chefs vinrent s'ajouter bientôt les maladies causées par les brusques variations de la température. Brûlant le jour et glacial la nuit, le ciel dans cette partie du Mexique exerçait sur des troupes déjà démoralisées une influence de plus en plus meurtrière. Les tentes de toile n'étaient contre les intempéries de la saison qu'un bien faible abri. A peine les soldats trouvaient-ils dans ces plaines stériles assez de bois pour préparer leurs alimens, encore moins en pouvaient-ils ramasser en quantité suffisante pour réchauffer leurs membres engourdis. Le tiers des troupes se trouvait hors des cadres; les officiers même n'échappaient pas à la rigueur du climat, et un fléau plus redoutable encore était venu fondre sur l'armée américaine. Une horde immonde de spéculateurs de bas étage l'avait suivie jusqu'à Corpus-Christi, prête à piller les traînards de l'arrière-garde ou les soldats égarés loin du camp. Un grand nombre de débits de liqueurs fortes s'étaient établis de tous côtés. Tous les proscrits, les voleurs, les assassins des États-Unis paraissaient avoir élu domicile sous les baraques de toile ou de planches élevées comme un second camp près du premier. Chaque nuit était troublée par des orgies sauvages, par des rixes sanglantes, dans lesquelles ces vagabonds montraient leur habileté à manier le poignard et le pistolet. Souvent des soldats américains, invités par ces misérables à partager leurs excès, se laissaient attirer dans leurs repaires; enivrés au moyen de breuvages soporifiques, ils étaient dépouillés, quelquefois même assassinés par leurs hôtes, et on retrouvait leurs cadavres au milieu des champs ou noyés dans les lagunes voisines. Tout semblait conjuré contre l'armée du général Taylor.

On savait au camp mexicain, par les rapports de quelques transfuges, la position difficile de cette armée : était-on mieux préparé à la lutte? Au lieu des robustes et taciturnes enfans du Kentucky, armés du *rifle* à long canon, inséparable compagnon de leur vie aventureuse;

au lieu des gigantesques chasseurs virginiens, qui ne manquent jamais au milieu des plus chaudes mêlées l'adversaire qu'ils ont visé, on ne rencontrait dans le camp mexicain que des soldats chétifs, tels que la *presse* avait pu les grouper. La plupart de ces soldats, indiens, blancs ou métis, étaient petits, maigres, mal vêtus; pourtant ils savaient au besoin, sans souliers et sans nourriture, supporter des marches énormes; ils savaient traîner pendant plusieurs jours leurs membres mutilés sans se plaindre. Vantard et parleur, le soldat mexicain se bat intrépidement à l'arme blanche, mais détourne la tête en déchargeant son fusil, qu'il est toujours prêt à vendre. Entre les deux cavaleries ennemies, même contraste. Mettez à pied le *ranchero*, et d'un cavalier redoutable par les prodigieuses ressources qu'il sait tirer de son cheval, vous ne ferez qu'un inutile fantassin. Que le cavalier américain descende, au contraire, du cheval colossal sur lequel il est péniblement guindé, il devient, en touchant la terre, un excellent soldat. Un trait commun toutefois aux deux armées, c'était le nombre prodigieux des officiers. Il y avait autant de *majors* du côté des Américains qu'il y avait de *colonels* dans le camp mexicain. La plupart étaient dépourvus de l'instruction nécessaire et ne savaient tirer qu'un médiocre parti des élémens de résistance ou de force qu'ils avaient entre les mains.

La ville de Matamoros, la première position que devaient attaquer les Américains, était commandée par le général don Francisco de Mejia. L'attitude de l'ennemi, encore immobile derrière ses retranchemens de Corpus-Christi, excitait dans la population de Matamoros comme dans l'armée de Mejia une curiosité mêlée d'inquiétude. On avait reçu déjà, nous l'avons dit, quelques renseignemens sur la situation précaire des troupes américaines. Un point restait à éclaircir : on voulait connaître le chiffre exact de l'armée ennemie. Homme d'action, d'une capacité reconnue, et tout disposé à ne pas marchander la vie de ses soldats, non plus que la sienne, pour repousser l'invasion, le général Mejia mit ses batteurs d'estrade en campagne. On connaît la sagacité d'exploration particulière à la race américaine. Parmi ces batteurs d'estrade, un lieutenant des auxiliaires de la baie d'Espiritu-Santo acquit bientôt une sorte de célébrité. C'était un de ces hommes dont la bravoure égale l'astuce. Le lieutenant don Ramon Falcon ne tarda pas à se faire craindre dans le camp américain, où on lui attribua une ubiquité merveilleuse et des exploits dignes des héros d'Homère. Il est certain que le lieutenant Falcon faisait de son mieux, et le général Mejia fut bientôt parfaitement éclairé, non-seulement sur les dispositions, mais sur les forces réelles de l'ennemi.

Ce fut sous l'impression favorable des renseignemens dus à ses batteurs d'estrade que le général Mejia écrivit au gouvernement de son pays des rapports empreints d'une singulière confiance dans la supé-

riorité militaire des Mexicains. Il ne put s'empêcher de traiter avec un certain dédain des cavaliers qui n'avaient jamais su se former en rang, et qui, pour manier leurs chevaux, se trouvaient dans la nécessité de renoncer à leurs armes. Les journaux de Mexico ne manquèrent pas non plus de s'égayer aux dépens de la cavalerie américaine; ils flattaient ainsi l'orgueil national, car, pour le Mexicain comme pour l'Arabe, la première qualité d'un homme est d'être bon cavalier. On le voit, les deux armées, au moment d'entrer en lutte, étaient animées de dispositions bien différentes. Le général Mejia croyait n'avoir affaire qu'à des ennemis peu redoutables. Le général Taylor s'était rendu compte de toutes les difficultés de sa position; il les acceptait, il les subissait sans impatience comme sans faiblesse.

Les derniers jours du mois de mars étaient arrivés au milieu de cette attente si diversement supportée des deux parts. Les Américains commençaient à pousser de nombreuses reconnaissances sur le territoire mexicain. Leur intention de se déplacer et de donner ainsi le signal des hostilités sérieuses était enfin évidente. Bientôt on sut d'une manière plus certaine qu'ils se proposaient de franchir le 22 mars une petite rivière, appelée *Arroyo-Colorado*, pour s'avancer sur la rive gauche du Rio-Bravo, dans l'état de Tamaulipas. Cette nouvelle fut transmise au général Mejia par le lieutenant Falcon, qui, à l'appui d'une si précieuse révélation, remit entre les mains de son chef deux dragons américains tout montés et tout équipés, faits prisonniers dans sa dernière reconnaissance.

La nouvelle apportée par le lieutenant se vérifia avec une parfaite exactitude. L'armée ennemie s'avança d'abord jusque sur la rive gauche du Rio-Bravo del Norte, et par conséquent sur le territoire même de l'état de Tamaulipas. On sait déjà que Matamoros, capitale de l'état, est située à l'embouchure et sur la rive droite du même fleuve, à onze lieues de la mer. L'armée américaine s'était partagée en deux corps. Le 22 mars 1846, la plus petite de ces deux divisions, sous les ordres du général Taylor, alla camper sur le bord de la mer, près d'un promontoire nommé le fronton de Santa-Isabel. Cette nouvelle position lui permettait de communiquer avec une escadre composée de quatre bateaux à vapeur et de sept bâtimens, qui stationnaient à l'embouchure du Rio-Bravo. S'il restait encore au général américain quelque illusion au sujet des sympathies qu'il croyait rencontrer dans la population mexicaine, sympathies que repousse, quoi qu'on puisse dire en Europe, la différence des deux races, cette illusion dut se dissiper complétement, car il ne campa qu'au milieu des débris encore fumans des maisons et des cabanes abandonnées par les habitans.

Le second corps, sous les ordres du général Worth, alla se poster près de Matamoros, devant un des points guéables du Rio-Bravo nommé

le Paso-Real. Cette division se composait de 300 cavaliers et de 2,800 hommes d'infanterie, avec 18 pièces de canon et les chariots des *settlers* chargés de provisions de bouche et de munitions de guerre. L'invasion était flagrante; cependant le général Taylor crut devoir protester encore de ses intentions pacifiques et écrivit au général Mejia une lettre datée, avec une visible affectation, du camp près Matamoros (*Texas*) (1); cette lettre officielle réclamait du général mexicain la remise des deux prisonniers faits par Falcon ainsi que de plusieurs déserteurs qui avaient passé à l'ennemi. Le général Worth chercha, comme le général Taylor, à déguiser l'invasion, à la présenter comme un mouvement pacifique. Peu d'instans après avoir établi son camp sur le territoire mexicain et presque dans les faubourgs de Matamoros, il fit arborer par un de ses officiers un pavillon blanc de parlementaire. Ce pavillon à la main, l'officier galopa long-temps sur le bord du fleuve avec force démonstrations amicales, et appelant affectueusement le général Mejia par son nom. Le général se retira pour ne pas être vu. Cependant, les signaux continuant sans interruption, Mejia crut pouvoir dépêcher un colonel et deux capitaines. Dans cette entrevue, on insista pour que le général lui-même se prêtât à une conférence avec Worth; mais le général Mejia répondit qu'il ne se présenterait qu'à la condition de conférer avec le général en chef Taylor. Ce fut le général don Romulo Diaz de la Vega qu'il dépêcha à la rencontre de Worth. Le choix de cet officier supérieur comme négociateur était excellent. Par un certain fonds d'honneur chevaleresque, don Romulo de la Vega était fait pour s'entendre avec Worth, dont les manières courtoises et l'esprit cultivé contrastaient singulièrement avec la rudesse du général Taylor. L'entrevue cependant n'aboutit qu'à préciser et non à modifier la situation. Il fut constaté que le général Taylor avait occupé la rive gauche du Rio-Bravo par ordre du gouvernement des États-Unis. Cette occupation devait se prolonger jusqu'au jour où la question des limites serait résolue; elle était d'ailleurs toute pacifique, et, loin de troubler la paix entre les deux nations, les généraux américains désiraient continuer à cultiver des relations d'amitié qu'ils étaient loin de regarder comme rompues. Le général Vega répondit que l'occupation par l'armée américaine d'une grande partie du territoire mexicain de Tamaulipas devait être et était en effet considérée comme une déclaration de guerre, et qu'on ne pouvait établir aucune espèce de discussion tant que le pavillon étoilé flotterait sur le territoire de la république. Worth insista, il essaya encore de persuader au général Vega que le mouvement des troupes américaines ne devait en aucune façon être réputé comme une démonstration hostile; mais Vega notifia d'une façon péremptoire que si l'armée

(1) Matamoros est en réalité dans l'état de Tamaulipas.

qui occupait la rive opposée ne laissait pas le territoire libre, on regarderait la guerre comme déclarée, et que le général Taylor demeurerait responsable des conséquences de l'invasion. Là-dessus l'entrevue se termina. La ferme attitude du parlementaire mexicain fut entièrement approuvée par le général Mejia. Le commandant de Matamoros alla même jusqu'à refuser de recevoir la communication écrite qu'un parlementaire apporta pour lui quelques instans après; il était bien convaincu en effet que cette communication ne faisait que reproduire les assurances données de vive voix au général Vega.

Cependant la conférence de Worth et de Vega n'avait pas été tout-à-fait inutile pour le général Mejia. En dépêchant Vega à la rencontre de Worth, Mejia avait espéré donner à la division d'Ampudia le temps d'arriver; il se promettait alors d'écraser Taylor, livré à ses propres ressources, — Taylor, écrivait le général mexicain dans ses lettres officielles, *plus méprisable que le dernier tailleur* (1). La plupart des renforts attendus par Mejia arrivèrent bientôt en effet. Le corps d'armée de Tampico, la division du général Pedro Ampudia, déjà tristement célèbre par le rôle qu'il avait joué dans les massacres de Tabasco, vinrent se joindre à lui. Toute l'armée mexicaine allait sous peu de jours se trouver réunie en face de l'ennemi. Le commandement en chef des troupes fut donné au général Mariano Arista, ancien compagnon d'armes du général Santa-Anna. Certes, si la valeur personnelle, la bravoure du soldat, devaient tenir lieu, dans un général en chef, de toute autre vertu, le commandement n'eût pu être confié à des mains plus dignes que celles de cet officier, intrépide cavalier, soldat infatigable; malheureusement quelques soupçons planaient sur le patriotisme d'Arista. Tel est le triste sort de la république mexicaine, qu'elle renferme dans son sein tous les germes de dissolution.

Pendant qu'aux troupes commandées par Arista s'ajoutaient chaque jour de nouveaux renforts, de nombreuses désertions affaiblissaient, au contraire, l'armée américaine. La position de cette armée au campement de Santa-Isabel était plus précaire encore qu'à Corpus-Christi. Une moitié des forces de Taylor se trouvait occupée à maintenir l'autre et à tirer sur les déserteurs qui traversaient le fleuve à la nage pour se joindre à l'armée ennemie. Des deux côtés, il devenait impossible de persister dans un système d'inaction, lorsqu'on apprit dans les derniers jours d'avril que, le chargé d'affaires des États-Unis à Mexico, M. Slidell, ayant demandé et reçu ses passeports, la guerre commencée de fait par le mouvement de Worth et de Taylor sur Matamoros était enfin officiellement déclarée.

(1) *Taylor* veut dire *tailleur*, et le mot de *sastre* est pour le Mexicain une épithète d'un mépris écrasant.

II.

Les premières dispositions prises par Arista indiquaient un habile tacticien. D'après ses ordres, le général Torrejon, traversant le Rio-Bravo à la tête de 1,200 chevaux et de 400 fantassins, s'était jeté entre le quartier-général des Américains et la pointe de Santa-Isabel. Le passage du fleuve s'était opéré sans coup férir. Peu de jours après, les hostilités s'ouvrirent par une escarmouche insignifiante, mais où les Mexicains eurent l'avantage. Dans cette escarmouche, le lieutenant Falcon donna une nouvelle preuve de courage et d'adresse. Déguisé en marchand ambulant, il s'introduisit dans le camp américain et apprit là que les dragons de Taylor devaient pousser une reconnaissance du côté des positions de Torrejon. Le hardi batteur d'estrade s'empressa de donner cette nouvelle au général Torrejon, qui lui confia un détachement avec la mission de surprendre et de capturer les éclaireurs ennemis. Les *rancheros* conduits par Falcon eurent aisément raison des Américains. Quoique montés sur d'excellens chevaux, les maladroits cavaliers *yankee* se débandèrent et furent bientôt culbutés. Quarante-cinq hommes et deux officiers restèrent prisonniers des Mexicains. On donna la chasse aux autres dragons, qui périrent tous taillés en pièces ou noyés dans le fleuve. Il n'en fallut pas davantage pour exalter la confiance du soldat mexicain. « Plût à Dieu, écrivait alors le général Canales, que toute cette canaille fût à cheval ! A cheval, ce sont des hommes perdus. A dire vrai, ils ne savent pas se défendre, ils s'accrochent à la crinière des chevaux pour galoper, et nous autres, bien que très mal montés, nous savons leur couper la retraite et les empoigner. »

Cette affaire est la dernière où l'on voie figurer le lieutenant Falcon. A partir de ce moment, le souvenir de ce brave officier ne fut plus rappelé que dans une lettre adressée par Taylor à Ampudia, et où le général américain rendait Falcon responsable de la disparition d'un officier supérieur de son armée, le colonel Cross. Cette fois, du moins, on accusait Falcon à tort. Une lettre d'un habitant de Matamoros au général Bustamante, annexée aux bulletins de l'armée, constata qu'un paysan mexicain avait poignardé le colonel Cross dans un accès de jalousie conjugale.

Un résultat plus important que ce fait d'armes, c'était le passage du Rio-Bravo opéré par Torrejon, c'était la position prise par ce général entre le camp américain et la pointe de Santa-Isabel. Les Mexicains avaient, par ce mouvement hardi, coupé la ligne de communication des Américains avec la mer; ils les avaient privés des secours de leur escadre. Si, comme on l'espérait, les généraux Arista et Torrejon eussent attaqué simultanément l'ennemi sur les deux rives du Rio-Bravo, les

Américains, isolés comme ils l'étaient et cernés par des troupes supérieures en nombre, se seraient trouvés dans une position critique d'où probablement ils ne seraient pas sortis à leur honneur.

Le plan du général Arista semblait donc tracé d'avance, et l'état déplorable de son pays ne lui permettait pas de reculer devant une opération décisive. Le trésor public était vide, et, pour établir une sorte d'équilibre entre les dépenses et les recettes, le président Paredes venait de rendre un décret en date du 7 mai, portant que toutes soldes, paies journalières, pensions ou gratifications à la charge du trésor public, seraient réduites d'un quart; il n'exceptait de cette mesure que les officiers, soldats ou employés militaires en activité de service. Le décret de Paredes était dicté par une nécessité impérieuse, car le blocus du golfe par l'escadre américaine diminuait ou, pour mieux dire, anéantissait presque les seuls revenus de l'état. Un fléau intérieur était venu d'ailleurs se joindre à l'invasion. L'état de Yucatan se séparait de Mexico; le général Alvarez allumait une guerre sociale, une guerre de castes dans l'état d'Acapulco et en désarmait les ports, dont il vendait les canons aux Américains. Les Indiens *bravos* (sauvages), rompant leur trève, sortaient en masses de leurs déserts. L'état de Zacatécas avait été envahi par des hordes furieuses qui étaient venues enlever des chevelures jusque sur la grande place de sa capitale. Celui de Sonora était à feu et à sang. Les Apaches avaient envahi le village d'Oputo, où ils avaient massacré cent trente-deux personnes. De là ils s'étaient avancés jusqu'au *préside* le plus voisin de la frontière qu'ils avaient tenu assiégé pendant cinq jours. Il est bon d'ajouter que ces mêmes Apaches, qui jusqu'alors n'avaient fait usage que d'arcs, de flèches et de *macanas* (casse-tête), étaient uniformément vêtus de casaques de drap bleu à paremens rouges, avec des coiffures militaires, et pour la première fois armés de carabines. Ce fait rappelait trop clairement les invasions indiennes qui avaient assailli les premiers colons mexicains du Texas; il démontrait que, cette fois comme alors, ces bandes sauvages servaient d'avant-garde formidable aux colons des États-Unis. Enfin, tandis que les tribus indiennes des déserts de l'ouest attaquaient l'état de Sonora sur ses frontières, les nations indiennes de l'intérieur, excitées par le parti des Gandaras, une des deux familles qui s'y disputent la préséance, commettaient au cœur même de cet état mille atrocités. Les Hiaquis tenaient garnison à Guaymas même, les Pimas à Uris, les Opatas à Hermosillo. Les bois étaient remplis de fugitifs qui cherchaient à se soustraire aux poursuites des Indiens et aux proscriptions des Gandaras. Tous les maux semblaient assaillir le Mexique à la fois.

Une telle situation faisait un devoir, nous le répétons, au général Arista de compléter bientôt par un mouvement décisif l'effet de la première manœuvre exécutée si heureusement par Torrejon. L'armée américaine,

inférieure en nombre et composée d'élémens hétérogènes, pouvait être facilement écrasée. Cependant, depuis le passage du Rio-Bravo jusqu'au 1er mai, plusieurs jours s'écoulèrent marqués tantôt par des engagemens insignifians, tantôt par une inaction complète. Un général connu au Mexique par ses prétentions ridicules, don Jose-Maria Tornel, sollicitait et obtenait pour le commandant Quintero, atteint d'un coup de sabre dans l'une de ces escarmouches, l'autorisation de porter à son bras blessé un écu d'azur orné d'une pompeuse inscription. Ces niaiseries fournissaient aux journalistes mexicains des thèmes qu'ils amplifiaient avec leur jactance habituelle. Enfin une fausse ou perfide manœuvre du général Arista vint aggraver le mal produit par le temps perdu.

Le 30 avril, dans la nuit, Arista fit passer le fleuve à la première brigade d'infanterie, commandée par le général Ampudia, et le 1er mai, à midi, il le traversa lui-même à la tête de la seconde brigade. Les deux corps d'armée avaient franchi le Rio-Bravo à Longoreño, à trois lieues à peine en aval de Matamoros. Cette opération entraîna le déplacement des généraux Torrejon et Canales, qui durent (et l'on ne sait comment expliquer cet ordre d'Arista) se porter au gué de San-Rafaël pour protéger le passage d'Arista et d'Ampudia. Ainsi fut perdu tout l'avantage d'une position qui isolait l'ennemi de son quartier-général. Les Américains allaient pouvoir de nouveau communiquer librement avec la pointe de Santa-Isabel; ils a laient tirer de leur escadre les vivres dont ils manquaient, rappeler leurs réserves et reprendre possession de leur artillerie.

Après huit jours passés, du côté des Américains en préparatifs facilités par la maladresse de leurs adversaires, du côté des Mexicains en manœuvres insignifiantes (1), la division de Taylor et l'armée mexicaine se mirent en mouvement et se trouvèrent enfin en présence, non loin de la plaine de Palo-Alto, le 7 mai 1846. La division de Taylor était composée de 2,500 soldats environ et de deux cents chariots; Arista avait avec lui 3,461 hommes. Le général américain, installé dans un endroit que les Mexicains avaient abandonné la veille, appuya aussitôt sa droite sur une levée de terrain assez épaisse et sur une *resaca* (étang); sa gauche et son arrière-garde étaient protégées par un bois à la lisière duquel les chariots des *settlers*, entrelacés et enchaînés, formaient un retranchement impénétrable. Ayant fait ensuite avancer une colonne

(1) Nous avons dû abréger beaucoup l'historique de ces préliminaires, longuement racontés dans un ouvrage intitulé : *Campaña contra los Americanos del Norte.* — 1e Parte, *Relacion històrica de los 40 dias que mandó en gefe el general Arista* (*Campagne contre les Américains du nord.* — *Relation historique des quarante jours pendant lesquels commanda en chef le général Arista*). Mexico, juin 1846. — L'officier témoin oculaire et auteur de cet ouvrage n'hésite pas à attribuer à la trahison l'inexplicable manœuvre du gué de San-Rafaël.

au centre et placer son artillerie à l'avant-garde, Taylor se prépara à combattre. L'armée mexicaine était étendue devant lui en une longue ligne sans profondeur, sans réserve, et qui formait comme la corde du segment de cercle tracé par les troupes américaines. Une partie de la journée avait été consacrée à prendre ces dispositions. Déjà il était deux heures. Le moment était venu où, dans les pays du sud, la nature s'affaisse sous le vent brûlant, dont les rafales traversent l'atmosphère comme des flèches de feu. Un moment de silence solennel succéda à la confusion des premières manœuvres. On pouvait, au milieu de ce calme momentané, entendre le souffle du vent dans les grandes herbes qui couvraient la plaine et le murmure des bois qui abritaient la ligne des chariots américains.

Le général Arista n'attendait plus, pour engager l'action, que l'arrivée d'un régiment d'infanterie qu'on devait lui envoyer de Matamoros. Dès qu'il vit reluire au soleil les baïonnettes de ce régiment, il donna le signal, et un coup de canon, parti du centre de l'armée mexicaine, annonça que le combat commençait. Les Américains dirigèrent aussitôt toutes leurs batteries contre le renfort dont l'arrivée venait de mettre un terme aux hésitations d'Arista, et ce ne fut qu'après avoir semé la plaine de morts que ce malheureux régiment put entrer en ligne à la gauche de l'armée mexicaine. Le feu commencé contre lui se tourna dès-lors contre l'aile gauche tout entière. Les soldats mexicains, dont ce feu meurtrier éclaircissait les rangs, restaient à leur poste, immobiles et formés en ligne, sans pouvoir seulement décharger leurs armes sur un ennemi placé hors de leur portée. Tandis que la droite s'agitait vainement pour faire taire les batteries américaines, la gauche ne bougeait pas au milieu des morts qui s'entassaient. Les cris répétés de : *Viva Mexico! viva la independencia!* se mêlaient, pendant les courts silences de l'artillerie, aux roulemens des tambours et aux fanfares de plus en plus affaiblies des clairons. Les Américains, voyant qu'il suffisait d'un dernier coup pour avoir raison d'un ennemi déjà vaincu pour ainsi dire par le désavantage de sa position, eurent recours à une ruse de guerre qu'ils ont apprise des Indiens, et qui leur est familière. Vers quatre heures, c'est-à-dire deux heures après le commencement de l'action, une épaisse fumée couvrit toute la gauche de Taylor. Des barils de goudron, à l'aide desquels les Américains avaient mis le feu aux herbes desséchées qui couvraient la plaine, produisaient cette fumée, assez épaisse pour dérober complétement leur manœuvre. On aurait pu croire que les Américains avaient battu en retraite, si le rideau noirâtre n'avait été troué, à intervalles égaux, par le feu des canons. Enfin, la fumée s'affaissa et laissa voir une batterie avancée, dont les boulets vinrent de nouveau décimer les soldats mexicains, qui, toujours paralysés dans leurs mou-

vemens, mouraient sans reculer, comme ils savent parfois mourir. Une autre partie de l'armée américaine avait profité de la fumée pour s'embusquer dans les bois et déborder ainsi la gauche mexicaine. Averti de cet incident, Arista transmit au général Torrejon l'ordre de déloger l'ennemi du bois. C'était une tâche presque impossible. Le général en chef oubliait qu'une vaste lagune, où peu de jours avant la bataille l'armée mexicaine s'était approvisionnée d'eau, protégeait ce bois et le rendait presque imprenable. Le général Torrejon entreprit néanmoins d'obéir; mais les abords noyés de la *resaca*, un second lac de feu formé par le goudron enflammé qui se répandait de tous côtés, opposèrent un obstacle invincible aux soldats, qui, enfoncés jusqu'à la ceinture dans un marais fangeux, se trouvèrent encore arrêtés par un bataillon et deux pièces de campagne postées sur le bord opposé de l'étang. Le général Torrejon renonça à exécuter les ordres d'Arista, qui insistait pour qu'on chargeât, nonobstant les difficultés du terrain. L'artillerie transportée dans le bois par les Américains put commencer à battre d'enfilade toute la ligne mexicaine, et mit ainsi le désordre à son comble. Au dire d'un officier témoin de cette sanglante affaire, les boulets américains arrivaient jusqu'aux ambulances, situées à quinze cents vares (1) du champ de bataille, et vinrent emporter le bras droit d'un malheureux blessé dont on amputait le bras gauche.

Il fallait cependant sortir de cette position critique. Le général don Romulo de la Vega, placé à l'aile gauche, fit demander les ordres d'Arista, qui se trouvait à la droite. La réponse du général en chef, mal comprise, entraîna de nouveaux et funestes délais. Ce ne fut que vers cinq heures que les guidons mexicains vinrent marquer une autre ligne de bataille à l'armée, qui s'avança dans un nouvel ordre. Par une étrange fatalité, il arriva en ce moment à la droite ce qui était arrivé à la gauche quelques heures auparavant. Comme la gauche, la droite voyait diminuer ses rangs et demandait le combat à grands cris. Arista la fit avertir de se préparer à l'attaque. Les troupes mexicaines, encore pleines d'enthousiasme, croisèrent la baïonnette, attendant le signal de la charge. On avait cru que ce signal suivrait l'avertissement du général, et cependant l'ordre ne venait pas. Deux fois la volonté d'Arista, expressément formulée, retint les troupes au moment où elles allaient se mettre en marche. Dès-lors la situation devint intolérable; le désordre se mit dans les rangs des soldats mexicains, désespérés de mourir sans utilité, sans gloire, sans vengeance. Les cris de *trahison* volèrent de bouche en bouche, et un mouvement rétrograde s'opéra. Il fallut que le général en chef se mît à la tête de l'aile droite pour exécuter la charge. A ce seul moment, Arista retrouva cette in-

(1) La vare équivaut à peu près à un mètre.

trépidité qui le faisait compter parmi les plus brillans officiers du Mexique; mais il était trop tard, et l'attaque, mal combinée, fut mal soutenue par des soldats découragés. Les Américains, jugeant inutile de prolonger le combat, se replièrent lentement sur leur enceinte de chariots, derrière lesquels ils dirigèrent quelques décharges qui terminèrent l'action. On sait avec quelle rapidité la nuit tombe sous les tropiques. L'obscurité était devenue complète, et les soldats mexicains, ralliés à la faveur des ténèbres, campèrent cette nuit même sur le champ de bataille qui leur avait été si fatal. Renfermé dans sa tente, Arista, au lieu de prendre les mesures nécessaires pour réparer cet échec, se répandit en invectives contre ses troupes, il alla même jusqu'à provoquer ses officiers; mais, à travers les explosions de cette colère sans dignité, on pouvait deviner que le général était mécontent de lui-même plus encore que de ceux qui l'entouraient.

Bien que l'armée mexicaine eût beaucoup souffert, cependant rien n'était désespéré; mais le malheur voulut que le découragement pénétrât dans ses rangs. Les soldats se plaignaient hautement d'avoir été sacrifiés et vendus, la défiance se joignit au découragement, et ce fut avec la certitude d'être de nouveau battus qu'ils engagèrent l'action le lendemain. A dire vrai, cette nouvelle bataille ne fut guère qu'une longue retraite. Les désordres et les fautes de la veille se reproduisirent, et l'armée mexicaine, contrainte de repasser le Rio-Bravo, vint se jeter en désordre dans Matamoros, laissant le drapeau américain, objet naguère de tant de haines, de tant de menaces, flotter librement sur la rive gauche du fleuve.

Jusqu'à ces deux combats, une certaine logique avait encore présidé aux mouvemens des troupes mexicaines; il y avait eu de grandes fautes commises, mais on pouvait les attribuer au trouble apporté dans l'esprit des chefs par le sentiment d'une grave responsabilité. On devait croire qu'avertis par ces échecs, les généraux retrouveraient, en présence d'un péril croissant, la vigueur, la fermeté, qui avaient manqué à leurs premiers efforts. Tout au contraire, au lieu de chercher, en combinant mieux leurs opérations, à relever la fortune du pays, ils parurent frappés dès ce moment d'un esprit de démence. Ce n'est plus une guerre sérieuse que nous allons avoir à raconter.

Le 10 mai, la place de Matamoros avait encore 4,000 hommes de garnison (sans compter les blessés, qui, au nombre de plus de 500, encombraient les hôpitaux); la cavalerie, aux ordres du général Canales, qui, par suite des dispositions d'Arista, n'avait pris part à aucune des deux actions précédentes, présentait encore un effectif de 1,000 hommes. Au lieu de profiter de ces élémens de force qu'avaient épargnés les derniers désastres, un conseil de guerre, réuni en apparence pour en régler l'emploi, fit savoir à la division de Matamoros qu'il n'y avait que

les rations de vivres nécessaires jusqu'au 14 du mois, que les munitions étaient insuffisantes pour une défense de plus de trois heures, que le temps et l'argent manquaient pour fortifier la place, que, la démoralisation étant générale, on ne pouvait compter sérieusement sur aucun des corps de l'armée, et qu'enfin la division était destinée à mourir de faim ou sous les coups de l'ennemi. Après avoir ainsi sonné l'alarme, on commença à traiter de l'échange des prisonniers. Quant aux blessés, Taylor avait offert de les rendre sans compensation. Ces derniers, au nombre de soixante-dix, devaient se trouver à Matamoros à six heures du matin. Taylor tint sa promesse, et cependant, le croira-t-on? ces malheureux restèrent sur la rive droite du Rio-Bravo sans secours, sans soins, exposés onze heures de suite aux averses torrentielles des pluies tropicales, avant qu'on pût les installer dans les hôpitaux; encore plusieurs passèrent-ils toute la nuit et la journée du lendemain transportés d'hôpital en hôpital. Cette même journée et la suivante furent consacrées d'un commun accord par les deux parties belligérantes à de paisibles négociations. Les pourparlers se succédaient sur les deux rives du fleuve comme entre de bons voisins réunis pour causer de leurs affaires. En réalité, la retraite des Mexicains était résolue, et il ne restait plus qu'à sauver les apparences.

Le 17, à sept heures du matin, un second conseil de guerre s'assembla. Le général en chef Arista prit la parole, et, après avoir insisté encore sur l'état lamentable de la place, il conclut en disant qu'il désirait connaître le sentiment de ses officiers, bien que les lois militaires le laissassent libre de suivre ou de rejeter les avis des officiers-généraux réunis en conseil. Le colonel Uraga, jeune officier plein de courage et que la calomnie n'épargna pas malgré sa brillante conduite, parla le premier comme le plus jeune. Il fut d'avis de tenir bon jusqu'à la fin; les généraux Morlet, Jauregui, Garcia et Torrejon se rangèrent de cette opinion; mais Requena et Ampudia furent d'avis de demander une suspension d'armes à l'ennemi, et terminèrent en disant que la place n'était pas tenable. Le général Ampudia proposa en outre d'envoyer au camp américain le commandant d'artillerie Requena porteur de propositions de trève comme l'officier le plus capable de remplir une mission si délicate. Le général en chef approuva la motion, et ajourna toute décision jusqu'au retour de l'envoyé. Requena partit donc avec des instructions que sur sa demande on voulut bien lui donner par écrit. On demandait au général Taylor un armistice d'un mois. Requena, parti à onze heures, était de retour à midi avec une réponse négative; le général américain lui avait déclaré en outre qu'il passerait le Rio-Bravo dans l'après-midi même.

Ce refus était prévu; en demandant l'armistice, le général Arista avait voulu seulement faire en apparence un dernier effort avant de se

décider à la retraite. A la tombée de la nuit, bien que l'ennemi n'eût pas encore bougé, le mouvement rétrograde commença. A neuf heures, la place était évacuée, et, le 18 au matin, la division en marche comptait déjà mille hommes de moins, les uns morts, les autres en fuite. Quant aux soldats restés fidèles au drapeau, les plus tristes privations les attendaient. Les épaules chargées de sacs et de chaudières, ces malheureux, dévorés par un soleil ardent, sans eau, sans vivres, continuèrent leur marche, poussant devant eux les bœufs et les mules en nombre insuffisant pour le service du train. Il faut renoncer à décrire les particularités de cette désastreuse retraite, déterminée par une panique inqualifiable. C'était un pêle-mêle d'hommes et de chevaux que la fatigue avait brisés, une marche sans ordre, des campemens sans règle, un intervertissement général de toutes les lois de la discipline. Les cavaliers qui formaient l'avant-garde troublaient sous les pieds de leurs chevaux le peu d'eau qu'on trouvait sur le chemin, et que le soleil corrompait déjà au moment où l'arrière-garde s'y précipitait. Bientôt les cavaliers furent à pied et les chemins furent semés de cadavres. Un ramassis de femmes, de bas-officiers, de domestiques qui marchaient à l'avant-garde, ne se contentaient pas de laisser le soldat sans eau; ils accaparaient tous les vivres qu'on pouvait trouver pour les revendre ensuite à des prix exorbitans. Chaque jour, chaque heure voyait des soldats tomber frappés d'apoplexie sous l'influence de l'excessive chaleur ou brisés par les fatigues de la route. Enfin, douze jours après l'évacuation, cette division de plus de 5,000 hommes au départ arrivait à Linares et à Monterey, réduite à 2,638. C'était le 29 mai, et le 4 juin suivant le général Arista, donnant sa démission, demandait à passer devant un conseil de guerre.

L'occupation de Matamoros fut suivie bientôt de l'entrée des Américains à Reinosa et à Camargo. Trois états déjà se trouvaient envahis: celui de Tamaulipas, de Cohahuila et de Nuevo-Leon; ils avaient déjà été désignés par les Yankee sous le nom de république de *Rio-Grande*. Fidèles à leur système de temporisation, les généraux de l'Union essayaient encore de donner le change aux populations conquises; ils se posaient en libérateurs plutôt qu'en conquérans; la propagande suivait l'invasion, et un journal, publié dans les deux langues anglaise et espagnole, fut destiné à démontrer que de l'entrée des Américains au Mexique allait dater pour les contrées envahies une ère de merveilleuse prospérité sous le régime auquel les États-Unis devaient leur puissance et leur grandeur. En attendant, les Indiens sauvages poussaient de nouveau du fond des déserts leurs invasions partielles dans l'état même de Cohahuila et dans celui de Chihuahua. La coïncidence de leurs mouvemens avec ceux de l'armée américaine ne laissait que trop suspecter la bonne foi des sauveurs du Mexique. Aussi les essais de propagande

américaine n'avaient-ils encore que médiocrement réussi, quand une révolution qui éclata à Mexico vint servir plus efficacement les projets de l'Union en donnant l'anarchie pour auxiliaire à ses soldats.

Les tendances monarchiques du président Paredes étaient généralement connues. La partie éclairée de la nation, celle qui voulait réellement le bonheur du pays, appuyait ces tendances, car elle voyait dans une monarchie le seul moyen de fermer les plaies toujours vives que vingt-cinq ans de révolutions avaient ouvertes et entretenues dans le corps social au Mexique. Plus que jamais, d'ailleurs, on sentait le besoin de fortifier le gouvernement, menacé de nouveau par des ambitions subalternes. Inattaquable dans les déserts du sud, le général Alvarez s'était d'abord posé comme le seul champion de la cause démocratique. Des hordes de bandits, dans les environs d'Acapulco, avaient commis au nom des principes proclamés par Alvarez des horreurs sans exemple encore, même au Mexique (1). L'état de Jalisco suivit bientôt le triste exemple que lui donnait celui d'Acapulco. Une poignée de factieux se prononça dans les premiers jours de juillet contre Paredes. Confondant le clergé et les monarchistes dans une égale haine, les prononcés s'emparèrent violemment des églises et des couvens, dans lesquels ils tinrent garnison. Les couvens de femmes même ne furent pas respectés. Dans celui de Santa-Teresa, pris par escalade, on eut le singulier spectacle d'une orgie militaire sur les terrasses et d'une scène de désolation au rez-de-chaussée. Bientôt les prisonniers firent à leur tour retentir les cachots de protestations républicaines et patriotiques. A Guadalajara, capitale de l'état de Jalisco, des officiers complaisans délivrèrent les détenus, on alla même jusqu'à les enrôler; mais, une fois que ces misérables eurent des armes, ils désertèrent, et ce fut un fléau de plus pour les habitans que ces bandes d'assassins déchaînés sur les grandes routes.

L'armée de réserve prête à marcher de Mexico contre les Américains, sous les ordres de Paredes, se trouvait impuissante à réprimer ces excès scandaleux. D'ailleurs, pour avoir raison de l'anarchie au dedans, il était nécessaire de repousser d'abord l'ennemi extérieur. Paredes quitta donc Mexico à la tête de sa division, pour aller prendre le commandement des troupes réunies à San-Luis, Linares, Saltillo et Monterey. Sa présence à Mexico avait jusqu'alors contenu les dispositions hostiles du parti démocratique; mais à peine était-il à quelques lieues de Mexico,

(1) Parmi les crimes commis par les bandes de Faustino Villalva et de Miguel Salgado, les plus atroces sont les affreux supplices infligés à deux malheureux qui, saisis par les brigands, furent d'abord victimes d'une mutilation sans nom, puis pendus par les pieds. Dans cet état, on leur arracha la peau depuis la gorge jusqu'aux mâchoires, puis on leur trancha la tête. On peut consulter à ce sujet le *Diario del gobierno de la republica mexicana*, journal officiel du gouvernement mexicain, 2 août 1846.

que les factieux s'empressèrent de mettre à profit son absence. Paredes lui-même, abandonné par ses soldats, dut prendre le chemin de l'exil, au lieu de marcher à l'ennemi. Le 4 août, le général don Mariano Salas, commandant les troupes restées à Mexico, se prononça contre Paredes, et fit officiellement au gouvernement des sommations qui portaient en substance : 1° qu'on élirait un nouveau congrès d'après les règlemens électoraux de 1824 (la première constitution mexicaine), et que le régime monarchique si odieux à la nation disparaîtrait à jamais du programme politique; 2° que tous les citoyens fidèles à leur pays, y compris les exilés, seraient appelés de nouveau à venir offrir leurs services dans la crise actuelle, et que le *benemerito* général Santa-Anna serait reconnu comme le chef de l'armée destinée à combattre l'invasion. Ce nouveau plan, présenté en des termes où la courtoisie s'alliait à la menace, n'obtint d'abord que des réponses évasives. Salas, impatienté, fixa à deux heures la solution de la question; la réponse du gouvernement n'ayant pas été rendue à l'heure dite, le général prononcé disposait tout pour une attaque, quand deux parlementaires se présentèrent aux insurgés, demandant qu'une commission fût nommée de part et d'autre pour discuter les points en litige. La discussion fut fixée à cinq heures; la commission des prononcés fut seule exacte au rendez-vous. Après une heure d'attente, elle reçut une nouvelle communication du gouvernement, qui promettait de réunir à sept heures un conseil de guerre chargé de statuer sur les sommations de Salas. Celui-ci était à bout de patience. A la tête de deux colonnes composées d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, il s'avança sans rencontrer d'obstacle jusqu'au palais qu'il cerna. Ce mouvement arracha au gouvernement une nouvelle promesse : la commission qu'il avait nommée devait se rendre à neuf heures du soir dans une maison de la rue des Plateros. Ce délai fut accepté, et cette fois la commission choisie par le vice-président Bravo devança d'une heure le moment fixé. Une longue discussion s'éleva entre les envoyés des deux partis; elle dura jusqu'à une heure et demie du matin. On finit par convenir qu'une garde d'honneur serait accordée au vice-président Bravo, que ni lui ni les siens ne seraient inquiétés, que le gouvernement déposerait ses fonctions, et que les troupes cantonnées dans le palais demeureraient aux ordres du général Salas, chargé de l'autorité suprême jusqu'au retour de Santa-Anna. La révolution était consommée. Dans la nuit du 5 au 6, Salas occupa le palais, et au point du jour, le tocsin sonnant à toute volée, les fanfares et les fusées annoncèrent aux habitans de la capitale mexicaine qu'ils avaient encore une fois changé de maîtres. Le gouvernement de Paredes avait duré sept mois.

III.

Le 5 août, une dépêche de Vera-Cruz annonça l'arrivée prochaine du général Santa-Anna, et le jour suivant, à midi, le héros de Tampico mit en effet pied à terre sur la jetée au milieu des cris d'allégresse, des salves d'artillerie et des fanfares. Le Mexique semblait avoir secoué sa torpeur à la vue du général qui avait seul le secret de galvaniser ce corps inerte, et dont cependant l'insatiable ambition avait si lourdement pesé sur la république depuis vingt ans.

Bien qu'il faille tenir compte de la grandeur factice que prête à Santa-Anna l'insignifiance des hommes qui l'entourent, on ne peut méconnaître en lui des qualités qui, même en Europe, se concilient rarement avec un rôle secondaire. A une promptitude de décision admirable, Santa-Anna joint une audace à toute épreuve. De plus, connaissant à fond le caractère de ses compatriotes, il sait les faire en quelque sorte mouvoir au gré de son ambition, et joue constamment avec eux le jeu le plus téméraire. Véritable Protée politique, il a attaché son nom à toutes les révolutions du Mexique, dont il a été tour à tour l'auteur ou le prétexte. Victorieux après une défaite, vaincu après une victoire, tantôt avide de bruit et de puissance, tantôt rassasié de pouvoir ou de renommée, renversant ceux qu'il a élevés, élevant ceux qu'il a renversés, s'il n'est pas l'homme des grandes résolutions, Santa-Anna est par excellence celui des résolutions subites. Organiser, affermir le pouvoir au Mexique, ce n'est point là sa tâche; fasciner, éblouir ses concitoyens, c'est là ce qu'il sait à merveille, et c'est à quoi il vise peut-être avant tout.

A l'époque où Santa-Anna reparaissait en libérateur dans ce pays qu'il avait quitté comme un banni, les traits principaux de son caractère s'étaient modifiés quelque peu sous l'influence des années. Ce n'était plus le jeune et bouillant officier passant avec une imperturbable audace des chances du jeu à celles des combats; ce n'était plus le *guerrillero* aventureux qui traversait toute la république les armes à la main, accompagné partout du colonel Arista, jeune alors et téméraire comme lui; adoptant toute espèce de déguisement, envahissant même un couvent à la tête de soldats vêtus en dominicains. L'exil avait calmé cette folle ardeur, et aux rêves brillans de la jeunesse avaient succédé pour Santa-Anna les sombres calculs de l'ambition.

Avant de continuer sa route vers Mexico, Santa-Anna passa quelques jours souffrant à sa campagne de Lencero, dans l'état de Vera-Cruz, dont, soit dit en passant, ses propriétés couvrent la plus grande partie. Le 15 septembre seulement, le général fut reçu à Mexico. C'était la veille des fêtes de l'indépendance mexicaine qu'avec son tact habituel

il avait choisie pour faire sa rentrée dans la capitale; le retour du libérateur coïncidait ainsi avec l'anniversaire d'une révolution glorieuse, où il avait joué un des premiers rôles. Jamais monarque ne fut reçu avec plus de pompe que l'homme qui, par un retour de fortune si commun dans le plus capricieux des gouvernemens, rentrait en triomphateur dans une capitale d'où on avait fait, dix-huit mois auparavant, disparaître jusqu'à sa statue.

Depuis le matin, une foule immense encombrait à plus d'une lieue de Mexico le chemin que Santa-Anna devait suivre. Arrivé à une petite distance de la ville, le général monta dans le carrosse qui l'attendait; il s'y assit à côté du docteur Farias, ministre des finances, l'homme populaire du moment. Ce carrosse était précédé de trois chars magnifiquement ornés et montés par un groupe allégorique de jeunes enfans représentant l'union de l'armée et du peuple au sein de la liberté sous le même système fédéral, beau rêve toujours caressé et toujours déçu. Entre ces chars et la voiture triomphale marchait à pied une commission de l'illustrissime *ayuntamiento*, qui représentait sans allégorie le pouvoir municipal toujours écrasé entre le peuple et l'armée; puis venait une foule immense, chamarrée comme toute foule mexicaine, et étincelante de tout l'éclat que peuvent emprunter aux rayons du soleil l'or, la soie et des haillons multicolores. Cet immense cortége de cavaliers et de voitures s'avança lentement vers Mexico, dont les dômes, couronnés de curieux, laissaient échapper de leurs ouvertures le son des cloches ébranlées à toute volée, mêlé aux salves d'artillerie, aux sifflemens des fusées, qui faisaient piaffer les chevaux et électrisaient la multitude. Une foule plus compacte encore attendait le libérateur aux portes du palais, et ce fut à peine si, au milieu de cette population enivrée, le général parvint à mettre pied à terre : il fallut tous les efforts de ses amis pour éviter qu'il ne fût littéralement enseveli dans son triomphe. Hommes, femmes, soldats, tous voulaient le toucher, l'étreindre, lui prendre la main, arriver seulement jusqu'à lui. Certes, si l'exilé de la Havane méritait les imputations qu'on ne lui a pas épargnées depuis, cette allégresse de tout un peuple dut éveiller en lui une douloureuse émotion. Santa-Anna tournait vers la foule son front pâli par la maladie, et qui semblait porter encore la trace des angoisses de l'exil, et ses regards si expressifs, ses gestes si nobles, parlaient éloquemment pour lui à défaut de cette voix sonore dont les accens avaient tant de fois provoqué l'enthousiasme. Quand il fut arrivé au palais, dans le salon de réception, le général Salas, chargé jusqu'alors de l'autorité suprême, se leva du siége présidentiel, s'avança pour le recevoir et lui offrir le fauteuil qu'il avait quitté; mais Santa-Anna le refusa en disant que d'aucune façon ce siége n'était le sien, et il en prit un autre pour établir la distinction faite entre le général chef suprême de la nation et le général

des armées mexicaines. Puis, après avoir répondu, avec cette facilité d'élocution qui le caractérise, aux harangues du général Salas et de tous les pouvoirs religieux et judiciaires, le libérateur se dirigea vers la cathédrale, où de nouveaux honneurs l'attendaient encore, et se retira enfin dans son palais de Tacubaya. La journée se termina par des illuminations et par des réjouissances où se montrèrent une fois de plus cette insouciance, ce goût du plaisir, particuliers au peuple des tropiques. Qu'aurait fait de plus pour un roi cette multitude, qui, sous le régime républicain, garde encore des instincts monarchiques?

Le premier moment d'effervescence passé, le général en chef des armées mexicaines, tout entier aux soins de sa santé et aux plans de son ambition, sembla rentrer dans l'inaction la plus complète. On comprend toutefois que cette inaction ne pouvait durer. Le poids des affaires était un lourd fardeau pour le général Salas, qui n'avait pas la force nécessaire pour le porter dignement. Quoique le gouvernement de Washington eût encore une fois parlé de la paix, le Mexique avait refusé d'ouvrir les négociations avant l'entrée en session du nouveau congrès, fixée au 6 décembre 1846. Pendant ce temps, l'invasion faisait des progrès qui, lents encore, n'en étaient pas moins redoutables. Le général don Pedro Ampudia, qui avait remplacé Arista dans le commandement de l'armée des frontières, écrivait que les Américains, laissant garnison à Camargo, s'avançaient au nombre de 6,000 vers Monterey. Le Nouveau-Mexique avait été envahi par 3,000 hommes, et le gouverneur Armijo s'était vu forcé de se retirer à Paso del Norte; le port de San-Blas était bloqué, la Californie attaquée. Un décret du général Salas appela aux armes tous les Mexicains de seize à cinquante ans, et fixa à 30,000 hommes le contingent des divers états. Une milice nationale, composée du rebut de la population, se forma à Mexico même, en conséquence d'un autre décret, qui introduisait ainsi au cœur de la capitale un ennemi bien plus à craindre que l'ennemi extérieur. Restait à se procurer l'argent nécessaire pour entrer en campagne. Les offres patriotiques faites par les citoyens des divers états étaient plus pompeuses qu'efficaces. Tous les regards commencèrent donc à se tourner de nouveau vers Tacubaya, où Santa-Anna, toujours malade, continuait de rester inactif en apparence, quand on apprit qu'il venait d'emprunter sur ses biens personnels l'argent nécessaire à la mise en campagne de la brigade de réserve retenue à Mexico. Cette brigade se trouva ainsi prête à partir. Dans un élan d'enthousiasme, le journal du gouvernement opposa cette noble conduite du général à la tiédenr des autres citoyens riches, et leur conseilla sous une forme toute bienveillante de s'exécuter comme Santa-Anna, de peur que le peuple souverain, justement irrité de cet égoïsme, n'allât s'emparer de leurs coffres-forts pour les porter aux soldats défenseurs de la patrie. Il n'était pas

prudent de dédaigner un pareil avis. Le clergé consentit à donner sur ses biens une hypothèque de 2 millions de piastres, le haut commerce et les riches propriétaires offrirent un prêt de 500,000 piastres, et s'engagèrent à fournir une somme égale dans le délai de quinze jours d'abord, puis de mois en mois.

Enfin, le 28 septembre, Santa-Anna, après être allé entendre une messe solennelle dans l'église de la Vierge de Guadalupe et avoir imploré la protection spéciale de la patrone du Mexique, se dirigea, à la tête de deux corps d'infanterie et de huit pièces de canon, vers San-Luis Potosi, où il allait enfin jeter le masque de modestie qu'il avait cru devoir garder jusqu'alors.

IV.

Huit jours avant le départ de Santa-Anna, l'armée des États-Unis, forte de 6,000 hommes, occupait militairement les abords de Monterey. Capitale de l'état de Nuevo-Leon, cette ville est une des plus pittoresques du Mexique; l'état même de Nuevo-Leon n'est pour ainsi dire qu'un vaste jardin. Monterey est bâtie dans une vallée assez étroite, au pied des dernières montagnes de la Sierra Madre, à deux cent quarante lieues environ de Mexico, à cent lieues de Matamoros. Deux *cerros* très élevés dominent la ville : l'un, qui ressemble à une selle, a été nommé la *Silla;* l'autre, qui a la forme d'une mitre, s'appelle la *Mitra.* Les trois endroits qu'on visite de préférence à Monterey sont un petit lac nommé *Ojo de Agua,* que de beaux arbres couvrent d'un dôme impénétrable; le pont de la *Purisima,* jeté au-dessus d'une rivière formée par le trop plein du lac, et qui unit l'ancienne partie de la ville à la partie moderne; enfin le bois de Santo-Domingo, vaste couvert à l'ombre duquel une armée tout entière peut s'abriter. Si Monterey n'était pas exposée aux incursions des Indiens, qui dans l'hiver viennent ravager les environs, nul doute que, grace à la richesse de son territoire, cette ville n'eût pris un accroissement beaucoup plus rapide.

La garnison de Monterey, au moment où les Américains vinrent assiéger cette place, se composait d'environ 4,000 hommes. On attendait de jour en jour l'arrivée de la 4e brigade, aux ordres du général Ponce de Leon, qui s'avançait à marches forcées. Deux partis de cavalerie auxiliaire battaient la campagne, et ne laissaient pas de causer quelques dommages à l'ennemi. Le soldat mexicain était plein d'ardeur, et son enthousiasme s'était communiqué aux habitans de la ville. On cite même à ce propos un trait singulier. Une jeune femme, appelée doña Jesus Dosomantes, se présenta à cheval au général Ampudia, vêtue d'un uniforme de capitaine; elle demanda à être reçue dans l'armée. En vain le colonel Uraga, à qui Ampudia l'adressa, lui représenta les

dangers et les privations qui l'attendaient : la jeune femme fut sourde à toutes les exhortations, et demanda comme une faveur le poste le plus exposé. On la vit, sous son costume de capitaine, parcourir toute la ligne mexicaine, et chacun admira tant de bravoure unie à tant de jeunesse et de beauté. Malheureusement les mêmes bulletins qui constatent l'enrôlement de la jeune héroïne restent muets sur la part qu'elle prit dans la suite aux événemens de la guerre. Il ne fut donné qu'un moment au Mexique de croire qu'il avait sa Jeanne d'Arc.

La citadelle de Monterey et le *cerro* la *Mitra*, appelé aussi *cerro del Obispado viejo*, commandent la ville. Des redoutes avaient été établies sur le *cerro del Obispado*, sur l'*hacienda de la Teneria* et sur le *rincon del Diablo* (coin du Diable), qui dominent la plaine. Le 19 septembre, au matin, la vallée de Monterey présentait un aspect pittoresque. L'armée américaine, forte de sept mille hommes, avait pris position dans le bois de Santo-Domingo, à une lieue et demie de la ville; on pouvait pressentir une attaque prochaine. Trois cents chariots de *settlers* environ formaient à l'avant de la forêt un retranchement redoutable. Le vent agitait à la lisière du bois les toiles blanches dont ces chariots, uniformément peints en bleu, étaient en partie couverts. Ce retranchement et des troupes de mules, au nombre de quatorze ou quinze cents, parquées près des chariots, indiquaient seuls la présence de l'ennemi. Sur quelques drapeaux qui ornaient le front de bandière, on pouvait lire cette fière devise : *Jusqu'au palais de Montezuma!* Des télégraphes, établis sur les hauteurs de la citadelle et du *cerro del Obispado viejo*, se transmettaient à chaque instant des signaux d'alarmes. Du reste, tout était encore silencieux dans la plaine.

Peu à peu la scène s'anima. Des *guerrilleros*, qu'à leur pittoresque costume, à la légèreté de leurs chevaux, aux cris qu'ils poussaient en agitant leurs *lazos*, on reconnaissait pour mexicains, galopèrent jusqu'à la lisière du bois de Santo-Domingo, ou s'éparpillèrent dans la plaine, provoquant un ennemi encore invisible. C'étaient les corps de cavalerie auxiliaire de l'armée d'Ampudia, corps aussi ardens qu'indisciplinés. La cavalerie régulière restait dans ses quartiers à Monterey. L'ennemi aurait paru complétement sourd aux provocations, si de temps à autre une détonation n'eût répondu aux cris de défi. Presque toujours alors des cavaliers mexicains désarçonnés roulaient dans le sable, car le tirailleur américain, avec sa merveilleuse sûreté de coup d'œil, ne choisit jamais en vain ses victimes. Enfin des ingénieurs sortirent du bois, escortés par un détachement de dragons. Pour la première fois, depuis la matinée, le canon gronda : c'était celui de la citadelle. Les boulets commencèrent à labourer la plaine; les *guerrilleros* s'élancèrent de nouveau. Un engagement partiel eut lieu entre les cavaliers mexicains et les dragons américains. Au bout de quelques mi-

nutes, cinq prisonniers, garrottés sur leurs chevaux à l'aide des *lazos*, furent traînés en triomphe dans Monterey.

Cette escarmouche, suivie de quelques autres combats insignifians, marqua seule la journée du 19. Protégés par l'épaisseur du bois, les Américains n'avaient pas laissé reconnaître aux éclaireurs mexicains quelles pouvaient être leurs forces, et leur artillerie était également restée masquée. Le jour suivant fut encore employé par eux en préparatifs d'attaque. Cependant les diverses reconnaissances qu'ils poussèrent semblaient impliquer l'intention de commencer les opérations par le *cerro del Obispado*, et de couper les communications entre ce *cerro*, la ville et la citadelle. Pour en venir là, il fallait avant tout débusquer les Mexicains du pont de la *Purisima* et des redoutes de l'*hacienda de la Teneria* et du *rincon del Diablo*, défendues par des corps de vétérans. Le 21, en effet, l'attaque commença par ces trois points. Malgré la supériorité du nombre, les Américains furent repoussés avec perte. Cette triple tentative leur coûta, en morts et en blessés, plus de mille hommes. Découragés par une si chaude réception, les soldats de l'Union regagnèrent les bois qui les avaient jusqu'alors protégés. La fortune souriait encore aux Mexicains.

La nuit se passa sans que les Américains cherchassent à prendre une revanche. Le découragement commençait à se glisser dans le camp de Taylor; les volontaires texiens rappelaient que leur engagement était arrivé à son terme, et parlaient de déposer les armes. Une attaque des assiégés eût achevé de porter le trouble dans une armée ainsi déconcertée, et le général en chef Ampudia eut une inspiration heureuse en faisant sortir, cette nuit même, six cents cavaliers chargés de tenir en haleine l'arrière-garde ennemie. Malheureusement le général Romero, qui commandait ce détachement, ne put, ou, pour mieux dire, ne voulut pas accomplir comme il le devait cette mission importante. L'ennemi traversa donc la nuit sans encombre et put se tenir prêt pour l'attaque du lendemain.

Le 22 septembre au matin, Taylor tourna le pont et les redoutes qu'il avait en vain attaqués la veille, et dirigea ses colonnes d'attaque contre le *cerro del Obispado*, dont la possession pouvait le mettre en état de battre la citadelle à armes égales. Accueilli par un feu meurtrier, il fut obligé de se retirer de nouveau; bientôt, se renforçant d'une brigade de troupes régulières, il revint à la charge : cette fois la chance tourna de son côté. Deux pièces de canon et un obus en mauvais état, qui défendaient le *cerro*, vinrent à crever. Cet accident détermina parmi les artilleurs mexicains un mouvement d'indécision dont les assaillans profitèrent, et, au moment où le général Ampudia envoyait deux autres pièces pour remplacer celles qui avaient éclaté, les Mexicains, culbutés par une charge vigoureuse, venaient d'abandonner

la hauteur. A ce moment aussi, le général Romero, parti pendant la nuit pour attaquer les postes américains, parvenait à gagner, avec ses six cents cavaliers, un point élevé appelé le *Topo-Chiquito*. Voyant ses compatriotes lâcher pied, il hésita; puis, d'après ses propres expressions (1), croyant la ville perdue, il resta devant l'ennemi en simple spectateur, et *prêt à prendre, au cas où la place serait emportée, le chemin de Saltillo* (2). La journée du 22 se termina par ce premier succès des Américains.

Le 23, une artillerie supérieure à celle de la citadelle garnissait le *cerro del Obispado*. Bientôt battue en brèche, la citadelle cessa ses feux; les redoutes de la Teneria et du *rincon del Diablo* étaient trop éloignées pour être désormais à craindre, et Taylor dirigea l'attaque contre la ville même. Depuis le matin, Monterey n'avait pour ainsi dire plus de chefs. Le général de cavalerie Romero restait, ainsi qu'on l'a vu, spectateur indifférent du combat sur la hauteur du Topo. Ampudia, le général en chef, et le commandant de l'artillerie Requena, saisis d'une incroyable terreur panique, s'étaient retirés dans les caveaux funéraires de la cathédrale de Monterey, laissant les soldats livrés à eux-mêmes. Cependant une résistance vigoureuse accueillit l'armée américaine à son entrée dans la ville. Les rues, les terrasses des maisons et des couvens devinrent autant de places qu'il fallut forcer. Le triomphe des Américains devenait à chaque pas plus difficile, et d'autant plus dangereux qu'ils s'avançaient davantage au cœur de la place, quand un parlementaire, envoyé par Ampudia, se présenta au général Taylor. Il ne pouvait arriver plus à propos; aussi les offres d'Ampudia furent-elles agréées après quelques minutes de discussion. Un armistice de deux mois demandé par Ampudia fut accepté; il fut stipulé de plus que la garnison sortirait avec tous les honneurs de la guerre. Taylor eût accordé peut-être plus encore s'il l'eût fallu. Dans les deux pays, on se méprit également sur la portée de ce dénoûment imprévu. Ampudia proclama, avec une superbe arrogance, que les annales militaires du Mexique comptaient une page glorieuse de plus, et à Mexico on crut Ampudia sur parole. Le général Taylor, de son côté, se garda bien d'avouer que la prudence lui avait interdit de profiter plus largement de sa victoire, en présence du découragement trop visible de son armée. Aussi la fougueuse démocratie américaine, sans tenir compte à Taylor d'avoir transformé en victoire une défaite presque certaine, lui enjoignit-elle bientôt de rompre la trêve convenue.

Maîtres de Monterey, les Américains n'étaient rien moins que tran-

(1) *Diario del Gobierno de la republica mexicana*, 30 septembre 1846.

(2) Saltillo, ville à vingt-cinq lieues de Monterey, était le point de ralliement indiqué par Ampudia à ses troupes en cas de retraite. De là on devait se diriger sur le quartier-général de San-Luis Potosi, où Santa-Anna allait arriver.

quilles; cette conquête leur avait coûté environ deux mille hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs, entre autres, le général Butler du Kentucky. La partie éclairée de l'armée réclamait vivement une suspension d'hostilités. Les volontaires texiens, au nombre de mille environ, avaient rendu leurs armes et regagné leur pays, non sans avoir commis de ces attentats au droit des gens ou à la propriété que n'excuse jamais la conquête. A ces attentats, la population vagabonde qui errait dans les solitudes traversées par les volontaires avait répondu par de nombreuses et sanglantes représailles. La nouvelle des actes commis par les Texiens et des vengeances que ces actes avaient provoquées causa dans l'armée américaine une triste impression. Une vague inquiétude pesait, en quelque sorte, sur les vainqueurs, qui n'étaient pas sans s'apercevoir que la sympathie sur laquelle ils avaient compté leur manquait complétement. Une armée française aurait pu se gagner, jusqu'à un certain point, la population à force de gaieté, d'urbanité et de douceur; mais les Américains, orgueilleux, insolens et taciturnes, froissaient en toute occasion les habitudes courtoises de l'esprit mexicain. La situation de l'armée du général Taylor, même après son nouveau triomphe, restait, on le voit, périlleuse et difficile. L'échec essuyé par une escadre américaine le 15 octobre 1846 n'était pas fait pour relever le moral des troupes. Le 15 octobre, vers cinq heures du matin, une escadre composée de trois navires de guerre à vapeur, de cinq autres bâtimens à voile, s'approcha de la barre d'Alvarado, petite ville à seize lieues de Vera-Cruz, avec l'intention évidente de forcer la barre et d'opérer un débarquement; mais la manœuvre fut mal conduite, et le feu bien dirigé d'un petit fort qui défend Alvarado ne permit aux bâtimens américains ni de descendre à terre ni même de forcer la barre. Après de vaines tentatives renouvelées pendant plus de douze heures, l'escadre fut forcée de regagner assez précipitamment le mouillage de San-Anton Lizardo. C'était là un échec bien humiliant pour un peuple qui avait affecté de rabaisser, comme un exploit facile, la prise de Saint-Jean-d'Ulúa par une escadre française.

Si l'occupation de Monterey ne valait pas aux Américains tous les avantages qu'ils pouvaient en attendre, il faut avouer cependant que le drapeau de l'Union, depuis l'ouverture des hostilités, avait fait bien du chemin. Immédiatement après la prise de Monterey, les Américains s'étaient emparés sans coup férir de Tampico. Ils avaient en même temps pénétré dans la Californie. Ces deux points étaient comme les deux limites extrêmes de l'invasion, qui s'étend aujourd'hui de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Dans les points intermédiaires, à Saltillo, à Chihuahua, à Durango, l'armée d'invasion régnait en maîtresse absolue, et en agissait sans façon avec les vaincus, payant ici le prix de ses déprédations en traites à vue sur Santa-Anna, ailleurs ne payant

pas, ce qui était toujours une insulte de moins, là infligeant la peine du fouet à tous les nationaux qui vendraient de l'eau-de-vie aux soldats. Par Tampico, par la Californie, par le Nouveau-Mexique, les Américains, qui utilisaient à leur profit le blocus des côtes, introduisaient sur le territoire envahi un grand nombre de marchandises. Ce qu'on aura plus de peine à croire, c'est que les chefs de la nation mexicaine secondaient les opérations commerciales des négocians de l'Union. Santa-Anna donnait toutes les *passes* nécessaires à l'introduction des marchandises américaines, et le gouverneur du Nouveau-Mexique, le général Armijo, accompagnait lui-même à la célèbre foire de Saint-Jean vingt-sept chariots américains. Ainsi les marchands d'une nation ennemie étaient protégés, escortés par ceux-là même dont ils avaient violé le littoral.

Cependant l'armistice touchait à sa fin. Santa-Anna était arrivé à San-Luis Potosi. Après avoir fait lire à ses troupes, aux sons de la musique militaire et au bruit des cloches, la déclaration de Taylor portant que le 13 novembre il reprendrait les hostilités, le généralissime mexicain était retombé dans l'apathie, qui chez lui succède souvent à une fiévreuse activité. Opposant une sérénité impassible aux accusations de trahison qu'on dirigeait contre lui, il partageait tout son temps entre les fêtes, les réjouissances publiques et les combats de coqs, dont il a toujours été un amateur effréné. Néanmoins ces distractions ne l'absorbaient qu'en apparence. A la suite de quelques troubles qui avaient éclaté à Mexico, Santa-Anna avait fait publier par le gouverneur de San-Luis Potosi un décret portant qu'il était le chef unique de la république, qu'à lui seul appartenait le droit de nommer ou de révoquer le président intérimaire, qui n'obéirait qu'à ses ordres; que tout autre chef porté au pouvoir par une révolution quelconque ne serait pas reconnu. Ce décret avait été adopté par les états de Zacatécas, de Guanajuato, de Yucatan, de Mexico et de Puebla; il investissait Santa-Anna d'une véritable dictature. Une fois ce résultat obtenu, Santa-Anna rentra de nouveau dans l'inaction. Profitant de cette trève qui leur était tacitement accordée, les Américains avaient partout réparé leurs pertes et fortifié leurs positions. Ce n'est qu'en février 1847 que le général se décida enfin à calmer les inquiétudes du pays en menant son armée au combat.

V.

Quittant son quartier-général de San-Luis Potosi, Santa-Anna se porta sur Saltillo, alors occupé par le corps d'armée placé sous les ordres du général Taylor, qui de son côté s'avança à sa rencontre. Le vétéran américain avait assis son camp dans un endroit nommé *Agua-Nueva*,

à quelques milles de Saltillo. Un mince filet d'eau saumâtre, précieux dans un pays si desséché, quelques habitations éparses, avaient motivé le choix de cet emplacement. Taylor ne comptait pas cependant attendre l'ennemi dans le camp d'Agua-Nueva. L'accès trop facile de cette position, ouverte de toutes parts, eût exposé son armée à soutenir l'attaque de Santa-Anna dans des conditions désavantageuses. Aux premières nouvelles de l'approche des Mexicains, Taylor leva son camp et alla l'établir dans la petite plaine d'Angostura, près d'une *hacienda* appelée Buena-Vista. Santa-Anna s'avançait après une longue et pénible marche à travers le désert du Cédral, pendant laquelle il avait eu à souffrir la soif et la faim. Fatalement forcé de marcher à l'ennemi sous peine de voir se débander son armée si laborieusement réunie, si coûteusement équipée, Santa-Anna, comptant du reste sur sa supériorité numérique et sur sa bonne étoile, se résolut à attaquer les Américains.

Taylor avait pris position entre deux montagnes qui dominent la plaine d'Angostura. Une étroite vallée traversée par une route sépare ces deux hauteurs. L'armée américaine avait à sa droite un profond ravin, à sa gauche la base d'une montagne. Une forte batterie défendait l'accès de la route qui longeait le ravin. Enfin devant le front américain s'étendait un terrain rocailleux, entrecoupé de ravines. Protégé ainsi de tous côtés, le nouveau campement de Taylor était presque inexpugnable. Un corps de cavalerie d'Arkansas et du Kentucky, une brigade de volontaires de l'Illinois et d'Indiana, les *riflemen* du Mississipi et les rôdeurs texiens composaient l'armée américaine, forte d'à peu près 7,000 hommes.

L'armée mexicaine fut signalée par les sentinelles avancées le 21 février au matin, et bientôt on la vit couvrir les collines qui bordaient la plaine du côté opposé au camp américain. Vues de loin, ces troupes, tourmentées par la faim et la soif, présentaient encore un assez brillant aspect. Les banderoles rouges des lanciers mexicains flottaient au vent, et la tenue presque fastueuse des cavaliers de Santa-Anna contrastait avec les uniformes usés et souillés des volontaires américains. Colonne par colonne, escadron par escadron, les Mexicains ne tardèrent pas à former une masse compacte devant l'ennemi, qui salua leur arrivée par des cris sauvages. La cavalerie et l'infanterie légère des Américains se replièrent d'abord sur le corps d'armée, tandis que les artilleurs mexicains, galopant dans la plaine, cherchaient un endroit convenable pour y établir leurs pièces. Malheureusement les inégalités du terrain ne les favorisaient pas, et ce ne fut que tardivement, dans l'après-midi du 21 février, qu'ils purent ouvrir leur feu. Les Américains dédaignèrent d'y répondre.

Santa-Anna s'était facilement rendu compte des avantages de la position de Taylor. Il ne fallait pas songer à attaquer la droite de l'armée américaine, défendue, comme nous l'avons dit, par un profond ravin;

on pouvait gravir la montagne qui servait d'abri à l'aile gauche, et entamer de ce côté la ligne ennemie. Deux mille cavaliers envoyés par Santa-Anna réussirent, après de longs et pénibles efforts, à tourner la montagne, et à se jeter sur les derrières de l'armée de Taylor; mais l'artillerie américaine, maîtresse de la route assez unie qui coupait la vallée, put facilement rétrograder et repousser cette attaque. Pendant que la cavalerie mexicaine se trouvait chaudement reçue, un détachement, distrait de la droite de l'armée américaine, vint attaquer les agresseurs eux-mêmes par derrière et leur couper la retraite. Taylor jugea ces deux mille hommes perdus, et soit humanité, soit prudence, il leur envoya un parlementaire pour les sommer de se rendre; mais l'officier mexicain à qui ce parlementaire, le lieutenant Cristendon du Kentucky, s'adressa, prétendit ne pas comprendre l'objet du message, et insista pour mener l'envoyé américain au camp de Santa-Anna. Le lieutenant y consentit, se laissa bander les yeux, et fut conduit au camp mexicain. Quand on fut arrivé sous la tente de Santa-Anna, on leva le bandeau, et l'officier se trouva en face du général entouré d'un brillant état-major. Santa-Anna commença par blâmer l'officier qui avait amené le parlementaire d'avoir pris d'inutiles précautions. Montrant de la main l'armée nombreuse qu'il commandait, il demanda à l'Américain si le général qui se voyait à la tête de semblables troupes avait quelque chose à cacher. L'officier s'inclina avec toute la raideur américaine, et fit part de son message. Santa-Anna joua l'étonnement, fronça le sourcil, leva les yeux au ciel, et s'écria qu'il y avait folie au général Taylor, non-seulement de faire à deux mille Mexicains la proposition de se rendre, mais de prétendre lui-même prolonger une inutile résistance. « Taylor ne se rend jamais, » répondit emphatiquement le Kentuckien, et, saluant le général, il vint rendre compte à Taylor du résultat de sa mission. On devine que les deux mille cavaliers tenus en échec avaient su mettre à profit le temps consacré à ces pourparlers; ils s'étaient dispersés à la faveur de cette courte trêve, et les Américains furent dispensés de mettre leur courage à l'épreuve. Cet incident termina la journée.

Le lendemain matin, avant que le combat recommençât, un parlementaire, mais un Mexicain cette fois, gagna les lignes américaines, et demanda à être introduit près du général en chef. On le mena devant un homme à cheveux gris, à la figure sillonnée de rides profondes, accroupi plutôt que monté sur un cheval blanc. Cet homme, vêtu d'un frac brun usé, devenu historique dans les campagnes de la Floride et du Texas, était le général Taylor, surnommé *Old rough and ready* (1) par les Américains. Brusquement sommé d'expliquer le motif de sa

(1) *Old rough and ready* signifie mot à mot « le vieux brutal et prompt. » Nous ne savons trop par quelle expression soldatesque rendre ce surnom en français.

venue, l'officier mexicain répondit, en termes d'une courtoisie étudiée, que son excellence le général Santa-Anna l'envoyait demander au général américain ce qu'il comptait faire. « J'attends qu'il se rende, » répondit rudement Taylor sans changer d'attitude. Les deux généraux étaient quittes en fait de sommations, et tous deux se préparèrent pour le combat. Ce ne fut cependant qu'à trois heures de l'après-midi que les escarmouches recommencèrent, car Santa-Anna hésitait, on le conçoit, à attaquer un ennemi si bien protégé par sa position. Aussi toute la journée se passa-t-elle en manœuvres insignifiantes et en canonnades plus bruyantes que meurtrières.

Le 23, la plaine d'Angostura, cette espèce de désert coupé de ravins et hérissé de nopals épineux, présentait, sous un ciel bas et pluvieux, un aspect plus triste encore que de coutume. D'épais nuages s'amoncelaient au sommet des *mornes*, et ne tardèrent pas à se fondre en pluie. Aussitôt cette brillante armée mexicaine se précipita vers les filets d'eau fangeuse qui serpentaient dans les rides du terrain. On oublia un moment l'ennemi pour ne songer qu'à étancher une soif dévorante. A dix heures du matin, le combat recommença, et ce fut cette fois avec un véritable acharnement. La pluie tombait toujours à flots pressés, et rendait plus dangereux encore pour les hommes et les chevaux le terrain, déjà si inégal. Une partie de l'armée américaine quitta sa position pour s'avancer au-devant des Mexicains, dont les munitions de mauvaise qualité étaient devenues presque inutiles sous l'eau qui tombait. L'infanterie mexicaine s'ébranla à son tour, et donna, la baïonnette au bout du fusil. Elle réussit à mettre en déroute la brigade d'Indiana, qui avait déjà hésité à marcher. D'un autre côté, la cavalerie de Santa-Anna chargeait les *riflemen* du Mississipi en poussant ces cris d'attaque familiers aux combattans des deux nations. Les Américains répondirent à ces cris par de sauvages hourrahs. Les *riflemen* mirent un genou en terre au premier rang, une détonation couvrit leurs hourrahs, et autant de cavaliers mexicains tombèrent qu'il y avait de *riflemen* en ligne. On lutta ensuite corps à corps, et la plaine fut bientôt jonchée de cadavres.

Posté à l'endroit où la veille il avait reçu le parlementaire mexicain, toujours indolemment courbé sur le dos de son cheval blanc qu'on distinguait de si loin, le vétéran américain Taylor suivait, la lunette à la main, les diverses phases de la bataille. Il vit le général Woll, à qui il avait confié le détail des opérations, s'avancer à son tour avec le gros de l'armée contre les Mexicains; c'était au moment où ses *riflemen* et les cavaliers de Santa-Anna étaient aux prises. Il vit le corps d'armée de Woll hésiter, chanceler, puis se retirer. Comme Taylor donnait à des troupes fraîches l'ordre d'aller soutenir Woll, une balle traversa son habit brun. Par une coïncidence bizarre, Santa-Anna tom-

bait de son côté sur le champ de bataille. Une explosion de mitraille avait tué son cheval sous lui. Ni l'un ni l'autre des deux généraux ne fut blessé. Les troupes fraîches envoyées par Taylor chargèrent impétueusement les troupes de Santa-Anna, harassées de fatigue, exténuées de soif et de faim depuis quarante heures. Ce mouvement acheva la déroute des Mexicains. L'armée de Santa-Anna battit en retraite, laissant sur le champ de bataille un nombre de morts considérable. De tous côtés, les officiers mexicains tombaient frappés par les inévitables balles des tirailleurs américains. La pluie de plus en plus abondante fit descendre bientôt un véritable nuage entre les combattans. Il était à peine trois heures, et la nuit semblait proche. Les Américains renoncèrent à poursuivre l'ennemi, et la plaine abandonnée laissa voir une couche serrée de cadavres baignés par l'eau pluviale, des blessés qui, dans l'angoisse de l'agonie, se traînaient péniblement vers les torrens débordés, et l'armée américaine de nouveau retranchée dans sa position inexpugnable.

La journée avait été meurtrière pour les deux armées. Les Américains avaient perdu plus de 2,000 hommes, parmi lesquels un nombre considérable d'officiers; les Mexicains en avaient perdu le double. Cependant, si on considère que le corps de réserve aux ordres du général Vasquez n'avait pu rejoindre le gros de l'armée, et que la détresse avait forcé Santa-Anna à livrer le combat dans un endroit défavorable, avec des munitions détériorées par l'humidité, on reconnaîtra que l'issue d'un combat livré à chances si inégales pouvait ne pas être interprété dans un sens trop décourageant pour la valeur mexicaine. L'une et l'autre armée campèrent aux alentours du champ de bataille. On remarqua, en faisant le dénombrement des morts, que la plupart des Mexicains avaient été tués par des armes à feu, la plupart des Américains par la lance ou la baïonnette. La lance mexicaine, la carabine des *settlers*, avaient toutes deux vaillamment rempli leur office. Il arriva d'ailleurs après cette bataille ce qui était arrivé déjà après les actions principales de cette guerre étrange. Aucun des deux pays ne voulut accepter le rôle de battu. A Mexico, on chanta un *Te Deum* d'actions de grace, tandis qu'à New-York les bulletins de la victoire de Buena-Vista, et surtout la fière réponse du lieutenant kentuckien : *Taylor never surrenders* (Taylor ne se rend jamais), recevaient une publicité éclatante.

« Nous avons combattu quarante heures avec faim et soif, écrivait Santa-Anna dans une dépêche datée du champ de bataille. Ce qu'il nous faut, c'est de l'eau, de l'eau surtout. » Un conseil de guerre tenu le 25 sous la tente de Santa-Anna décida qu'on battrait en retraite sur Agua-Nueva, où cette armée exténuée devait trouver, pour se refaire, un filet d'eau saumâtre. Quant à Santa-Anna, il rentrait à San-Luis Potosi

le 8 mars suivant, au bruit des cloches et salué par les acclamations d'une foule enthousiaste.

Pendant que Santa-Anna revenait en triomphateur à San-Luis Potosi, un nouveau soulèvement avait lieu à Mexico. Le gouvernement démocratique, personnifié dans le vice-président Gomez Farias, avait trop long-temps pesé sur la nation. Quelques régimens de la garde nationale, sous les ordres du général Matias Peña y Barragan, résolurent de renverser le vice-président. Ces régimens, composés de propriétaires, commencèrent par s'emparer de toutes les églises où ils purent placer une garnison suffisante. L'autre portion de la milice restée fidèle à Gomez Farias, et celle-là ne se composait que de la classe des *leperos*, ennemis naturels de toute propriété, s'empara à son tour de toutes les églises restées disponibles, du palais et de la citadelle. La guerre civile menaçait de s'éterniser. Pendant vingt-neuf jours, des soldats déchaînés firent une guerre d'extermination aux habitans qui paraissaient à leurs balcons comme aux passans inoffensifs que les besoins de la vie ou la curiosité poussaient dans la rue. Aucun des deux partis ne gagnait cependant un pouce de terrain, car aucun des deux partis n'osait risquer une attaque sérieuse. La présence de Santa-Anna pouvait seule mettre un terme à ces massacres quotidiens : on n'en voulait qu'à Gomez Farias. Santa-Anna revint donc prendre la présidence, et la tranquillité se rétablit à peu près. Malheureusement ces tentatives avortées avaient mis de nouveau en présence les prolétaires et la classe riche. La populace du Mexique se sentait en appétit de meurtres et de pillages. L'ordre public ne fut rétabli qu'en apparence, et des assassinats partiels succédèrent aux massacres organisés.

VI.

La défaite de Buena-Vista et le réveil de la guerre civile étaient deux coups terribles pour la république. Un nouvel échec vint bientôt la pousser encore plus près de sa ruine. Les Américains débarquèrent à l'île des Sacrificios, près de Vera-Cruz, au nombre de 12,000 hommes, dans les premiers jours du mois de mars 1847.

Vera-Cruz n'offre aux vaisseaux pour tout abri qu'une rade foraine mal protégée d'un côté par la plage qui s'arrondit en fer à cheval, de l'autre par l'île des Sacrificios, l'île Verte, et plus loin par la pointe de San-Anton Lizardo. A une distance à peu près égale de l'île des Sacrificios, de la baie et de la ville, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de ces divers points, s'élève l'imposant château de San-Juan d'Ulúa. En dépit du ciel bleu qui la domine, de la mer azurée qui baigne ses murs, Vera-Cruz, bâtie sur une plage basse et sablonneuse, présente un aspect d'ordinaire assez lugubre. Le regard, attiré par la rade sil-

lonnée de nombreuses *guadañas* (1) aux voiles blanches, se détourne avec tristesse de la ville, sur laquelle plane sans cesse la mortelle influence du *vómito*, représentée par des essaims de vautours noirs, hôtes habituels des rues désertes de Vera-Cruz. Le 9 mars 1847 au matin, un seul bâtiment était à l'ancre dans la rade : c'était un paquebot à vapeur anglais; dans le lointain, près de l'île des Sacrifices, la mâture et le gréement de quelques navires tranchaient sur le fond bleu du ciel. C'étaient les deux bricks français *le Pylade* et *le Mercure*, les navires espagnols *Luisa Fernanda* et *Nervoin*, et le brick anglais *Daring*, spectateurs de la lutte qui allait s'engager. Plus loin encore, on devinait plutôt qu'on ne voyait les mâts serrés des navires américains mouillés à San-Anton Lizardo, et qui n'attendaient qu'un signal pour entrer en lice.

Vers le milieu du jour, la scène changea : le tambour se fit entendre dans la ville et dans le château, les terrasses et les plates-formes se couvrirent d'une foule agitée; le bateau à vapeur anglais se préparait à lever l'ancre; sur le pont du paquebot, d'élégans touristes, des femmes surtout, l'ombrelle et la lorgnette à la main, attendaient avec impatience le combat, qui leur promettait un de ces spectacles exceptionnels si recherchés par la nation anglaise. Les mâts éloignés des navires américains se couvraient de toile et s'avançaient lentement, sous la brise du matin, dans la direction de l'île des Sacrifices. A deux heures, l'escadre de débarquement jetait l'ancre près de cette île. Sept bâtimens de guerre, frégates, bricks à vapeur et à voiles, sur deux desquels étaient arborés les drapeaux du général Scott et du général Worth, commandant les troupes de débarquement, composaient l'escadre de siége. Le mouillage n'était pas encore terminé, quand un coup de canon, parti du vaisseau amiral le *Massachussett*, donna le signal de l'attaque. Une nombreuse flottille d'embarcations couvrit bientôt la mer. En ce moment, le *steamer* anglais alla rejoindre, près de l'île des Sacrifices, les bâtimens anglais, français et espagnols, condamnés à rester spectateurs de l'action. Une demi-heure s'était à peine passée, et déjà le drapeau américain flottait sur une hauteur voisine du rivage, entouré d'un régiment qui rendait les honneurs militaires au pavillon étoilé. Deux autres collines venaient d'être pavoisées comme la première, quand la nuit vint interrompre le débarquement. Le lendemain, le littoral de Vera-Cruz se couvrit encore de soldats que transportaient incessamment les embarcations des navires à l'ancre. A neuf heures, un parti de cavalerie mexicaine, protégé par les canons de la ville, battait la plaine autour des collines occupées par les Américains, et les équipages des vaisseaux

(1) Petites embarcations à voiles latines en forme de *faux*, d'où leur vient le nom de *guadaña* (faux).

mouillés en rade purent voir bientôt ce parti, coupé dans ses communications, disparaître au loin sans pouvoir rentrer dans la ville.

Le 13, l'investissement de Vera-Cruz était complet. L'aile droite américaine s'était établie sur le côté sud, l'aile gauche sur le côté nord, à environ douze cents mètres des murs de la ville, si on doit appeler mur une simple muraille d'octroi à moitié enterrée, dans beaucoup d'endroits, sous le sable amoncelé par les vents du nord. Le général Scott commandait l'une des ailes, le général Worth commandait l'autre, et le commodore Perry l'escadre d'opérations.

Le 15, tout était préparé pour ouvrir le feu sur la ville et le château, quand un vent du nord s'éleva avec assez d'impétuosité pour retarder le commencement des hostilités. Les troupes américaines eurent, pendant trois jours, beaucoup à souffrir. Le vent du nord soulevait sur la plage des tourbillons d'un sable fin qui aveuglait les soldats. Ce ne fut que le 18, dans l'après-midi, que le vent s'apaisa, et que la tranchée fut ouverte la nuit à la lueur des torches. Le 19 au matin, les batteries de terre commencèrent la canonnade. Presque en même temps, les steamers *Spitfire*, *Vixen*, les schooners *Bonita*, *Petrel*, *Reefer*, *Tampico*, *Falcon*, sous les ordres du capitaine Tatnall, vinrent s'embosser près de la ville, et à un quart de mille du château de San-Juan d'Ulúa. Ainsi postés, ces bâtimens lancèrent toute la journée un feu de bombes assez actif contre Vera-Cruz et San-Juan d'Ulúa; puis, à la nuit tombante, ils reprirent la position qu'ils avaient au matin. Le lendemain, la canonnade fut comme la veille nourrie à la fois par les batteries de terre et par l'escadre. Les hostilités continuèrent ainsi jusqu'au 22, sans que les canons du fort, mal servis et mal pointés, pussent endommager beaucoup la flottille américaine. Vera-Cruz, au contraire, souffrait beaucoup du bombardement; la ville se trouvait prise, pour ainsi dire, entre deux feux. Le général Morales, gouverneur de la ville et du fort, menaçait les habitans et la garnison de faire tirer sur eux par la forteresse, au cas où ils prêteraient l'oreille aux sommations de l'ennemi. La ville de Vera-Cruz continuait donc à mériter d'assez mauvaise grace l'épithète d'*héroïque* que la nation lui avait jadis décernée.

Cependant, le 22, à deux heures, un officier américain, le capitaine Johnson, s'avança en parlementaire, un drapeau blanc à la main et suivi d'un trompette. Arrivé près de la muraille d'enceinte, il déploya son drapeau, et des officiers mexicains vinrent à sa rencontre. Le parlementaire américain remit à l'officier de service une lettre pour le gouverneur. En attendant le retour de cet officier, le capitaine Johnson étendit son drapeau sur le sable, il s'assit dessus, et invita les officiers ennemis à en faire autant. Une causerie amicale s'engagea, pendant laquelle le parlementaire essaya de pressentir l'accueil que réservait le général Morales à la lettre dont il était porteur. Un aveu confidentiel fait par un des officiers mexicains lui laissa peu d'espoir;

le général Morales n'avait, au dire de l'officier, que le plus vif désir de voir les Américains pendus jusqu'au dernier. Quelques minutes après, le capitaine Johnson recevait la réponse du gouverneur : celui-ci refusait, en effet, toute espèce de proposition d'arrangement et promettait de tenir bon tant qu'il lui resterait une cartouche et un soldat pour pointer un canon.

Le brave général Morales aurait tenu promesse, mais un mystérieux événement ne lui permit pas de réaliser son projet de résistance héroïque. Pendant quatre longs jours encore, du 22 au 26, le canon américain ouvrit de larges brèches dans la muraille d'enceinte et balaya les rues; les bombes et les obus amoncelèrent les ruines dans Vera-Cruz. Le 26, le bruit de la mort du général Morales se répandit (1); le général Landero le remplaça et fit parvenir des propositions de paix aux commandans américains. Le 27, les bases d'un arrangement furent posées; le 29, Vera-Cruz ouvrit ses portes, le fort se rendit, et quatre mille hommes, qui composaient les deux garnisons, mirent bas les armes en présence de l'armée ennemie. Une immense acclamation partie de la flotte et de l'armée américaine accueillit le pavillon étoilé, qui alla triomphalement remplacer le drapeau tricolore mexicain. Pour les Américains en effet la prise de Vera-Cruz était comme l'investiture des états envahis : c'était la consécration du droit de la force. On pouvait dire que dès ce moment de nouvelles étoiles venaient d'être ajoutées au pavillon de l'Union. Ainsi sous les yeux de l'Europe, représentée par ses vaisseaux, commençait à s'accomplir ce toast ambitieux que porte chaque jour le démocrate américain, ivre de grog et d'orgueil national : *May the stars bespangling our flag, so increase, that there may be no room any longer for stripes* (2)!

(1) J'extrais textuellement ce passage d'une lettre datée de Mexico, 31 mars, écrite par un homme assez haut placé pour être initié aux secrets du gouvernement mexicain : « Hier soir il est arrivé un courrier extraordinaire de Vera-Cruz, apportant la nouvelle de la prise de cette ville et de la mort du général Morales, qui la commandait. On parle diversement de cette mort. Les uns l'attribuent à un accès de colère, les autres à une bombe, d'autres disent qu'on l'a empoisonné. La garnison a été livrée aussitôt à une épouvantable démoralisation, et Landero, qui a remplacé Morales, a fait une capitulation honteuse. » Que penser maintenant des rapports contradictoires donnés sur ce fait par les journaux américains? Selon les uns, Morales a été trouvé enchaîné dans le château de Perote; selon les autres, il a été envoyé devant un conseil de guerre réuni à Guanajuato. Ces assertions si opposées s'accordent cependant sur un point : c'est la part que le gouvernement mexicain aurait eue dans la disparition de Morales.

(2) « Puissent les étoiles qui brillent sur notre pavillon devenir si nombreuses, qu'il n'y ait désormais plus de place pour les raies! » On sait que les étoiles indiquent dans le pavillon américain le nombre des états. On sait aussi que ce pavillon porte vingt-cinq étoiles d'argent au coin droit du haut, et treize bandes horizontales rouges et blanches, ou qu'il est, en termes héraldiques, « burelé de gueules et d'argent, au canton dextre du chef d'azur, chargé de vingt-cinq étoiles d'argent posées par cinq. »

VII.

La prise de Vera-Cruz marque le commencement d'une nouvelle période dans la guerre étrange dont nous venons de retracer les principaux incidens. Déjà, dans trois actions capitales, à Palo-Alto, à Monterey, à Buena-Vista, les Mexicains avaient éprouvé des échecs trop significatifs pour que l'issue de la guerre restât désormais douteuse. Cependant ce n'était pas assez d'avoir pu occuper militairement les plus riches provinces du Mexique, ce n'était pas assez d'avoir remporté des victoires éclatantes : il fallait diriger les opérations vers un but précis, resserrer le plus possible le cercle formé autour du gouvernement mexicain. Rien, en effet, ne serait fini, tant qu'il resterait à ce gouvernement une voie pour s'échapper, une place pour se débattre. Il fallait donc marcher sur Mexico; il fallait porter la terreur dans la capitale de la république pour arracher aux chefs d'un état placé près de sa ruine les concessions qui devaient terminer la guerre. Tandis que dans les provinces déjà occupées on continuait d'appliquer le système suivi par Taylor, en menant de front les opérations militaires et la colonisation, une nouvelle tactique allait être essayée dans la partie du Mexique comprise entre Vera-Cruz et Mexico. Il y avait là, non point une entreprise de colonisation à préparer, mais une courte et décisive campagne à faire. Il s'agissait d'arriver le plus promptement possible à Mexico. C'était au général Scott qu'appartenait le soin de diriger cette nouvelle série d'opérations. La campagne qu'il a commencée n'est pas terminée encore; déjà cependant il est permis d'en présager l'issue. Le récit du combat où une dernière fois l'armée de Santa-Anna et l'armée américaine se sont trouvées en présence va le prouver.

A peine entrés à Vera-Cruz, les Américains durent se mettre en mesure de continuer la marche périlleuse dont cette ville marquait la première étape. Vera-Cruz est une conquête qu'il est impossible de garder long-temps. Bien qu'habituellement le *vómito* ou fièvre jaune ne sévisse qu'au commencement de la saison des pluies, c'est-à-dire en juin, il suffit de la présence d'un grand nombre d'étrangers pour hâter l'apparition du fléau. Or, vingt mille hommes campaient tant dans les églises de Vera-Cruz qu'autour de la ville. Ces soldats avaient passé brusquement des fatigues du siége à une vie presque inactive. Ils mangeaient, buvaient avec excès, et de longues promenades dans les rues de la cité conquise remplissaient les heures qu'ils ne donnaient pas aux plaisirs de la table. On comprend que bientôt les hôpitaux furent encombrés de malades. Les bulletins sanitaires avaient, il est vrai, caché le nom du fléau; mais les ravages qu'il causait le faisaient assez reconnaître. Aussi l'armée américaine reçut-elle avec la plus vive satisfaction

l'ordre d'aller chercher sur la route de Mexico un ennemi moins dangereux que la fièvre jaune. C'est le 16 avril dernier que cet ordre lui fut donné; dix-huit jours s'étaient écoulés depuis la prise de Vera-Cruz.

A mesure qu'on s'éloigne de Vera-Cruz, à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer, on sent peu à peu la fraîche atmosphère des climats tempérés succéder aux ardeurs d'un ciel presque aussi brûlant que celui de l'Afrique. Le voyageur qui gravit de ce côté le versant du plateau mexicain est à chaque pas arrêté par les aspects variés d'une nature imposante et magnifique. Ces paysages si enchanteurs pour le touriste cachent aussi, il faut bien le dire, plus d'un défilé menaçant pour une armée en marche. Les Américains savaient qu'un de ces défilés réputé très dangereux, le *Puente-Nacional*, avait été abandonné par l'ennemi. Les Mexicains avaient concentré tous leurs moyens de défense sur un passage plus périlleux encore, le *Cerro-Gordo* (la grande montagne). Ce passage, plus éloigné de Vera-Cruz que le *Puente-Nacional*, est à douze lieues de cette ville, entre Plan del Rio (1) et la *venta* de Lencero (2). C'est sur ce point qu'allait se jouer une dernière fois la fortune du pays. La route gigantesque qu'ont ouverte les Espagnols de Vera-Cruz à Mexico traverse en cet endroit une gorge profonde. A gauche, elle longe deux montagnes hautes chacune de quatre cents pieds et séparées par un précipice; à droite, elle est resserrée par trois autres montagnes de hauteur à peu près égale et qui dessinent comme un triangle sur le chemin. Celle des trois qui empiète le plus sur la route et qui est aussi la plus élevée se nomme le *Cerro-Gordo*. Ces hauteurs, tant à gauche qu'à droite, sont presque à pic, et on ne pourrait les gravir, si une végétation luxuriante n'en facilitait les abords. Il est impossible d'éviter ce défilé en tournant l'un ou l'autre groupe de *cerros*. D'un côté coule une rivière encaissée par d'autres montagnes; de l'autre s'étendent de profonds précipices. L'armée américaine qui se dirigeait vers Mexico était donc forcée de s'engager dans cette gorge formidable, et c'est là que Santa-Anna résolut de l'attendre.

Le général avait de nouveau quitté Mexico, où sa présence autant que l'impression produite par les événemens de Vera-Cruz avaient mis fin aux luttes civiles. Il avait réuni sous son commandement toutes les forces militaires de la république, et semblait décidé à vaincre ou à succomber héroïquement sur les hauteurs de Cerro-Gordo. Les dispositions prises pour fortifier ces nouvelles Thermopyles faisaient honneur à son intelligence. Le Cerro-Gordo et les deux montagnes entre lesquelles il s'élève étaient couronnés de redoutes défen-

(1) Plan del Rio est un petit village sur la route de Vera-Cruz à Jalapa, ainsi nommé d'une petite rivière qui, après avoir passé le long des hauteurs, coule en cet endroit sur un plan moins incliné.

(2) Le nom de cette venta est celui d'un soldat de l'armée de Cortez, qui l'établit.

dues par des canons. Sur les hauteurs qui font face aux trois *cerros*, Santa-Anna avait établi son quartier-général. Ce quartier, que l'escarpement des collines rendait presque imprenable, était protégé en outre par une palissade de troncs d'arbres. Derrière cette solide muraille, qui mettait l'infanterie mexicaine à l'abri des *riflemen* américains, on pouvait en toute sécurité nourrir un feu meurtrier contre les assaillans. Enfin, sur la route même, on avait ouvert une large tranchée qui interceptait le passage; cinq pièces de canon et deux mille hommes, commandés par le général don Romulo Diaz de la Vega, défendaient cette tranchée. En un mot, douze mille hommes, postés tant sur les hauteurs que sur la route, attendaient là un nombre à peu près égal d'Américains. Cette fois les Mexicains ne pourraient plus invoquer le désavantage de la position comme une excuse à leur défaite. Des souvenirs faits pour enflammer leur courage s'attachaient d'ailleurs à ce *cerro*, près duquel Santa-Anna, jeune encore, avait mis en déroute un corps nombreux d'Espagnols et inauguré en quelque sorte sa carrière militaire. Sur les lieux déjà témoins d'une de ses victoires, Santa-Anna retrouvait tout son prestige aux yeux du soldat; les Mexicains se rappelaient les premiers triomphes de leur général, ils oubliaient ses défaites récentes, ils oubliaient même que, par un choix de triste augure, Santa-Anna venait d'appeler Ampudia, l'homme qui avait signé la capitulation de Monterey, à remplir près de lui les fonctions de commandant en second.

Le 17 avril, dans l'après-midi, l'avant-garde américaine, sous les ordres du général Twiggs, arriva à l'entrée du redoutable défilé. L'arrière-garde, commandée par le général Scott, et qui n'était séparée de la tête de l'armée que par quelques heures de marche, fit diligence pour la rejoindre. Après avoir fait exécuter quelques reconnaissances, les généraux américains furent convaincus de l'inutilité de toute tentative pour tourner les *cerros*. Il fallait donc à tout prix emporter les positions mexicaines; mais laquelle prendre d'abord? Attaquer le camp établi sur la gauche de la route, c'était s'exposer à une destruction totale; se tourner vers la droite, c'était s'offrir au feu du *Cerro-Gordo*. Le général Scott prit un moyen terme; il ordonna à ses troupes d'appuyer sur la gauche, sans attaquer le camp mexicain, et de façon à échapper au feu du *cerro*. Cette manœuvre fut dénoncée aux Mexicains par un déserteur américain, et le général Vega se mit en mesure de la déjouer. Le général Scott, voyant l'attitude que prenait Vega, comprit qu'il était nécessaire d'occuper un des *cerros* pour faciliter les mouvemens de son armée; il lança la division du général Twiggs contre celle des hauteurs contiguës au *Cerro-Gordo* qui lui parut la moins bien défendue. Le colonel Harney, surnommé par ses compatriotes le *Bayard américain*, fut chargé de cette opération. A la tête d'un corps

de *riflemen*, d'un détachement d'infanterie et d'artillerie, Harney ne tarda pas à atteindre le sommet du *cerro;* mais, une fois là, le plus difficile restait à faire : il fallait emporter cette position sous le feu croisé des deux hauteurs voisines. Cet avantage fut chèrement acheté. Un canon de gros calibre qu'on parvint à hisser sur le *cerro* vers minuit permit enfin aux soldats de Harney de répondre à l'artillerie qui les décimait, et les Mexicains renoncèrent à disputer plus long-temps la position qui venait de leur être arrachée. Bientôt un silence complet succéda au bruit de la canonnade. Les Américains en avaient assez fait pour ce jour-là. Les deux armées passèrent la nuit dans une égale inaction.

Le lendemain 18, le général Twiggs reçut l'ordre d'abandonner la position que Harney avait emportée la veille pour attaquer une colline d'un accès plus difficile encore, celle même qui avait donné son nom au passage, le *Cerro-Gordo*. La tâche d'occuper le dernier des trois *cerros* qui s'élevaient à la droite de la route fut confiée au général Worth. Le général Shields eut pour mission d'emporter la tranchée défendue par don Romulo de la Vega. Enfin le général Pillow, commandant la quatrième brigade américaine, devait chasser l'ennemi des autres collines qu'il occupait. Le plan de la bataille comprenait ainsi quatre opérations qui devaient être exécutées simultanément.

C'était au général Twiggs, un des vétérans de l'armée américaine, qu'avait été dévolue la plus périlleuse de ces quatre opérations, l'attaque du *Cerro-Gordo*. Si la pente du *cerro*, très rapide et tapissée d'épaisses broussailles, n'avait pas été à l'abri du feu des canons, il eût fallu s'attendre, en la gravissant, à une destruction complète. Cependant, à défaut du canon, la mousqueterie pouvait faire de grands ravages dans les rangs des Américains. La nature du terrain inégal et crevassé secondait merveilleusement les efforts des tirailleurs ennemis. Le colonel Harney fut encore chargé de conduire les Américains au feu, et ce fut à leur tête que, sans blessure aucune, malgré sa taille gigantesque, il arriva sur le plateau. Une résistance vigoureuse accueillit Harney et les soldats qu'il avait entraînés par son exemple. Les canonniers mexicains se firent tuer sur les pièces qu'ils n'avaient pas eu le temps de décharger. On se battit comme à l'abordage, c'est-à-dire le couteau et le sabre en main. Officiers et soldats luttaient pêle-mêle et tombaient confondus. Le général mexicain Vasquez fut tué, un grand nombre de ses soldats moururent comme lui à leur poste; le reste se lança sur un des talus les moins rapides du *cerro*, et battit en retraite du côté de la route. Les Américains, maîtres des batteries ennemies dont les pièces étaient bourrées jusqu'à la gueule avec cette brutalité de charge particulière aux Mexicains, tournèrent ces canons contre les fuyards, et bientôt le glacis fut jonché de morts.

Les trois autres opérations confiées à Worth, à Shields, à Pillow, ne furent pas toutes conduites avec le même bonheur. Le général Worth, après avoir franchi à la tête de sa brigade les obstacles de terrain qui protégeaient la gauche de l'ennemi, somma de se rendre les défenseurs de la redoute élevée sur la hauteur voisine du Cerro-Gordo. Cette sommation coïncidant avec l'occupation de ce dernier *cerro* par Twiggs, le général Pinzon jugea prudent d'obtempérer à l'injonction de Worth. — Le général Shields, chargé d'emporter la batterie de Vega, fut accueilli par un feu meurtrier, et tomba lui-même à la tête de sa division. Sans la prise du Cerro-Gordo, qui décida Vega et les siens à déposer les armes, la perte des Américains eût été beaucoup plus considérable. — Enfin la brigade du général Pillow fut plus maltraitée encore que celle de Shields. Une batterie mexicaine, subitement démasquée, emporta presque tout un régiment. Après avoir battu en retraite, Pillow allait tenter une nouvelle attaque, quand le succès des trois autres opérations vint le dispenser de ce périlleux effort. Les Mexicains, vaincus sur tous les autres points, mirent bas les armes devant Pillow, comme devant Shields, Worth et Twiggs. Dès-lors la bataille était terminée, une victoire complète ouvrait aux Américains la route de Mexico.

Outre ce résultat capital, la journée du Cerro-Gordo livrait au général Scott six mille prisonniers, parmi lesquels les meilleurs officiers de l'armée mexicaine, une trentaine de pièces de canon de la fonderie royale de Séville, une somme de 22,000 piastres (110,000 francs) trouvée dans les bagages de Santa-Anna. Quant à Santa-Anna lui-même, on s'étonnera que nous n'ayons pas eu à le nommer dans le récit de cette chaude affaire. Il faut bien dire que Santa-Anna avait quitté le champ de bataille dès le commencement de l'action. Quant à Ampudia, son lieutenant, dès que la prise du Cerro-Gordo fut connue, on le vit s'élancer sur un vigoureux coureur dans la direction de Jalapa avec une telle rapidité, qu'il perdit son chapeau emporté par le vent. On se jeta, mais trop tard, à la poursuite de Santa-Anna. Les six mille prisonniers mexicains étaient un embarras plutôt qu'un avantage pour le général Scott. Ils furent relâchés sur parole, à l'exception du général Vega, qui sollicita comme une faveur la permission de rester prisonnier des Américains. Il se rappelait sans doute la disparition mystérieuse du général Morales après la défense de Vera-Cruz, et trouvait sa vie plus en sûreté sous la tente du général Scott que dans les murs de Mexico.

A partir de cette bataille, il faut renoncer à donner un aperçu détaillé d'opérations dont le dénoûment est trop prévu; il faut se borner à préciser la position nouvelle faite par cette victoire au pays envahi comme à l'armée conquérante. Après la journée du Cerro-Gordo, la seule guerre encore possible entre les États-Unis et le Mexique est la

guerre de guerrillas. Désormais il n'y a plus, pour ainsi dire, deux armées aux prises : il y a d'une part des troupes victorieuses qui s'avancent de ville en ville sans rencontrer sur leur route aucun obstacle sérieux (1); il y a de l'autre un grand pays en dissolution, un gouvernement sans stabilité, sans influence, un général dont quelques brillans souvenirs faisaient toute la force, et qui a perdu ce dernier prestige.

Une nationalité qui s'éteint, un peuple qui succombe dans la défense de ses libertés, c'est toujours un douloureux spectacle. Certes, la nation mexicaine n'a pas montré, en présence du danger, les vertus auxquelles on reconnaît les grands peuples; n'a-t-elle pour cela aucun droit à notre sympathie? C'est aux chefs de cette nation surtout qu'il faut demander compte de la triste issue de la guerre. Placés à la tête d'une société qui attendait son salut d'une direction ferme et intelligente, qu'ont-ils fait des élémens de force qui leur étaient confiés? Cinq généraux mexicains ont tenu entre leurs mains le sort de leur pays : Arista, dès le début de la guerre, à Matamoros, à Palo-Alto et à la Resaca; Requena et Ampudia, à Monterey; Santa-Anna, à Angostura et au Cerro-Gordo; Morales, à Vera-Cruz. La disparition mystérieuse de ce dernier, son attitude pendant toute la durée du siége de Vera-Cruz, écartent de lui toute idée de lâcheté ou de trahison. La conduite équivoque d'Ampudia et de Requena à Matamoros, leur pusillanimité à Monterey, ne laissent rien à ajouter sur ces deux officiers. Restent donc Arista et Santa-Anna. Sur l'un et l'autre de ces généraux planent les soupçons les plus graves, qu'il n'est pas permis de passer sous silence, si on doit les accueillir avec réserve. Que penser, en effet, de la courte campagne dirigée par Arista, campagne si tristement signalée par le passage du gué de San-Rafaël, si tristement finie par les journées de

(1) Quelques indications rapides suffiront à préciser l'état actuel des opérations. La bataille du Cerro-Gordo avait eu lieu le 18 avril. Le 20, le drapeau américain flottait sur la ville de Jalapa, qui s'était rendue. Entre Jalapa et Puebla, le château-fort de Perote était le seul point qui fît prévoir quelque résistance. A l'approche des Américains, le pont-levis du château s'abaissa, et un seul officier vint rendre la place avec tout le cérémonial usité en pareil cas. Après y avoir laissé garnison, l'armée américaine, réduite à 6 000 hommes par la retraite de 4,000 volontaires dont l'engagement expirait, s'est portée sur Puebla, ville de 60,000 ames, habitée par une population fanatique et insoumise. Les 6,000 hommes de Scott sont entrés dans Puebla; ils marchent sur Mexico. Taylor, de son côté, parti des provinces occidentales, se dirige vers la capitale pour faire sa jonction avec Scott. Quant à Santa-Anna, après avoir voulu s'enfermer dans la ville d'Orizaba avec 3,000 hommes, il paraît avoir songé un moment à organiser la guerre de guerrillas; puis il est revenu se mettre à la tête d'environ 12,000 hommes, débris des armées mexicaines, réunis à San-Martin, petite ville à dix lieues de Puebla et à dix-huit de Mexico. Il s'est décidé enfin à rentrer dans cette capitale au milieu des huées de la même populace qui, quelques mois auparavant, le portait en triomphe. La démission de président et de général en chef qu'il a donnée à deux reprises a été deux fois refusée par le congrès.

Palo-Alto et de la Resaca? Comment expliquer aussi l'inaction prolongée de Santa-Anna, ces échecs successifs qui accusent en lui la plus déplorable ignorance des lois de la stratégie? La trahison aurait-elle eu pour le Mexique des conséquences plus désastreuses que celles-ci : en moins de deux mois (du 23 février au 18 avril 1847), trente mille hommes tués ou dispersés, le chemin de la capitale ouvert et aplani devant les envahisseurs! Qu'il faille s'en prendre de ces immenses revers à l'impéritie ou à d'incroyables machinations, on ne peut méconnaître ici l'intervention d'un mauvais génie qui dissipe en des opérations sans but, en des luttes stériles, toutes les richesses, toutes les forces vives du pays. Comment formuler toutefois un jugement sur un homme dont la vie n'est qu'une suite de contradictions et d'inexplicables caprices? Devant le peuple qui accuse de trahison le vaincu d'Angostura et de Cerro-Gordo, devant le congrès qui s'obstine à voir en lui le sauveur de la république, devant l'armée toujours dispersée sous lui, toujours fascinée par un prestige que rien ne justifie, on comprend que l'opinion hésite; on se refuse également à formuler une accusation accablante et à s'attendrir sur une gloire déchue. Triste alternative pour une nation malheureuse, qui n'a jusqu'ici trouvé parmi ses enfans ni un bras assez fidèle ou assez fort pour l'étayer, ni au dehors une voix pour la plaindre!

Les Américains ne sont plus qu'à quelques lieues de Mexico. Tout sera-t-il fini avec le traité qu'ils dicteront au gouvernement qui siége aujourd'hui dans la capitale de la république? Si même, comme on n'en peut douter, les provinces convoitées par l'Union américaine tombent entre les mains des Yankee, la période d'installation ne sera-t-elle pas pour eux aussi sanglante, aussi désastreuse que la période de conquête? Quoi qu'il en soit, les avantages entrevus par l'Union sont assez grands pour lui faire supporter patiemment de nouveaux sacrifices. Le vaste territoire qu'elle aura payé d'un peu d'or et de sang sera tôt ou tard incorporé à cette puissante république, qui tient aujourd'hui dans ses mains les destinées d'une partie du Nouveau-Monde. Sans nous égarer dans d'inutiles hypothèses sur les phases nouvelles où peut entrer la lutte engagée entre les États-Unis et le Mexique, nous ne nous attacherons qu'aux faits qui ressortent avec évidence de ce récit. Les projets des Américains, tels qu'ils se révèlent par leur plan de campagne, menacent-ils les intérêts de l'Europe? Y a-t-il encore dans la nation mexicaine des élémens d'ordre et de stabilité dont on puisse profiter pour faire obstacle à ces projets? Telle est la double question à laquelle la marche des faits conduit naturellement.

Il ne faut ni diminuer, ni exagérer les prétentions que les Américains soutiennent en ce moment les armes à la main. Ne voir dans la guerre actuelle que la conséquence du différend sur les limites du Texas, ce se-

rait assigner un horizon bien étroit à l'ambition américaine; supposer aux États-Unis l'intention de conquérir tout le Mexique, ce serait élargir outre mesure, nous le croyons, le cercle où s'agite maintenant cette ambition. A notre avis, il ne s'agit aujourd'hui pour les Américains ni de résoudre une question de droit, ce qui n'eût entraîné à la rigueur que l'occupation du territoire en litige, ni de terminer une conquête qui leur serait présentement plus onéreuse qu'utile. Dans l'immense proie que la fortune de la guerre a déjà pour ainsi dire jetée entre leurs mains, ils ont d'avance marqué et limité leur part. S'ils arborent sur leur drapeau cette devise superbe : *Jusqu'au palais de Montézuma*, ce n'est que pour donner le change sur leurs véritables projets par une audacieuse promenade militaire. La guerre s'est divisée pour l'Union américaine en deux opérations : — occupation d'un immense croissant appuyé à l'est sur Tampico, à l'ouest sur Monterey et le port de San-Francisco de Californie (le plus beau port du monde connu), et embrassant dans son parcours 24 degrés de longitude; — marche sur Mexico destinée à obtenir pour cette occupation accomplie de fait la consécration d'un traité. Si l'on se rappelle l'attitude des généraux américains durant la première période de la guerre, on ne gardera aucun doute sur cette double intention des vainqueurs du Mexique. Le général Taylor se posait en libérateur et en colonisateur plus encore qu'en chef d'armée. On cherchait par les insinuations de la presse à propager dans les populations des sympathies, des principes favorables à la cause de l'Union américaine. On éparpillait les troupes de l'armée d'occupation, on habituait par six mois de temporisation les habitans du pays envahi à la vue d'une armée étrangère, et, si l'on désobéissait ainsi aux préceptes les plus élémentaires de la stratégie, on suivait avec une fidélité rigoureuse les principes de toute bonne colonisation. Cette première partie de la guerre, pendant laquelle l'attitude des armées de l'Union parut une énigme à l'Europe, était plus importante en réalité pour l'ambition américaine que la campagne de Mexico.

Les provinces où les armées des États-Unis ont si prudemment frayé la voie à leurs colons se sont trouvées aussitôt peuplées que conquises. Il faut d'avance accepter comme un fait accompli l'installation des Américains dans l'état de Chihuahua, si riche en mines de cuivre; dans l'état de Sonora, que recommandent ses nombreux *placeres* et ses mines d'or; dans les Californies, et, par suite, dans les districts miniers de Zacatécas, de Durango, de Bolaños, source inépuisable de ces métaux précieux qui donnent à l'Europe le mouvement et la vie. Maîtresse absolue de ces mines, l'Amérique tiendra donc entre ses mains les rênes du crédit européen; l'Amérique en confisquera tous les revenus à son profit, et remplacera par des richesses métalliques le papier-monnaie, auquel l'Europe pourrait bien alors être réduite. L'annexion

du Texas n'a été que le prélude de cette gigantesque conquête, sur la portée de laquelle on s'est trop long-temps mépris. L'Angleterre seule s'est alarmée sur l'avenir de son commerce d'exportation au Mexique, sur la destinée de soixante-cinq établissemens miniers dans lesquels elle a versé 10 millions de livres sterling, enfin sur la dette mexicaine, dont le capital dépasse ce dernier chiffre. La France est restée spectatrice presque indifférente de cette grande entreprise. En présence de la nouvelle situation qui va se produire, en présence du Mexique démembré, de l'Union américaine démesurément agrandie, il serait oiseux d'insister sur ce qu'on n'a pas fait; mais ne reste-t-il rien à faire?

Si le Mexique, dépouillé de ses plus riches provinces, devait renoncer à tout espoir de régénération sociale, assurément tout serait dit, et l'asservissement vaudrait encore mieux pour lui que l'anarchie; mais la question ne se pose pas en des termes aussi simples. Au milieu de la désorganisation croissante de la société mexicaine, tous les symptômes de vitalité n'ont pas encore disparu. L'existence d'un parti qui appelle de tous ses vœux l'affermissement du pouvoir, dût-il l'acheter par un changement complet de régime, est un symptôme dont il faut tenir compte. Après la mort d'Iturbide, le parti monarchique avait dû dissimuler ses tendances; il s'était rallié aux centralistes, mais sans perdre l'espoir d'en venir un jour à ses fins. Les épreuves qu'a traversées la république depuis trois ans ont amené ce parti à formuler plus clairement ses espérances. Le temps n'est plus où il suffisait du mot de royauté pour exciter les murmures du peuple et l'indignation du sénat, où une profession de foi monarchique entraînait l'exil pour les meilleurs et les plus dignes citoyens (1). Déjà, en 1844, le *pronunciamiento* de Paredes, qui amena la chute et l'exil de Santa-Anna, donna une attitude plus ferme et ouvrit une voie nouvelle au parti monarchique. Environ un an après, sous la présidence du général Herrera, qui avait succédé au dictateur, ce parti crut le moment arrivé d'agir plus ouvertement. Paredes lui prêta de nouveau son appui et prit la place d'Herrera. Dans le manifeste publié lors de son avénement, le nouveau président exposa ses opinions avec une courageuse franchise : « Nous ne sommes pas venu, disait-il, faire une révolution de personnes; nous aspirons à un résultat plus noble et plus fécond : il ne s'agit pas d'usurper une présidence, de former de nouvelles chambres, il faut que la nation, sans crainte d'une minorité turbulente, se *constitue suivant sa volonté, et oppose une barrière à la dissolution sociale* qui la menace de tous côtés. La nation, fatiguée d'éternelles dissensions, a un besoin impérieux de garanties *d'ordre*

(1) Un ancien ministre des affaires étrangères du Mexique, un des hommes les plus distingués de ce pays, M. Gutierrez Estrada, ayant exposé les idées du parti monarchique dans un écrit remarquable, fut puni d'un bannissement qui dure encore.

et de stabilité. » C'était tout ce qu'un général républicain pouvait dire à une nation républicaine. Une feuille créée pour servir d'organe au parti monarchique, le *Tiempo*, compléta les paroles du président et prêcha ouvertement la nouvelle religion politique. Malheureusement les États-Unis, en envahissant le Mexique, précipitèrent de nouveau ce pays dans une phase d'anarchie qui fut propice à l'ambition de Santa-Anna. Le parti monarchique dut rentrer dans l'ombre, et les élémens qui le composaient furent disséminés.

On a lieu de s'étonner que, depuis l'ouverture des hostilités entre le Mexique et les États-Unis, aucune tentative d'intervention sérieuse dans les affaires du pays n'ait signalé à l'Europe l'existence du parti monarchique. Une invasion protestante, une invasion déterminée en partie par les vues intéressées d'une nation industrielle et commerçante, ne devait pas, ce nous semble, trouver tant d'indifférence dans le clergé, dans les riches propriétaires qui désirent l'établissement d'une monarchie mexicaine. Depuis un an, il faut bien le dire, nous cherchons en vain au Mexique un parti qui ait à la fois l'intelligence des intérêts du pays et l'énergie, le courage que ces intérêts réclament. En admettant toutefois que le parti monarchique pût prendre quelque jour au Mexique une réelle autorité, conviendrait-il de s'associer à toutes ses espérances? Nous l'avouerons, ce qui nous frappe dans les vœux de ce parti, c'est moins le but que les sympathies pour l'Europe dont ces vœux sont le témoignage. Les maux qu'on voudrait guérir ne doivent pas tous être imputés à un mauvais système de gouvernement. Le plus grand tort du Mexique, ce qui a fait surtout sa faiblesse jusqu'à ce jour, c'est d'avoir trop compté sur lui-même, d'avoir écarté les étrangers avec un aveugle acharnement, au lieu de les accueillir avec reconnaissance. Il est cruellement puni aujourd'hui de cette folle présomption. Saura-t-il profiter d'une si sévère leçon? Vis-à-vis de l'Europe, vis-à-vis de la France surtout, il s'est montré trop souvent animé d'une haine intraitable. On aimerait à croire que l'issue de la guerre actuelle déterminera dans la partie éclairée de la nation mexicaine un retour à de plus nobles, à de plus saines tendances. Selon nous, ce n'est pas du triomphe d'un parti que dépend l'avenir du Mexique; c'est d'une révolution plus profonde qui se ferait non pas dans les principes, mais dans les mœurs. Au lieu d'employer tous ses efforts à repousser l'influence européenne, le Mexique devrait désormais en favoriser avec empressement les progrès. L'étude de nos institutions, de nos idées, voilà ce qui pourrait relever cette nation abattue, en resserrant des liens trop long-temps relâchés entre elle et l'Europe.

Quant à l'Europe, son désir doit être aussi de renouer ces liens. On ne peut aujourd'hui suivre sans inquiétude les progrès incessans de l'Amérique du Nord. Si les nationalités voisines de l'Union devaient

disparaître, nos intérêts ne recevraient-ils point, par cela même, une grave et fâcheuse atteinte? Depuis plus d'un an, le chiffre de nos exportations au Mexique est déjà diminué des trois quarts, et ce n'est pas au moment où la ligne des paquebots transatlantiques vient d'être organisée, qu'il sied à la France de se montrer indifférente aux futures destinées du Nouveau-Monde. On connaît l'esprit envahisseur qui distingue la race américaine. L'influence d'un climat énervant a respecté cette race privilégiée, tandis qu'elle frappait autour d'elle jusqu'aux Canadiens et leur enlevait, avec l'énergie et la vivacité de l'esprit normand, toutes les traces de leur origine. En ce moment encore, les péripéties militaires de la campagne des États-Unis au Mexique montrent combien peu la race espagnole, livrée à elle-même, est en mesure d'opposer une résistance sérieuse à la race anglo-saxonne. C'est à corriger ce défaut d'équilibre entre les races du Nouveau-Monde que pourrait être utilement appliquée, nous le croyons, la sollicitude de l'Europe. Encourager les jeunes nationalités de l'Amérique, les aider dans leurs efforts pour s'affermir et s'élever à une existence indépendante, c'est un rôle que les puissances de l'ancien continent ont su déjà remplir avec éclat, et qu'il leur appartient aujourd'hui de reprendre. Plus l'audacieuse activité des États-Unis mérite notre admiration, plus aussi elle nous impose de sollicitude et de prévoyance. Moins que jamais, en présence de la guerre du Mexique, il est permis à l'Europe d'oublier qu'elle a dans le Nouveau-Monde, entre un état qui grandit chaque jour et de malheureuses sociétés livrées à une anarchie sans cesse croissante, des intérêts à protéger, des principes à défendre, une influence précieuse à maintenir.

GABRIEL FERRY.

LA

COMÉDIE MODERNE

EN ESPAGNE.

BRETON DE LOS HERREROS. — VENTURA DE LA VEGA. — RODRIGUEZ RUBI.

L'élément comique, tel qu'il apparaît dans l'ancien théâtre de l'Espagne, cet élément qui intervient même dans les actions les plus tragiques, mêlant aux éclats violens des passions tous les reflets de la gaieté nationale, a un caractère particulier. Si on voulait avoir le dernier mot de l'observation espagnole, ce n'est pas au théâtre qu'on pourrait espérer le trouver; c'est dans Cervantès, dans Quevedo qu'il faudrait aller rechercher et étudier le côté réellement ironique de ce génie, dont le trait dominant est l'héroïsme. Les *Visions* de Quevedo ont une force satirique plus originale et plus vive que les plus bouffonnes inventions de la scène. *Don Quichotte* est la véritable comédie humaine telle qu'a pu la créer l'imagination castillane. Le livre de Cervantes respire cette sincère et vigoureuse raillerie d'un grand esprit qui considère notre nature sans étonnement, sait la reproduire sans effort sous ses divers aspects, la montre ballottée entre tous les excès,

poussant tantôt l'exaltation chevaleresque jusqu'à la folie et l'abnégation jusqu'au ridicule, tantôt le bon sens jusqu'à la trivialité et à l'égoïsme. Don Quichotte et Sancho Pança ne sont point des symboles, comme on l'a dit; ce sont bien des types humains marqués du sceau de la nationalité espagnole. L'œuvre dramatique qu'on pourrait avec le plus de raison citer à côté de celles-ci pour sa profondeur morale, pour la sagacité pénétrante avec laquelle le vice est étudié et l'inexorable crudité avec laquelle il est mis à nu, c'est la *Celestina*, fruit de l'inspiration licencieuse du bachelier Rojas. Rien ne peut produire un effet plus saisissant que ce drame audacieux dont les principaux personnages sont une entremetteuse qui farde son infamie pour mieux semer la corruption, et une jeune fille qui se laisse prendre au piége de son amour. Dans ces vingt actes pleins d'une philosophie brutale, l'auteur a accumulé d'un côté tout ce que l'hypocrisie féminine peut avoir de ressources pour atteindre et flétrir la vertu naïve, de l'autre tout ce qu'il peut y avoir de tendresse, d'émotion, d'inquiétude et d'effroi dans un cœur vierge; il pénètre hardiment dans les lieux de débauche, se fait l'historien des mœurs impures qui y règnent; il épaissit cette fétide atmosphère du vice autour de la figure si chaste et si noblement passionnée de Mélibée, la jeune amante de Calixte. L'insouciant bachelier promène son regard effronté et méprisant sur ce monde qu'il conduit vers une catastrophe tragique à travers les incidens les plus grotesques, semant à chaque pas sa satire plus que libre. Singulier tableau de corruption! peinture équivoque et graveleuse, empreinte d'un sensualisme digne de l'Italie du XVIe siècle, et qui contraste étrangement avec les tendances spiritualistes du génie espagnol! Mettez, en effet, cette tragi-comédie, qui a une entremetteuse pour héroïne, à côté des mystiques ardeurs de sainte Thérèse et des pures inspirations lyriques de Luis de Léon. Sans créer d'analogies factices, on peut rapprocher Rojas d'un poète français fort ami de peintures du même genre et qui est venu peu après. Qu'on change les conditions d'exécution : avec ces élémens qui composent la *Celestina*, on aura la Xe et la XIIIe satire de Régnier. Il y a dans le personnage de Celestina plus d'un trait qui se retrouvera dans Macette; ce sont deux dignes sœurs en perversité et en hypocrisie. Régnier a peut-être plus d'art, plus de précision de couleur, plus d'éclat pittoresque, plus de verve amusante; dans l'œuvre de Rojas, il y a de plus le mouvement du drame, l'enchaînement de l'action, qui, par une insigne fatalité, fait mourir Celestina aux mains de ses complices. Dans les deux écrivains, il y a une égale supériorité d'instinct, la même liberté de satire, la même facilité insouciante à remuer ces tristes plaies de notre nature, cette lie des voluptés humaines, et une intelligence également vive de la réalité. Malheureusement cette vigueur d'observation et de peinture est rare au théâtre en

Espagne; elle ne se produit que dans cette œuvre exceptionnelle : encore la *Celestina* est-elle moins une comédie qu'une nouvelle dialoguée qui se prolonge de scène en scène, d'acte en acte, au gré de l'invention de l'auteur. C'est l'enfance de l'art dramatique au-delà des Pyrénées, mais non l'enfance de l'art littéraire.

La comédie espagnole proprement dite, toute brillante de mérites d'un autre genre, n'a point ces fortes qualités d'étude morale; elle approfondit moins qu'elle n'effleure, elle décrit plus qu'elle n'analyse. Ce n'est point à la logique des sentimens et des caractères qu'elle demande ses péripéties, c'est au hasard, à un caprice fortuit du cœur, à un entraînement soudain, à l'imprévu, qui est son dieu. Elle cherche la variété, accumule les incidens, multiplie les complications et répand sur tout une couleur de chevalerie merveilleuse. Il est peu de spectacles plus séduisans pour l'imagination que ce tourbillon rapide, ce monde gracieux et vivant de jeunes femmes qui se voilent à demi comme pour mieux attirer les cœurs après elles, de cavaliers étourdis et prodigues sans cesse au moment d'être amoureux et toujours prêts à tirer l'épée pour quelque dame inconnue qu'ils vont adorer, de mystérieux aventuriers qui aiment des princesses et finissent par dépouiller leur obscurité première pour monter au rang de ducs ou de princes à leur tour, de duègnes déliées et faciles qui savent compatir aux faiblesses d'amour et s'entendent si bien à conduire une intrigue, de valets bons compagnons, rusés, hardis, un peu fripons, dévoués au demeurant, qui partagent volontiers la fortune de leurs maîtres et se mettent de moitié dans leurs aventures, fidèles à leurs défaites comme à leurs victoires. C'est un tableau romanesque et charmant, plein de vivacité dramatique, de saillies, de gaieté éblouissante, d'ironie heureuse, mais où il n'entre rien d'amer contre l'homme ou la société. Il n'y a ni fiel ni haine; tout au plus si le valet bouffon et observateur, élevé à l'école de Sancho, jette quelque mot d'un bon sens net et railleur qui rappelle que nous sommes sur cette pauvre terre et non dans une sphère idéale. Cette muse dont la fécondité s'est jouée en tant de combinaisons diverses n'a point soumis l'humanité à cette cruelle analyse, qui finit par nous mettre entre le rire et les larmes, et nous fait trouver au fond d'une idée comique la triste et tragique certitude de notre misère.

Lope de Vega est le vrai créateur de cette comédie d'intrigue qu'on a poétiquement appelée la comédie de cape et d'épée. C'est lui qui a porté cet esprit brillant et chevaleresque au théâtre; mais, s'il a donné un nouvel essor à l'art de la comédie, il ne l'a point mené à sa perfection. Les œuvres de Calderon sont les plus merveilleux types d'originalité et de grace. Peintures enchanteresses, imprévu des situations, délicatesse des sentimens, tout semble marquer la place de ces productions, — *la Dame fantôme* (*la Dama duende*), *les Matinées d'avril et*

de mai (*Mañanas de abril y mayo*), *On ne badine pas avec l'amour* (*No hay burlas con el amor*), — à côté des plus divins caprices de Shakespeare. Gabriel Tellez, le plus satirique des poëtes comiques de l'Espagne, qui a illustré le nom d'emprunt de Tirso de Molina et a marqué de traits si incisifs l'inconstance féminine, ne pénètre pas bien avant dans l'étude morale des passions, même lorsqu'il ne lui arrive point de tomber dans la bouffonnerie comme dans *Don Gil aux chausses vertes* (*Don Gil de las calzas verdes*). Ses meilleurs ouvrages sont ceux qui se rapprochent le plus de la véritable comédie d'intrigue; ce sont *les Épreuves de l'amour et de l'amitié, la Jalouse d'elle-même.* Ce n'est pas que quelques hommes n'aient essayé de peindre des caractères, de fonder une action sur le développement d'un ridicule finement étudié. Moreto l'a tenté dans *el Desden con el Desden,* dont *la Princesse d'Élide* n'est qu'une faible imitation, dans *le Beau don Diègue* (*el Lindo don Diego*), qui est la peinture de la fatuité impertinente; mais c'est plutôt une suite de piquantes observations qui fait le mérite de ces œuvres qu'une analyse savante et profonde. Alarcon lui-même, qui a donné *le Menteur* à Corneille, a-t-il véritablement rempli les conditions de la comédie de caractère dans sa *Verdad Sospechosa?* Ce *Menteur* du poëte espagnol est-il la personnification active et forte d'un travers humain? Don Garcia, le héros d'Alarcon, est un gentilhomme éventé, plus vain que faux, plus étourdi que menteur. S'il ne dit point un mot qui ne blesse la vérité, s'il se sert, ainsi que l'affirme son valet, de toutes les langues qu'il a apprises à Salamanque pour répandre plus de mensonges, ce n'est pas dans un but méchant, ce n'est point pour surprendre des secrets qu'il veut trahir, pour spéculer sur ses tromperies, pour frayer une route ténébreuse à ses passions; c'est plutôt par légèreté, par forfanterie de jeunesse. Si quelque sérénade a été donnée sous les balcons, soyez sûr d'avance qu'il vous dira n'y être point étranger; s'il est bruit dans la ville de quelque duel, il y aura joué un rôle; il aura même tué son adversaire pour peu qu'on l'en presse; il vous avouera, si vous voulez, qu'il est marié secrètement; il vous racontera le roman de sa vie, ses innombrables aventures dont pas une n'est réelle, jusqu'à ce qu'enfin, trébuchant dans un de ses mensonges, il se trouve condamné à épouser une femme qu'il a feint d'aimer et qu'il n'aime pas. Il faut le dire, le mensonge a perdu ici sa laideur morale; c'est une folle distraction et non pas un penchant pervers. Il en résulte une intrigue ingénieuse, amusante, pleine de surprises pour le spectateur, mais non une peinture large et fidèle d'une des honteuses faiblesses de notre nature.

Molière, avec cette modestie qu'on ne connaît plus et qui donne un si beau lustre au génie, dit, dans une lettre curieuse, que *le Menteur,* emprunté par Corneille à l'Espagne, avait été pour lui une révélation, un

jalon qui l'avait conduit au *Tartufe* et au *Misanthrope*, et sans lequel il se fût arrêté peut-être à son premier genre, au genre de *l'Étourdi* et du *Dépit amoureux*. Sans doute c'est une impression personnelle, précieuse à recueillir, parce qu'elle éclaire sur les préoccupations de ce grand peintre du cœur humain, parce qu'il y aura toujours un grave intérêt à saisir la mystérieuse origine d'une pensée comique qui va se déployer avec tant de puissance; mais ne serait-il point puéril de donner trop de poids à cet aveu dans nos appréciations littéraires, de faire dépendre la naissance de nos plus incontestables chefs-d'œuvre du hasard d'une imitation? Il suffit, pour rentrer dans la vérité, de mesurer la distance qu'il y a entre la nature du génie de Molière et l'esprit qui domine dans la comédie espagnole; il suffit de rapprocher un instant quelques ouvrages de l'auteur de *l'Avare* des ouvrages comiques de l'Espagne dont le sujet est le même. Molière, dans *Don Juan*, a-t-il emprunté au *Burlador de Sevilla* de Gabriel Tellez autre chose qu'un canevas et quelques noms? N'est-ce point à lui-même qu'il doit le caractère de don Juan, celui de Sganarelle, et cette scène où il met en présence l'athéisme superbe invoquant *l'humanité* pour railler la Providence et la foi simple du pauvre refusant une aumône qui lui est donnée à condition de renier Dieu? Qu'on mette en parallèle *les Femmes savantes* et cette comédie où Calderon s'est plu à railler le même travers, — *On ne badine pas avec l'Amour :* chacun des deux poètes a suivi l'impulsion de son génie; l'un a fait une œuvre profonde de vérité et d'observation, l'autre a esquissé un tableau merveilleux de poésie, de grace et de délicatesse. Nulle part, dans le théâtre de l'Espagne, Molière n'a pu trouver le secret de cette hauteur philosophique à laquelle il s'est élevé; voilà pourquoi on peut dire qu'il s'abusait lui-même en indiquant *le Menteur* comme le modèle primitif sans lequel *le Misanthrope* et le *Tartufe* n'eussent point peut-être existé. Dans l'histoire de la comédie en France, s'il y a un écrivain qui rappelle à quelques égards les comiques espagnols, ce n'est point Molière; ce n'est pas même Beaumarchais, malgré les apparences : l'ironie hautaine et acérée de Figaro n'a point eu à traverser les Pyrénées pour éclater à la veille de 89; c'est Marivaux, peut-être, qui reproduit le plus fidèlement les procédés de l'art espagnol. *Les Jeux de l'amour et du hasard*, n'est-ce point là un titre tout castillan? Marivaux emploie volontiers les mêmes ressorts dramatiques, — ces surprises, ces déguisemens à l'aide desquels les personnages s'agitent, se dérobent, se poursuivent dans une intrigue romanesque; c'est parfois la même subtilité de métaphysique amoureuse. Seulement Marivaux a ôté son naturel à cette délicate subtilité de sentimens en lui donnant un tour précieux et maniéré; il a ôté leur grace à tant de caprices charmans en les dépouillant de leur naïveté; il a mis un raffinement laborieux là où ces vieux poètes, qu'il imitait

sans les connaître, ont mis une vive et franche originalité. Ce n'est donc qu'une bien lointaine ressemblance, et les analogies que la curiosité critique peut découvrir ne sauraient elles-mêmes donner qu'une idée imparfaite de ce théâtre comique, dont la fantaisie est l'ame, pour ainsi parler, — la fantaisie, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus insaisissable dans la poésie. C'est la fantaisie, en effet, qui a créé tant de fictions heureuses; elle se joue à l'aise dans ces intrigues que la muse de l'imprévu noue et tranche; elle laisse son brillant reflet au front de tous les héros; c'est elle qui préside à ces amours éclos dans une matinée de printemps. Il y a de la fantaisie dans les plus chaudes passions, dans le courage, le dévouement, dans le vice même mis en scène par les poètes. Tel est le caractère de la comédie espagnole dans sa période d'éclat, aux plus beaux jours du XVII[e] siècle. Gaie, folle, libre et aventureuse, mais non vulgairement frivole, cette comédie n'est-elle pas, au reste, le fruit naturel de la société de ce temps, à laquelle un pouvoir inflexible ne permettait pas de jeter un regard trop scrutateur sur elle-même? N'est-elle pas l'exacte représentation de ces mœurs où était venu se réfugier un esprit chevaleresque qui n'avait plus à poursuivre un but héroïque, comme aux jours des luttes nationales, de ces mœurs où on ne voit fleurir qu'une liberté, — celle de la galanterie et du plaisir?

La comédie espagnole, dans ses destinées, ne suit point une autre loi que l'art littéraire tout entier. Elle disparaît dans ce grand naufrage de la fin du XVII[e] siècle; elle s'évanouit avec cette société dont elle était l'expression, et, lorsqu'on la voit renaître, c'est sous la livrée française qu'elle se montre. Rien n'est plus étrange que l'oubli profond où tombent tout à coup les modèles de l'ancien théâtre dans ce XVIII[e] siècle qui fut pour l'Espagne un temps de lente éducation sous l'influence victorieuse de la France. La Péninsule se fait classique sur la foi de Boileau; elle vise à la philosophie sur la foi de Voltaire. L'esprit littéraire se transforme en même temps que les mœurs. L'école de Luzan et de Montiano traduit, imite, fait passer dans la langue de Calderon les inventions régulières de notre scène. C'est un vertige qui saisit tous les peuples en certains momens et les pousse à se revêtir d'un habit étranger. Il faut voir cependant le côté fécond de ce mouvement, quant à la comédie, et observer quel principe heureux de rajeunissement la pensée française apportait avec elle, en introduisant dans l'art une manière plus philosophique d'envisager les actions des hommes et leur caractère, la moralité humaine en un mot; il faut faire la part de l'originalité qui pouvait se produire sous des faces nouvelles. Dans ce tourbillon d'imitateurs, de traducteurs parasites, on peut, en effet, distinguer des talens réels et élevés. Sur ce fond vulgaire se détachent quelques œuvres saillantes, telles que *l'Honnête criminel* (*el Delincuente honrado*) du

grand Jovellanos, déclamation éloquente et peu concluante, si l'on veut, sur le duel, mais supérieure au *Père de famille* de Diderot, qui a la même couleur philosophique. L'Espagne, à cette époque, a possédé deux hommes d'un esprit rare, qui ont obtenu des effets nouveaux dans la comédie, quoique d'une nature bien différente : — l'un, Ramon de la Cruz, peintre amusant du peuple, auteur de *saynetes* trop peu connus, dont la collection a été récemment publiée à Madrid; l'autre, venu à la fin du siècle, Moratin, qu'on a nommé le Térence espagnol, et qui a par lui-même assez de valeur pour qu'on ne l'expose pas au danger de ces comparaisons trompeuses.

C'est Ramon de la Cruz qui, à proprement parler, a créé le *saynete* en Espagne, non qu'il ait inventé cette forme littéraire déjà mise en usage par Lope de Rueda et Cervantès, sous le nom de *pasos* et d'*intermeses*, mais il a créé en ce genre tout un théâtre abondant et varié, où il a porté des qualités qui tranchent singulièrement avec le ton général de la littérature contemporaine, — beaucoup de finesse d'observation, une réelle habileté à saisir les vices et les ridicules, un dialogue rapide et incisif, un style plus vif que correct et plein de locutions familières auxquelles il sait donner de la grace, plus de verve que d'urbanité. N'est-ce point un spectacle curieux? L'originalité, qui, certes, ne se montre guère dans tant de comédies empruntées à cette époque à la France, et où le rire est glacé par l'appareil classique, éclate véritablement dans ces petits intermèdes, dans ces comédies de hasard, pour ainsi parler, qu'on jouait par passe-temps, pour se délasser du solennel ennui des chefs-d'œuvre. La vraie force comique, absente des productions plus prétentieuses, se retrouve là, dans ce théâtre méconnu par Signorelli dans son *Histoire critique*. C'est la poésie populaire de l'Espagne au XVIIIe siècle. Ramon de la Cruz n'a qu'un but en effet, celui de peindre fidèlement les mœurs du peuple, et il se rend volontiers cette justice, qu'il est parvenu à tracer des tableaux animés et vrais. « Que ceux qui ont visité la promenade de San-Isidro, dit-il; que ceux qui ont vu le Rastro le matin, la place Mayor le jour de Noël, l'antique Prado le soir, et ont assisté aux veilles de Saint-Jean et de Saint-Pierre; que ceux qui se sont trouvés dans les réunions de toutes les classes disent si je n'ai pas reproduit exactement ce qu'ont vu leurs yeux, ce que leurs oreilles ont entendu, et si ces esquisses ne forment pas une véritable histoire de notre siècle... » Ramon de la Cruz promène ainsi le lecteur dans tous les quartiers de Madrid, dans ceux des Maravillas, de Lavapiès, là où la couleur nationale n'est point altérée, là où se retrouve si souvent ce mélange de misère et de gaieté qui n'appartient qu'au peuple, là où on peut à l'aise observer les caractères, les coutumes des classes infimes, qui ont leurs vices et leurs ridicules aussi bien que les classes supérieures. Il n'est pas une habitude, pas un tra-

vers qui échappe à sa pénétration et à sa verve. Le moindre argument lui suffit pour créer une petite action, qui court, se précipite et se dénoue avant que le sourire ait eu le temps de s'arrêter sur les lèvres. Voyez ces amusans *saynetes*, *les Hommes seuls*, *la Fausse Dévote*, *le Sombrerito*, *les Bouteilles de l'oubli*, *la Comédie bourgeoise*. L'auteur fronde même les ridicules littéraires : quelle plus mordante satire de l'imitation classique que *le Manolo, tragédie pour rire ou comédie pour pleurer*, qui finit, comme le combat du *Cid*, faute de combattans, car tous les personnages meurent consciencieusement, jusqu'au dernier qui meurt de rire! Ramon de la Cruz est, du reste, plus sérieux au fond qu'il ne le semble; lui, le plus léger des hommes en apparence, il se ressent de cette atmosphère philosophique qui envahit tous les esprits au XVIII[e] siècle : il n'ignore pas le but de la comédie, son but sérieux et fécond. Aussi, dans un de ses *saynetes*, *les Comédiens à Alger*, lorsque le bey s'étonne de ce nom de comédien qu'il ne connaissait pas, s'informe si c'est le nom d'une province et demande, avec un tour de langage qu'il est difficile de traduire correctement, quelle est l'origine de cette province : « C'est la folie des hommes, répond le poète par la bouche d'un de ses héros, et elle est aussi vieille que le monde. » Il y a plus d'un trait jeté en passant qui révèle le satirique philosophe; telle est cette parole d'un homme du peuple qui voit avec envie passer devant ses yeux une multitude de mets choisis : « Ah! vile fortune! tant de choses pour les uns, et pour moi rien! » Voyez aussi, dans *les Bouteilles de l'oubli*, ce noble de fraîche date qui vient acheter un peu d'eau pour oublier ses aïeux, qui furent alguazils, parce que son cocher lui rappelait, la veille encore, que leurs pères furent camarades dans les Asturies : « Buvez de mon eau, lui dit le charlatan, pour oublier que vous êtes marquis, et vous verrez que tout le monde oubliera bientôt l'étrangeté de votre nouvelle noblesse. » Les *saynetes*, considérés dans l'ensemble, ouvrent un jour profond sur la société espagnole au XVIII[e] siècle. La philosophie, à cette époque, était à la mode : beaucoup de grands seigneurs se croyaient philosophes, parce qu'ils dépouillaient un moment et en apparence leur fierté pour descendre jusqu'au peuple; ils se mêlaient surtout à lui par le vice. Un grand d'Espagne s'affublait d'un habit de *manolo* ou de *torero* pour aller courir les folles aventures; il prenait plaisir à se mêler aux distractions populaires les plus dévergondées; il allait chercher pour réveiller ses désirs blasés cette rude et grossière licence. Il se plaisait à devenir le jouet d'une de ces libres et hardies *manolas* de Madrid, qui le tenait esclave par ses passions et le raillait souvent, comme la courtisane Aquilina fait de son sénateur vénitien dans la *Venise sauvée* d'Otway. Le peuple, de son côté, par ce commerce, se trouvait flatté dans ses vices et les gardait en y ajoutant ceux que lui prêtait une no-

blesse dégénérée. Qu'on réunisse ces deux points de vue, et on aura cet étrange phénomène : les classes supérieures en pleine décadence morale, se pervertissant par la mollesse, l'oisiveté, abdiquant volontairement leur rôle élevé, et les classes inférieures stationnaires dans leur ignorance, dans leurs traditions grossières et violentes, dans leur fanatisme aveugle! C'est l'antique élément de la grandeur espagnole qui s'efface sans qu'un élément nouveau mûrisse dans l'ombre et se prépare à occuper la scène. Voilà le tableau que le théâtre de Ramon de la Cruz éclaire vivement pour tout esprit attentif qui ne s'arrête point à ce nom léger de *saynetes*. Ces esquisses ont une valeur historique, si on les rapproche de la société qu'elles peignent. « Les documens officiels, dit un des plus sérieux et des plus intelligens critiques de l'Espagne moderne, M. Duran, pourront, en racontant les événemens, les constater pour la postérité; les *saynetes* de Ramon de la Cruz expliqueront pourquoi il en fut ainsi et comment cela est arrivé. » C'est la plus essentielle condition de la poésie comique.

Le but que se proposait Moratin n'est point différent de celui qu'avait en vue l'auteur des *saynetes;* il le poursuit seulement dans des conditions littéraires plus sérieuses, avec des moyens plus relevés. Sous ce rapport, il se rattache d'une manière plus directe au mouvement intellectuel de l'époque; ses œuvres dramatiques en sont comme le couronnement heureux et inattendu. Après un siècle d'imitation servile, Moratin est le premier qui ait su donner une couleur originale à la comédie classique; il l'a nationalisée au-delà des Pyrénées. Ses comédies ont la régularité, mais elles ont la vie en même temps. La raison domine chez lui, — une raison droite, pure et souvent créatrice; c'est avec elle qu'il pénètre le secret des caractères, qu'il saisit les ridicules, qu'il observe les contradictions humaines, faisant naître l'action du développement moral et animant ses inventions d'un sentiment généreux et équitable. Moratin a beaucoup des qualités de Goldoni, avec plus de talent littéraire. Il a peu écrit, et il a écrit assez cependant pour marquer la renaissance de la comédie en Espagne à la fin du XVIIIe siècle. Un esprit nouveau se révèle dans *le Oui des jeunes Filles, le Baron,* dans *le Vieillard et la jeune Fille,* cette *école des vieillards* espagnole; il y a un mélange d'émotion prête à déborder et d'observation sensée, pénétrante, qui captive sans cesse. Dans *la Femme hypocrite* (*la Mogigata*), l'auteur s'élève plus haut : il marche sur les traces de Molière et crée un Tartufe en mantille. Une femme prudemment fausse, perfide par calcul, n'est-ce point la plus triste difformité morale? C'est cet être monstrueux qu'a peint Moratin avec une vérité et une vigueur de traits remarquables, telles enfin que la censure ombrageuse de Ferdinand VII a vu depuis une ennemie dans cette personnification de l'hypocrisie et l'a chassée de la scène. Moratin a laissé un manifeste de son art nou-

veau dans une pièce spirituelle et mordante, *le Café*, qui est une satire contre les comédies à la mode ainsi caractérisées par un des interlocuteurs : « .... Ramassis confus d'événemens, action informe,... situations invraisemblables, épisodes décousus,... farces de lanterne magique,... style obscur, boursouflé, prétentieux, rocailleux et froid... » Il y a dans *le Café* un personnage digne d'attention, c'est don Eleuterio, l'auteur mis en scène et bafoué par Moratin. Don Eleuterio est le type de ces pourvoyeurs littéraires qui réduisent l'art au métier et se servent de la plume comme d'un outil vulgaire, — pauvre diable qui n'aspire au succès que pour gagner quelques réaux. L'auteur a voulu peindre sans doute la médiocrité plate et mendiante qui pullule dans les époques où le génie s'est éclipsé. La question est maintenant de savoir s'il n'y aurait pas une autre comédie plus bouffonne à faire avec les écrivains besoigneux et calculateurs qui se produisent dans des temps plus prospères, où il serait si aisé de concilier la dignité de l'art avec la recherche d'un profit légitime; mais cette seconde comédie, Moratin ne l'aurait pu faire : il n'avait point sous les yeux ces modèles d'exploitation audacieuse. — Il y a quelque chose de triste dans la destinée de l'auteur de *la Mogigata*. Moratin avait une ame douce, calme et peu propre à supporter le choc des luttes publiques; il avait voué sa fidélité à l'un des plus tristes héros de son temps, qui avait été son bienfaiteur, à don Manuel Godoy, et il fut enveloppé dans ses disgraces. Quand vint l'invasion de 1808, il s'était rallié au pouvoir créé par la France, et il fut emporté avec cette royauté éphémère. C'est dans le pays de Molière qu'il est venu mourir; la fortune a donné la fin d'un proscrit à un poète comique. Après Moratin, c'est le XIXe siècle qui s'ouvre avec son esprit de révolution dans la littérature comme dans la politique.

Que voulons-nous faire en tout ceci, si ce n'est fixer la nature de l'élément comique tel qu'il s'est produit au théâtre en Espagne, le dégager en quelque sorte du sein des faits et des mœurs, le suivre dans ses manifestations diverses, dans ses transformations, pour le retrouver ensuite au milieu de nous, vivant d'une nouvelle vie, s'alimentant encore de ces vices et de ces ridicules que le temps modifie, mais qu'il ne déracine pas? Moratin est le dernier, l'unique représentant, dans des conditions sérieusement littéraires, de la comédie espagnole à la fin du XVIIIe siècle : à peine est-il mort qu'un mouvement de régénération commence, qu'un champ nouveau s'ouvre à la satire, à la muse de l'ironie. Il suffit de songer un instant au passé dramatique de l'Espagne pour ne point s'étonner que la comédie ait eu une si large part dans les essais de l'école moderne, que des écrivains saisis d'un juste orgueil aient prétendu créer un art comique en rapport avec les mœurs nouvelles qui se formaient et soient entrés résolûment dans la voie que la liberté offrait à leur inspiration. Il y a une remarque à faire qui n'est

pas sans intérêt, c'est que la plupart des poètes de quelque valeur, ceux-là mêmes que la nature de leur talent devait porter de préférence à reproduire les passions tragiques, ont tenté tour à tour, chacun dans la mesure de son esprit, de féconder le domaine comique. Zorrilla, le plus grand lyrique espagnol de ce siècle et l'auteur de ce drame hardi et vigoureux, *le Savetier et le Roi*, où revit la figure si caractéristique de don Pèdre-le-Justicier, a essayé de faire des comédies, et renouvelait encore son essai il y a peu de jours, bien qu'il n'ait obtenu dans ce genre que des succès douteux. Le duc de Rivas, le rénovateur du poème, qui a si énergiquement peint la sombre, l'inexorable fatalité dans *don Alvaro ou la Force du Destin*, en même temps qu'il écrivait *le Bâtard maure*, a fait une étude comique, spirituelle et tristement vraie, dans *le Prix de l'Argent*, — *Tanto vales cuanto tienes*. Gil y Zarate, l'écrivain le plus habile à mettre en jeu les ressorts tragiques, à combiner les effets d'un drame, a écrit une œuvre qui rappelle celles de Moratin, *Un an après la noce*. Il est des noms enfin qui appartiennent exclusivement à la comédie : ce sont ceux de Breton de los Herreros, de Ventura de la Vega, de Rodriguez Rubi. Veut-on connaître les traits principaux qui distinguent ces tentatives et en général le mouvement dramatique moderne de l'Espagne? Une double influence se fait sentir dans cette renaissance contemporaine; on peut apercevoir deux tendances, — d'un côté, le désir élevé et généreux de renouer les traditions anciennes, de ressaisir l'originalité nationale si long-temps oubliée et si puissamment mise en lumière par la critique moderne, — de l'autre, l'inévitable penchant à subir la prépondérance littéraire de la France, à se laisser diriger par elle dans les routes nouvelles qu'elle s'est ouvertes après l'avoir suivie dans la voie classique et régulière au XVIII[e] siècle; double influence qui cache un double écueil pour les esprits! Remonter, en effet, aveuglément vers le passé, chercher à restaurer cette splendeur d'un autre temps, cette originalité poétique née d'un concours de circonstances qui ne reviendront pas, n'est-ce point risquer de tomber dans un archaïsme oiseux et puéril? Zorrilla n'a pas toujours évité ce danger dans ses œuvres comiques. D'un autre côté, avoir l'œil sans cesse fixé sur la France pour vivre de sa pensée, pour lui emprunter ses succès, pour imiter servilement ses productions, n'est-ce point perpétuer pour l'Espagne un régime d'inanition et de faiblesse intellectuelle? C'est à quoi tendent ces arrangeurs vulgaires qui encombrent la scène espagnole de traductions. Il y a cependant un milieu à saisir, qui consisterait à fondre dans une élaboration nouvelle ce qui peut survivre de l'originalité ancienne et ce que le génie espagnol a pu gagner au contact prolongé du génie français. Les œuvres de Breton de los Herreros, de Ventura de la Vega, de Rodriguez Rubi, ont-elles, spécialement dans la comédie, résolu ce problème? Les au-

teurs l'ont tenté du moins; ils sont les ouvriers intelligens de cette rénovation plutôt préparée qu'accomplie encore du théâtre comique de l'Espagne. On sent comme une force nouvelle qui s'essaie dans le *Muerete y veras* de Breton, l'*Hombre de Mundo* de Vega, la *Rueda de la Fortuna* de Rubi.

C'est résumer exactement et montrer dans ses nuances modernes les plus vives la comédie espagnole que de la personnifier dans ces hommes distingués qu'un caprice du hasard est allé chercher bien loin l'un de l'autre pour les réunir sur la scène. L'un, Breton de los Herreros, est né dans un petit village des frontières de la Navarre; l'autre, Ventura de la Vega, est un Américain de Buenos-Ayres; Rubi est Andaloux. Le reste de leur biographie se réduirait à peu de chose, — à quelques incidens obscurs, à quelques emplois gagnés ou perdus au jeu des révolutions, à cette suite de succès et d'échecs qui sont le lot de tout écrivain dramatique, et que Térence appelle dans le prologue de l'*Hécyre* la douteuse fortune de la scène, — *dubiosam fortunam scenicam*. Ce qui est à observer, c'est que leur renommée date des récentes agitations politiques; leur talent a mûri dans cette atmosphère troublée, et il en porte la trace dans ses qualités comme dans ses faiblesses. Il a le goût de la nouveauté, et il fléchit à chaque pas sous sa propre incertitude, sous son inexpérience; il vise à être lui-même, et il s'empreint involontairement de couleurs factices au milieu de l'invasion des influences étrangères. La verve comique, on le voit trop, a peine à se dégager libre et originale de cette multitude de courans contraires qui se partagent l'Espagne. Les œuvres de ces écrivains ne sont point indignes cependant d'être comptées dans l'histoire littéraire contemporaine, et on ne peut que s'affermir dans cette vue intelligente et équitable, si l'on considère combien l'art comique s'est peu relevé dans l'Europe moderne et est peu au niveau des autres branches de la littérature, — la poésie lyrique, le roman, le drame lui-même. Jetez, en effet, les yeux sur tous les points : la comédie n'a point donné signe de vie en Italie, dans cette Italie où de vigoureuses productions tragiques ont réussi pourtant à se faire jour. En Angleterre, malgré la liberté qui y règne et qui semble une condition plus favorable, à peine peut-on distinguer quelques essais équivoques et ternes. Le travail auquel l'Allemagne est en proie depuis Goethe est trop compliqué pour laisser place à cette ironie supérieure et féconde qui a besoin de sagacité pour discerner les mobiles humains, de clarté pour les reproduire et les mettre en lutte. Peut-être d'ailleurs ce génie nuageux est-il peu propre, dans son essence, à un tel genre; les étranges méprises de M. de Schlegel sur Molière ne permettraient guère d'en douter. L'Espagne est aujourd'hui, après la France, le pays où le théâtre est le plus florissant, — ou, si l'on veut, le moins en décadence. Il y a surtout un progrès à noter, c'est la

différence qui existe entre l'école nouvelle et cette école languissante de la fin du XVIIIe siècle, qui, sous l'inspiration de Comella, essayait une naturalisation grossière de la comédie larmoyante, et que Moratin stigmatisait dans *le Café* en l'expulsant de la scène. Les ouvrages plus récens sont le fruit d'une inspiration comique qui est allée en se transformant, et qui retrouve peu à peu, à travers toutes les influences, son naturel, sa liberté et sa force. Nous ne voulons rien grossir : ce sont des germes qui s'ouvrent à peine peut-être, mais ces germes décèlent une certaine séve littéraire qui fermente au sein de l'Espagne.

Breton de los Herreros est un des plus ingénieux promoteurs de cette réforme contemporaine de la comédie. Le premier, après Moratin, il a recherché l'originalité, et il a ramené au théâtre la muse de l'observation. Il faut compter pour peu de chose ses essais dans le drame, ses imitations de nos tragédies en vogue, — tribut inévitable payé à des tendances mauvaises. Ce qui frappe dans son talent, c'est sa nature exclusivement railleuse et son caractère véritablement espagnol; c'est ce double cachet qui est empreint sur les cent pièces de son répertoire. On a prétendu jouer dernièrement à Paris une de ses œuvres, *le Poil de la prairie* (*el Pelo de la dehesa*) : le public, — public rare et à grand'-peine amené, — est resté froid devant les tribulations de ce brave campagnard aragonais, don Frutos, si complétement dépaysé à Madrid, qui préfère sa *zamarra* aux habits élégans, trouve médiocrement gai d'aller bâiller à l'opéra et aime mieux la musique de ses chiens dans la montagne, qui se heurte à chaque pas contre les exigences de la civilisation et finit par briser ce réseau de séductions perfides dont l'entoure une femme ruinée pour lui faire épouser sa fille. Cet accueil fait en France à la comédie de Breton est naturel et n'a rien qui puisse étonner, bien que cette figure aragonaise soit pleine de vérité et de couleur. C'est que Breton de los Herreros offre de nos jours, en Espagne, le type rajeuni de la comédie spirituelle, vive et mordante, qui néglige l'action pour se jouer dans les détails, qui éblouit par l'inépuisable abondance de la moquerie et par la variété des tons, qui surprend par la promptitude et la justesse du trait, et fait jaillir la gaieté comme une étincelle imprévue, — de la comédie, en un mot, qu'il est le moins donné à un étranger de comprendre et qu'il est le plus difficile de traduire. Dans cette opération critique de la traduction, le rayon de vie s'évanouit, la grace s'efface, le feu de la verve s'éteint; l'idée heureuse se laisse encore apercevoir, il est vrai, mais le charme des combinaisons délicates a disparu, et il ne reste qu'une action décolorée qui permet à peine de deviner ce que fut l'œuvre primitive. Le *Pelo de la dehesa* n'est point d'ailleurs, en ce genre, la meilleure des comédies de Breton. La plus élégante, celle que rien n'égale peut-être dans tout le théâtre de l'auteur, c'est *Marcela, ou A qui des trois?* Les qualités et les défauts de Bre-

ton de los Herreros s'y trouvent réunis, — la fragilité de l'intrigue, une simplicité d'invention qui déjoue l'analyse, et la grace originale et brillante des détails. Marcela est la personnification de la coquetterie; c'est une jeune femme jouissant avec calme du bonheur d'être belle, et qui se plaint cependant des embarras de la beauté, en faisant cette réflexion, que la beauté attire après elle une nuée d'impertinens. Les sots, par malheur, l'emportent en nombre dans ce monde, et il ne se trouve parmi les prétendans à la main de Marcela qu'un dandy efféminé, un officier fanfaron et bavard, et un homme qui ne demanderait pas mieux que d'être un poète, mais qui n'y peut réussir. C'est entre ces divers personnages que se noue l'action. Que peut faire l'orgueil de Marcela, si ce n'est de se réfugier dans la liberté, après avoir raillé ses amans, après les avoir provoqués à une sorte de course au clocher pour arriver jusqu'à elle, et les avoir confondus dans un commun ridicule? Cherchez à traduire cette œuvre étincelante de vivacité comique, pleine de remarques ingénieuses et fines : que restera-t-il, ainsi que nous le disions? Une idée dépouillée de l'intérêt que lui donne une élaboration heureuse et féconde en saillies, — l'idée de la coquetterie provoquante et méprisante qui joue avec les passions sans se laisser atteindre, et s'enfuit tout à coup, en répondant aux poursuites dont elle est l'objet par un dédaigneux éclat de rire.

Il y a là, au reste, un trait particulier à l'esprit de Breton de los Herreros et qui se reproduit dans plusieurs autres de ses ouvrages, dans *Un Mari pour la jeune fille* (*un Novio para la niña*), *le Tiers dans la dispute* (*el Tercero en la discordia*), comme dans *Marcela*, comme dans *Meurs et tu verras* (*Muerete y veras*) et *Tout est bouffonnerie en ce monde* (*Todo es farsa en este mundo*) : c'est cette peinture qu'il fait du cœur féminin. Breton excelle à saisir ce qu'il y a de capricieux et d'inconstant dans la nature des femmes, et la vérité qu'il y met semble si poétique, qu'elle n'est point une injure; il se plaît à peindre leur légèreté dans ses nuances diverses, dans ces nuances toujours changeantes, selon l'âge, suivant la position sociale; il la poursuit dans la jeune fille dont le cœur s'ouvre au caprice en même temps qu'à l'amour, dans la femme heureuse de rester belle et dont aucun entraînement puissant ne vient précipiter et flétrir la maturité, dans la vieille impertinente et malicieuse qui chasse la tristesse des années déclinantes et tourne toute son expérience en raillerie. Marcela est ainsi le type idéal auquel se rapportent, avec des modifications diverses, les héroïnes de Breton. Au point de vue de sa fantaisie comique, toutes ces femmes qu'il fait vivre dans ses œuvres ont une merveilleuse diplomatie; elles savent se cacher et feindre comme si elles portaient encore ce masque gracieux qui voilait les sourires et les regards pleins de flamme des héroïnes de Calderon; elles se contiennent ou se livrent

tour à tour avec tant de calme et un abandon si habile, qu'elles défient la clairvoyance la plus pénétrante; elles croient aux sermens du jour et les oublient si bien le lendemain, que celui-là serait ridicule et cruel qui viendrait les leur rappeler. L'amour chez elles est un goût qui cède à un goût plus vif et plus nouveau. C'est une passion, pour ainsi dire, à fleur de cœur; ne craignez pas qu'elle trouble leur vie, qu'elle s'empare de toutes leurs facultés, qu'elle mette des larmes dans leurs yeux, qu'elle soulève leur poitrine et qu'elle suggère à leur ame la pensée du dévouement et du sacrifice. Troubles, déchiremens, larmes, inquiétudes et abnégations, tout cela est chassé d'un coup d'éventail; il ne reste que la sérénité sur leur front, le sourire sur leurs lèvres, et dans leur ame le désir de voler à de nouveaux triomphes. Shakespeare avait résumé ce caractère d'un trait amer : « Perfide comme l'onde! » avait-il dit; ce mot est ici applicable, en un sens moins profond seulement. La légèreté féminine, telle que Breton la peint, peut bien ressembler à l'inconstance de ces vagues dont un souffle du soir ride la surface, mais l'onde ne recèle ni abîmes prêts à s'ouvrir, ni tempêtes toujours prêtes à éclater. Ici la ruse a sa grace; la coquetterie ne soulève pas autour d'elle l'amertume des déceptions, parce qu'elle n'emprunte pas un accent passionné et trompeur, parce qu'elle ne promet pas l'attrait des suprêmes et durables voluptés de l'ame. Cette perfidie souriante amuse plus qu'elle n'offense. L'originalité de l'auteur, c'est d'analyser et de décrire avec une habileté très hardie ce côté peu profond de la nature morale de la femme; nul talent n'est plus propre à reproduire ce mélange de vice et de grace, qui est le fonds de la coquetterie. La souplesse rapide et nerveuse de son style est une convenance de plus dans un tel tableau. Cela dit, il ne faut pas croire cependant que cet élément forme l'unique intérêt des comédies de Breton de los Herreros. A côté de ces héroïnes dont la figure trahit une même pensée sous une expression différente, les portraits abondent au contraire. Voyez, dans *le Poil de la prairie*, ce caractère si nettement tracé de don Frutos; dans *Marcela*, ce type de l'élégance oisive et puérile qui ne s'occupe que de la mode nouvelle importée de France et s'amollit dans la futilité; cet officier andaloux vain et bavard qui parle certes plus qu'il n'agit, et qui rappelle cet intermède de Cervantès, — *los Dos Habladorès*, — où Roldan épie chaque mot de son interlocuteur pour y ajuster une histoire, en remontant au principe des choses. Dans le *Tercero en discordia*, c'est ce bonhomme don Ciriaco, fort occupé d'avoir un avis à lui, et qui finit toujours par accepter et trouver bon le dernier qu'on lui présente. C'est don Saturio, personnification de la fatuité impertinente qui ne se dément jamais et se croit appelée à tous les succès. Don Saturio rêve même la gloire de la comédie : son nom retentira au théâtre, il n'en doute pas, et il déduit les raisons de ce succès infaillible d'une manière qui va frapper

ironiquement plus d'un ridicule littéraire : «Comment! dit-il, ne saurais-je pas faire une comédie? J'ai lu Cañizarès, Arellano, Valladarès, Comella; je sais bien qu'une comédie doit finir par un mariage, qu'elle doit durer deux heures; je sais qu'elle se divise en actes, que les actes se divisent en scènes, et qu'à la fin on demande pardon au public... J'ai souscrit cette semaine à la revue et au journal, et j'ai acheté un dictionnaire. Que me manque-t-il donc? D'être poète, par hasard? Quelle folie! Dites-moi, ceux qui font des pièces sont-ils poètes? » Don Saturio a raison, et nous ne voyons pas beaucoup d'exemples qui puissent le décourager; il a pris même un soin qui commence à devenir superflu : il a acheté un dictionnaire! — Breton de los Herreros atteint ainsi de sa verve satirique les ridicules les plus divers; il a retrouvé la veine de la gaieté nationale, et parfois même son ironie prend un accent plus animé et plus profond qui dénote mieux encore l'homme de ce siècle.

La légèreté comique par laquelle se distingue l'auteur de *Marcela* ne s'efface-t-elle pas en effet devant un sentiment plus vif de l'inconsistance de l'homme dans *Muerete y veras* (*Meurs et tu verras*)? Entre toutes les perversités qui peuvent gangrener le cœur, l'auteur choisit la plus triste peut-être. *Muerete y veras* est la comédie de l'ingratitude. Mourez, dit le poète comique avec une vérité dont l'amertume est mal dissimulée par la gaieté facile de l'action; mourez, et vous verrez ce qui vous attend, ce qui attend du moins votre mémoire lorsqu'on croira n'avoir plus rien à craindre ou à espérer de vous! C'est la promptitude de l'oubli, c'est l'infidélité des souvenirs chez une femme dont on rêvait la constance, chez un ami qu'on croyait sûr; c'est le deuil intéressé de celui qui s'empresse d'essuyer ses larmes dès qu'il voit que vous n'avez rien à lui léguer; c'est l'acharnement à vous maudire de quelque usurier hasardeux qui voit la mort lui arracher sa proie. Heureux si quelque cœur isolé et silencieux, auprès duquel vous serez passé peut-être inattentif et sans interroger sa muette tendresse, vous garde un culte fidèle et inespéré! L'ironie peut, sans aucun doute, trouver de saisissans effets dans la combinaison de ces élémens : imaginez maintenant un homme que tout le monde croit mort et qui ne l'est pas cependant, qui revient pour assister lui-même à cette comédie jouée sur son tombeau; vous aurez l'œuvre de Breton, — œuvre à demi sérieuse, à demi bouffonne, où la gravité philosophique de la pensée est à chaque instant atténuée par la malignité de la forme. Don Pablo est cet homme que l'auteur ramène à la vie; c'est un jeune milicien de Saragosse abandonné sur le champ de bataille dans un de ces mille combats qui ont signalé la dernière guerre, et, lorsqu'il revient vers le monde qu'il a quitté naguère et qui ne l'attend déjà plus, que voit-il? Quelques jours se sont à peine écoulés, et sa fiancée Jacintha est prête à se livrer à un nouvel amour; c'est à peine si le regret a un instant effleuré son cœur.

« Il y a, dit Jacintha, des femmes qui aiment deux hommes à la fois; moi, je ne les aime que l'un après l'autre. Et n'y aurait-il pas de la folie et de la cruauté à tuer le vivant pour ne point offenser le mort? » Le nouvel amant de Jacintha, c'est don Matias, l'ami de don Pablo, qui s'est hâté de venir annoncer sa mort. Si don Pablo est le type de la générosité fougueuse qui se dévoue dans les guerres civiles, don Froïlan, autre personnage, est le type de l'égoïsme qui se réfugie en lui-même. Froïlan ne voit dans les dissensions qu'un obstacle à son bien-être; les spectacles tristes troublent sa quiétude; aussi préfère-t-il aller à l'opéra qu'à l'église où quelques prières funèbres vont être récitées pour don Pablo. Il ne s'émeut que lorsqu'un testament simulé vient réveiller sa cupidité et lui laisser croire un moment qu'il est l'héritier du peu de bien qui restait au mort. Il ne faut pas oublier une figure grotesque de juif, ce don Élias qui avait prêté à gros intérêts au jeune milicien pour s'équiper, et qui se lamente de sa perte. Ainsi don Pablo, qui croyait avoir des larmes à essuyer, ne trouve que l'oubli et l'égoïsme. Il reparaît indigné à l'heure même où se conclut le mariage de Jacintha et de Matias, et achève d'arracher le masque à tous ces visages, sur lesquels il peut lire la trahison et l'infidélité. Don Pablo ne découvre un sentiment sincère que chez une jeune fille, qui laisse éclater son amour, muet jusque-là, par la violence de sa douleur. Ce désenchantement cruel à côté de la révélation d'un bonheur inattendu, ce mélange d'illusions qui se détruisent et d'illusions nouvelles qui se forment comme pour entretenir l'espérance dans le cœur de l'homme et le préserver d'un mépris complet de sa propre nature, n'est-ce point la vie énergiquement résumée? Il est bien vrai qu'un génie comique supérieur aurait pu mettre une animation plus sérieuse dans son œuvre, pénétrer davantage dans la profondeur de cette donnée, imprimer aux caractères plus de vigueur et d'accent; Molière ou Shakespeare l'eussent fait sans doute. L'idée même, cependant, témoigne d'une hardiesse d'invention qui n'est point vulgaire, et, dans l'esquisse qu'a tracée Breton de los Herreros, il y a du moins, à défaut de qualités plus hautes, l'esprit, la facilité et la verve qui caractérisent toujours son talent.

Si une visible incertitude signale d'ailleurs les tentatives comiques des écrivains nouveaux de l'Espagne, de Breton de los Herreros comme de Ventura de la Vega et de Rubi, il ne faut point s'en étonner. Cette incertitude est commune à tous les esprits qui travaillent au progrès littéraire du pays; elle tient à la transformation morale qui s'accomplit et à la confusion qui régnera jusqu'à ce que cette transformation soit complétement réalisée dans les idées et dans les mœurs. Or, c'est sur la comédie que doit plus particulièrement peser l'inconsistance qui fait qu'aujourd'hui au-delà des Pyrénées rien n'est à sa place, rien n'est stable, rien n'a un lendemain; cette inconsistance défie et paralyse l'observa-

tion, qui est la première qualité du génie comique. Un peintre de mœurs, M. Mesonero Romanos, qui s'est distingué sous le nom d'*el curioso parlante* et a fait de spirituelles études, — *les Scènes madrilègnes,* — où il retrace les coutumes espagnoles, disait avec vérité : « Si la première condition, pour obtenir la ressemblance dans un portrait, est l'immobilité de celui qu'on veut peindre, comment l'obtiendrait-on lorsque le modèle se soulève et s'agite dans toutes les directions, tantôt rit, se moque et se drape dans son arrogance, tantôt se lamente et se cache pour ne point laisser voir son abjection et sa misère? Comment et à quel instant surprendre un oiseau qui vole, un enfant qui grandit à vue d'œil, une roue qui tourne, un peuple antique enfin qui disparaît pour se confondre dans un nouveau peuple, qui invoque vainement le passé et sacrifie le présent pour se livrer aux illusions et aux espérances de l'avenir? » Comment, peut-on ajouter, la comédie, qui observe et reproduit les passions de l'homme non-seulement dans ce qu'elles ont d'essentiel et d'invariable, mais encore dans les modifications que leur font subir les circonstances extérieures à chaque époque, ne souffrirait-elle pas de cette situation? Breton lui-même dit, par la bouche d'un de ses personnages du *Tercero en discordia :* « Les Madrilègnes se sont créé un tel mélange de mœurs nationales et de mœurs étrangères, qu'on ne peut plus y rien entendre... Madrid sera bientôt une charade, un logogriphe.» Le fait dominant au milieu de cette incertitude, — il n'est point difficile de le remarquer, — c'est l'analogie avec la France, c'est la tendance évidente à se rapprocher de nos idées, à exprimer les mêmes sentimens, à considérer l'ame humaine du même point de vue. Ce n'est point imiter servilement, ainsi qu'on le dit sans expliquer cette assertion dédaigneuse; c'est suivre dans la littérature la loi du développement moral de toute l'Espagne moderne. Cette transformation, qui s'opère sous nos yeux et dans laquelle on se plaît à signaler à chaque pas l'influence spéciale de la France, est en réalité quelque chose de plus élevé qu'un plagiat vulgaire; c'est une initiation laborieuse à la civilisation générale qui envahit le monde de nos jours, et qui n'est le patrimoine exclusif d'aucun peuple. Rattachons-nous à la comédie : l'originalité des essais comiques de l'Espagne contemporaine serait peut-être à nos yeux plus saillante et plus vive, si le théâtre représentait les mœurs étranges du temps de Gabriel Tellez et de Calderon, et ce ne serait là pourtant qu'une originalité artificielle et mensongère. Peut-être, si on s'arrête aux apparences, trouvera-t-on dans quelques peintures de mœurs populaires de Breton, dans quelques tableaux de coutumes andalouses de Rubi, une couleur plus marquée et plus distincte que dans *Marcela* ou dans *la Rueda de la fortuna,* et cependant ce n'est point dans ces esquisses qu'est le germe d'une nouveauté féconde. Le mérite des œuvres qui, au premier abord, semblent aujourd'hui plus effacées et

plus ternes, c'est de rechercher une expression particulière et nationale des idées et des sentimens modernes, d'offrir une étude morale ou historique de l'homme en harmonie avec les goûts que notre siècle a fait naître et qui se développent chaque jour.

Tel est le caractère de *l'Homme du monde* de Ventura de la Vega, dont le succès n'a point faibli en Espagne depuis le premier moment. Vega s'était d'abord laissé absorber par les traductions; nul mieux que lui ne savait adapter un ouvrage français à la scène espagnole. Vraie nature américaine, vive et indolente, qui pousse l'abandon jusqu'à l'oubli, la paresse jusqu'au système, jusqu'à la poésie, Vega s'est réveillé par une comédie qu'on peut dire originale dans l'état de la Péninsule, et où une pensée morale, vraie, juste et simple comme une donnée de Moratin, est développée avec un talent très fin et une logique qui ne dévie jamais du but. Quelle est l'idée de l'*Hombre de mundo?* C'est un homme qui a passé sa jeunesse dans la dissipation, qui a épuisé tous les plaisirs, toutes les voluptés, s'est fait une renommée mondaine, une gloire de séducteur, a vu la vertu des femmes plier devant son caprice, et qui, las de ces jouissances éphémères dont plus d'une est un remords pour lui, cherche un bonheur plus calme, plus intime, moins disputé dans le mariage. Ici se présente l'idée morale sous son aspect dramatique : ce bonheur tranquille du foyer est-il possible pour un cœur plein de souvenirs et de déceptions, gâté par les succès faciles, qui a vu si souvent le devoir sacrifié à l'amour en sa faveur, et s'est accoutumé aux ruses, aux habiletés que le monde pardonne en souriant, en raillant même celui qui en est victime? A peine marié, don Luis voit se lever devant lui le fantôme de son passé; il s'effraie de toutes ses actions comme d'une menace incessante qui met en péril sa légitime affection et sa dignité d'homme. Ce passé prend un corps en quelque sorte pour lui, et vient le gourmander sous la figure d'un de ses anciens compagnons de plaisirs, don Juan. La lutte entre ses souvenirs et les conditions de son existence nouvelle éclate brusquement, dès le début, dans une scène où don Juan, qui tombe dans sa maison, ne le sachant pas marié, complimente don Luis sur sa maîtresse du jour comme il ferait sur un beau cheval, et finit par lui proposer effrontément un échange. Don Juan est bientôt éclairé, il est vrai; mais lorsque don Luis lui fait l'histoire de son bonheur conjugal, lui révèle les joies inattendues que la présence d'une femme met dans son intérieur et l'engage à suivre son exemple, que fait don Juan? Il répond à l'époux oublieux et mal assuré encore dans sa constance par ses propres paroles d'autrefois; il lui rappelle leur vie commune et fait briller de nouveau à ses yeux quelque étincelle des passions éteintes. Il reprend une à une, et non sans chatouiller l'amour-propre satisfait de don Luis, ces bonnes fortunes qui firent dans le monde sa renommée brillante, jusqu'à ce qu'enfin, en déroulant cette série

d'aventures, il enfonce involontairement un aiguillon dans le cœur de ce mari incertain; car, entre toutes ces ruses dont le souvenir flatte la vanité de don Luis, il en est une que sa femme vient peut-être d'employer avec lui. Don Luis se met à la place de celui qu'il trompa autrefois; cette analogie le poursuit et l'irrite, et de la tendresse confiante il passe soudain au doute injurieux, à l'inquiétude violente et à l'effroi; il se torture de ses propres mains. Une citation fera juger du mouvement de cette scène, où la pensée de la comédie est si vivement indiquée dès le premier moment :

« JUAN. — Ah! Luis! combien avons-nous fait de victimes! Dis-moi, te souviens-tu de cet intendant?...

LUIS, souriant. — Don Gabriel, celui qui jouait au *bis-bis*.

JUAN. — Et sa femme, comme elle t'aimait!

LUIS. — C'était un volcan.

JUAN. — Lui, l'homme simple, il répétait toujours : « C'est vraiment extraordinaire que cette Henriette soit si froide! »

LUIS, riant. — Pauvre diable!

JUAN. — Et tes amours avec la blonde... Quel est donc son nom?

LUIS. — Maruja!

JUAN. — Et sa camériste...

LUIS. — Oui, la Dolorès; tous les jours, plus ponctuelle que le soleil, elle arrivait à la même heure avec une lettre de sa maîtresse.

JUAN. — As-tu du moins conservé cette bague qu'elle te donna à la barbe de son mari?

LUIS. — Celui-ci n'était pas commode pourtant.

JUAN. — Mais elle savait si bien l'apprivoiser! quelles caresses elle lui faisait!

LUIS. — Comme elle savait avoir des attaques de nerfs!

JUAN. — Et lorsqu'elle allait à la messe tous les matins, sans manquer, il se contentait de dire : « Ma Maruja est bonne chrétienne! » Mais, de toutes tes aventures, la plus amusante est celle que tu eus avec cette femme...

LUIS. — Oui, Rosa!

JUAN. — La figure la plus angélique et l'ame d'un démon.

LUIS. — Quelle aventure donc? Lorsqu'elle me donna un rendez-vous par le journal?

JUAN. — Non, ce n'est point cela.

LUIS. — Lorsqu'elle me cacha dans ce cabinet?

JUAN. — Non, cela arrive à tout le monde; — c'est cette ruse habilement ourdie pour te faire présenter à elle par son mari, dans sa maison même.

LUIS, changeant de couleur. — Oui, oui, le mari lui-même...

JUAN. — Quoi! ne te souviens-tu pas?

LUIS. — Si, je me souviens très bien.

JUAN. — Et celui-là n'était pas un sot; non, au contraire, c'était un homme du monde, et habile encore...

LUIS. — C'est vrai, un homme du monde.

JUAN. — Mais, que veux-tu? le savoir-vivre ne suffit pas...

LUIS, inquiet. — Pourtant, ou je me trompe fort, ou ce mari était un honteux

complaisant... Il n'est pas possible de s'y tromper. Je ne sais, mais, vois-tu, à sa place, j'aurais bientôt tout deviné.

JUAN. — Et comment l'aurait-on pu reconnaître! C'était préparé avec cette dextérité irrésistible dont toute femme a le secret. Elle sut si bien éblouir son mari, que cela lui parut la chose la plus naturelle du monde...

LUIS. — C'est vrai... (Il se laisse aller sur sa chaise.)

JUAN. — Qu'as-tu donc?

LUIS. — Moi, rien.

JUAN. — Ah! j'y suis! Ces souvenirs!... Allons, tu as fait la folie, il faut s'y tenir. Adieu, mon cher.

LUIS. — Reviendras-tu bientôt?

JUAN. — Afin d'arriver à me convertir, n'est-ce pas?

LUIS, seul et inquiet. — Le mari lui-même!... Oui, ce fut le mari; il me présenta à sa femme de si bonne foi! et après, quel rôle ridicule il joua! tout Madrid le savait, excepté lui... Ah! cela m'a donné froid. Cet Antoñitó qu'elle m'a prié de lui présenter, si je vais l'introduire dans ma maison, qu'arrivera-t-il? Si je refuse, quel prétexte donner? Peut-être Clara s'apercevra-t-elle que je la soupçonne. Non, je ne le peux pas, parce que, si mes craintes n'ont aucun fondement, ce sera la mortifier; si elles sont justes, ce sera la prévenir et la forcer à chercher quelque moyen plus habile. Pourtant, s'il était vrai qu'elle a formé ce damnable plan de me faire amener ici ce galant! Elle dit bien qu'il ne songe qu'à Émilia, mais Émilia le niait, et Clara hésitait en me parlant. Il y a quelque chose, j'en suis sûr. Qu'il est bon de savoir ce que c'est que la vie! Mon aventure le prouve; cette candeur naïve de Rosita lorsqu'elle s'efforçait de convaincre son mari est une leçon précieuse. Quelle ruse pourrait-on inventer que je n'aie vu mettre en usage? Ah! l'expérience est une grande chose. Heureusement que Juan est venu me réveiller à propos... — Mais, mon Dieu! il est donc écrit que personne ne pourra y échapper?... »

Voilà donc cette science équivoque de l'*Homme du monde!* voilà cette expérience, fruit d'une vie dissipée! Acquise par l'habitude de la ruse, elle ne croit qu'à la ruse; elle projette son ombre sur le reste de l'existence, flétrit tout ce qu'elle touche, provoque sans cesse le soupçon injuste, envenime les plus simples actions; elle nourrit dans le cœur un stérile scepticisme. Dans une parole qui s'échappe, dans un sourire qui erre sur la lèvre, dans un geste, dans un mouvement de joie ou de crainte, elle cherche un motif secret et pervers, et elle se croit profonde parce qu'elle suppose partout le mal. L'homme qui possède cette triste expérience et qui persiste dans la voie où il l'a acquise n'en souffre pas sans doute; mais celui qui se détourne tout à coup pour chercher le bonheur ailleurs que dans des dissipations où l'ame se corrompt, se débat à chaque pas sous les conseils de cette perfide science, et c'est de cette lutte que naît le drame ou la comédie. Ce qu'il y a de remarquable dans l'*Hombre de mundo,* c'est que chaque personnage, par son caractère, concourt au développement de l'idée principale. Nous indiquions don Juan, cette mauvaise conscience de don Luis, qui est toujours là

pour lui rappeler ses folies anciennes, pour lui infliger, comme un châtiment, le souvenir de toutes ses attaques contre l'honneur et le bonheur des autres. Qu'on prenne doña Clara, la jeune femme : elle a épousé don Luis, séduite par l'éclat qu'il fait dans le monde, et maintenant, jalouse du passé, elle se plaît à se montrer coquette avec son mari, comme pour mieux le retenir; elle ne fait au contraire qu'éveiller sa défiance. Clara redouble de soins, d'attentions délicates, d'habileté; don Luis redouble de diplomatie insidieuse, de réserve méfiante et d'efforts pour surprendre quelque intrigue cachée. Un passé vicieux les anime l'un contre l'autre et leur souffle sans cesse de mutuels soupçons. Il n'est pas jusqu'à un Figaro subalterne, le valet Ramon, confident de don Luis dans ses jours de plaisirs et mal résigné à la vie de ménage, qui n'attise le feu des souvenirs dans le cœur de son maître, et ne tente de l'arracher à la paix du foyer comme à une indigne déchéance. Qu'y a-t-il, cependant, en réalité, qui puisse un instant provoquer et entretenir les doutes du méfiant époux? Il y a un amour secret et candide noué entre un jeune homme et la jeune sœur de doña Clara, amour que celle-ci favorise. C'en est assez de ce délicat mystère pour enflammer les soupçons de don Luis. Et notez que le moyen n'est point moralement invraisemblable, car, par un juste retour, la clairvoyance injurieuse d'un cœur corrompu est impuissante à discerner les mobiles qui restent naïfs et purs. Hélas! quelle est donc cette expérience du monde qui vient s'embarrasser ainsi dans cette toile d'araignée de juvéniles amours et s'essouffle risiblement à poursuivre des chimères qu'elle-même elle crée? N'est-il point vrai, ainsi que le dit doña Clara en finissant, qu'il ne suffit pas de *penser mal de toutes choses* pour être un parfait *homme du monde?* — C'est cette donnée heureuse que l'auteur a choisie; c'est cette idée morale qui se trouve souvent analysée avec finesse dans l'ouvrage, parfois seulement effleurée. L'*Hombre de mundo* est une des plus charmantes comédies modernes de l'Espagne, une de ces productions qui, sans être absolument neuves, rajeunissent avec grace un sujet déjà ébauché.

Une circonstance particulière vient prouver ce qu'il y a de réellement sérieux et de vivace dans ce mouvement dramatique qui s'est manifesté en Espagne, quelque force qu'aient pu avoir les influences étrangères qui ont plané sur son origine : c'est la variété des efforts qui ont été faits, la persévérance des esprits à multiplier les essais, à rechercher toutes les formes que peut revêtir la pensée comique. Il n'est pas un genre qui n'ait ses sectateurs, depuis la comédie légère et capricieusement spirituelle dont Breton de los Herreros est le représentant jusqu'à la comédie qui s'applique à peindre l'homme dans l'histoire, à décrire une époque avec ses passions, ses mœurs et ses ridicules. C'est dans ce dernier genre qu'a réussi l'auteur de *la Roue de la fortune*, l'un

des plus jeunes écrivains dramatiques de la Péninsule, l'un de ceux qui sont encore aujourd'hui pour l'Espagne une espérance. Rubi a emprunté au XVIII[e] siècle un de ses personnages les plus marquans pour le produire sur la scène, pour résumer en lui cette destinée changeante d'un ministre qu'un tour de roue de la fortune élève ou renverse. Les deux parties de *la Rueda de la fortuna* sont consacrées à cette double comédie de l'élévation et de la chute d'un homme. Ce sont deux pièces qui ne forment, à vrai dire, qu'un même ouvrage, qui se continuent l'une l'autre avec les mêmes personnages, une action différente et une pensée unique, — l'inconstance de la vie publique. Il y a, à notre avis, un réel avantage dans cette division, qui est celle de beaucoup d'œuvres espagnoles contemporaines; elle favorise plus que toute autre les développemens larges et féconds; elle permet d'étendre une idée dramatique et d'en faire jaillir tous les effets sans confusion, de retracer les phases opposées d'une destinée sans précipiter la marche de l'action, des sentimens et des caractères, sans sacrifier une partie à l'autre, en réunissant au contraire dans chacune d'elles tous les élémens d'intérêt qui lui sont propres. Les deux drames s'éclairent mutuellement pour le spectateur intelligent qui les voit se dérouler devant lui, qui suit le même homme dans des actions différentes et peut le retrouver transformé par l'âge, par les épreuves morales et tous les accidens de la vie, si le poète a su habilement tenir compte de ces variations successives de la nature humaine. Ajoutons que c'est aux esprits supérieurs que peut plaire surtout un tel procédé de création dramatique; c'est celui qu'ont employé des génies bien divers, Schiller et Beaumarchais. — La comédie de Rubi traite assez légèrement l'histoire pour une comédie historique; on y pourrait souhaiter une contexture plus ferme et plus nourrie, plus de logique et de vérité parfois dans l'invention; mais n'arrive-t-il pas souvent qu'une œuvre où les invraisemblances abondent, dont les imperfections sautent aux yeux, a cependant une distinction qui attire, qu'elle fait penser, — mérite rare? Telle est *la Rueda de la fortuna*, qui est le véritable titre littéraire de Rubi, et que n'égalent, parmi les autres productions de l'auteur, ni ses esquisses pittoresques de mœurs andalouses, comme *la Feria de Mairena*, *l'Auberge de Cardenas*, *Derrière la croix le diable*, ni ses essais de comédie plus sérieuse, tels que *l'Art de faire fortune*, *l'Entrée dans le grand monde*, ou *la Cour de Charles II* qui fut interdite l'an dernier comme une redoutable allusion. Ces œuvres diverses prouvent la souplesse du talent de Rubi; *la Rueda de la fortuna* prouve son élévation.

Le XVIII[e] siècle, disions-nous, a fourni à l'auteur le sujet de sa comédie; il sert du moins de cadre à l'invention romanesque. La cour de Ferdinand VI est le théâtre où Rubi a placé ce spectacle de la fortune prenant un homme dans l'obscurité pour le conduire à la richesse, à

l'éclat, à la domination, puis laissant retomber sur lui-même son brillant édifice. Qu'on imagine les obstacles renaissant à chaque heure sous les pas de celui qui n'est rien, les dédains dont il se sent l'objet et à côté les protections secrètes qui l'aident à monter, les passions cachées qui lui communiquent leur force et donnent l'impulsion à son génie, les adulations qui l'entourent à mesure que sa faveur grandit ou qui s'éloignent à mesure qu'elle décline, les rancunes qu'il soulève, soit en évinçant des rivaux d'une naissance supérieure, soit en s'émancipant de la tutelle amie de ceux qui ont servi son élévation. N'est-ce point la source la plus abondante où il soit permis à un poète comique d'aller puiser? Aussi Rubi a-t-il cherché à peindre tout ce monde, — le courtisan flexible toujours en quête du soleil levant, le gentilhomme orgueilleux, la *camarera* hautaine et vindicative lorsque tout ne se plie pas à sa volonté capricieuse, le solliciteur délié et infatigable toujours prêt à mendier, l'ambitieux tenace, et enfin celui à qui l'intérêt s'attache entre tous, l'homme qui s'élève par sa propre valeur, et qui, parvenu au faîte, se laisse, lui aussi, quelquefois éblouir. — *La Roue de la fortune* s'ouvre par un tableau d'une simplicité originale. C'est dans un village de la Rioja; on se trouve chez un laboureur vivant dans l'aisance, estimé de tous, généreux et indépendant, dont la maison hospitalière a reçu un grand seigneur, le comte de San-Tello, exilé de la cour avec sa fille doña Clara. Le laboureur et ses hôtes mènent une vie commune, et ce serait pour lui une injure que de vouloir lui payer son hospitalité. San-Tello et doña Clara sont à ses yeux de nouveaux membres de sa famille. Cette communauté d'une vie simple et franche, bien qu'elle pèse parfois à l'orgueil du courtisan disgracié, ne semble pouvoir engendrer aucun orage; elle couvre cependant un danger qui va éclater. Un amour énergique, alimenté de tout le feu de la jeunesse et accru encore par la familiarité des habitudes, unit déjà secrètement doña Clara et Zenon, le fils du laboureur Mauricio. Quoi de plus naturel pour une jeune fille naïve et pure qui n'a point eu le temps d'être gâtée par les cours et pour un jeune homme en qui une éducation supérieure à son état a développé des instincts élevés, des goûts de distinction qui ne demandent qu'à se faire jour! Mauricio lui-même n'y voit rien d'étrange dans son bon sens, lorsqu'il reçoit la confidence de cette liaison, et il ne trouve d'autre issue qu'un bon mariage; mais, à cette proposition inattendue, l'orgueil de San-Tello se réveille, une lettre de grace le rappelle d'ailleurs en ce moment même à Madrid, et il repousse presque comme une insulte cette offre qu'on lui fait de déroger à son rang. Il part avec la légèreté de l'ingratitude; doña Clara le suit en soupirant et en emportant dans son cœur son amour fidèle. Mauricio sent l'offense et l'humiliation, et Zenon, avec la fierté de la jeunesse, avec l'ardeur d'une passion qui as-

pire à se satisfaire et l'entraînement d'un esprit qui se sent appelé à une destinée éclatante, se relève de son premier abattement pour aller chercher une victoire et une vengeance. — La peinture de ce monde rustique, sur lequel une perspective nouvelle vient se lever à la fin, a un charme qu'on ne peut définir, car aussitôt se présente à l'esprit un contraste qui n'a rien de chimérique. Ce jeune homme qu'on voit plein de désirs, doué d'instincts sérieux, amoureux d'une jeune fille et qui s'élance si hardiment vers l'avenir, a bien réellement tenu la promesse que lui prête l'auteur de *la Roue de la fortune.* C'est de ce monde humble et obscur qu'est sorti l'un des plus grands ministres de l'Espagne au XVIIIe siècle. Ce Zenon de Somodevilla est devenu le marquis de la Enseñada, l'homme d'état qui a voulu délivrer la Péninsule de ce réseau d'impôts dont elle était surchargée en établissant l'unique contribution, et qui a visé pour son pays à l'application d'une politique nouvelle et singulièrement virile après la déchéance du siècle précédent, — la politique de neutralité entre la France et l'Angleterre : gloire brillante et sérieuse dont le poète vous montre l'origine simple et vraie, plus vraie peut-être que l'histoire. Sans doute, aux yeux de l'historien, l'intelligence suffit pour expliquer une fortune subite. La poésie, cependant, ne pourrait-elle pas avoir plus humainement raison? Parmi tous les hommes qui se sont élevés de rien, par la puissance de leur propre énergie, comme Zenon de Somodevilla, n'en est-il point qui pussent avouer qu'une passion violente, un ressentiment légitime, ont été les premiers principes de leur force et les inspirateurs de leur intelligence?

C'est à ce point de vue que l'idée de Rubi nous semble naturelle et heureuse. L'auteur marque de son meilleur trait ce départ obscur et sans gloire comme pour mieux faire ressortir l'éclat dont son héros va bientôt être environné. On dirait qu'il oppose d'avance et de dessein prémédité ce tableau de paix rustique aux agitations que Zenon va affronter, et où il laissera plus d'une vertu, plus d'une espérance, plus d'un rêve désintéressé et généreux. Nous ne voulons pas soumettre *la Rueda de la fortuna* à une minutieuse analyse, noter pas à pas les incidens qui se succèdent, suivre le mouvement rigoureux des scènes. Il suffit d'observer un instant le développement des caractères pour entrevoir l'action dans les deux parties de l'œuvre de Rubi. L'un des plus saillans personnages est la marquise de Torrecuso, dont la figure domine l'une et l'autre de ces comédies qu'un même titre réunit. Maîtresse de tous les secrets de palais, portant une dextérité hardie dans les secrètes négociations politiques, sachant cacher ses passions sous des motifs avouables, douée au plus haut point de cette science du monde qui ne consiste souvent qu'à intriguer avec grace, toujours femme de cour en un mot, la marquise de Torrecuso apparaît cependant sous un

jour différent dans chacune des parties de *la Roue de la fortune*. Dans la première, c'est la brillante protectrice qui se laisse charmer par la beauté et l'intelligence de Zenon, qui met son orgueil à ménager l'élévation de ce jeune homme, à lui frayer un chemin à travers les obstacles, à le faire arriver peu à peu au soleil de la faveur pour le mettre à la hauteur de l'amour qu'elle lui porte secrètement; elle est insinuante et facile, tendre et hardie, spirituelle et ardente. Dans la seconde partie, c'est la femme qui se venge, car Somodevilla a méprisé sa tendresse. Aussi active dans sa haine que dans son amour, elle met en jeu toutes les ressources que peut inventer un cœur offensé. Elle est amère et implacable, altière et dédaigneuse, railleuse et perfide, et elle n'est satisfaite que lorsqu'elle est parvenue à miner la puissance de celui qui a fait si cruellement souffrir sa vanité. Rien n'est plus dégagé et plus piquant que la déclaration de guerre entre les deux personnages. La marquise s'y montre tout entière avec son ton provoquant, ses allusions mordantes qui vont frapper au cœur la Enseñada, et il s'établit un dialogue assez vif et assez rapide, tout pétillant d'une impertinence de bonne compagnie.

« La Ensenada. — Il y a certainement un venin secret dans chacune de vos paroles, marquise.

La marquise. — Vous croyez!

La Ensenada. — Et cela équivaudrait alors à une rupture...

La marquise. — Vous la désirez donc beaucoup?

La Ensenada. — La désirer! non, madame; à vrai dire, je ne la recherche ni ne la crains.

La marquise. — Soit.

La Ensenada. — Fort bien! et, au fait, pourquoi non? Que la guerre commence donc, puisque vous le voulez! Pourtant il faut bien considérer ce que vous faites, car enfin c'est moi qui suis le plus fort, et je ne voudrais pas, — je vous le jure, — que, dans une lutte si inégale, vous, la perle de l'Espagne, vous pussiez être contrainte à aller sur une terre étrangère.

La marquise. — C'est-à-dire que vous me menacez déjà...

La Ensenada. — Non, non... Je vous préviens seulement...

La marquise. — Et vous ne craignez pas que celle qui a su vous élever sache aussi vous renverser?

La Ensenada. — Oh! ces jours-là sont passés.

La marquise. — Il en viendra d'autres... Que pouvez-vous savoir?

La Ensenada. — Vous y ferez tous vos efforts, n'est-ce pas?

La marquise. — C'est bien assez d'ironie; tenez, vous avez vu, il n'y a qu'un instant, cette fleur très belle et très pure; voyez-la maintenant entre vos mains terne et sans couleur : il pourrait en arriver autant à votre immense pouvoir.

La Ensenada. — Vous oubliez peut-être, marquise, que je ne suis point une fleur; mais la Enseñada pourrait bien se comparer à un arbre vigoureux.

LA MARQUISE. — L'orage, s'il est assez fort, peut bien aussi déraciner l'arbre de la montagne.

LA ENSENADA. — Vous vous promettez donc le succès; seulement je dois vous avertir que j'ai jeté de profondes racines.

LA MARQUISE. — Très bien! il faut laisser le temps...

LA ENSENADA. — Je me fais une loi de vous obéir...

LA MARQUISE. — Et maintenant vous n'entrez pas chez le roi?

LA ENSENADA. — Sa majesté me pardonnera, je l'espère; je suis attendu en ce moment...

LA MARQUISE. — Vrai chevalier!... Pour vous, votre dame passe avant tout; heureuse doña Inès! Oh! vous avez raison, il ne faut pas se faire attendre; le temps passe, marquis, et elle pourrait s'en fâcher.

LA ENSENADA. — J'irai, belle marquise, moins encore pour me trouver auprès d'elle que pour vous complaire.

LA MARQUISE. — Puisse-t-elle récompenser votre empressement!

LA ENSENADA. — Que le ciel vous entende et vous garde, madame!

LA MARQUISE, se dirigeant vers la chambre du roi, à part. — Ah! marquis, tu le regretteras, mais trop tard!

LA ENSENADA, allant d'un autre côté. — Peu de chose, après tout!... Rien!... Un peu de jalousie! »

On peut voir suffisamment, il nous semble, ce qu'est ce portrait de femme de cour peint par l'auteur de *la Roue de la fortune*. Prenez encore le caractère de Mauricio, qui contraste vivement avec celui de la marquise de Torrecuso et qui est une vraie création. Toujours franc, naïf et rude, Mauricio intervient dans la comédie comme le bon sens vivant; il n'est pas sans cacher un sentiment élevé sous une enveloppe grossière et rustique. Parfois même ce sentiment prend une éloquence naturelle et forte qui captive. Tel on le voit dans sa maison de la Rioja, lorsqu'il laisse éclater son indignation dans ce simple mot : « Fils, je crois qu'on nous méprise! » tel il est encore, lorsqu'il vient dans le palais même où siége son fils lui porter des conseils, lui rappeler son origine et chercher à le préserver des éblouissemens que donne le pouvoir. C'est une scène où le sérieux se mêle au comique, que celle où Mauricio, sans affectation comme sans embarras, usant de l'autorité d'un père, parle à la Enseñada qui l'écoute docilement. La brusque bonhomie du laboureur a une dignité familière qui ne pâlit pas devant celle du ministre. — Quant à don Zenon de Somodevilla lui-même, le héros de *la Roue de la fortune*, celui dont le caractère était le plus digne d'étude, c'est, il faut l'avouer, le personnage de la comédie reproduit avec le moins de bonheur. Le poète a hésité davantage, parce qu'il était ici entouré de tous les souvenirs historiques qui consacrent la figure de la Enseñada. Il était difficile de ne point faire tort à l'homme d'état en réduisant sa vie aux proportions d'une action romanesque. Si l'on parvient cependant à oublier les

infidélités historiques qui abondent dans la création de Rubi, il sera impossible de méconnaître ce qu'il y a de vérité humaine et d'intérêt dans la reproduction de ce personnage à des époques si différentes, dans le contraste des situations où le montrent successivement les deux parties de *la Roue de la fortune*. Suivez Somodevilla dans ces deux comédies dont il est le héros et où se reflètent l'aurore et le déclin de sa destinée : dans la première, tout lui sourit; la vie s'ouvre devant sa jeunesse intelligente, et les obstacles ne sont pour lui qu'un stimulant. Il marche la flamme au front, poussé par ses instincts de grandeur, tout brillant de fierté. Le génie et l'amour se confondent, pour ainsi dire, dans son ame, et s'accordent pour désigner un même but à ses efforts. S'il est aimé, c'est vraiment pour lui-même et non pour son rang et sa richesse. Telle est l'affection dévouée et désintéressée de doña Clara, qui vient le chercher lorsqu'il n'est rien encore. S'il s'élève au-dessus du vulgaire, c'est par la séduction qu'exerce son mérite : les inimitiés n'ont pas eu le temps de croître autour de lui, d'entraver son essor, et le succès est le dénoûment naturel de cette première période de sa vie. Il n'en est plus ainsi dans la seconde phase que peint le poète. Tout change alors; les ressorts généreux de l'ame se détendent; les sentimens n'ont plus la même signification. Les nobles désirs du bien public se transforment en prudente ambition; l'amour n'est plus l'enivrant mobile d'autrefois, c'est un calcul; il n'entraîne plus le cœur à quelque glorieux effort; il peut être un obstacle au contraire, et il n'est plus considéré que comme une distraction futile. La fumée de l'orgueil monte au cerveau de celui qui naguère encore souffrait de l'orgueil des autres. Il n'a plus d'amis désintéressés, il n'a que des flatteurs qui l'abandonneront à son premier revers. La femme qui l'aimera n'aura d'autre but que de participer à sa gloire sans songer à son bonheur, comme doña Inès de Sandoval dans cette seconde partie de *la Roue de la fortune*. Il répudiera ses qualités premières, et il se trouvera désarmé contre les rancunes qu'il aura soulevées; il s'abaissera jusqu'à l'intrigue pour être tout-à-fait homme de cour, et l'intrigue le vaincra. La chute qui est au bout de cette phase nouvelle est aussi logique que le succès qui couronne la première. — Étrange spectacle de l'homme plein de force lorsqu'il marche à la conquête de son avenir, plein de faiblesse lorsqu'il est arrivé au faîte où il aspirait et impuissant à soutenir la prospérité durable! Nous ne disons pas que Rubi ait tracé ce tableau dans toute sa largeur, avec toute la vigueur qu'il exige; c'est bien assez d'avoir indiqué dans *la Rueda de la fortuna* les élémens heureux qui ne seraient plus à créer pour celui qui le voudrait et le pourrait tracer.

Tels sont les talens les plus estimables qui se sont révélés dans l'art

comique de l'Espagne contemporaine, — talens plus faciles que profonds, il faut le dire, qui mettent souvent sur la voie d'idées excellentes plutôt qu'ils ne les expriment réellement, et ébauchent un sujet plutôt qu'ils ne l'épuisent. Si l'on veut comparer entre elles les qualités de Ventura de la Vega, de Breton de los Herreros et de Rubi, il est aisé de marquer d'un trait distinct la nature de chacun de ces écrivains. Il y a dans Vega une certaine correction et un tour de pensée qui rappellent Moratin; il semble particulièrement s'appliquer à étudier un travers humain, à le développer avec logique, à rechercher l'intérêt qui résulte d'une combinaison exacte des passions. Peut-être est-il le poète espagnol aujourd'hui le plus propre à analyser et à décrire complétement un caractère. Breton de los Herreros met plus de variété dans ses esquisses. La subtile vivacité de son esprit fait qu'il se trouve encore à l'aise au milieu de la confusion d'une époque de transition. Nul, mieux que lui, ne sait surprendre le dernier reflet d'une coutume qui s'efface, ou saisir un ridicule nouveau dès qu'il apparaît. Il peint surtout les mœurs des classes intermédiaires ou inférieures. Le talent de Rubi a une distinction plus sérieuse, une élégance plus relevée. Il a cette libre aisance qui est nécessaire pour reproduire avec vérité la vie et les habitudes des classes supérieures, le monde des cours, où tout prend une couleur de dignité facile, où le vice lui-même a un vernis aimable. La comédie moderne de l'Espagne se montre ainsi sous ses principaux aspects dans les œuvres de ces écrivains. Dans celles de Breton, c'est la fantaisie vive et railleuse qui domine; l'analyse morale fait l'intérêt de *l'Homme du monde;* Rubi a tenté la comédie historique dans *la Roue de la Fortune* et *la Cour de Charles II.* Il serait juste d'ajouter à ces essais quelques études de mœurs politiques qui se sont produites au théâtre, et entre lesquelles on peut signaler *l'Ambition,* de M. Ramon Navarrete.

La pensée comique ne vient que de renaître au-delà des Pyrénées; elle se dégage à peine de ce berceau brûlant d'une révolution, et on voit déjà quelles issues elle se crée, quelles formes elle tend à revêtir, quels stimulans elle peut rencontrer, quelles influences elle a à combattre. Il n'est pas sans intérêt de noter les signes de vie qu'elle donne, d'observer comment elle essaie peu à peu sa force. Certes, l'Espagne offre aujourd'hui un large champ à l'esprit comique : les ridicules ne sont point épuisés; les passions perverses ne se sont point miraculeusement envolées du cœur des contemporains; le venin du vice n'est pas émoussé; la civilisation nouvelle ne fait que transformer les travers humains. « L'homme est au fond toujours le même, il change seulement de masque, dit un écrivain satirique que nous citions, M. Mesonero Romanos; le courtisan du palais, qui autrefois flattait les rois, sert

aujourd'hui et flatte le peuple sous le nom de tribun; le dévot est devenu philanthrope et humanitaire; l'oisif tapageur s'est fait factieux et patriote; le fils de famille court les emplois; l'artisan et la *manola* s'appellent citoyens libres et peuple souverain. » N'y aurait-il pas plus d'un autre trait applicable à l'Espagne? Pourquoi l'auteur a-t-il oublié ces spéculateurs sortis on ne sait d'où, rois de la bourse qui daignent être ministres, ces ambitieux qui savent se tenir en équilibre entre tous les partis, et, à côté du pauvre diable aspirant à être *peuple souverain*, les grands qui abaissent leur race et donnent le spectacle de leur folie ou de leur imbécillité? Ainsi, ce n'est point la matière qui manque à la comédie, ce n'est pas non plus la liberté; mais l'esprit facile et élégant suffit-il pour donner la vie à ce tableau? Il faudrait l'ironie acérée et inventive d'un Aristophane pour flageller les vices modernes en les personnifiant; il faudrait une main vigoureuse pour « rebrasser ce sot haillon qui couvre les mœurs, » selon le langage de Montaigne. Tel est le progrès qu'aurait à accomplir l'art comique espagnol pour briller d'un éclat certain. Il y a dans toutes les révolutions littéraires un moment grave et décisif où il faut passer des essais, quelque heureux qu'ils aient pu être, à la réalisation plus nette et plus franche de la pensée d'une époque : les hommes d'esprit ont fait leurs essais dans la comédie en Espagne; mais l'homme de génie viendra-t-il?

CH. DE MAZADE.

UN PENSEUR ET POÈTE AMÉRICAIN.

RALPH WALDO EMERSON.

I. — *Essays, two series.* — *Nature and Lectures on the Times.* — London, 1846.
II. — *Poems.* — London, 1847.

Malgré les relations de plus en plus fréquentes qui s'établissent entre nous et l'Amérique, nous n'avons encore de ce monde lointain qu'une idée assez fausse. Nous le voyons à travers les romans de Cooper, les poèmes de Châteaubriand, quelquefois aussi à travers les récits des économistes. Tantôt l'Amérique s'offre à nous comme le pays des grands fleuves, des cataractes, des forêts impénétrables, des horizons sans bornes; tantôt elle n'est plus à nos yeux que le pays du commerce et des chemins de fer. A côté des immenses savanes, à côté du dédale des voies de fer et des canaux, on pourrait cependant explorer tout un monde trop peu connu, celui où s'agite, où grandit la pensée américaine. Également à l'écart des vastes solitudes et des cités bruyantes, n'y a-t-il pas en Amérique des régions où l'homme échappe à la torpeur de l'isolement comme à la fièvre des intérêts matériels? Oui, sans

doute, et là vous ne retrouverez ni l'Amérique des poètes ni celle des économistes; plus de déserts, mais des terres labourées; plus de vie sauvage, mais la rudesse démocratique; plus de mœurs romanesques, mais le foyer protestant et la famille. Pénétrons, par exemple, dans l'état de Massachusetts : il y a là une de ces retraites favorisées dont nous parlons. Cette retraite est un charmant *cottage*, et celui qui l'habite est un sage, Ralph Waldo Emerson.

C'est un cottage en face d'une colline, lui-même nous l'apprend. Tout autour de cette habitation la nature se montre non pas grandiose, terrible et sauvage, mais gracieuse, souriante et aimable. « La nature dit : « L'homme est ma créature, et en dépit de tous ses impertinens « chagrins il sera joyeux avec moi... » Au fond des bois je ne suis pas seul et inconnu : les plantes inclinent leur tête devant moi, et je leur rends leur salut. » Pour l'hôte du cottage, le paysage s'anime en effet, il respire je ne sais quoi de *social*. « Le charmant paysage que j'ai devant les yeux est indubitablement formé par quelque vingt ou trente fermes, et cependant personne ne peut dire que le paysage lui appartient. » On reconnaît déjà dans ces quelques lignes la manière d'Emerson. Il y a dans toutes ses descriptions de la nature comme un murmure léger, un bruit paisible, pareil au bourdonnement des mouches durant les nuits d'été, dirait le lakiste Wordsworth. La nature entière est pour lui dans le paysage qui entoure sa demeure. Toutes les qualités, tous les traits distinctifs de l'écrivain et du philosophe, la philosophie, la sagesse, l'humanité, la sympathie avec la nature plutôt que l'amour de la nature, se retrouvent dans la description de cette aimable retraite, et, sur le seuil de l'habitation, il semble déjà qu'on connaisse l'habitant.

Ralph Waldo Emerson est né et habite dans le Massachusetts, à Concord. Il a été ministre unitaire, et ce fait mérite considération. Les unitaires sont, de tous les sectaires protestans, les plus hardis et les plus indépendans. Ils sont à coup sûr les plus démocrates comme les quakers sont les plus philanthropes. Leur exégèse fourmille d'hérésies. Hazlitt, voulant désigner d'un seul mot les hérésies dramatiques de Joanna Baillie, dit qu'elle est « un unitaire en poésie. » Emerson, qui s'est séparé de son église à cause de son interprétation de la cène, a conservé les tendances hardies de cette secte et son impatience de toute autorité. « Voyez, s'écrie-t-il dans une apostrophe ironique, ces nobles intelligences! elles n'osent écouter Dieu lui-même à moins qu'il ne parle la phraséologie de je ne sais quel David, Jérémie ou Paul. » A Boston, centre et métropole des unitaires, Emerson a prononcé quelques discours pleins d'éloquence sur les tendances contemporaines. En 1844, il a écrit une brochure sur *l'Émancipation des nègres dans les colonies anglaises de l'Inde occidentale*. Il rédige une publication périodique

intitulée *the Dial.* Les écrits d'Emerson peuvent servir à compléter ces indications biographiques. Nous savons qu'il vit dans la solitude, et il laisse entrevoir dans plusieurs de ses essais qu'il est marié ou qu'il l'a été. L'éditeur anglais du philosophe américain, M. Carlyle, nous apprend qu'Emerson est riche ou du moins au-dessus de tout besoin. Cette solitude et cette aisance suffiraient pour montrer en lui une sorte de Montaigne puritain. Quant à son caractère, si nous en croyons quelques passages de ses *Essais,* Emerson aime mieux l'humanité que le commerce des hommes, et, comme tous les penseurs qui vivent trop dans la solitude, il supporte difficilement la contradiction. Si par hasard il a souffert, il a dû souffrir avec calme, mais en concentrant en lui-même sa souffrance plutôt qu'en la laissant se fondre à la douce flamme de la résignation. Sa conversation doit être timide, rare et à courte haleine. Je ne crois pas qu'il ait le souffle de l'improvisation indéfinie. Tel je me figure cet homme remarquable, bien différent (surtout quant à la faculté de l'improvisation) de son éditeur Carlyle, ardent esprit, qui s'épanche avec une éloquence sibylline, et jette en même temps dans ses éruptions humoristiques la lave précieuse et les cendres, les nuages de fumée, les gerbes d'étincelles, les flammes sulfureuses et la plus pure lumière.

Entre ces esprits si différens, il y a cependant de secrètes affinités. L'humoriste anglais et le penseur du Massachusetts se sentent attirés l'un vers l'autre. C'est Carlyle qui a fait connaître Emerson à l'Angleterre, c'est Emerson qui a édité les ouvrages de Carlyle aux États-Unis. Il appartiendrait à Carlyle de nous renseigner plus amplement qu'il ne l'a encore fait sur la vie, les études, le caractère du philosophe américain, principalement sur l'influence qu'il exerce dans son pays. Il y aurait intérêt à savoir quel accueil les citoyens des États-Unis ont fait à cette philosophie, et si dans ce pays de l'industrie et de l'activité matérielle ces rêveries de l'ame ont chance de rencontrer des disciples et des enthousiastes. C'est encore aux écrits d'Emerson qu'il faut recourir pour s'éclairer sur ce point. Emerson nous laisse deviner qu'il a eu à subir bien des critiques. « On a accusé ma philosophie, dit-il dans son *Essai sur l'amour,* de n'être pas sociale, et on a prétendu que dans mes discours publics mon respect pour l'intelligence me donne une injuste froideur pour les relations personnelles. » Ce reproche n'est pas sans quelque fondement, mais devait-il partir des États-Unis? Les relations sociales de l'Amérique du Nord sont encore bien grossières, singulièrement brutales et matérielles, et je ne vois rien d'étonnant à ce qu'une intelligence comme celle d'Emerson ait voulu réagir contre les mœurs de son pays. Toutefois cette critique montre que la philosophie d'Emerson a éveillé la discussion autour d'elle. Être critiqué, c'est déjà avoir de l'influence; reste à savoir si cette influence est considérable. Dans un

livre publié en Amérique et intitulé *Papiers sur la littérature et l'art*, par Marguerite Fuller, nous trouvons la réponse à cette question : « L'influence d'Emerson ne s'étend pas encore à travers un grand espace, il est trop au-dessus de son pays et de son temps pour être compris tout de suite et entièrement; mais cette philosophie creuse profondément et chaque année élargit son cercle. Emerson est le prophète des temps meilleurs. Un jour ou l'autre l'influence ne peut lui manquer. » Le jour où aux États-Unis la supériorité d'Emerson sera reconnue sans opposition, où ses doctrines auront de fervens prosélytes, où la majorité des intelligences se prononcera en sa faveur, il y aura un grand changement dans les mœurs, les habitudes, les tendances de l'Amérique. O vous qui demandez quelle action les écrivains exercent sur leur pays, profitez du spectacle que vous offrent un peuple jeune et une nation qui n'est pas encore formée. Voyez-la faire son éducation, et vous reconnaîtrez quelle trace les penseurs et les poètes laissent derrière eux, comment ils changent la nature humaine et combien sans eux elle serait pire encore qu'elle n'est. L'éducation progressive des États-Unis est peut-être le plus grand spectacle de notre temps. Elle placera vivantes sous les yeux des nations européennes les lois du développement de la civilisation, péniblement étudiées jusqu'à ce jour dans les obscures traditions de leur histoire.

Avant Emerson, la philosophie qui comptait les plus nombreux partisans aux États-Unis était celle de Thomas Brown, successeur de Dugald Stewart dans la chaire d'Édimbourg. Cette philosophie, d'un spiritualisme très mitigé, est issue de l'aimable et peu féconde école écossaise. Deux volumes de fragmens de Benjamin Constant, de Royer-Collard, de Jouffroy et de M. Cousin, traduits en anglais, ont obtenu beaucoup de succès. En admettant que l'école écossaise, école toute de polémique et qui n'existerait pas si Hume n'avait point écrit, pût jeter quelque part les germes d'une philosophie, ces germes prospéreraient en Amérique moins que partout ailleurs. Que peut enseigner aux Américains la philosophie écossaise? Que les hommes croient sans raisonner à l'existence de la matière; ils le savent suffisamment, Dieu merci! D'un autre côté, l'éclectisme n'est pas une doctrine propre aux peuples jeunes. L'éclectisme est le dernier résultat auquel arrive la philosophie chez les peuples qui ont beaucoup pensé. L'éclectisme repose sur une suite de traditions philosophiques, et les Américains n'en ont aucune. Emerson est le premier qui, en Amérique, ait creusé la terre du sol natal pour en faire jaillir de nouvelles sources philosophiques.

Il y a chez Emerson un philosophe et un poète. Quelle place faut-il lui assigner parmi les philosophes et parmi les poètes? Quelle doctrine, enfin, peut-on tirer de ses écrits? C'est une double question à résoudre; ce sera le sujet des deux parties de cette étude.

I.

Emerson est un sage comme Montaigne, comme Charron, comme Shakespeare. Voilà ses véritables maîtres. Il nous apprend que, pendant un temps, il se prit d'amour pour Montaigne, se persuadant qu'il n'aurait jamais besoin d'un autre livre, et puis que cet enthousiasme se porta sur Shakespeare. Il est, comme eux, un chercheur sans fin plutôt qu'un philosophe dogmatique. Ici, nous devons faire remarquer la différence qui existe entre le sage dans les temps anciens et le sage dans les temps modernes. Le sage dans les temps anciens était plus dogmatique. Chez Socrate, Zénon, Sénèque (1), il y a un esprit bien plus systématique, une logique bien plus rigoureuse que chez la plupart des sages modernes. Au milieu de la vie des sens, conduite par tous les caprices, dogmatiser, c'est-à-dire concentrer sa pensée sur un seul point et régler sa vie sur une seule pensée, c'était vraiment être sage alors. Dans les temps modernes, la pensée a eu plus d'horizons, les points de vue se sont multipliés et les sciences agrandies; mais aussi l'esprit humain et la vie humaine ont vu devant eux plus de précipices, d'embûches, de trappes de toute espèce. Alors le génie du sage est devenu la circonspection et la prudence; le sage a été moins audacieux que dans l'antiquité, mais plus rusé. Marchant avec hésitation, souvent il a été sceptique et a cru faire assez en maintenant l'équilibre de l'homme au milieu de tant de piéges. Tel est le rôle qu'ont joué Montaigne, Charron et Shakespeare, le grand observateur. Emerson remplit le même rôle d'observateur et de chercheur sans fin, avec une audace et une concentration de pensée qui le rapprochent en même temps des sages de l'antiquité.

Deux choses constituent le sage dans les temps modernes : l'absence de l'esprit dogmatique et la critique des principes. Les penseurs qu'on peut ranger dans cette famille de sages n'ont guère de système précis. Leur génie est bien plutôt de sentir la vérité que de l'expliquer. Chez eux, point de méthode, d'art, si l'on entend par là le talent de la composition et le bel équilibre des parties, peu de raisonnemens subtils et métaphysiques. Il y a souvent des contradictions dans leurs écrits; qui le niera? Leur valeur pour cela n'est pas remise en question. Lorsqu'un philosophe dogmatique arrive à se contredire, tout est perdu pour lui, les travaux de sa vie entière tombent en poussière; mais la seule affaire du sage est de penser sans élaguer aucune des pensées qui pourraient contrarier un système déjà établi ou des opinions antérieurement émises. Aussi il exprime des sentimens, des idées, des opinions même

(1) Il est inutile de rappeler, pour prouver cette assertion, des absurdités très rigoureusement logiques de Pyrrhon et de quelques stoïciens.

contradictoires, en les donnant pour des doutes qui se sont éveillés dans son esprit. Lorsque le philosophe dogmatique a une fois saisi une idée, il la féconde; lorsqu'il a trouvé une vérité, il la formule et la pose comme loi. Le sage, au contraire, réunit toutes les pensées comme autant de sujets de réflexion et de travail. Un Descartes et un Leibnitz sont, il faut l'avouer, les législateurs de la vérité, ceux qui trouvent le principe et formulent la loi; mais aussi un Montaigne, un Charron, un Emerson, sont, si je puis le dire, les juristes et les critiques de la vérité : ils appliquent l'inflexible et immuable vérité aux actions des hommes, et souvent ils se sentent embarrassés. De là, interprétations de principes, commentaires moraux, antinomies; de là scepticisme comme dans Montaigne ou comme dans Emerson, discours et rapports d'opposition, pour qu'on se mette à la recherche de vérités nouvelles, les anciennes ne pouvant suffire. Voilà le rôle utile des sages; ils sont les critiques des principes.

La vérité, que le sage ne saurait pas formuler en lois, il sait, nous le répétons, l'appliquer aux actes de la vie de chaque jour. Ainsi il fait l'éducation de l'homme, redressant chaque tort à mesure qu'il se présente. Il donne son opinion sur les cas particuliers et les faits isolés. Cette manière de penser et de juger se reflète dans sa manière d'écrire. Il écrit non pour laisser un édifice, mais pour donner son opinion sur tel ou tel sujet qui s'est présenté à sa pensée. Il abandonne à d'autres la gloire d'élever un monument philosophique, car souvent il considère la gloire humaine comme une vanité; mais ce qu'il ne considère pas comme vaines et frivoles, ce sont les erreurs et les méchancetés humaines : il sait qu'il doit les combattre, et que la première vérité, c'est de détruire l'erreur. Il est content lorsqu'il a exprimé une pensée, découvert un sentiment, jeté un simple aphorisme. Il écrit un peu à bâtons rompus, sans ensemble comme sans système, ne s'inquiétant pas de l'ensemble, mais bien plutôt du détail. On a reproché à Shakespeare de manquer d'unité; il a vraiment bien autre chose à faire : il faut que toutes ses observations prennent place dans son œuvre, et pour cela il créera dans ses tragédies des épisodes sans rapports immédiats avec le sujet, des personnages secondaires, uniquement pour vérifier une ou deux observations, pour mettre en lumière une ou deux maximes. La méthode du sage est simple : elle consiste à se confier à sa pensée et à sa nature. La spontanéité a le pas chez lui sur la méditation. Ce n'est point l'absence d'éducation et de culture qui détermine cette spontanéité de conception. Ce qui l'explique, c'est l'habitude de penser habituellement et continuellement. Alors les idées se présentent en foule et sans efforts : elles s'appuient les unes sur les autres sans logique apparente, mais au fond avec un enchaînement d'autant plus naturel qu'il est le fruit d'une longue série de méditations. La plante donne sans interruption ses

feuilles, ses boutons et ses fleurs, car elle a pris sa force et sa séve dans ces soins que lui ont prodigués les travaux latens de l'esprit. Voilà comment je comprends le sage; Emerson appartient à cette classe de philosophes.

Emerson a toutes les qualités du sage : l'originalité, la spontanéité, l'observation sagace, la délicate analyse, la critique, l'absence de dogmatisme. Il rassemble tous les matériaux d'une philosophie sans parvenir à la réduire en système; il pense un peu au hasard et rêve souvent sans trouver de limites bien fixes où s'arrête cette rêverie. La principale qualité du sage, qui est la critique, est éminente dans Emerson. Il dit dans un de ses essais : « L'homœopathie est insignifiante comme art de guérir, mais d'une grande valeur comme critique de l'hygiène et de la pratique médicale de notre temps. Il en est ainsi du magnétisme, du swedenborgisme, du fouriérisme et de l'église millénienne. Ce sont d'assez pauvres prétentions, mais de bonnes critiques de la science, de la philosophie et du culte du jour. » Les livres d'Emerson sont aussi fort remarquables, non-seulement par la philosophie qu'ils renferment, mais encore par la critique de notre temps. Nos systèmes démocratiques étouffent-ils l'individu au sein des masses, Emerson se lève et proteste hardiment au nom des droits de la personnalité humaine. L'égoïsme nous envahit, la richesse et l'ambition nous sollicitent : Emerson prend l'individu et lui dit : « Crois-en ta pensée. » L'industrie tue l'idéal, elle se promène à travers le monde, le proclamant sa conquête : Emerson, après Jean-Paul qui la flétrit si énergiquement sous le nom d'*artolâtrie*, après Carlyle qui la nomme un *héroïsme sans yeux*, lui reproche de manquer d'amour et lui déclare qu'elle ne sera vivante qu'après avoir banni l'égoïsme de son sein. La manie des voyages nous distrait, les touristes ridicules abondent parmi nous; Emerson baptise les voyages du nom de *paradis des fous*. Nous nous traînons dans l'ornière de l'art; n'osant pas penser d'une manière originale, nous écrivons des biographies et des critiques; Emerson nous invective amèrement : « Pourquoi n'aurions-nous pas un art original, une philosophie d'intuition et non plus de tradition? Nos pères contemplaient Dieu face à face, et nous à travers leurs yeux. Le soleil brille encore aujourd'hui. » Partout il nous montre nos infirmités, et, comme un apôtre du progrès, se lève et semble répéter les belles paroles de Faust : « Le monde des esprits n'est pas fermé. Debout! baigne, disciple, infatigablement ta poitrine féconde dans la pourpre de l'aurore. » C'est un sage; aussi rien ne l'étonne et ne l'effraie; il se moque seulement de notre prétendu bien-être et pense que notre vie pourrait être plus simple et plus aisée que nous ne la faisons. Des hauteurs sereines où il trouve le calme, il regarde notre monde, juge que nous en faisons un enfer, raille nos désespoirs ridicules et nos malheurs volontaires, et

croit qu'il ne serait pas besoin de tant de *grincemens de dents et de mains tordues de rage*. Il est d'ailleurs plein d'équité pour les doctrines et la société qu'il critique; il trouve que les conservateurs ont des principes légitimes, il pense que les *transcendantalistes* pourraient bien avoir raison; il ne fait pas fi de nos doctrines socialistes. Il va chercher ses autorités à travers l'histoire entière de la philosophie, comme Montaigne ses exemples dans les coutumes de tous les peuples, et après avoir écouté ainsi toutes les doctrines modernes avec complaisance et patience, comme un philosophe antique ses serviteurs et ses voisins, il rompt le silence pour nous donner des maximes qu'on dirait sorties tantôt de l'école du Portique, comme celle-ci : « Fais toujours ce que tu as peur de faire; » tantôt des jardins de l'Académie, comme celle-là: « Un ami est un homme avec lequel je puis toujours être sincère. » Quant à lui, il connaît ses devoirs de philosophe, et il se répète pour lui-même le mot de Sidney : « Descends dans ton cœur et écris. »

Emerson, nous l'avons dit, appartient aussi à la famille des sages anciens par certains côtés; il leur ressemble par son audace ou plutôt par sa puissance de concentration, par son caractère. Ceci veut être expliqué. La forme de l'essai est singulièrement propre à recevoir toutes les imaginations fortuites, toutes les rêveries, toutes les pensées hasardées qui sont le partage du moraliste et de l'humoriste. Tout le monde sait ce qu'est devenu l'essai entre les mains de Montaigne. Emerson aussi a jeté ses pensées dans cette forme de l'essai si répandue dans la littérature anglaise, où elle a produit des chefs-d'œuvre; mais, tout en l'employant, il l'a singulièrement modifiée. Qui dit l'essai anglais depuis Addison jusqu'à Hazlitt et Lamb dit l'*humour* avec ses mille saillies, ses détours sans fin, ses pensées imprévues, dit enfin le manque d'unité racheté par la richesse et l'infinie variété des détails. Il y a dans Emerson un art de composition qui le distingue des autres moralistes. Chacun de ses essais abonde en détails et en observations; mais, arrivé à la fin du chapitre, on découvre très bien l'harmonie sous cet apparent désordre. Ce qui leur imprime cette unité, c'est le caractère de l'écrivain. « Ces essais, dit Carlyle, sont les soliloques d'une ame vraie. » Nous ne croyons pas en effet qu'Emerson écrive pour faire parade de sagacité et de science; ce ne sont pas seulement ses imaginations et ses pensées qu'il nous donne, c'est encore son caractère. Il unit la pénétration du critique, la finesse du moraliste à la ténacité de l'apôtre et à l'audace du prédicant puritain. Voilà en quoi il se rattache à la lignée des sages antiques : il a de ceux-ci la force et le caractère; il a des sages modernes la prudence et la rêverie.

En vertu de cette double parenté, Emerson est à la fois un moraliste et le créateur d'une philosophie morale. Par sa ressemblance avec cette famille d'esprits dont Montaigne est le père, il est un moraliste; par sa

ressemblance avec les sages de l'antiquité, il tend à ériger ses méditations en doctrines, à en tirer en quelque sorte une philosophie morale. Il convient de définir exactement ces deux termes, afin de distinguer les deux caractères du talent d'Emerson. La philosophie morale cherche à établir l'immuable dans ce qui est instable, l'éternel dans le passager, la règle au milieu de l'anarchie des passions humaines; elle élève la vie humaine à la hauteur de l'absolu, elle fait de la sagesse la science de la vie. Les moralistes, au contraire, sont ceux qui se plaisent essentiellement au phénomène et au passager, ceux que cette variété infinie de faiblesses et de désirs attire, qui comptent, expliquent et recherchent les plus secrètes corruptions du cœur, les plus subtils tourmens de l'esprit, les innombrables défaillances de l'ame : La Rochefoucauld, La Bruyère, Addison. Il y a beaucoup du moraliste dans Emerson, et, si l'on pouvait prophétiser sur des choses aussi pleines de hasards que les transformations du talent, je dirais qu'il viendra un jour où le philosophe s'effacera chez Emerson derrière le moraliste. Déjà, dans ses derniers essais, la transformation est presque accomplie.

Cette philosophie morale nous suggère une réflexion que nous ne pouvons écarter, et qui se rattache en plus d'un point à notre sujet. Une philosophie purement morale est un mauvais augure pour le temps où elle apparaît; elle indique une époque troublée, indécise, pleine d'hésitation. Le penseur détourne les yeux de la société qui l'entoure, parce qu'il ne sait pas bien au juste où elle va; il se renferme en lui-même, espérant au moins qu'il pourra trouver plus facilement le but où l'homme isolé de la foule, l'individu doit tendre. Dans les sociétés stables et solidement établies au contraire, les doctrines métaphysiques règnent, et les conséquences morales en découlent tout naturellement. Avant de penser à notre terre, on pense à l'univers; avant de penser à l'humanité, on pense à ce qui est en dehors d'elle. Alors les principes métaphysiques précèdent les principes de morale, les engendrent et leur commandent. C'est quand l'homme ne trouve rien à critiquer à sa situation ni à sa vie qu'il cherche à résoudre les éternels problèmes du principe des choses, de la création, de l'infini. Le penseur et la société vivant l'un et l'autre dans la régularité et l'ordre recherchent les questions qui reposent sur l'ordre et la régularité; la science et l'homme sont en rapport immédiat. La philosophie morale, au contraire, n'est jamais l'œuvre d'une époque satisfaite d'elle-même; elle est une sorte de reproche de la conscience; elle ressemble à un remords. Elle est comme une justification ou une condamnation, comme un plaidoyer pour ou contre. Lorsqu'une philosophie purement morale se présente, il faut que l'homme et la société aient quelque chose à se reprocher; il faut que l'homme ait perdu ou du moins oublié le vrai sens de ses devoirs, puisqu'il faut qu'on le lui rappelle; il faut qu'il ait exagéré quel-

que principe ou qu'il en ait obscurci quelque autre. Cette pensée est suggérée par la lecture de chaque page d'Emerson.

Quelle place doivent occuper parmi les livres philosophiques les *Essais* d'Emerson? Les *Essais* de Montaigne ont été nommés le bréviaire des honnêtes gens, c'est-à-dire un de ces livres dont l'homme honnête doit lire chaque jour quelques pages. Les *Essais* d'Emerson peuvent être lus moins fréquemment; c'est le soir, lorsque la conversation devient sérieuse et élevée, qu'on peut les apprécier. Hazlitt, le spirituel critique, l'étincelant humoriste, a fait un livre intitulé *Table Talk* (conversations de table). Ce sont des essais brillans et pleins de verve sur les sujets les plus divers, sur des sonnets de Milton, sur un paysage du Poussin, sur la peinture, sur la lecture des vieux livres, etc. Eh bien! il me semble que les *Essais* d'Emerson pourraient s'appeler le *Table Talk* des philosophes. Nul livre n'est mieux fait pour être lu par une réunion de penseurs, pour leur apporter de nombreux sujets de discussion, pour élever et pour animer leurs entretiens. Emerson a écrit le *Table talk* des sages; Hazlitt nous a donné le *Table Talk* des artistes et des poètes.

Si, comme philosophe, Emerson appartient à la famille des moralistes modernes et des sages anciens, comme écrivain, il est par excellence un de ces *esprits rares* qui apparaissent dans les littératures, quelquefois pour tenir la place des génies créateurs, quelquefois pour les seconder ou pour tenter des voies nouvelles. Les deux noms de Thomas Carlyle et de Henri Heine indiqueront suffisamment de quelle classe d'esprits nous voulons parler. Ces deux hommes s'élèvent certainement bien au-dessus du niveau intellectuel de leur pays, comme Emerson au-dessus de la littérature américaine. Je ne crois pas qu'on puisse attribuer les dons du génie à ces deux écrivains, et cependant on conviendra que ce sont deux esprits bien difficiles à trouver et à remplacer. Un de leurs mérites est de pouvoir créer et penser d'une manière originale au milieu des hommes de génie et après eux. Généralement, de tels hommes suppléent à la puissance par l'originalité; ils ne font pas la gloire d'une littérature, mais ils la prolongent; ils ne font pas faire de grands pas à la société, mais ils continuent à tenir son intelligence en haleine. Ils maintiennent la vie intellectuelle, voilà leur véritable gloire. Dans le même siècle que Voltaire, Jean-Jacques et Montesquieu, Diderot, esprit rare s'il en fut, ajoute encore à la gloire philosophique du XVIII[e] siècle. Après la grande génération qui, en Allemagne et en Angleterre, a marqué si glorieusement le commencement de ce siècle, Henri Heine et Thomas Carlyle maintiennent, l'un le mouvement poétique et politique de l'Allemagne, l'autre les traditions de l'*humour* anglaise et de l'esprit protestant.

Ces *esprits rares*, parmi lesquels nous plaçons Emerson, n'ont pas

cette éloquence qui naît d'une pensée forte et continue; mais ils ont l'éloquence de l'instinct, si je puis dire, une éloquence essentiellement capricieuse. Ce ne sont que des éclairs, mais des éclairs continuels qui naissent les uns des autres, engendrés par la chaleur de l'imagination. Si je pouvais me servir de ces expressions scientifiques, je dirais que l'électricité domine chez eux les autres agens de la vie. Le hasard de la pensée les maîtrise; ils s'abandonnent à ces fortuites combinaisons d'idées et d'images fournies par la mémoire et l'imagination, à cette éloquence imprévue, à cette verve entraînante que seul le génie sait contenir. C'est aussi le hasard de la pensée qui entraîne Emerson; mais, chez lui, cet abandon n'a rien de dangereux. Le moraliste américain peut se confier au courant de ses rêveries avec la certitude de ne jamais perdre de vue ni le but à atteindre, ni le chemin parcouru. Le flot de sa méditation monte lentement, mais il ne dévie et ne s'abaisse jamais. Lorsque je lis un poète, un orateur, un philosophe, je distingue ordinairement le moment où il va prendre son essor pour devenir éloquent. Il y a alors un mouvement inattendu, comme une excitation imprimée à l'imagination afin qu'elle puisse s'élancer, un effort souvent factice, un coup d'aile. Chez Emerson, il n'y a rien de pareil. Sa pensée s'élève sans effort et sans bruit, graduellement et sans précipitation; il arrive à l'éloquence sans qu'on se soit aperçu qu'il allait l'atteindre. Une fois arrivé à une certaine hauteur, il s'arrête et se place dans une sorte de région intermédiaire entre la terre et le ciel; aussi sa philosophie évite-t-elle les inconvéniens du mysticisme et les lieux communs de la morale ordinaire. Un enthousiasme qui n'est pas de l'exaltation, une sorte d'élancement qui n'est pas du désir, une contemplation qui n'est pas de l'extase, une imagination toute de l'ame teinte des reflets les plus purs de la nature, le soutiennent dans cette sphère intermédiaire entre le monde visible et l'infini. D'en haut il voit l'humanité, il entend les derniers bruits de la terre, devenus plus purs à mesure qu'ils montaient, et il contemple sans éblouissement la lumière du ciel. Il y a un mot qui revient souvent dans ses *Essais :* « Je crois à l'éternité. » Et effectivement, ses écrits semblent porter l'empreinte de cette croyance; une lumière venue d'en haut en éclaire toutes les parties d'une égale lueur. Pas d'éblouissemens comme chez les mystiques, pas de teintes d'aurore, de clair-obscur, de crépuscule, et de tous ces effets du style moderne, mais une lumière bienfaisante et salutaire propre à faire germer et mûrir la pensée, car c'est un reflet de la lumière morale. Un passage sur la beauté morale que j'extrais de son opuscule intitulé *Nature* fera mieux apprécier ce qu'il y a d'élévation digne et austère dans cette pensée sans vulgarité comme sans enflure.

« La présence de l'élément spirituel est essentielle pour la perfection de la

beauté de la nature. La haute et divine beauté, qui peut être aimée sans mollesse, est celle que nous trouvons unie à la volonté humaine et qui n'en peut être séparée. La beauté est la marque que Dieu imprime sur la vertu. Chaque action naturelle est gracieuse. Chaque action héroïque est de plus bienséante, et force le lieu où elle s'accomplit et les spectateurs à resplendir autour d'elle. Les grandes actions nous enseignent que l'univers est en cela la propriété de chaque individu. Toute créature rationnelle a la nature entière pour son douaire et son domaine. La nature est à l'homme s'il le veut. Il peut se séparer d'elle; il peut se retirer dans un coin et abdiquer son royaume, comme la plupart des hommes le font; mais par sa constitution il est enchaîné au monde. Il tire le monde à lui en proportion de l'énergie de sa volonté et de sa pensée. « Toutes les choses au moyen desquelles les hommes naviguent, construisent et labourent, obéissent à la vertu, » dit un ancien historien. « Les vents et les vagues sont toujours du côté du plus habile navigateur, » dit Gibbon. Ainsi du soleil, de la lune et de tous les astres du ciel. Lorsqu'une noble action est accomplie par hasard dans une scène d'une grande beauté naturelle; lorsque Léonidas et ses trois cents martyrs mettent tout un jour à mourir, et que le soleil et la lune viennent l'un après l'autre les contempler dans l'étroit défilé des Thermopyles; lorsqu'Arnold de Winkelried recueille dans son flanc une gerbe de lances autrichiennes pour ouvrir la ligne à ses compagnons, au milieu des hautes Alpes, sous l'ombre de l'avalanche : est-ce que ces héros n'ajoutent pas la beauté de la scène à la beauté de l'action? Lorsque la barque de Colomb approche du rivage américain, que le bord de la mer se garnit de sauvages sortant de leurs huttes de roseaux, que la mer s'étend par derrière et les montagnes pourprées de l'archipel indien tout autour, pouvons-nous séparer l'homme de la peinture vivante? Est-ce que le Nouveau-Monde, avec ses bosquets de palmiers et ses savanes, ne l'enveloppe pas comme d'une belle draperie? Toujours d'une même façon, la beauté naturelle consent à s'effacer et enveloppe les grandes actions. Lorsque sir Harry Vane fut amené à la Tour, assis dans un tombereau, pour souffrir la mort comme champion des lois anglaises, quelqu'un de la multitude s'écria : « Vous n'avez jamais eu un siége aussi glorieux! » Charles II, pour intimider les citoyens de Londres, fit traîner à l'échafaud le patriote lord Russell dans une voiture ouverte parmi les principales rues de la ville. Pour me servir du simple récit de son biographe, « la multitude s'imagina qu'elle voyait la liberté et la vertu assises à ses côtés. » Parmi les objets les plus sordides, un acte véridique ou héroïque semble attirer à lui le ciel comme son temple, et le soleil comme son flambeau. La nature étend ses bras pour étreindre l'homme, pourvu que nos pensées soient d'une grandeur égale à la sienne. Volontiers elle sème sous ses pas la rose et la violette, et courbe les lignes de sa grandeur et de sa grace pour la décoration de son enfant chéri. Un homme vertueux est en unisson avec les mœurs de la nature et se fait la figure centrale du monde visible. Homère, Pindare, Socrate, Phocion, s'associent eux-mêmes dans notre mémoire avec la géographie et le climat de la Grèce. Les cieux visibles et la terre sympathisent avec Jésus. Dans la vie commune, quiconque a vu un homme d'un puissant caractère et d'un heureux génie aura remarqué avec quelle aisance il attire à lui les choses qui l'entourent; — les personnes, les opinions, le jour, la nature, deviennent les serviteurs de l'homme. »

Emerson ne s'élève pas moins haut quand il vient à parler de l'histoire :

« L'esprit humain écrit son histoire et doit la lire. Le sphinx doit résoudre sa propre énigme. Si toute l'histoire est dans un homme, elle peut être toute expliquée par l'expérience individuelle. Il y a une relation entre les heures de notre vie et les siècles du temps. Comme l'air que je respire est tiré des grands réservoirs de la nature, comme la lumière qui tombe sur mon livre vient d'une étoile distante de cent millions de milles, comme le poids de mon corps dépend de l'équilibre des forces centrifuge et centripète, ainsi les heures devraient être instruites par les âges, et les âges expliqués par les heures. Chaque individu est une incarnation de l'esprit universel. Toutes les propriétés de cet esprit s'accordent en lui. Chaque pas dans l'existence privée jette une lumière sur ce qu'ont accompli les grandes masses des hommes, et les crises de la vie se rapportent aux crises nationales. Chaque révolution fut d'abord une pensée privée, et, lorsque la même pensée se présentera à un autre homme, il aura trouvé la clé du siècle. Chaque réforme fut d'abord une opinion particulière, et, lorsque de nouveau elle deviendra une opinion particulière, la solution du problème sera trouvée. Le fait raconté doit correspondre à quelque chose en moi pour être croyable ou seulement intelligible. Lorsque nous lisons, nous devons nous faire Grecs, Romains, Turcs, prêtre, roi, martyr et bourreau; nous devons rattacher ces images à quelque réalité cachée dans notre expérience secrète, sinon nous ne verrons rien, nous n'apprendrons rien, nous ne retiendrons rien. Ce qui est arrivé à Asdrubal et à César Borgia est une *illustration* de la puissance et des dépravations de l'esprit, aussi bien que ce qui nous est arrivé. Chaque nouvelle loi, chaque mouvement politique a son sens en vous. Regardez chacune de ces lois et dites : « Ici est une de mes pensées. Sous ce masque fantastique, odieux ou gracieux, ma nature de Protée se cache. » Ceci remédie au défaut de la trop grande proximité de nos propres actions et les jette dans la perspective. De même que l'écrevisse, le scorpion, la balance, perdent leur bassesse lorsqu'ils sont suspendus au-dessus de ma tête comme signes du zodiaque, ainsi je puis voir sans passion mes propres vices dans les personnes éloignées de Salomon, d'Alcibiade et de Catilina. »

Il y a chez Emerson un sentiment de la nature exquis et pénétrant plutôt que large. Ne cherchez pas dans ses essais les grands sentimens à la Jean-Jacques et les enthousiasmes à la Diderot. Le sentiment qu'il éprouve pour la nature tient de la sympathie plus que de l'amour. Quand il entre sous ses ombrages, c'est pour rafraîchir son front et distraire sa pensée. Ces promenades, ces contemplations, lui apparaissent comme autant de bains salutaires pour l'ame et le corps, qui se retrempent dans l'air extérieur et regagnent en regardant le ciel l'énergie perdue dans la lutte de chaque jour. C'est le côté religieux de la nature qui l'attire et lui fait rencontrer, en les adoucissant, les images bibliques : « Si un homme vit avec Dieu, sa voix deviendra aussi douce que le murmure du ruisseau et le frémissement de la moisson. » Tout ce que la nature a d'immatériel, la grace, la fraîcheur, le parfum, l'har-

monie, Emerson le sent vivement et le répand dans ses pages. On croit y surprendre le murmure de la moisson quand elle se courbe sous le vent, l'odeur du pin résineux, le bourdonnement des insectes. Il y a là vraiment un sentiment original; la contemplation est pour le moraliste américain l'*hygiène de l'ame*. On a rappelé, à propos d'Emerson, le nom d'Obermann. Je ne crois pas qu'il y ait entre eux le moindre rapport. Emerson, fort de sa conviction morale, voit tout en bien et dit que la nature *affirme toujours un optimisme, jamais un pessimisme*. Obermann, tournant partout ses regards ennuyés, ne rencontre que lassitude et dégoût, comme un malade qui, voyant tout en jaune, affirmerait que sa perception est la seule vraie. L'un, plein de santé, est solitaire par force de caractère; l'autre, languissant, phthisique, est solitaire par faiblesse de cœur et lâcheté morale.

La sympathie religieuse d'Emerson pour la nature se montre surtout dans ses poésies. Il s'en exhale comme un parfum de fleurs sauvages. Tous les bruits légers, toutes les notes confuses que le calme des forêts permet d'entendre, vibrent dans les paroles mélodieuses qu'Emerson adresse au vert silence des solitudes. Quelquefois, mais trop rarement, sa pensée joue avec le vent, erre dans l'espace, et va chercher dans les régions lointaines les pénétrans parfums d'Hafiz et de Saadi, ou les âpres odeurs des bruyères du Nord. Ordinairement ses vers ne traduisent qu'un seul sentiment, qu'un seul culte, celui de la solitude. Les personnages et les interlocuteurs du poète américain sont les arbres, les rochers, les nuages, qui semblent lui raconter les histoires des temps qu'ils ont vu s'envoler. Sous ces ombrages le sage a trouvé son Élysée, le puritain a trouvé son Éden biblique. Il y a de la lumière et de la couleur dans ses vers, mais c'est cette lumière qui n'appartient qu'aux solitudes sombres et aux bois épais, cette lumière que les Anglais expriment parfaitement par ces mots : *Sunny woods*, *sunny groves* (bois brillans de soleil). Ce mot, qui manque dans notre langue, me semble exprimer admirablement cette lumière qui, pénétrant dans les bois malgré le feuillage et l'ombre, s'y concentre et y séjourne dorée, paraît palpable et saisissable, et n'a rien de la blancheur de la lumière supérieure. *Sunny solitudes*, dit Emerson en s'adressant à ses bois chéris. *Sunny soliloquies*, pourrions-nous dire aussi des inspirations du philosophe et des rêveries du poète. Lui-même, en une de ses plus jolies pièces, trace le portrait d'un homme qui vit en quelque sorte dans l'intimité de la nature, et nous donne ainsi la personnification de sa muse.

« La science que cet homme regarde comme la meilleure semble fantastique aux autres hommes. Amant de toutes les choses vivantes, il s'étonne de tout ce qu'il rencontre, il s'étonne surtout de lui-même. — Qui pourrait lui dire ce qu'il est, et comment, dans ce nain humain, se rencontrent les éternités passées et futures?

« J'ai connu un tel homme, un voyant des forêts, un ménestrel de l'année na-

turelle, un devin des ides printanières, un sage prophète des sphères et des marées, un véridique amant qui savait par cœur toutes les joies que donnent les vallées des montagnes. Il semblait que la nature ne pouvait faire naître une plante dans aucun lieu secret, dans la fondrière éboulée, sur la colline neigeuse, sous le gazon qui ombrage le ruisseau, par-dessous la neige, entre les rochers, parmi les champs humides connus du renard et de l'oiseau, sans qu'il arrivât à l'heure même où elle ouvrait son sein virginal. C'était comme si un rayon de soleil lui eût montré cette place et lui eût raconté la longue généalogie de la plante. On eût dit que les brises l'avaient apporté, que les oiseaux l'avaient enseigné et qu'il connaissait par intuition secrète où dans les champs lointains croissait l'orchis. Il y a dans les campagnes bien des choses que l'œil vulgaire ne découvre pas; tous ses aspects, la nature les dévoilait pour plaire à ce sage promeneur et pour l'attirer à elle. Il voyait la perdrix faire tapage dans les bois, il écoutait l'hymne du matin de la bécasse, il découvrait les brunes couvées de la grive, le sauvage épervier s'approchait de lui. Ce que les autres hommes n'entendent qu'à distance, ce qu'ils épient dans l'obscurité du hallier se dévoilait devant le philosophe et semblait venir à lui à son commandement... »

Il est impossible de mieux surprendre tous les secrets de la solitude, de mieux exprimer le sentiment de liberté qu'elle fait naître. Faut-il l'avouer cependant? il semble que ces beautés de la nature manquent de quelque chose d'essentiel; nous sommes comme inquiets d'une absence trop prolongée. Ce qui est absent, c'est la vie humaine et la réalité. Sans doute ce sentiment de la solitude sort d'un cœur pénétré d'humanité, sans doute cette nature est pleine de réalité; mais ce sentiment sort du cœur pour s'abdiquer, et cette nature elle-même s'idéalise dans un ordre métaphysique, se fond en nuages mystiques, s'épure jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'elle que le parfum et l'harmonie. Alors nous découvrons pourquoi la nature attire Emerson : c'est qu'il peut au milieu d'elle penser et rêver à son aise, c'est qu'il aime à pénétrer les lois secrètes, à réfléchir sur les causes qui la soutiennent et l'animent. Le caractère de la poésie d'Emerson est métaphysique ou mieux, symbolique. Tant qu'il est soutenu dans ses promenades par un élan vers la solitude, il est poète; mais a-t-il trouvé un lieu assez écarté et une place bien disposée pour son repos, aussitôt le philosophe reparaît, et la méditation prend la place de l'hymne.

Nous avons entendu comparer la poésie symbolique à la poésie allégorique; la comparaison est fausse. La poésie allégorique revêt d'un corps une pensée abstraite et ne parvient à produire qu'un automate. Le symbole est au contraire le corps, la forme, l'apparence d'une pensée inconnue. Ces apparences flottent sous nos yeux brillantes et colorées comme des illusions, et l'esprit, flottant avec elles, se perd en conjectures sur cette idée, sur cette réalité mystérieuse et cachée. Aussi la poésie symbolique a-t-elle comme un caractère occulte et cabalistique. Deux charmantes strophes d'Emerson montrent comment il sait symboliser une idée métaphysique. Il veut montrer que chaque objet est

inséparablement uni à la nature entière, que chaque individu est lié à toute l'humanité.

« Je la croyais descendue du ciel, la note du moineau chantant à l'aurore sous les rameaux de l'aulne; sur le soir j'emportai l'oiseau dans son nid à ma demeure. Il chante encore sa chanson, mais aujourd'hui elle ne me plaît pas, car je n'ai pas pu apporter avec moi la rivière et le ciel. Il chantait à mon oreille, mais eux chantaient à mon œil. Les délicats coquillages couvraient le rivage, les bulles de la dernière vague jetaient de fraîches perles sur leur émail, et le tintement de la mer sauvage les félicitait de s'être réfugiés vers moi. J'enlevai les herbes marines, j'essuyai l'écume, et j'apportai à ma demeure ces trésors maritimes; mais ce sont maintenant de pauvres objets infects et tristes à voir. Ils ont laissé leur beauté sur le rivage, avec le soleil, le sable et le sauvage tumulte des vagues.

« L'amant épiait sa gracieuse fiancée lorsqu'elle se dérobait au milieu de ses compagnes virginales; il ne savait pas que ce qui l'attirait le plus dans sa beauté était uni à ce chœur blanc comme la neige. A la fin, comme l'oiseau des bois vient à la cage, la jeune fille est allée habiter son ermitage, mais le gai enchantement s'est évanoui; c'est une charmante femme, mais non pas une fée. »

Cette poésie, et nos citations l'auront prouvé, n'est en quelque sorte qu'un prélude à la philosophie d'Emerson. Si gracieux que soit ce prélude, ce n'est point là, il faut bien le dire, la partie vraiment importante de son œuvre. Après avoir contemplé dans ses traits généraux la physionomie du penseur et du poète, on veut connaître la doctrine qui se traduit tour à tour chez Emerson sous la forme lyrique et dans la libre prose de l'essai.

II.

Le lecteur européen qui ouvre les volumes d'Emerson ne peut se défendre d'une première impression de surprise. Tous les noms des philosophes anciens et modernes sont cités pêle-mêle par le moraliste américain, comme s'ils exprimaient la même opinion. Sceptiques et mystiques, rationalistes et panthéistes, sont à côté les uns des autres. Schelling, Oken, Spinoza, Platon, Kant, Swedenborg, Coleridge, se rencontrent dans la même page. Dans ce pays de la démocratie, tous les penseurs paraissent frères. Ce pêle-mêle donne aux doctrines européennes une trompeuse apparence d'unité. Aux yeux d'Emerson, la distance efface les différences et les réunit toutes dans la même lumière. Faut-il s'en étonner? L'antiquité aujourd'hui nous apparaît belle et calme; croyez-vous qu'il n'y ait pas là-dessous quelque erreur? croyez-vous que dans l'antiquité il n'y ait pas eu des âpretés de polémique, du retentissement et du bruit dans les écoles, des controverses pleines de haines (1), de fougueux enthousiasmes, — des dissidences? Mais le temps

(1) Je ne prendrai qu'un exemple. Lisez, dans le premier livre de la *Métaphysique*, le jugement qu'Aristote porte sur Platon.

a passé et a détruit les polémiques, le bruit des contemporains, les enthousiasmes d'un moment, ne laissant subsister que le fond immortel de ces systèmes de l'antiquité, la vérité et la beauté. Faut-il s'étonner que l'éloignement des lieux produise sur le solitaire du Massachusetts le même effet que produit sur nous l'éloignement des temps? Emerson voit les œuvres de nos philosophes marquées simplement du sceau de la vérité et du génie humain, et non pas frappées au coin du *genius loci*.

Il n'y a guère qu'une question qui soit posée dans les livres d'Emerson : Quelle part doit-on faire à la personnalité humaine? Le développement, l'éducation, les droits de l'individu, sa légitime influence sur la société, voilà toute la philosophie d'Emerson. C'est à l'individu qu'Emerson rapporte tout; c'est pour lui que la poésie tresse des guirlandes; c'est pour sa santé et la joie de ses yeux que la nature déploie ses richesses variées; c'est pour sa gloire et son repos que les hommes écrivent, combattent et font des lois. Il a poussé à l'extrême ce principe, si bien que, le livre une fois fermé, on se demande dans quel système il finira par tomber. Deux écueils sont là à ses côtés : le mysticisme et le panthéisme. Les évitera-t-il toujours? Il peut tomber dans le mysticisme par cette extension donnée au développement de l'individu qui, détruisant la nature et l'humanité, laisse l'homme seul avec l'ame suprême (*over soul*) au milieu des illusions du monde. Qu'en faut-il penser? Sera-t-il toujours puritain, ou bien, comme le Faust de Goethe, évoquera-t-il les siècles passés et pénétrera-t-il les secrets de la nature pour se donner le spectacle de la vie universelle?

Mais enfin le principe est excellent en lui-même, et Emerson devait le choisir pour trois motifs : 1° à cause de ses opinions personnelles, 2° à cause de la situation religieuse des États-Unis, 3° à cause du gouvernement américain. A cause de ses opinions personnelle, avons-nous dit : quelles sont les opinions politiques et religieuses d'Emerson? à quel parti appartient-il?

« Des deux grands partis politiques qui divisent l'Amérique à cette heure (dit-il) je répondrai que l'un a la meilleure cause et que l'autre possède les meilleurs hommes. Le philosophe, le poète, l'homme religieux, souhaiteront de voter avec le démocrate pour le libre commerce, le suffrage universel, l'abolition des cruautés légales, et pour faciliter de toute manière, aux jeunes et aux pauvres, l'accès aux sources de la richesse et du pouvoir; mais rarement ils peuvent accepter, comme représentans de ces libéralités, les personnes que leur présente le parti populaire. Elles n'ont pas au cœur les fins qui donnent à ce mot de démocratie l'espérance et la vertu qu'il renferme. L'esprit de notre radicalisme américain est destructeur et sans élans, il n'a pas d'amour, il n'a pas de fins divines et ultérieures, il est destructeur simplement, sans haine et égoïsme. D'un autre côté, le parti conservateur, composé des hommes les plus modérés, les plus cultivés, les plus capables de la nation, est timide et se contente simplement d'être le défenseur de la propriété; il ne venge aucun droit, il n'aspire à

aucun bien réel, il ne flétrit aucun crime, il ne propose aucune police généreuse, il ne construit pas, n'écrit pas, ne chérit pas les arts, il n'anime pas la religion, n'établit pas d'écoles, n'encourage pas la science, n'émancipe pas l'esclave, ne fraternise pas avec le pauvre, l'Indien ou l'émigrant. D'aucun de ces deux partis, une fois au pouvoir, on ne doit attendre quelque bienfait proportionné aux ressources de la nation, pour la science, l'art ou l'humanité. »

Voilà une explication franche, sans hésitation, et qui sépare Emerson de ces deux partis à la fois. Croit-il davantage à la philanthropie? Il succombe souvent, dit-il, et donne son dollar; « mais ce n'est qu'un méchant dollar. » Croit-il aux sociétés religieuses? Il s'est séparé de son église. Quant aux *mortes sociétés bibliques*, comme il les appelle, il n'en tient aucun compte. C'est un homme qui n'est d'aucun parti, d'aucune église, d'aucune opinion accréditée en Amérique. Ses opinions sont donc toutes personnelles et individuelles. A quoi et à qui croit-il? A lui. De la position d'Emerson au milieu des partis et des systèmes américains découlera tout naturellement sa philosophie. Il n'appartient à aucun parti; de là résultera, soyez-en sûr, la protestation en faveur de l'individu contre la multitude.

Le second motif qui décide Emerson à élever l'individu au-dessus de la société, c'est la situation religieuse de l'Amérique. Y a-t-il en Amérique une religion qui réunisse les masses? Il n'y en a point. Le protestantisme, en se décomposant en une foule de sectes, tend de plus en plus à faire éclore des religions qui sont celles de quelques individus. Cependant il y a un lien qui rapproche toutes ces sectes, c'est l'esprit puritain. Je m'étonne qu'on n'ait pas déjà fait cette observation. S'il arrivait qu'un jour il y eût (chose fort désirable) un pays où le sentiment religieux dominât sans que la croyance intime, personnelle de chacun fût inquiétée par ce sentiment, ce pays serait les États-Unis. L'esprit religieux qui réunirait ainsi tous les cœurs, en laissant à l'individu ce qu'on peut appeler son opinion dogmatique, serait l'esprit puritain. Un même cœur, un esprit différent, comme un immense sacrifice où, réunis ensemble, brûleraient les encens et les parfums les plus divers, voilà l'idéal d'Emerson; c'est aussi l'idéal du puritanisme.

En faisant du développement et de l'éducation de l'individu la base de sa philosophie, en disant à l'individu : « Crois en toi, » Emerson revient aussi, qu'il le sache ou non, au principe posé par Descartes, l'autorité du sens individuel. Descartes et Emerson n'ont pas la moindre ressemblance entre eux; mais ils sont dans une situation identique. Emerson est le premier philosophe américain, comme Descartes le premier philosophe moderne. Lorsque Descartes vint fonder sa philosophie, il écarta tous les livres, rejeta toutes les traditions; lui aussi crut en lui-même. Il avait affaire à la scolastique; il ne voulait plus de ses explications de physique et de ses débris de logique. Emerson aussi a affaire à une sorte de scolastique. Il y a dans son pays je ne sais com-

bien de sectes, toutes ayant des explications différentes, des commentaires ridicules, une exégèse risible, des liturgies souvent fort équivoques. Descartes avait affaire à des scolastiques logiciens, aristotéliciens; il fonda une métaphysique. Emerson a autour de lui des scolastiques religieux; quelle philosophie peut-il créer? Une philosophie morale.

Le troisième motif qui a pu diriger Emerson dans le choix de sa doctrine, c'est le gouvernement même des États-Unis. Les tendances d'Emerson sont certes très démocratiques; il estime même que la démocratie est le gouvernement qui convient le mieux à l'Amérique. On pourrait s'étonner alors de cette philosophie créée au profit de l'individu. Réfléchissons cependant. Au milieu de cette foule d'intérêts, de passions et de contradictions, où reposer nos yeux? Au milieu de ce tourbillon où trouver un cœur tranquille? Sur quelle base fixe élèverons-nous une philosophie? Les masses sont admirables sans doute lorsqu'elles sont unanimes, parce qu'alors elles agissent comme un seul individu; mais est-ce à la foule qu'on peut s'adresser tout d'abord? Emerson a eu sous les yeux les agitations, les fluctuations de la multitude, et c'est pour l'individu qu'il a écrit.

Emerson prend l'individu et lui dit : «Crois en toi.» Crois en toi avec la force d'un homme et la confiance d'un enfant. Pas de dédain pour soi-même, pas de timidité, de recherche infructueuse dans les œuvres d'autrui. Évitez de recevoir d'un autre votre conviction. Avez-vous peur de vous isoler des autres hommes? Mais croire que ce qui est vrai pour soi est vrai pour tous les autres, cela est le génie. N'imitons donc jamais, car *rien n'est plus sacré que l'intégrité de notre propre esprit; c'est ce qui nous conquiert le suffrage du monde.* Les récompenses de cette confiance en soi sont l'originalité et l'honnêteté, et en effet plus on est original et plus on est sincère, moins on imite et plus on est honnête. En conservant l'intégrité de son esprit, on est l'ennemi du mensonge, et l'humanité vous honore précisément parce que vous n'avez sacrifié à l'estime d'aucun homme en particulier. Parler pour n'être pas combattu, écrire pour éviter la critique, est une triste chose. C'est un pitoyable contrat passé avec les hommes que de céder une partie de sa conviction pour n'être pas tourmenté sur l'autre moitié. La pensée n'a pas été donnée à l'homme pour plaire aux pensées d'autrui et caresser ses habitudes. *Mais, cependant,* ce sont des mots nés de la politesse et de l'urbanité, inventés pour éviter les contradictions et tourner les difficultés. La volonté n'a dans son vocabulaire que deux mots : *oui* et *non*. Le *oui* ne doit pas hésiter, le *non* ne doit pas reculer.

La confiance en soi est donc le principe de la morale d'Emerson. Pour arriver à cette confiance en soi, deux qualités sont requises, la *non conformité* et la *non persistance :* la *non conformité*, c'est-à-dire qu'il ne faut pas craindre de heurter les préjugés du monde et ses prétentions à mieux connaître votre devoir que vous. Comme l'ami de Jean-

Jacques, qui répétait toujours en matière de morale : « Je ne suis chargé que de moi seul, » Emerson répète sans cesse : « Croyez-en votre pensée, sans vous inquiéter de ce que pensent les autres. Ne redoutez pas non plus de passer pour *non persistant* dans votre opinion. Vouloir être toujours conséquent avec soi-même, c'est vouloir rattacher par des sophismes ce qui est et ce qui fut. Si vous ne croyez plus à votre opinion d'hier, rejetez-la; si une nouvelle pensée s'offre à vous, acceptez-la. « Ah! s'écrieront les vieilles ladies, vous serez bien sûr alors de n'être pas compris. « N'être pas compris! c'est le mot d'un fou. Est-il si mauvais déjà de n'être pas compris? Pythagore ne fut pas compris, et Socrate, et Jésus, et Luther, et Copernic, et Galilée, et Newton, et chaque pur et sage esprit qui jamais prit chair. Être grand, c'est n'être pas compris. » Emerson dirait volontiers avec Pascal que c'est une sotte chose que la coutume, « que cette maîtresse d'erreur que l'on appelle fantaisie et opinion; » mais il va plus loin que Pascal. La coutume doit être suivie, selon Pascal, tant qu'elle n'attaque pas le droit naturel et divin. Il faut éviter de suivre la coutume, selon Emerson, tant qu'elle contrarie notre opinion individuelle et naturelle. « Quel cas font de la coutume les grands génies, les *ames vraies?* s'écrie-t-il; ils l'anéantissent, et c'est pourquoi l'histoire n'est que la biographie de quelques hommes, grands parce qu'ils ont cru en eux. La postérité suit leurs pas comme une procession. *Une institution n'est que l'ombre allongée d'un homme.* »

Quelle est la faculté qui donne cette confiance en soi? Est-ce la volonté? est-ce l'intelligence? Non. D'après Emerson, c'est l'instinct, la spontanéité. Cette confiance en soi n'est pas une force qui dirige, elle est un flot qui entraîne, car qu'est-ce que l'instinct, la spontanéité? Ce sont les forces les plus profondes de notre être, celles dont les sources mystérieuses jaillissent au moment le plus inattendu, que l'analyse ne peut atteindre. Ainsi, cette confiance née de la spontanéité nous mène directement à l'intuition. Porté sur les ailes de la pensée spontanée, nous atteignons à l'être, et en plongeant dans la source de toute existence nous devons oublier nécessairement les temps et les lieux, les choses et les hommes. Cette foi dans la puissance de la spontanéité nous donne la clé de toutes les théories d'Emerson. A la mystérieuse lumière de la pensée spontanée, nous verrons apparaître la nature, série indéfinie d'images et de symboles, l'humanité avec son histoire, suite de fables charmantes ou terribles. Chaque homme arrive ainsi à une révélation individuelle. Est-ce là du panthéisme? est-ce là du mysticisme? Cette théorie touche à l'un et à l'autre à la fois. Néanmoins nous croyons pouvoir dire que le mysticisme d'Emerson est tout simplement un mysticisme puritain. Dans le mysticisme catholique, cette sorte d'intuition est l'effet d'une grace divine, non de l'accomplissement d'un devoir mo-

ral et humain. Retiré loin de la foule et du bruit, au fond d'une cellule ou d'une solitude, l'esprit s'élève par l'extase et touche à l'infini, aux sources de l'être; c'est une grace qui descend d'en haut, opère sur l'esprit et le transporte. Dans Emerson, au contraire, l'individu marche au milieu de la foule; il a un devoir à accomplir : c'est ce devoir humain qui remplace la grace divine. L'individu appuyé sur ce devoir touche à l'infini. Voilà, ce me semble, en quoi cette théorie diffère du mysticisme ordinaire et en quoi elle se rattache au puritanisme. Le puritain ne croit qu'à Dieu et à lui-même; en remplissant son devoir, il touche à Dieu. Emerson se place, comme le puritanisme, entre le stoïcisme et le christianisme. « Suis ta loi, dit le stoïcisme, et tu seras égal aux dieux. » — « Suis ta loi, dit le chrétien, un jour tu iras trouver ton Dieu. » Mais le puritain est courbé sous le devoir, et, d'un autre côté, il croit que compter sur une immortalité future, c'est presque se dégrader. Il dit avec Emerson : « En suivant ma loi, déjà je touche à Dieu. »

L'instinct, la spontanéité, sont donc les facultés divines, selon Emerson, les vrais rapports de l'homme à Dieu. Ces singulières et aveugles facultés jouent un trop grand rôle dans la philosophie d'Emerson pour ne pas nous arrêter un instant. Par cette confiance dans la spontanéité, le philosophe américain adoucit, atténue en quelque sorte l'austérité de la doctrine puritaine. La raison du puritain lui montre la loi, et il la suit aveuglément, fatalement. L'instinct aussi est quelque chose de fatal, mais d'une fatalité plus douce. La raison, forcée d'accomplir son devoir, courbée qu'elle est sous une main de fer, crie souvent, blasphème dans le protestantisme, et semble dire à Dieu : Mon devoir accompli, qu'ai-je à redouter de toi? De là dans la littérature anglaise bien des pages sombres. Le Dieu terrible de la Bible est aussi celui du protestantisme de Knox. Mais, si vous mettez l'instinct à la place de la raison, immédiatement vous enveloppez dans la poésie cette rude doctrine; vous avez une fatalité douce, gracieuse même, à la place d'un joug de fer. La confiance instinctive, l'intuition, ces facultés aveugles qui accomplissent les plus grandes choses à de rares momens de l'existence, qui entraînent à l'inspiration, au dévouement, à l'héroïsme, sont ici la seule règle de la vie. La beauté de cette théorie, c'est de faire de la vie un perpétuel héroïsme, au lieu d'en faire, comme le puritanisme, un sacrifice, une immolation.

Ce que nous ne pouvons approuver toutefois, c'est qu'en vertu de ce système, Emerson arrive à nier l'éducation, celle de la société, du foyer, de l'école. « Notre meilleure éducation, dit-il, est spontanée, et notre nature est souvent viciée par la volonté. » Jaloux des droits de l'individu, Emerson ne veut laisser personne approcher de lui; il veut le laisser lui-même non-seulement élaborer sa dignité et sa grace, mais encore développer son intelligence. Pour cela, il lui recommande

de se confier à son instinct; mais l'instinct sera toujours une faculté aussi prompte à suivre le mal que le bien : il sera toujours une faculté qui, lorsqu'elle parle, fait se succéder tous les sentimens dans le cœur de l'homme, les plus doux et les plus féroces. Lorsque l'éducation est venue polir les mœurs et tirer l'intelligence des ténèbres, il est bon de se confier à son instinct, et souvent alors il faut autant de force pour lui obéir au milieu de la société et des hommes que pour le maîtriser dans l'enfance et la jeunesse. On a remarqué que les mystiques tombent souvent dans les déréglemens les plus honteux du matérialisme. Il en est de même de l'instinct. Il touche à tous les extrêmes; il est primitivement le fond même de notre nature humaine, un vrai chaos où sont jetés pêle-mêle les passions, les vices, les vertus et les facultés intellectuelles. Plus tard, l'instinct ne sera plus que l'impulsion, l'inspiration particulière du caractère et du génie de l'individu; c'est alors qu'il deviendra ce guide supérieur si éloquemment recommandé par Emerson. En attendant, il faut débrouiller le chaos de l'instinct primitif, et l'éducation seule peut se charger de ce soin, l'éducation faite par un autre. La figure de l'Apollon ou le corps de l'Hercule existe bien déjà dans le bloc de marbre; mais il faut que l'artiste dépouille ce bloc pour en tirer la statue. Jean-Jacques a bien compris tout cela. Lui aussi veut laisser à l'homme sa nature et son instinct, et, par toute sorte de ruses et d'habiletés, il amènera l'enfant à se développer dans le droit sens. « Laissons-lui tout deviner, dit-il; » mais il lui donne les moyens de deviner : il le place dans les circonstances favorables, il lui fait sa route, et l'enfant, averti par son sentiment intérieur, n'a plus qu'à la reconnaître et à marcher seul.

L'instinct et la spontanéité sont donc les facultés qui nous amènent à Dieu. Quel est le Dieu d'Emerson? Il s'appelle *over soul,* l'ame suprême. Il y a dans cette doctrine de l'alexandrinisme, du mysticisme de Swedenborg et du panthéisme. L'homme sent toujours ses pensées couler en lui, il est comme un spectateur étonné, il ne sait où est la source de ces pensées. Cette source, c'est l'ame. L'ame, le principe pensant, est en dehors de l'homme. Il n'y a qu'une ame, c'est Dieu, qui, selon le proverbe vulgaire, vient nous visiter sans cloches. « C'est cette ame qui, lorsqu'elle souffle à travers notre intelligence, s'appelle génie, à travers notre volonté vertu, à travers nos affections amour. Tout semble nous montrer que l'ame n'est pas un organe, mais la cause qui anime les organes; qu'elle n'est pas une faculté, mais se sert des facultés comme de mains et de pieds. » C'est donc Dieu qui agit dans l'esprit et en qui l'homme a toute volonté et toute pensée. Et plus loin Emerson ajoute : « Il n'y a pas dans l'ame de muraille où l'homme-effet cesse, et où Dieu-cause commence. » Quand Dieu ou l'ame suprême vient nous visiter, nous voyons tous ses attributs : justice, amour,

puissance, liberté. En lui nous connaissons toutes choses. Chaque nouvelle visite de l'ame suprême nous élève plus haut dans l'infini et brise le fini autour de nous. Arrivé à cette adoration de l'ame suprême, la lumière se fait pour l'individu, les temps disparaissent, et au lieu du passé et de l'avenir on n'a plus que le présent de l'éternité. Qu'est-ce que l'enthousiasme, l'inspiration? C'est l'adoration, la terreur de l'esprit à l'approche de Dieu. « Les tressaillemens de Socrate, l'union de Plotin, la vision de Porphyre, la conversion de Paul, l'aurore de Boehme, les convulsions de George Fox et de ses quakers, l'illuminisme de Swedenborg, sont de ce genre. » Nous allons donc tomber dans le mysticisme? Emerson s'arrête sur le bord. Ces visites de Dieu ne sont, à l'entendre, que la récompense que Dieu accorde à l'homme sage; cette révélation individuelle est la grace qu'il envoie à l'ame simple et véridique qui accomplit son devoir sans s'inquiéter des usages du monde, « qui n'a pas de couleurs de rose, de beaux amis, de chevalerie et d'aventures; » en d'autres termes, c'est la sanction religieuse de cette philosophie. Sous ce point de vue, la doctrine d'Emerson est belle et vraiment admirable. L'individu transporté dans l'infini par la présence de Dieu n'est pas poète, ni philosophe, ni homme religieux; il est plus que tout cela : ses actions, ses pensées, sa vie tout entière, sont marquées d'un caractère d'éternité, *sub specie æterni*, comme dit Spinoza.

Le vrai sens de cette révélation individuelle, c'est d'être la récompense de la vie morale; mais elle a aussi son origine historique, elle a sa source dans le protestantisme. Quelle est la base du christianisme? C'est une révélation primitive faite par Dieu aux hommes. Cette révélation a été recueillie et a formé les dogmes et les croyances qui composent la religion; elle s'est perpétuée par tradition et établie par l'autorité. Le protestantisme, ayant brisé la tradition et rejeté l'autorité, a sapé la base du christianisme, la révélation primitive. A la place de cette révélation, il en a établi une tout individuelle qui parle à l'homme constamment et guide non-seulement sa vie religieuse, mais sa vie sociale. De là une grande différence entre le mysticisme catholique et le mysticisme protestant, puritain surtout. Le mysticisme catholique cherche l'amour; le mysticisme puritain cherche avant tout la vérité. Il a des tendances non-seulement philosophiques, mais politiques. C'est ce mysticisme puritain qui inspire Emerson, c'est éclairé en effet par la révélation individuelle qu'il aborde les questions les plus diverses de l'art, de la politique et des sciences.

Le panthéisme, on a pu le remarquer, s'introduit à pleins flots dans la doctrine de l'ame suprême telle que l'expose Emerson; c'est peut-être parce que l'écrivain ne formule jamais complétement sa pensée. Il y a dans l'essai d'Emerson sur l'*over soul* beaucoup d'idées qui se rapprochent de celles de Novalis. Lorsqu'Emerson exprime cette pensée :

« L'homme est la façade d'un temple où toute vertu et tout bien habitent; ce n'est pas l'homme que nous honorons, c'est l'ame dont il est l'organe, l'ame qui ferait courber nos genoux, si elle apparaissait à travers les actions de l'homme; » il se rencontre avec Novalis, cet autre esprit hésitant comme lui entre le christianisme et le panthéisme. Le rêveur allemand a dit : « Lorsque je touche une main humaine, je touche au ciel. Il n'y a qu'un temple dans l'univers, c'est le corps de l'homme; s'incliner devant l'homme, c'est rendre hommage à cette révélation de la chair. » Emerson hésite évidemment entre le panthéisme et un puritanisme mystique. Pour tout dire, il nous semble que, s'il y a panthéisme chez Emerson, c'est le panthéisme de Malebranche. Chez l'oratorien comme chez le ministre unitaire, le panthéisme pénètre plutôt par les élans du cœur que par la logique. Emerson voit, comme Malebranche, toutes choses en Dieu; c'est en lui qu'il connaît les idées. « L'ame suprême, dit Emerson, est la terre commune de toutes nos pensées. » — « Dieu, dit Malebranche, est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu du corps. » Il n'y a pas jusqu'à ces mystérieux tressaillemens par lesquels Dieu, selon Emerson, nous avertit de sa présence, qui ne rappellent le système des causes occasionnelles.

Cependant le panthéisme, non plus celui de Malebranche, mais celui de Spinoza, s'introduit par un endroit dans cette doctrine. Lorsque Emerson dit : « Tout nous montre que l'ame n'est pas une faculté, mais se sert des facultés comme de mains et de pieds; qu'elle n'est pas l'intelligence et la volonté, mais la maîtresse de l'intelligence et de la volonté, » il ne s'aperçoit pas qu'il ne détermine point la faculté qui constitue le moi, et que par là il arrive à anéantir l'identité de l'individu auquel il a tant accordé. Lorsqu'on médite sur soi-même, on voit agir les diverses facultés; mais quelle est la faculté maîtresse de celles-là? On ne l'aperçoit pas clairement. Il faut cependant qu'il y ait une faculté maîtresse des autres, une ame en un mot des facultés intellectuelles. Pour parler la langue philosophique, quelle est la faculté qui constitue le *moi?* Est-ce la volonté? est-ce l'intelligence? Dans Emerson, la faculté causatrice est en dehors de l'homme, nos facultés ne sont que des *mains* et des *pieds*. Ailleurs, dans le chapitre sur l'*intelligence*, il dit : « L'homme est aussi bien dans ses intellections que dans ses volitions. » Spinoza sait bien tout cela, car il remarque qu'il y a des pensées et des actes que l'on peut tantôt rattacher à la volonté, tantôt à l'intelligence, sans pouvoir déterminer précisément la faculté à laquelle ils se rapportent. Dès-lors le résultat est très simple. S'il n'y a pas une faculté qui constitue essentiellement le moi, l'homme n'a pas d'identité véritable; si la cause de toutes nos actions, la faculté génératrice de toutes nos pensées est en dehors de nous, notre existence tout entière n'est qu'une série de phénomènes et de faits dont nous avons bien conscience,

mais sur lesquels nous n'avons aucun pouvoir. L'homme n'est pas autre chose que le théâtre où parlent ces inspirations, où agissent ces péripéties, où passent ces personnages éphémères. L'auteur est ailleurs, inconnu et mystérieux, l'auteur anonyme qui a inventé la pièce et distribué les rôles. Si l'homme n'a pas une véritable identité, son être va flotter, sa vie sera une continuelle transformation. L'homme qui ne se connaît pas lui-même, qui ne sait d'où lui viennent ses pensées, est alors englouti dans un être universel et aveugle qui ne se connaît pas davantage et renferme en lui toutes les existences particulières.

On peut s'étonner qu'Emerson n'ait pas songé à établir l'identité de l'individu. C'est que l'extension et la négation d'un principe aboutissent quelquefois au même résultat. L'individu, dans Emerson, attire l'univers à lui comme dans d'autres systèmes il est absorbé par l'univers. Qu'on suive un instant les conséquences toutes naturelles et inévitables de la philosophie d'Emerson, et on verra comment il peut être conduit à un panthéisme très rigoureux. La morale d'Emerson ne s'appuie pas sur la raison, mais sur un sentiment instinctif. Cette confiance en soi mène à l'oubli de soi. Confiance et oubli sont deux termes qui se rejoignent. Celui qui, sans souci des opinions d'autrui, se confie à lui-même, arrive alors à se considérer comme la seule réalité existante; il se généralise pour ainsi dire et touche à l'infini. Ce fait de croire en soi et seulement en soi entraîne à regarder comme des mensonges tous les obstacles qui s'élèvent devant nous; tout ce qui nous entoure n'aura donc pas de réalité, car une chose n'est réelle pour nous qu'autant qu'elle nous force à la reconnaître sinon notre supérieure, du moins notre égale. Il arrivera dès-lors un moment où l'individu qui fait de son cœur ou de sa pensée son seul univers perdra la conscience de la réalité de la vie dans les choses environnantes. De même que dans la solitude le cœur épanche sa tendresse sur tous les objets en général, que les désirs de l'esprit appellent des êtres lointains et sans physionomie arrêtée, que les méditations de la pensée s'étendent sans bornes précises et sans sujets définis, de même l'individu isolé au milieu de la foule voit les hommes et les choses passer autour de lui comme une légion de fantômes. Se repliant sur lui-même, voyant ses pensées d'autrefois et ses jugemens d'aujourd'hui, il ne se reconnaît plus lui-même. Ses opinions passées en faisaient un être particulier que ses opinions d'aujourd'hui ont détruit. Sa vie entière, par la théorie de la non-persistance, est une série de transformations et de métamorphoses. L'instinct, vague mystérieuse, nous entraîne dans son roulis impétueux, incessant, et c'est alors qu'étourdis et fatigués par cette tempête toujours renaissante, nous perdons conscience de nous-mêmes; c'est alors que notre être s'engloutit dans cet immense océan de l'être universel en qui tout dort et rêve, d'où par flots et par momens sortent la vie et la pensée.

Les conséquences métaphysiques et morales de la philosophie d'Emerson sont la suppression de l'espace et du temps. Au temps se rapporte l'histoire, à l'espace se rapporte la nature. L'individu, qui, selon le beau mot de Fichte, tire à lui l'éternité, va concentrer en lui-même l'humanité et la nature. C'est en lui qu'elles vont trouver leur réalité; sans lui, la nature et l'humanité ne seraient qu'une suite d'images et une série de faits successifs. L'histoire et la nature vont devenir *subjectives*.

L'ame suprême est, avons-nous vu, la terre commune des pensées de tous les hommes. Il n'y a donc qu'un même esprit pour tous les individus qui composent l'humanité. Je suis partie intégrante de cet esprit, donc je puis comprendre tout ce qui a été fait dans le monde. L'histoire conserve le souvenir des actes et des œuvres de cet esprit. Je puis trouver les lois de l'histoire, puisque le même esprit qui présida aux scènes du passé préside à mes actes d'aujourd'hui. Tous ces faits répondent à quelque chose qui est en moi. Toute réforme n'a-t-elle pas été d'abord une opinion particulière? « La création de mille forêts est dans un gland, et l'Égypte, la Grèce, Rome, la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Amérique, gisent enveloppées dans l'esprit du premier homme. » La conclusion de tout cela, c'est la possibilité d'une philosophie de l'histoire. L'individu est l'abrégé de l'humanité. En s'étudiant lui-même, il peut découvrir les lois morales qui régissent l'humanité. Qu'est-ce que l'histoire? La biographie de quelques individus. Donc le sphinx peut résoudre sa propre énigme.

Dans cette théorie, l'individu est, comme le dit Emerson, l'entière encyclopédie des faits. A mesure qu'il lit les annales des temps passés, il les enferme en lui en se disant: Ceci est ma propriété; c'est ainsi que j'ai agi, que j'ai pensé, que j'ai rêvé, que j'ai senti. En même temps qu'il concentre en son ame tous les faits de l'histoire, il est doué du pouvoir de généraliser ses pensées particulières et ses actes privés. Une croyance, une vérité, une institution, nées dans son cerveau, deviendront la propriété de l'humanité. Par là Emerson croit établir un courant entre l'individu et l'humanité; il se trompe : sa théorie, poussée à ses dernières conséquences, arrive à détruire l'histoire et avec elle l'expérience qu'elle nous présente, la sagesse qu'elle nous enseigne. Il n'y a plus de réalité, d'expérience et de sagesse que dans l'esprit de l'individu. « La nuit est maintenant là où l'ame était autrefois, » dit-il. Et toute l'histoire tombe ainsi dans le néant.

Nous souscrivons à cette pensée d'Emerson, qu'il peut y avoir une philosophie de l'histoire, parce que tous les faits répondent à une pensée ou à une faculté qui est en nous. Nous croyons qu'en s'interrogeant l'individu peut découvrir la raison des faits; nous croyons encore qu'il peut donner une vie nouvelle à ces faits dont toute l'existence aujourd'hui consiste dans un léger souvenir; mais détruire l'histoire, effacer de nos cœurs le culte du glorieux passé de l'humanité, nous n'y con-

sentirons jamais. Emerson est d'ailleurs inconséquent; il serait facile de lui prouver qu'en annihilant l'histoire, il va contre sa propre théorie, selon laquelle l'histoire doit présider à notre développement intellectuel. On ne saurait refuser néanmoins à ces vues sur l'histoire une remarquable hardiesse, une singulière profondeur. Pour expliquer les rapports qui existent entre les périodes de l'histoire et les périodes de la vie individuelle, Emerson a recours aux développemens les plus ingénieux, les plus subtils. Il pose très nettement le principe d'une philosophie de l'histoire, il ne s'égare que lorsqu'il brise toute tradition, et encore a-t-il une excuse : c'est pour abattre la tyrannie des faits, pour éviter la routine, pour donner à l'homme de son siècle une haute idée de lui-même, pour réduire tous les faits historiques en faits moraux, qu'il anéantit le passé; mais ici l'humanité me semble devoir réclamer ses droits contre l'individu.

Par cette théorie de l'histoire, nous avons supprimé le temps; nous allons voir Emerson supprimer l'espace. Qu'est-ce que la nature? Une multitude d'images et d'apparences. Ces apparences du monde physique répondent aux apparences du monde moral. La nature comme l'histoire existe pour l'éducation de l'homme. Les apparences de la nature sont symboliques, mais ces symboles ont un rapport avec notre être. L'individu doit s'appliquer à rechercher le sens de ces symboles à l'aide de la faculté qu'Emerson appelle prudence. La prudence est la vertu des sens, la science des apparences. « Elle cherche à la fois la santé du corps en se conformant aux conditions physiques, et la santé de l'esprit en se conformant aux lois intellectuelles. » Nommons-la donc par son vrai nom; la prudence telle qu'Emerson la décrit, c'est la science de la vie, celle qui fait le sage.

L'entière possession de soi-même au milieu de cette suite d'images et de symboles qui tourbillonnent autour de nous constitue la prudence. La nature nous entoure d'illusions, mais l'homme prudent sait les éviter. Fort de sa confiance en lui-même, il détermine le caractère de la nature par son caractère. Fichte disait : « Le moi crée le monde; » Emerson dit : « Le monde est tel que l'homme veut qu'il soit. » Le vrai sage, l'homme prudent dédaigne l'apparence et va droit au réel. Cette réalité, c'est la loi dont chaque image de la nature est le symbole. Les symboles ont trois degrés : l'utilité, la beauté, la vérité. Il y a également trois degrés dans la prudence : la prudence qui s'attache au symbole pour son utilité, celle qui s'attache à la beauté du symbole, et enfin celle qui s'attache à la beauté de la chose réelle représentée par le symbole. Emerson divise les hommes en trois catégories, selon qu'ils cherchent dans les symboles l'utilité, la beauté et la vérité. La vraie prudence est celle qui demande aux symboles la vérité qu'ils renferment et la loi qui leur est commune.

Ici viennent tout naturellement se placer les idées d'Emerson sur l'art.

Ce que le sage fait pour la vérité, l'artiste le fait pour la beauté. Il fixe les apparences de la nature qui lui semblent les plus belles. Dans un paysage, le peintre doit dédaigner les détails et peindre l'idée que lui suggère le paysage. Dans un portrait, c'est le caractère et non les traits qu'il doit peindre. L'artiste est celui qui sait le mieux généraliser une chose particulière, fixer pour jamais une chose momentanée, découvrir au milieu d'apparences éphémères le trait prédominant, le caractère essentiel, la réalité éternelle.

Il est superflu de s'arrêter long-temps sur ces idées: cherchons à les expliquer. Toutes les choses de ce monde, en effet, celles de la nature et celles de notre esprit, nos pensées, nos sentimens, nos perceptions, ne sont que des apparences; elles passent, repassent et s'évanouissent. Tout dans le monde extérieur et dans notre cœur est sujet à des métamorphoses infinies; mais le sage reconnaît que ces choses sont les spectres des réalités: il arrête sur elles un regard fixe, démêle les apparences trompeuses des symboles véritables, constate le phénomène utile, sourit au fantôme de la beauté et se sert de ces apparences brillantes comme d'autant de degrés pour atteindre la vérité. Lorsqu'il a reconnu dans la nature les apparences divines, il leur donne un corps s'il est artiste, et les fixe pour jamais. S'il est sage, il se sert de ces symboles pour guider sa vie. La vertu et le génie dépendent de cette recherche.

Les idées politiques d'Emerson sont peu nombreuses. Un seul principe les explique toutes. Le philosophe américain ne reconnaît pas de bornes à l'influence personnelle. L'état n'existe que pour l'éducation du citoyen. Les institutions, qui ne sont que des essais, l'état, qui n'est pas stable, mais tout au contraire *fluide* de sa nature, n'ont pas le droit de dominer l'individu. Lois, statuts, institutions, existent simplement pour nous dire : Voilà ce que vous pensiez hier, que pensez-vous aujourd'hui? L'état doit suivre les progrès du citoyen et non les commander.

Maintenant, quelle est la sanction de la philosophie d'Emerson? Nous connaissons déjà la sanction rémunératrice, qui est la révélation individuelle. La clause pénale s'appelle *compensation*. L'ame de l'individu, qui concentre en lui la nature et l'humanité, doit être l'image de l'ordre parfait, de l'unité. Son devoir principal est donc d'y faire régner l'harmonie des facultés, la symphonie des pensées. Il doit établir dans son esprit un complet équilibre, une symétrie régulière. Si sa vie n'est pas réglée par cet équilibre, s'il la laisse pencher plus d'un côté que d'un autre, il en est puni par la *compensation*. Si nous développons une faculté au détriment d'une autre, nous voyons les choses par fractions et non plus en totalité. Si nous gratifions les sens au détriment du caractère, nous voyons bien la tête de la sirène, mais non pas le corps du dragon. Cette loi de la compensation est visible dans la nature et dans

l'esprit. Nous voyons et nous distinguons parfaitement le châtiment au moment où nous commettons la faute, car le châtiment et la faute sortent de la même tige. Les hommes vous puniront, et vous-même vous vous punirez. N'est-ce pas Burke qui dit : « Un homme n'eut jamais une pointe d'orgueil qui ne fût injurieuse pour lui-même. » Ainsi vous souffrirez de vos propres imperfections; mais si vous tendez de plus en plus à l'équilibre de vos facultés, en résistant aux ambitions et aux vices qui voudraient faire pencher la balance, la loi de la compensation vous en récompensera immédiatement. Nous gagnons la force de la tentation à laquelle nous résistons, comme l'habitant des îles Sandwich gagne, selon sa croyance, la force de l'ennemi qu'il tue. Ainsi, la sanction de cette philosophie est tout intérieure. C'est l'ame qui récompense, c'est l'ame qui punit l'individu.

Voilà les traits principaux de la philosophie d'Emerson. Il a fallu, pour en donner une idée, grouper en corps de doctrines des principes qu'Emerson avait laissés épars, systématiser en quelque sorte des pensées errantes. Nous avons dû écarter, parmi ces pensées, celles qui ne s'offraient qu'à l'état de conjectures ou d'aphorismes isolés, la théorie de la perfectibilité par exemple. Cette théorie n'est pas autre chose que la théorie de Vico telle que l'a modifiée M. Michelet en disant : « Vico vit bien que l'humanité allait par cercles, mais il ne vit pas que les cercles allaient toujours s'élargissant. » Les sujets les plus divers, nous l'avons dit, attirent le capricieux *essayist*. Ainsi, dans le chapitre intitulé *Manners* (Manières), il nous donne tout un code charmant, ingénieux, un mémoire sur les bonnes manières et la politesse. Dans l'essai sur l'amitié, Emerson indique et précise avec une merveilleuse délicatesse et une pénétrante éloquence tous les degrés de ce sentiment, depuis la sympathie que nous éprouvons pour les hommes qui nous sont inconnus jusqu'à la sympathie pour l'humanité. Une veine démocratique y circule cachée, et, sous le sentiment de l'amitié, tressaille sans se montrer le sentiment de la fraternité. Parmi cette série d'essais où le moraliste, l'observateur ingénieux se montre plus que le philosophe, nous citerons surtout l'essai sur l'amour. Il y a dans ces pages charmantes plus de fraîcheur que de passion, plus de tendresse que de flamme. Emerson indique toutes les gradations du sentiment de l'amour comme il a indiqué celles de l'amitié. Il prend l'amoureux à l'école; il observe les progrès d'une intimité enfantine entre Edgard, Jonas et Almira. Bientôt l'enfant devient le jeune homme; Emerson le suit dans toutes ses douces folies d'amour, et, pour les peindre, il trouve les couleurs du *Comme il vous plaira* de Shakespeare. L'amour n'est plus une passion brûlante et terrible; c'est un arc-en-ciel qui se lève sur les orages de la vie. L'objet aimé ne trône pas comme une belle statue, il habite les régions féeriques des nuages éclairés par le soleil couchant; puis peu à

peu les rêveries s'effacent, le vague et impersonnel amour s'évanouit, le sentiment s'élève à des hauteurs platoniciennes, et l'amant devenu l'époux compare la femme aimée au type de perfection qu'il a rêvé. Alors cette comparaison d'un type idéal à un être de chair amène la découverte de nouvelles imperfections et de défauts inconnus. L'époux s'attache alors à la femme, et il n'y a plus que deux êtres humains en face l'un de l'autre; c'est la fin de l'amour. La peinture d'Emerson devient triste. Nous entrons avec lui dans la demeure des deux époux, et nous nous asseyons près du triste foyer puritain. Les monotones douceurs de l'habitude ont remplacé l'inspiration et la rêverie; les deux amans s'étaient pris la main en regardant le ciel, et peu à peu leurs regards se sont baissés vers la terre; mais, si l'amour s'est enfui, le devoir reste : la règle sans l'attrait. Quand on a lu cette conclusion sévère, on revient avec plus d'empressement à la première partie de l'essai; on veut relire surtout cette page charmante qu'inspire à Emerson la première période de l'amour.

« Aucun homme n'oubliera jamais les visites de ce pouvoir qui, dans son cœur et son cerveau, créa tant de choses nouvelles, qui fut en lui l'aurore de la musique, de la poésie et de l'art, qui rendait la nature brillante d'une lumière empourprée, et remplissait la nuit et le matin d'enchantemens variés; l'époque où l'unique son d'une voix pouvait faire battre le cœur et où la circonstance la plus triviale, associée à une certaine personne, était déposée dans l'ambre de la mémoire; où nous étions tout œil lorsqu'elle était présente et tout souvenir lorsqu'elle était partie; le temps où le jeune homme devient un gardien de fenêtres et le surveillant d'un gant, d'un voile, d'un ruban, des roues d'un équipage, où il n'y a aucun lieu trop solitaire et trop silencieux pour lui qui, dans ses nouvelles pensées, trouve une plus riche compagnie et une plus douce conversation que ne pourraient les lui fournir ses vieux amis, même les meilleurs et les plus purs; car les traits, les mouvemens, les paroles de l'objet bien-aimé ne sont pas, comme les autres images, dessinés dans l'eau, mais, comme le dit Plutarque, peints dans le feu, et deviennent l'étude de minuit.

« Au midi et aux heures du soir de la vie, nous palpitons encore au souvenir de ces jours où le bonheur n'était pas assez le bonheur, et devait être relevé par le goût de la crainte et du chagrin (car il découvrit le secret de l'amour, celui qui a dit : Tous les autres plaisirs ne sont pas dignes de ses peines); où la journée n'était pas assez longue et où les nuits s'écoulaient en pénétrans souvenirs; où la tête brûlait sur l'oreiller de l'action généreuse qu'elle méditait; où le clair de lune était une fièvre charmante; où les étoiles étaient des lettres, les fleurs des chiffres; où l'air était imprégné de chants, où toutes les affaires humaines paraissaient une impertinence, et les hommes et les femmes errant çà et là, de simples peintures. La passion refait le monde pour le jeune homme; elle donne à toute chose la vie et une signification. La nature devient sensible; chaque oiseau qui chante dans les rameaux de l'arbre parle à son cœur et à son ame; ses notes sont presque articulées. Les nuages prennent une physionomie quand il les regarde; les arbres de la forêt, le gazon ondoyant, les fleurs qui

s'ouvrent, ont pris une intelligence; il redoute presque de leur confier le secret qu'ils semblent lui demander. La nature s'adoucit et devient sympathique. Dans la verte solitude, le jeune homme trouve une demeure plus chérie qu'au milieu des hommes.

« Contemplez le beau fou au milieu des bois! il se dilate, il est deux fois un homme. Il se promène les bras étendus; il fait des soliloques; il accoste le gazon et les arbres; il sent dans ses veines le sang de la violette, du lis et de l'herbe des prairies; il babille avec le ruisseau qui mouille ses pieds. »

Quand on a suivi Emerson à travers ces mille digressions auxquelles une pensée unique sert de lien, on se demande quel rôle pourrait jouer cette philosophie dans le mouvement actuel des idées européennes. Il semble qu'elle offre des argumens précieux contre certains systèmes démocratiques qui se sont produits dans ces dernières années. Ces systèmes tendent singulièrement à nier l'individu ou du moins à l'absorber au sein des masses et à l'y laisser oublié. Ses droits, on les lui arrache; son caractère, on semble le redouter, et son génie, on paraît l'envier. Après la destruction des aristocraties politiques qui s'intitulaient telles par droit divin et origine lointaine, il semble qu'on veuille détruire les aristocraties du caractère et du génie, qui, bien plus que les premières, tiennent leur puissance de Dieu et ont une origine inconnue et mystérieuse. On prend soin, dans ces sortes de théories, de rendre non pas les hommes égaux par l'égalité des droits, mais de rendre l'existence de chacun égale à celle de tous. Toutes ces doctrines font à la question de droit une si large part, que la question de devoir y disparaît presque entièrement. Le devoir est pourtant la seule chose qui distingue l'individu et le sépare des masses; les droits sont communs à tous, mais le devoir varie presque avec chacun selon sa position. Sans le devoir, plus de luttes, d'efforts, plus de tous ces élans qui marquent l'individu d'un signe glorieux; plus de vertus, on l'en dispense dans la plupart de nos théories. Le devoir une fois effacé, toutes ces choses qui font le caractère et sont l'œuvre de la volonté individuelle disparaissent. A tous on fait la vie égale, c'est-à-dire qu'on organise la société de telle manière que l'individualité de chacun s'efface et qu'il ne reste plus que des groupes de capacité, des associations, et dans des systèmes plus récens des masses qui imposent à l'individu leurs sentimens et l'absorbent violemment au sein d'une fraternité peu tolérante. Veut-il avoir sa liberté et penser à sa manière sur les choses qui intéressent sa conscience; veut-il travailler selon ses inclinations naturelles et sans reconnaître à la société le droit de lui imposer son genre de travail; revendique-t-il lui-même la récompense de son travail, la distinction et surtout la gloire : il est taxé *d'individualisme*. Nous ne voulons pas prendre les choses à un point de vue poétique et dire qu'une société qui arriverait à méconnaître le génie et le caractère,

apanages sublimes de l'individu, serait beaucoup plus plate et plus ennuyeuse qu'une autre; mais nous dirons qu'au point de vue moral une société qui détruirait le génie et le caractère serait une société intolérante, impie et iconoclaste, car elle détruirait la plus belle œuvre d'art qui existe, le caractère individuel, l'ame humaine, telle que chacun de nous peut la façonner en suivant son devoir. Voilà ce que sait Emerson et pourquoi il réclame en faveur de l'individu. Ce qu'il exige de lui, c'est le caractère et le génie; ce qu'il exige de la société, c'est qu'elle marche non dans une voie uniforme, mais par des chemins nombreux; qu'elle ne ferme pas toutes les issues afin que chacun soit retenu dans la même voie; qu'elle laisse au contraire chaque individu se frayer lui-même sa route.

Comme protestation en faveur de l'individu, il serait donc à désirer que la philosophie d'Emerson se propageât en Europe; mais, indépendamment de cette valeur d'opportunité, les *Essais* du penseur américain ont une portée plus haute. « Écris pour un public éternel, » dit Emerson au poète et au philosophe. « Vis dans le présent comme s'il était l'éternité, » dit-il à l'homme sage. Détruire les vicissitudes de la durée et toutes les variétés de l'espace, fermer l'oreille aux opinions de la société, éviter ses louanges et ses reproches, ces voix de sirène et ces railleries de Thersite, c'est passer au milieu des hommes, au milieu de leurs murmures menaçans et flatteurs, comme les premiers chrétiens passaient au milieu de la nature sans s'arrêter à ses concerts et à ses leurres. Ainsi l'existence, — ce composé de faits passagers, d'actes que le souvenir nous montre comme des spectres, à peine se sont-ils éloignés de nous, — ne se laissant distraire ni par les hommes ni par la nature, s'élève à la hauteur de l'absolu; elle ressemble à une vérité qui, née du temps, découverte et fixée dans une minute fugitive, devient désormais éternelle pour tous les hommes. Vivre au milieu de la nature sans se laisser entraîner par elle comme les anciens, vivre au milieu de la société sans se séparer d'elle comme Montaigne, telle doit être aujourd'hui, ce nous semble, l'ambition du sage. Emerson a connu cette ambition, et il l'éveille en nous par ses écrits. Un tel rôle noblement rempli suffit à sa gloire. La postérité n'oubliera pas qu'il a donné à notre siècle ce que Montaigne avait donné au sien, un nouvel idéal de la sagesse.

ÉMILE MONTÉGUT.

DE LA

CHEVALERIE EN ESPAGNE

ET

LE ROMANCERO.

I. — *Romancero Castellano, ó collection de antiguos romances populares de los Españoles, recopilado por* G.-B. Depping; *nueva edicion con las notas de don Antonio Alcala-Galiano.* Leipsique, 1844; F.-A. Brockhaus, 2 volumes in-8°.

II. — *Romancero général, ou Recueil des chants populaires de l'Espagne,* traduction complète de M. Damas Hinard. Paris, 1844; Charpentier, 2 volumes in-12.

S'il est un pays au monde où l'enthousiasme chevaleresque semble une faculté naturelle et indigène, et où circule, comme l'air et le jour, un souffle incessant de galanterie et d'aventureux héroïsme, c'est assurément la patrie de Chimène et du Cid, de Gonsalve et des Abencerrages, des chansons moresques et du *Romancero*. Les royaumes d'Aragon et de Castille, de Valence et de Grenade, ont été comme un champ clos où l'on a vu, dans un tournoi de huit siècles, l'avant-garde de la chevalerie européenne croiser la lance contre la fleur de la chevalerie orientale. Aussi est-on généralement disposé à regarder l'Espagne comme douée, plus qu'aucune autre nation de l'Europe, de ce tour

d'imagination poétique et romanesque qui prévalut au XIII[e] siècle dans toutes les cours de l'Europe, et fit succéder à la rude et valeureuse chevalerie des premières croisades une seconde chevalerie, plus polie et plus brillante, mais trop gravement éprise des joutes galantes et des pas d'armes. Il n'est même point rare d'entendre imputer au génie espagnol la plus grande partie des travers qu'on reproche habituellement à cette seconde phase de la chevalerie, à savoir la susceptibilité excessive du point d'honneur, la manie du duel, les subtilités de la métaphysique amoureuse, tout ce code enfin de perfection conventionnelle et équivoque, qui tendait à créer, à l'usage d'une caste vaniteuse et raffinée, un nouvel évangile, un nouvel honneur, une nouvelle morale. On incline d'autant plus à considérer toutes les exagérations ultra-chevaleresques comme des maladies endémiques en Espagne, que c'est de Madrid qu'on a vu surgir, dès les premières années du XVII[e] siècle, la première protestation applaudie de l'Europe entière contre l'extravagante postérité des *Esplandians* et des *Amadis*, et qu'il n'a fallu rien moins que la toute-puissante intervention du plus original et du plus charmant écrivain pour redresser les imaginations faussées et les ramener, par le rire et par de meilleurs préceptes, dans le grand chemin du véritable honneur et du sens commun (1).

Eh bien! n'en déplaise à l'opinion générale, ces suppositions si souvent émises et, il faut l'avouer, si vraisemblables ne sont pas, à beaucoup près, confirmées sur tous les points par l'étude attentive des monumens qui nous restent de la chevalerie espagnole. Au contraire; après un sérieux examen, je crois non-seulement pouvoir avancer qu'en aucune contrée de l'Europe la chevalerie active et militante n'a accompli, avec un plus rare et plus judicieux esprit de suite, une tâche plus patriotique et plus sainte, — la reprise pied à pied sur les Mores du territoire national; — mais je suis encore disposé à soutenir (et ici je m'attends à rencontrer plus d'un contradicteur) que nulle part l'imagination et la poésie chevaleresques, ces deux sirènes si peu scrupuleuses et si peu raisonnables d'ordinaire, n'ont pris moins de libertés qu'en Espagne avec les lois de la morale et de la raison. Je dois, je le sens, et je vais, pour prévenir toute accusation de paradoxe, exposer sur-le-champ et en très peu de pages les motifs qui ont déterminé ma conviction. J'ai la confiance de pouvoir aisément prouver qu'aussi longtemps que le génie chevaleresque a su se garantir en Espagne de l'imitation étrangère, il est demeuré simple, naturel, plein de grandeur et de gravité. En un mot, si l'on veut se donner le spectacle d'une che-

(1) On peut voir, dans le XXXII[e] chapitre de la première partie de *don Quichotte*, avec quelle éloquence Cervantes oppose aux extravagantes histoires des romans de chevalerie les exploits réels du Grand Capitaine et l'héroïsme véritable du brave Diègue Garcie de Perédès.

valerie forte, sérieuse et restée, même pendant sa phase la plus exaltée, fidèle aux règles du bon sens et de la sagesse, il faut, chose assurément assez peu prévue, s'adresser à la patrie de Michel Cervantes et de don Quichotte.

I.

Les deux monumens où se reflète avec le plus d'éclat et de vérité l'image de la chevalerie espagnole, sont, sans contredit, le *Poème du Cid* et le *Romancero general*. Ces deux ouvrages sont les archives les plus complètes de l'histoire et de la poésie du moyen-âge espagnol, et ils méritent, à ce double titre, d'être étudiés soigneusement et pour eux-mêmes.

Le *Poème du Cid* (comme on le nomme fort improprement) ouvre la collection des poésies castillanes antérieures au XVe siècle, publiée en 1779 par don Thomas Antonio Sanchez (1). C'est un récit acéphale de 3,744 vers, composé de deux et peut-être même de trois parties. La première raconte la disgrace et l'exil du vieux Cid, ses victoires sur les Mores et sur un prince chrétien, Raymond, comte de Barcelone. La seconde, qui semble annoncée par ce vers,

Aquis' conpieza la gesta de mio Cid el de Bibar,
Ici commence la geste de mon Cid, Ruy de Bivar,
(V. 1093.)

chante la glorieuse conquête de Valence et le mariage des deux filles du Cid avec les comtes de Carrion. Elle finit ainsi :

Las coplas deste cantar aquis' van acabando.
El Criador vos valla con todos los sos Sanctos.

Ici se terminent les couplets de cette chanson.
Que le Créateur vous soit en aide avec tous ses saints!
(V. 2286 et 2287.)

Dans la dernière partie se déroulent, avec un intérêt presque tragique, le procès du Cid contre ses gendres et les secondes noces de ses filles avec les infans de Navarre et d'Aragon, suivies de la mort du héros. Le dernier vers nous apprend que le manuscrit, malheureusement unique, qui nous a conservé ces précieuses reliques, a été copié l'an 1345 de l'ère espagnole, c'est-à-dire l'an 1307 de l'ère vulgaire (2);

(1) *Coleccion de poesias Castellanas anteriores al siglo XV, ilustrada con notas.* Madrid, 1779. 4 vol. in-8o.

(2) On lit dans le manuscrit : *En era de mill e CC...XLV;* mais tout indique que la lettre effacée devait être un *C*. Le *fac-simile* du manuscrit publié par MM. Cortina et Hugalde, dans leur traduction espagnole de l'ouvrage de Boutterwek, est loin d'indiquer, comme ils le pensent, une écriture du XIIe siècle.

mais la rudesse de la langue et la forme indécise et presque arbitraire de la versification (le vers flotte entre l'assonnance et la rime, et le nombre des syllabes varie de dix à vingt) permettent de faire remonter la date de la rédaction à la seconde moitié du XII[e] siècle. Ainsi, c'est la peinture des mœurs espagnoles vers l'an 1150 que les chansons du Cid exposent à nos yeux. Don Thomas Antonio Sanchez, qui a publié ces fragmens, a pensé que, dans leur état de perfection, ils formaient un poème en *deux* parties, dont le sujet était borné à la vieillesse du Cid. Il n'a point remarqué, ou il a refusé d'admettre la première coupure, *aquis' conpieza la gesta...* D'autres critiques ont vu dans ces morceaux les deux derniers *chants* d'une grande épopée consacrée non-seulement à la vieillesse, mais à la vie entière du Cid. Il aurait été, je crois, plus exact et plus juste de dire que ces fragmens, qui d'ailleurs sont bien de la même époque et probablement de la même main, formaient autant de chansons de geste distinctes (*cantares de gesta,* selon l'expression des *Partidas* (1), signalée aussi par M. Damas Hinard dans la chronique d'Alphonse-le-Sage), et qu'elles se rattachaient, non pas à un même poème composé de deux ou de plusieurs *chants*, mais à un seul et même cycle, dont le Cid Campeador était le centre, et qui admettait, comme les cycles d'Artus et de Charlemagne, un nombre de parties ou de branches indéterminé. En effet, il me semble tout-à-fait contraire à l'esprit du moyen-âge de supposer que *les gestes* chantées, aux XII[e] et XIII[e] siècles, dans les grandes réunions publiques ou dans les manoirs seigneuriaux aient été partagées en *chants*, comme *l'Énéide* ou *la Pharsale*. Ces divisions artificielles, invention des grammairiens d'Alexandrie, ont été aussi étrangères aux anciens chanteurs du moyen-âge qu'elles l'avaient été dans l'antiquité aux Phémius, aux Démodocus et à tous les rapsodes de la Grèce et de l'Ionie.

Les poèmes du Cid étaient jusqu'à ce jour les seuls exemples de chansons de geste que nous eussent fait connaître les recherches de l'érudition espagnole; mais, comme il est certain qu'il a existé dans la Péninsule un plus ou moins grand nombre de monumens analogues, l'Espagne doit conserver l'espérance d'en voir surgir quelques autres du fond de ses bibliothèques. On sait tout ce que nous avons retrouvé chez nous de richesses de ce genre depuis que nous avons poussé nos fouilles avec plus de vigueur et d'intelligence. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'Espagne plus attentive et plus expérimentée? Déjà même un pas considérable vient d'être fait dans cette voie. M. Francisque Michel, qui travaille avec une si infatigable persévérance à débarrasser de ses linceuls la poésie du moyen-âge, vient de faire paraître

(1) Voyez *Partida* 2a, tit. XXI, lei 20. On a dû remarquer que le poète appelle lui-même son œuvre tantôt *gesta* (v. 1093), et tantôt *cantar* (v. 2286).

à Vienne, comme appendice d'un récent ouvrage de M. Ferdinand Wolf (1), un fragment épique de onze cent vingt-six vers espagnols, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de France (2), et où les actions du Cid tiennent une place considérable. Ce fragment, d'une rédaction sensiblement moins ancienne que celle des chants publiés par don Thomas Antonio Sanchez, contient sur la jeunesse du Cid et sur les causes jusque-là peu connues de la querelle de don Diègue et du comte de Gormas des détails intéressans et naïfs, empreints de toute la rudesse et de toute la gravité des mœurs féodales (3).

Rudesse et gravité, tels sont, en effet, les caractères de la plus ancienne chevalerie comme de la plus ancienne poésie espagnole. Aussi *le Poème du Cid* (pour parler comme tout le monde), malgré ce qu'il nous offre d'inculte et de barbare dans le mètre et dans la langue, réunit-il tous les grands et nobles traits de l'épopée primitive, la simplicité dans les récits, la fierté dans la touche, le naturel et la grandeur dans les sentimens, toutes qualités vraiment épiques et, si je l'ose dire, homériques; qualités que nous avons déjà eu l'occasion d'admirer dans une œuvre française de la même date, dans *la Chanson de Roland* (4). La geste espagnole n'offre ni moins de naïveté ni moins de grandeur que sa sœur de France. Nous n'en voulons d'autre preuve que la scène que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, en nous aidant de la belle traduction de M. Villemain (5). On verra comment le vieux poète a su représenter la triste chevauchée du Cid exilé à travers la ville de Burgos. C'est par cette scène austère que s'ouvre le poème, dans l'état de mutilation où il nous est parvenu :

« Pleurant de ses yeux, malgré sa force d'ame, il tournait la tête et regardait sa demeure. Il vit les portes ouvertes et les huis sans cadenas, les perches de la fauconnerie vides, sans toiles, sans faucons et sans autours apprivoisés. Mon Cid soupira, car il avait de très grands soucis; mon Cid parla bien, et dit avec calme : « Merci à toi, seigneur père! mes ennemis méchans ont fait tout cela! » Alors il se hâta de partir et lâcha les rênes. A la sortie de Bivar, ils eurent la corneille à droite et, à l'entrée de Burgos, ils l'eurent à gauche (6). Mon Cid remua les épaules et redressa la tête : « Des étrennes! Alvar Fanez! car nous voilà jetés hors de notre pays. » Et mon Cid Ruy Diaz entra dans Burgos. Il avait avec lui soixante pennons. Les hommes et les femmes de Burgos sortirent

(1) *Uber die Romanzen-poesie der Spanier*. Vienne, 1847, in-8°.

(2) Ce morceau se trouve à la suite du précieux manuscrit intitulé *Cronica del Cid*, n° 9988, in-folio.

(3) Cette querelle eut pour origine des démêlés survenus entre les bergers des deux comtes, à l'occasion du pacage de leurs vastes troupeaux.

(4) Voy. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 juin 1846.

(5) *Tableau de la Littérature au moyen-âge*, tome II, p. 85-87.

(6) Les Espagnols ont long-temps gardé la croyance aux augures. Il existe des traces assez fréquentes de cette superstition païenne dans les romances.

pour le voir et se mirent à leurs fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur, et ils disaient de leur bouche pour toute parole : « Dieu! quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur! » Mais personne n'osait l'inviter, tant le roi Alphonse avait montré de colère, car, avant la nuit, son ordre écrit et scellé était venu à Burgos, avec un grand message, annonçant que personne ne donnât logement à mon Cid, et que tout homme qui le ferait sût, à n'en pas douter, qu'il perdrait ses biens et les yeux de la tête, et de plus le corps et l'ame. Le peuple chrétien avait un grand tourment, et il se cachait de mon Cid, parce qu'il n'osait lui parler. Le Campeador alla droit à son logement ordinaire. Il trouva la porte bien verrouillée par la terreur du roi Alphonse, qui le voulait ainsi, de sorte que, si on ne la brisait par force, nul ne pouvait l'ouvrir. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix; ceux de la maison ne voulaient pas répondre une parole. Mon Cid s'approcha, tira son pied de l'étrier et frappa un coup. La porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien fermée. Une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet : — « Campeador, une autre fois vous avez ceint l'épée dans un bon moment. Aujourd'hui, le roi a défendu de vous recevoir. A la nuit, son ordre est venu avec un grand message et fortement scellé. Nous n'oserions vous ouvrir ni vous recueillir pour rien. Sinon, nous perdrions notre avoir et nos maisons, et, de plus, les yeux de la tête (1). Cid, vous ne gagneriez aucune chose à notre mal; mais que le Créateur vous soit en aide avec toutes ses saintes vertus! » La petite fille dit cela, et tourna vers la maison. Mon Cid alors vit bien qu'il n'avait pas la bonne grace du roi. S'étant retiré de la porte, il traversa Burgos (2)... »

Était-il possible de mieux peindre la terreur de cette ville muette et courbée sous la menace royale? Une petite fille de neuf ans, à moitié cachée, ose seule adresser à demi-voix quelques paroles au Campeador. Et quelle fierté vraiment chevaleresque dans cette résignation si dégagée du vieux vassal : « Mon Cid vit bien alors qu'il n'avait pas la faveur du roi! » Comme on sent bien que mon Cid est parfaitement en mesure de s'en passer! C'est, en quelques vers, un tableau frappant et presque complet de la société au moyen-âge.

Une remarque encore et très importante. *Le Poème du Cid* et *la Chanson de Roland*, deux ouvrages d'un même âge poétique, n'ont, quoique remplis de fables populaires, admis ni l'un ni l'autre l'emploi du merveilleux proprement dit. Aucun agent surnaturel, aucun géant, aucun enchanteur, aucune enfin de ces fictions séduisantes et souvent peu morales qui ne tardèrent pas à envahir les romans chevaleresques, surtout ceux de la Table-Ronde, ne trouble, par leur intervention fantastique, la sérénité de ces deux compositions sévères, qui, comme la statuaire antique, ne reposent que sur l'idéal de la force et de la beauté humaines.

(1) N'est-il pas curieux de retrouver dans cette ancienne chanson de geste les répétitions si fréquentes dans les poèmes homériques?

(2) *Coleccion de poesias Castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, page 231.

Mais ce naturel exquis, cette gravité, cette simplicité, attributs de la poésie et de la chevalerie espagnoles, comme de la nôtre au XIIe siècle, les retrouvons-nous au même degré dans les *romances*, miroir fidèle et multiple des mœurs chevaleresques de l'Espagne aux XIIIe, XIVe et XVe siècles?

II.

Avant d'interroger l'esprit du *Romancero general* et de tirer aucune induction de cette étude, il convient de nous rendre compte de la nature et de la valeur historique de ce monument. Les romances espagnoles sont-elles contemporaines ou voisines des événemens qu'elles retracent, des exploits du Cid, par exemple? D'habiles critiques le soutiennent, et d'assez nombreux archaïsmes de langue et de mœurs, qui tous ne sont pas volontaires et calculés, permettent de le croire, au moins pour quelques-unes; ou bien ne pouvons-nous, en bonne critique, assigner à la plupart de ces pièces une date antérieure au XVe ou XVIe siècle, dont elles parlent la langue? C'est là un très délicat problème. Pour le résoudre, voyons d'abord comment les romances nous ont été transmises; puis peut-être nous sera-t-il plus facile de découvrir quand et comment elles ont été composées.

Une première, une profonde différence nous frappe tout d'abord entre la manière dont les romances d'une part, *les poèmes du Cid* et les *cancioneros* d'une autre part, sont arrivés jusqu'à nous.

Les poèmes ou chansons de geste et les *cancioneros* (ceux-ci contiennent, comme on sait, les poésies des chanteurs ou troubadours les plus renommés) ont, les uns à cause de leur mérite et de leur étendue, les autres à cause de leur seul mérite, été écrits avec soin, souvent avec luxe, presque sous les yeux de leurs auteurs. L'imprimerie n'a eu, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'à les tirer des blanches couches de vélin où ils reposent et qui font encore aujourd'hui l'ornement des plus riches bibliothèques de l'Europe. Nous ne connaissons, au contraire, aucun ancien *romancero* manuscrit. La plupart des romances sont arrivées aux éditeurs du XVIe siècle par la seule tradition orale.

Il résulte de cette première remarque que les chansons du Cid et les pièces contenues dans les *cancioneros* ont une tout autre origine que les romances, et qu'il faut bien se garder d'appliquer aux unes et aux autres les mêmes règles de critique. Les premières sont des pièces réfléchies, travaillées, produits d'un art plus ou moins imparfait, mais enfin des œuvres d'art; les secondes sont des compositions naïves, improvisées, de forme mobile et flottante, en un mot des chants populaires. Il suit encore de là qu'on ne peut légitimement rien induire contre l'ancienneté des romances de la jeunesse relative de leur langage, car le peuple, dont la faveur a conservé ces petites pièces, et qui

veut toujours comprendre, ou à peu près, ce qu'il chante ou ce qu'il entend chanter, n'a pu les perpétuer qu'en les modifiant, tandis que *le Poëme du Cid*, auquel on les compare, fixé dès la fin du XIII[e] siècle par l'écriture, est demeuré immuable dans l'originalité barbare de sa langue et de sa versification.

Il y a donc eu en Espagne, au moyen-âge, deux sortes de poètes et de poésies. A côté des troubadours, chanteurs-artistes, qui composaient pour les occasions solennelles de longues chansons de geste, appelées aussi *romances*, parce qu'elles étaient en langue vulgaire (le mot espagnol *romances* est masculin et répondait à notre mot *roman*, dans le sens où nous disons *le Roman de Roncevaux*), d'autres chanteurs de moins de mémoire et de moins d'haleine composaient, pour de plus modestes réunions, de courts récits épiques, diminutifs des chansons de geste et des romans. Ces petites pièces, aimées des grands et du peuple (car il ne faut pas croire qu'elles ne s'adressassent qu'au peuple) (1), reçurent de la vanité de leurs auteurs ou de la courtoisie de leur auditoire l'honorable dénomination de *romances*, qu'elles méritaient d'ailleurs comme poésies en langue vulgaire, et qu'elle ont fini par garder en Espagne à peu près exclusivement.

On a proposé, je ne l'ignore pas, un grand nombre d'autres systèmes moins simples que celui-ci sur l'origine des romances et sur ce qu'on a appelé leur *formation*. Deux opinions me paraissent seules mériter une discussion rapide. Par une singularité piquante, ces deux opinions sont diamétralement opposées, sans que de la fausseté de l'une on puisse inférer la vérité de l'autre.

D'habiles critiques français et étrangers, parmi lesquels je regrette de rencontrer M. Damas Hinard, le fidèle et l'élégant traducteur du *Romancero*, supposent, je ne sais d'après quelle donnée, « que les premiers monumens de la poésie traditionnelle ont été en Espagne des compositions considérables, des poèmes gigantesques, dont les fragmens qui nous restent du *Poëme du Cid* donnent assez bien l'idée. Plus tard, quand le fonds des traditions poétiques se fut augmenté et que la mémoire devint insuffisante à retenir ces œuvres immenses (2), on les

(1) Dans plusieurs romances, le poète suppose les *vilains* capables de se souiller de crimes que les *gentilshommes* ont refusé de commettre. On peut voir, entre autres, la romance où don Pèdre-le-Cruel ordonne l'assassinat de la reine Blanche (M. Depping, *Romancero Castellano*, t. 1[er], p. 313, et M. Damas Hinard, *Romancero* t. I[er], p. 195.) — Les romances les plus populaires étaient celles qui racontaient la chute ou les malheurs des personnages les plus élevés. Un écrivain du XVII[e] siècle, peintre ingénieux et fidèle des mœurs espagnoles, Luis Velez de Guevara, a mis en scène dans son *Diable boiteux* un aveugle qui, monté sur une borne, chante à la foule attentive les romances du vieux connétable don Alvar de Luna, favori de don Juan II, qui mourut décapité sur un échafaud.

(2) Il n'en était pas au moyen-âge comme aux temps homériques : l'écriture existait, et l'on écrivait non-seulement les compositions de quelque étendue, mais encore beaucoup de petites pièces de vers qui ont formé, comme on sait, les *cancioneros*.

brisa, on les morcela, on en sépara les divers épisodes qui devinrent autant de petits poèmes complets que l'on chanta isolés, en un mot des romances (1). » M. Villemain lui-même, notre grand critique, a jeté dans une de ses éloquentes et fécondes improvisations cette hardie conjecture, en l'accompagnant toutefois d'une très judicieuse formule de doute : « Peut-être, a-t-il dit, les romances ne sont-elles en grande partie que des fragmens altérés de quelque grand poème perdu (2). » Pour moi, je l'avoue, je ne pense pas que la poésie épique ait débuté en Espagne, plus qu'en aucune autre contrée du monde (je n'excepte pas même l'Orient), par d'immenses compositions. Je ne puis admettre que l'homme, à l'exemple du créateur des mondes, ait commencé la série de ses travaux intellectuels par des créations colossales. Je me défie de cette application trop ingénieuse de la géologie transcendante à l'histoire littéraire. Nos plus anciens monumens poétiques, nos premières *gestes* françaises, ne sont-ils pas de proportions médiocres? N'ont-ils pas été en s'agrandissant? *La Chanson de Roland*, immense comme élan national et comme cri de guerre, n'est point d'une étendue gigantesque. Rien, d'ailleurs, ne répugne davantage à la nature de la romance que cette idée de morcellement et de rupture violente. La condition de ces compositions délicates est précisément de former chacune un petit ensemble complet, un tout en quelque sorte organique, ayant son exposition, son action claire et précise, son dénoûment. L'unité, la rapidité, la spontanéité vitale et lyrique, telles sont les lois de la romance. C'est une étincelle de poésie, un éclair indivisible. Citons-en une prise au hasard, ce sera plus court que de disserter. On ne démontre ni la vie, ni la lumière.

COMMENT DON GARCIE DÉFENDIT LE CHATEAU D'URAÑA (3).

« Don Garcie va ainsi marchant sur la plate-forme du château. Il porte d'une main des flèches dorées et de l'autre un arc. Maudissant la Fortune, il lui adresse de grandes plaintes :

« Le roi m'a nourri depuis mon enfance; Dieu m'a donné un corps robuste. Il m'a donné des armes et un cheval, deux choses qui font qu'un homme vaut davantage. Il m'a donné doña Maria pour femme et pour égale; il m'a donné cent damoiselles pour l'accompagner; il m'a donné le château d'Uraña pour y demeurer avec elle; il me l'a pourvu de vin; il me l'a pourvu de pain; il me l'a pourvu d'eau douce, car le château n'en avait pas.

« Les Mores me l'ont assiégé le matin de la Saint-Jean. Sept années se sont écoulées. Ils ne veulent pas lever le siége.

(1) Voy. M. Damas Hinard, *Romancero*, t. I, discours préliminaire, pages v et vi.

(2) *Tableau de la Littérature au moyen-âge*, t. II, p. 84.

(3) Le fait que raconte cette romance est probablement historique; mais la date en est incertaine.

« Je vois les miens mourir sans que j'aie rien à leur donner. Je les ai placés sur les créneaux, armés comme de coutume, afin de faire penser aux Mores qu'ils pourraient combattre.

« Dans le château d'Uraña il n'y a plus rien qu'un pain. Si je le donne à mes fils, que deviendra ma femme? Si je le mange, moi, misérable, les miens se plaindront. »

Il fit du pain quatre morceaux et les jeta dans le camp. Un de ces morceaux alla tomber aux pieds du roi.

« Allah écrase mes Mores! Allah les écrase! On nous pourvoit le camp avec les restes du château! »

« Il fit sonner les clairons et lever aussitôt le siége (1). »

N'est-ce point là un petit poème complet, simple, héroïque, une chose qui vit par soi-même? Pourquoi donc vouloir briser et supprimer un des moules que l'art a créés? Pourquoi d'une forme poétique gracieuse et vivante vouloir faire une chose inerte et sans nom, un accident, un débris?

L'autre hypothèse sur la formation des romances est, comme je l'ai dit, la proposition diamétralement inverse de la précédente. Les critiques qui la soutiennent partent d'un point que je tiens, quant à moi, pour très vraisemblable, à savoir que, malgré les rajeunissemens successifs du langage, plusieurs groupes de romances, l'histoire si barbare des *Infans de Lara* par exemple, et même quelques parties plus douces du *Romancero del Cid*, sont ou peuvent être antérieurs aux fragmens publiés par don Thomas Antonio Sanchez; mais ils vont beaucoup plus loin. A les en croire, *le Poème du Cid* n'est qu'un assemblage d'anciennes romances agglomérées et cousues ensemble. Ainsi, il nous faut passer des hyperboles de la synthèse aux exagérations de l'analyse. Tout à l'heure on prétendait que le génie humain a commencé par élever en se jouant des constructions colossales; à présent on soutient qu'il a pu à peine remuer des grains de sable. On regarde comme improbable qu'il se soit trouvé, au milieu du XIIe siècle, un poète doué d'assez de force pour composer quelques milliers de vers, sans en ramasser çà et là les matériaux. Cette supposition d'un poème formé, à la façon des mosaïques, d'une multitude de pièces de rapport, est une des moins heureuses applications du système anti-homérique de Wolf, et, au besoin, elle pourrait en être la critique. L'expérience en effet la réfute. N'a-t-on pas rapproché, avec un soin laborieux, plusieurs séries de romances relatives aux mêmes faits? Ne possède-t-on pas plusieurs *romanceros* particuliers, celui du roi don Rodrigue, celui du Cid, d'autres encore? Eh bien! je le demande, ces agrégations, plus ou moins habilement disposées, nous offrent-elles le moins du monde

(1) M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 276; M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 243.

l'unité, les proportions, la belle ordonnance, les perspectives graduées, les puissans contrastes qui nous charment à la lecture d'un vrai poème? Non, assurément. Dans le *romancero* le mieux ordonné tout se suit, rien ne s'appelle. Lope de Vega a ingénieusement défini les romances historiques, dont il s'est si bien et si souvent inspiré, « une Iliade qui n'a pas eu d'Homère (1). » Si un Homère s'était rencontré, il aurait dû refondre tout ce précieux métal dans le souverain creuset de son génie. Au reste, pour être juste envers Wolf et son école, il faut se rappeler que, dans sa pensée, les grandes rapsodies constitutives de l'Iliade et de l'Odyssée (la Dolonie, la Patroclée, la Nécyomanthie, etc.) ont bien plus de ressemblance avec les longues chansons de geste qu'avec de courtes romances. *Le système historique* n'est pas responsable des applications forcées qu'on en a faites. — En résumé, les romances espagnoles ne nous paraissent ni les débris d'un poème brisé ou perdu, ni les matériaux d'une grande épopée née ou à naître. Il nous semble bien plus dans la nature des choses d'admettre, comme nous l'avons exposé plus haut, la coexistence de deux familles de poètes ou plutôt de deux sortes de poésies qui, bien que destinées toutes deux à être chantées, tendaient, l'une à se perpétuer intacte par l'écriture, l'autre, bourdonnante et ailée, à courir librement de clocher en clocher, de l'Èbre au Guadalquivir, toujours jeune et renouvelée.

III.

Après quelques publications partielles essayées à la fin du XVe siècle et continuées pendant tout le cours du XVIe sous les titres de *Primavera y Flor*, de *Cancionero de romances*, de *Tesoro escondido*, de *Silva*, de *Floresta*, etc., parut en 1602 à Medina del Campo, et, deux ans plus tard, à Madrid, le *Romancero general*, qui fut augmenté à Valladolid, en 1609, d'une seconde partie. On n'attend pas que j'entre ici dans les détails que pourraient fournir ces anciens et curieux recueils, parmi lesquels se glissèrent au XVIe siècle quelques *romanceros* factices, entre autres celui de Lorenzo de Sepulveda. On trouvera un judicieux travail sur cette matière dans le récent ouvrage du savant viennois M. Ferdinand Wolf. Je dirai seulement que le *Romancero general* étant devenu très rare, et n'offrant qu'une disposition fort confuse (ce recueil est divisé en treize livres que rien ne distingue l'un de l'autre), une réimpression disposée sur un meilleur plan était vivement désirée. M. Depping, dont on connaît l'érudition patiente et variée, a donné satisfaction à ce vœu dès 1817. Il a le premier introduit un ordre satisfaisant

(1) Cette expression, attribuée à Lope de Vega par M. Raynouard (*Journal des savans*, décembre 1822), est réclamée par M. Creusé de Lesser dans la dernière édition de sa traduction en vers des romances du Cid.

dans ce chaos, en divisant sa *collection des meilleures anciennes romances espagnoles* (1) en quatre parties, à savoir : 1° les romances historiques, qui sont de beaucoup les plus nombreuses et dont notre Corneille, aussi éminent critique que grand poète, a dit excellemment dans la préface du *Cid :* « Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires. » Elles commencent, en effet, au siége de Numance, et continuent ensuite, sans interruption, depuis le roi don Rodrigue et la Cava, jusqu'à la reprise de Grenade sur les Mores par les deux *rois* Ferdinand et Isabelle; 2° les romances chevaleresques, c'est-à-dire tirées des traditions de la chevalerie fabuleuse, principalement de celles du cycle de Charlemagne, qui seules ont été populaires en Espagne; 3° les romances moresques, traduites ou composées à l'imitation des chansons arabes; 4° enfin, les romances sur des sujets divers, la plupart de guerre ou d'amour, mais dont le lieu, la date ou les acteurs ne nous sont pas bien connus. Récemment M. Depping a fait paraître à Leipsig une réimpression de son excellent travail, fort augmenté et amélioré. Dans l'intervalle, les divisions qu'il avait introduites dans son *romancero* servirent, en grande partie, de modèle aux éditions subséquentes, notamment à celles qui furent publiées à Madrid par don Agustin Duran (2), à Paris par don Eugenio Ochoa (3). M. Damas Hinard a suivi le même plan, tout en conservant une grande liberté dans le choix et le classement des pièces. Il nous promet de publier le texte de son *romancero;* nous souhaitons vivement qu'il accomplisse cette promesse.

Certes, il est impossible d'avoir, pour étudier le génie d'un peuple, un guide plus sûr que ces divers recueils de chants nationaux, aussi anciens que la langue elle-même, continués, augmentés, rajeunis chaque jour; source de poésie constamment jaillissante, écho de toutes les confidences, de tous les préjugés, de toutes les admirations d'un peuple plein d'ouverture de cœur et d'expansion. Le vrai caractère de la nation espagnole, la gravité, la sincérité, la bravoure, le respect de la parole donnée, éclatent dans chacune de ces pièces composées par elle ou pour elle, surtout dans les plus anciennes; mais ces dons naturels n'ont-ils pas été quelque peu faussés et altérés, depuis le XIIIe siècle, par l'affectation que la chevalerie romanesque introduisit alors chez presque toutes les nations de l'Europe? La bravoure castillane a-t-elle dégénéré, comme celle de France et d'Angleterre, en jactance peu sérieuse, en provocations sans motifs, en combats envers et contre tous? L'amour espagnol naturellement vrai, profond, impétueux, qui n'admet ni fic-

(1) *Sammlung der besten Spanischen, historischen, ritter und Maurischen Romanzen.* Altenburg und Leipsig; Brockhaus, 1817, in-12.

(2) Cinq volumes in-8°, 1823-1832.

(3) *Tesoro de los romanceros,* etc. 1 vol. grand in-8° de la collection Baudry.

tion ni partage, s'est-il changé en rêveries platoniques, en galanterie froide et frivole, ou en sigisbéisme discret? Interrogeons les romances. Nous connaissons assez à présent leur nature et leur origine pour avoir confiance en leur réponse. Rien de ce qui n'est pas entré profondément dans les romances n'a eu de véritables racines dans les mœurs de l'Espagne.

IV.

On rencontre sans doute un très grand nombre d'appels et de combats singuliers dans les romances. Ces sortes de combats étaient, au moyen-âge, une conséquence de la manière de faire la guerre et résultaient de la nature des armes. Alors une bataille rangée n'était guère qu'une réunion de combats particuliers. Mais, si les défis et les duels sont fréquens dans le *Romancero*, presque tous ont une cause grave, pressante, légitime, que la raison de l'époque avoue et justifie, témoin le fameux duel de Rodrigue :

« .... Vous avez porté la main sur mon père, avec fureur, devant le roi. Songez que vous l'avez outragé et que je suis son fils.

« Vous avez fait une mauvaise action, comte; je vous défie comme traître, et voyez si, lorsque je vous attends, vous me causez quelque peur. Diègue Laynez m'a bien purifié dans son creuset. Je prouverai sur vous, sur votre cœur lâche et faux, la pureté de ma noblesse. La hardiesse que vous donne votre habileté dans les combats ne vous servira de rien, car j'ai pour me battre mon épée et mon cheval. »

Ajoutons que, dans les duels qui se rapportent aux x[e] et xi[e] siècles, on remarque plus de férocité que de courtoisie chevaleresque. Lisez les détails qui suivent la provocation de Rodrigue :

« Ainsi parla au comte Loçano le brave Cid Campeador, qui depuis mérita ce titre par ses hauts faits. Il donna la mort au comte et se vengea, puis il lui coupa la tête, et, avec elle, s'agenouilla, content, devant son père (1). »

Cette tête tranchée et déposée sanglante aux pieds de don Diègue est le sujet d'une autre romance assez longue où aucune circonstance n'est oubliée :

« Diègue Laynez pleurant se tenait assis devant sa table, inondé de larmes amères et pensant à son affront. Et le vieillard agité, l'esprit toujours inquiet, faisait déjà lever de ses craintes honorables toutes sortes de chimères, lorsque vint Rodrigue avec la tête du comte coupée, qu'il tenait par la chevelure, ruisselante de sang.

« Il tire son père par le bras, le fait revenir de sa rêverie, et, avec la joie qu'il

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 13; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 119.

apporte, lui parle de cette façon : « Vous voyez ici la mauvaise herbe, pour que vous en mangiez de la bonne. Ouvrez les yeux, mon père, et levez le visage, car votre honneur, qui était mort, est revenu à la vie et est désormais assuré : sa tache est lavée, malgré l'orgueil de l'ennemi. A présent, il y a des mains qui ne sont plus des mains, et cette langue à présent n'est plus une langue. Je vous ai vengé, seigneur, car la vengeance est sûre quand le bon droit vient en aide à celui qui s'en fait une arme. »

« Le vieillard s'imagine qu'il rêve; mais il n'en est pas ainsi : il ne rêve pas. Seulement l'abondance de ses larmes lui fait voir mille images. A la fin pourtant il leva ses yeux, qu'offusquaient de nobles ténèbres, et reconnut son ennemi, quoique sous la livrée de la mort.....

« ...... O infâme comte Loçano! le ciel me venge de toi, et mon bon droit a donné contre toi des forces à Rodrigue. — Sieds-toi à table, mon fils, à la place où je suis, au haut bout, car celui qui m'apporte une telle tête doit être le chef de ma maison (1). »

Mais il convient d'examiner des romances de rédaction plus récente et où l'on sente un accent de civilisation plus avancée. Eh bien! dans celles-là même, les motifs de tous les défis sont graves, plausibles, et ordinairement même inspirés par un intérêt public et national. Tels furent les duels fameux qui eurent lieu sous les murs de Zamora.

Don Sanche, roi de Castille, ayant, malgré les avis du Cid, résolu de reprendre sur sa sœur doña Urraque la forte place de Zamora, qu'elle possédait comme héritage, fut tué en trahison par un transfuge. Cet attentat souleva d'indignation toute la Castille. « Don Rodrigue de Bivar, dit une romance qui ne paraît pas très ancienne, fut le plus affligé. » Voici comment il parla devant le corps du roi trépassé :

« Roi don Sanche, mon seigneur! malheureux fut le jour où, contre ma volonté, tu mis le siége devant Zamora! Celui qui te le conseilla ne craignit ni Dieu ni les hommes, puisqu'il te fit fausser les lois de la chevalerie. »

« Et, ayant achevé sur ce point, il dit d'une voix plus forte : « Que l'on nomme un chevalier avant la fin du jour pour défier Zamora touchant une si grande trahison!... Vous n'ignorez pas que je ne puis m'armer contre cette ville, car je l'ai ainsi juré; mais je vous donnerai un chevalier qui combattra pour la Castille... »

Ce chevalier se présenta de lui-même : don Diègue Ordoñez, qui se tenait aux pieds du roi, se lève enflammé de colère; il s'est armé en toute hâte, et, dès qu'il est près des remparts, l'œil étincelant et en feu, il parle de cette manière :

« Perfides et traîtres, voilà ce que vous êtes tous, habitans de Zamora, pour avoir accueilli dans votre ville le méchant Vellido, ce traître qui a tué le roi don Sanche, mon bon seigneur et mon roi, que je regrette si vivement. Que ceux

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 14 et 15; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. II, p. 121.

qui accueillent des traîtres soient appelés traîtres! Je vous défie tous comme tels, ainsi que vos aïeux et vos enfans à naître; je les mets tous sur la même ligne, et le pain et l'eau dont vous vous nourrissez, et ce, je vous le prouverai, comme il est vrai que je suis armé, et je me battrai contre ceux qui ne voudront pas le reconnaître, ou bien contre cinq, l'un après l'autre, selon l'usage d'Espagne. Qu'il vienne combattre, celui qui donna le conseil, cause du défi que je vous porte... »

Cette ancienne formule de défi a été quelque peu raillée par Cervantes : « Aucun individu, fait-il dire à don Quichotte, ne peut offenser une commune entière, à moins de la défier en masse comme coupable de trahison... Nous avons de cela un exemple en don Diègue Ordoñez de Lara, qui défia tout le peuple de Zamora.... A la vérité, le seigneur don Diègue s'oublia quelque peu et passa d'assez loin les limites du défi, car à quoi bon défier les morts, les eaux, le pain, les enfans à naître et les autres minuties qu'on rapporte dans cette histoire? Il est vrai que quand la colère déborde la langue n'a plus de rive qui la retienne (1). » Mais continuons.

« Arias Gonzale, le brave vieillard qui commande dans Zamora, ayant entendu ce qu'avait dit Ordoñez, lui parla ainsi : « Je n'aurais point dû naître, s'il en est comme tu prétends; mais j'accepte le défi proposé par toi, et je te ferai connaître que ce que tu avances n'est pas. » Puis il parla de cette manière à ceux de Zamora :

« Hommes très estimés, vous tous petits et grands, s'il y a quelqu'un de vous qui se soit trouvé dans cette affaire, qu'il le dise incontinent. J'aime mieux m'en aller de cette terre exilé en Afrique que d'être vaincu dans le champ comme méchant et perfide. »

« Tous disent à la fois sans qu'aucun se taise : « Que le mauvais feu nous consume, comte, si nous avons participé à cette mort! Il n'y a dans Zamora personne qui eût conseillé pareille chose. Le traître Vellido Dolfos a fait ce mal par lui seul. Vous pouvez aller en toute assurance. Allez avec Dieu, Arias Gonzale (2)! »

Ces derniers mots ne font-ils pas bien vivement sentir quelle était en Espagne la grave moralité du duel chevaleresque? Bien rarement un félon s'exposait-il à cette épreuve. Cependant le vieil Arias Gonzale se rend à la porte qui conduit au champ, accompagné de ses quatre fils. Il voudrait être le premier à combattre, car il a été appelé traître; mais l'infante doña Urraque et tous les assistans s'y opposent. Il envoie dans la lice son plus jeune fils, Pèdre Arias, qui, à cette intention, a été armé

(1) Voyez *don Quichotte*, part. II, chap. 27, p. 240 et 241 de la récente et fidèle traduction de M. Damas Hinard. — Lope de Vega a parodié agréablement ce même défi dans les vers qu'il composa pour la joute poétique de Saint-Isidore, sous le nom emprunté du licencié Tome de Burguillos.

(2) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 84-85; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 169.

chevalier la veille (1). En peu d'instans, Diègue Ordoñez lui a fendu le crâne, et, se tournant vers les murs de Zamora : « Où es-tu, Arias Gonzale? Envoie ton second fils, car c'en est fait du premier. » Le vieillard envoya son second fils nommé Diègue Arias, et don Diègue Ordoñez fit de ce jeune homme comme il avait fait de l'autre. Fernand Arias, le troisième fils du vieillard, se présente et est aussi blessé à la tête; mais il avait d'un premier coup blessé don Diègue, et d'un second coup atteint son cheval, qui l'emporta hors des barrières. En vain Ordoñez voulut-il rentrer en lice, les juges ne le permirent pas, et ainsi finit ce combat, sans qu'il fût vérifié qui étaient les vainqueurs, de ceux de la ville ou de ceux du camp. Cependant une dernière scène, d'une rédaction plus récente, termine ce drame. Le vieil Arias Gonzale, placé, peu de temps après, en présence de celui qui l'a privé de ses deux fils, se laisse emporter à des outrages pleins de bravades et de jactance, que lui-même, de sens plus rassis, condamne comme l'effet d'une passion qu'il aurait été mieux et plus digne de réprimer :

« ... Lâche que vous êtes, s'écrie le vieillard; brave avec les enfans, mais, en face des hommes qui ont de la barbe au menton, peureux comme un lièvre devant un lévrier !...

« Si j'étais entré dans le champ, vous ne vivriez pas joyeux, et je ne porterais pas pour mes fils ce triste vêtement de deuil. Loin de là; celui de Bivar le porterait pour vous comme je le porte, et ce serait le moindre des exploits dont mon bras dût être fier.

« Car enfin, Ordoñez, je sais que vous êtes plus arrogant que brave, et vous savez bien, vous, que moi toujours je fais plus que je ne dis. Et vous savez aussi que par crainte le roi don Sanche empêcha les trois comtes que j'avais provoqués de venir se mesurer avec moi.

« Vous connaissez mes vaillantises, lorsque moi, Zamoran, je dis : « Enfoncez « le fer et tirez du sang, et donnez de l'éperon à ce cheval! » lorsqu'après en avoir tué deux, je me mis, pour un qui m'échappa, à m'arracher la barbe, comme si j'eusse été vaincu, et aussi comment les comtes qui avaient osé m'attendre furent précipités de cheval à la première rencontre de ma lance. A cause de quoi les dames descendirent des estrades et me pressèrent à l'envi dans leurs bras, ce qui eût engagé mille jeunes garçons à donner leurs tendres et fraîches années, jaloux qu'ils étaient du vieillard à cheveux blancs!... Ces glorieux exploits, je les rappelle pour mon honneur et pour ta honte; car tes beaux faits, à toi, c'est d'avoir tué un jeune homme et un enfant! »

« Le courtois don Diègue Ordoñez, se modérant en homme bien appris, lui répondit à haute voix, mais d'un ton respectueux et soumis. Et d'un air gracieux, le coude appuyé sur son épée, le bras relevé sur sa poitrine et le menton sur la main, il lui dit :

« Ces prouesses et ces exploits merveilleux, le ciel et ta bonne fortune les ont

(1) Une romance spéciale raconte tous les détails de cette cérémonie touchante. Voyez M. Damas Hinard, *Romancero*, p. 88; M. Depping, *Romancero Castellano*, p. 176.

accordés à ton bras, je le reconnais, et mon témoignage suffit; je possède mon sang-froid, tandis que toi tu ne peux pas être bon témoin de mes actes, emporté que tu es par la passion. Et, quoique je pusse rapporter des traits de vaillance et de courage qui, sans te faire injure, valent presque les tiens, je dirai seulement, pour relever mon honneur rabaissé par toi, que j'ai tué deux fils à celui qui a été assez hardi pour venir au quartier royal de son ennemi. Ainsi, calme-toi, Arias Gonzale! Arias Gonzale, calme-toi! »

« Le vieillard, dont le cœur avait exhalé sa colère, reconnut alors qu'il avait fait une action fort téméraire, et, obligé par là et par le mérite d'Ordoñez, il lui parla avec amitié et lui demanda une main amie. Don Diègue Ordoñez de Lara lui donna la main joyeusement, et après tous deux s'embrassèrent. Tous, à commencer par le Cid castillan, applaudirent à cette réconciliation, et là-dessus Arias Gonzale rentra dans Zamora (1). »

Cette romance ne paraît pas antérieure à la fin du xv[e] siècle. La générosité outrée qu'on y remarque et la réconciliation si prompte du vieil Arias Gonzale avec le meurtrier de ses deux fils sont moins dans la vindicative nature espagnole que dans le goût un peu affecté des romances moresques. Nous l'avons citée cependant, parce qu'elle prouve que la jactance et la forfanterie avaient si peu pénétré, même à cette époque, dans les mœurs populaires de l'Espagne, que ces défauts étaient blâmés et condamnés par ceux mêmes que l'emportement de la passion y avait fait tomber.

V.

En ce qui concerne le rôle que la femme est appelée à tenir dans le monde, les idées du *Romancero* sont le contre-pied de celles qu'a fait prévaloir ailleurs la poésie chevaleresque, surtout celle des romans du cycle de la Table-Ronde. Les belles et infidèles Genièvre, les Iseult, les Sébile, ne sont pas des types espagnols. La jalousie castillane n'a pas permis aux poètes populaires de la Péninsule d'idéaliser l'infidélité conjugale. Dans cette contrée demi-orientale et chrétienne, la femme est un objet de désir, de respect et de sérieuse tendresse; elle n'est pas un objet d'adoration et de culte. Elle est l'égale de l'homme; elle n'est pas reconnue et proclamée supérieure et maîtresse. Nous avons vu, dans la romance de don Garcie, ce gentilhomme remercier Dieu et le roi de lui avoir donné doña Maria *pour femme et pour égale*. Telle est la mesure de la galanterie espagnole. Ce que tout cavalier veut en Espagne de la femme qu'il aime, ce que toute femme veut de son amant, c'est sa possession entière, absolue, légitime. En un mot, l'idéal de l'amour, tel qu'il apparaît dans le *Romancero*, c'est l'amour dans le mariage. Pour

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 93-96; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 172.

toute fille de gentilhomme, il n'y avait pas d'intermédiaire en Espagne entre le mariage et le couvent.

Voici une petite romance qui a dû être, j'imagine, chantée bien souvent, le soir, dans les humbles manoirs de la noblesse castillane, ordinairement si pauvre.

LE BON COMTE ET SA FILLE.

« Le bon comte se promenait tout rempli de chagrin, tenant en ses mains le noir chapelet sur lequel il avait coutume de prier. Il murmurait de tristes paroles, des paroles qui auraient fait pleurer.

« — Vous voilà devenue grande, ma fille, et en âge d'être mariée. Mon plus amer chagrin, c'est de n'avoir rien à vous donner. »

« — Ne dites pas cela, mon père, ne dites pas cela! Vous ne devez pas vous affliger, car celui qui a une bonne fille se doit appeler riche, et celui qui en a une mauvaise n'a qu'à l'enterrer vive, puisqu'elle déshonore sa famille au lieu de l'honorer. Quant à moi, si je ne me marie pas, je puis entrer en religion (1). »

On a composé, au commencement du XVII[e] siècle, *le Romancero du Cid* (2); je voudrais que l'on composât aujourd'hui *le Romancero de Chimène*. Il ne faudrait qu'extraire des quatre livres qui forment le premier recueil les frais et gracieux passages où Chimène agit et parle, et ceux où Rodrigue exprime la sérieuse tendresse qu'il a gardée pour elle jusqu'à la mort; car, quoi qu'en ait dit Sandoval (3) et répété M. de Sismondi (4), l'opinion choquante qui veut donner deux femmes du nom de Chimène au Cid ne repose, comme toute sa vie domestique, sur aucune preuve authentique, et les romances, qui en sont les documens les plus certains, ne parlent point de secondes noces. Au reste, la Chimène espagnole, la Chimène du *Romancero*, franche, décidée, enjouée quelquefois, ne ressemble que fort peu à la Chimène créée par le génie de Corneille. Dans les romances, elle ne s'éprend d'amour pour le jeune Rodrigue qu'après le duel où succomba son père (5). On sait de quels injustes reproches notre grand poète fut as-

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 270; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. II, p. 448.

(2) *Historia del muy valeroso caballero el Cid Ruy Diaz de Vivar en romances en lenguage antiguo recopilados*, por Juan de Escobar. Alcalá, 1612; in-12.

(3) Sandoval, *Historia de los reyes de Castilla y de Leon*; folio 21, verso.

(4) *Littérature du midi de l'Europe*, t. III, p. 119.

(5) Il existe à peine dans le *Romancero del Cid* quelques traces des amours de Rodrigue et de Chimène avant leur mariage. On lit, il est vrai, dans la célèbre traduction allemande de Herder, une romance qui rappelle un peu la scène du balcon de *Roméo et Juliette*; mais Herder a composé évidemment son *Romancero* sur la traduction française, ou plutôt sur l'imitation très libre de la *Bibliothèque des Romans* (juillet 1783, 2[e] volume), et le dialogue entre Rodrigue et Chimène ne s'est trouvé jusqu'ici dans aucun recueil original.

sailli pour avoir permis que sa Chimène, après un long combat, finît par donner, ou plutôt par promettre sa main à Rodrigue. Corneille s'abrita derrière cette tradition constatée par Mariana : « Chimène demanda au roi qu'il fît punir le Cid par les lois, ou qu'il le lui donnât pour époux, » et il n'eut pas de peine à prouver qu'il avait fort adouci dans sa tragi-comédie l'âpreté de la tradition espagnole. S'il avait eu sous les yeux un *romancero* plus complet, il n'aurait certes pas manqué d'opposer la pièce que l'on va lire aux délicatesses outrées de Scudéri.

« C'était un jour des rois, un jour indiqué où les dames et les demoiselles demandent au roi leur étrenne; si ce n'est Chimène Gomez, fille du comte Loçano, qui, posée devant le roi, lui a parlé de cette manière :

« O roi, je vis dans le chagrin; dans le chagrin vit ma mère. Chaque jour qui luit, je vois celui qui tua mon père, à cheval et tenant en main un épervier ou parfois un faucon qu'il emporte pour chasser, et pour me faire plus de peine il le lance dans mon colombier. Avec le sang de mes colombes il a ensanglanté mes jupes... Un roi qui ne fait pas justice ne devrait point régner et chevaucher à cheval, ni chausser des éperons d'or, ni manger pain sur nappe, ni se divertir avec la reine, ni entendre la messe en lieu consacré, parce qu'il ne le mérite pas! »

« Le roi, quand il eut entendu cela, commença à parler ainsi : « Oh! que le Dieu du ciel me soit en aide! Que Dieu me veuille conseiller! Si j'emprisonne ou tue le Cid, mes cortès se révolteront, et, si je ne fais pas justice, mon ame le paiera.

« — Tiens tes cortès en repos, ô roi! que personne ne les soulève! Celui qui tua mon père, donne-le-moi pour égal; car celui qui m'a fait tant de mal me fera, je crois, quelque bien. »

« Alors parla le roi. Écoutez bien comme il parla :

« Je l'ai toujours entendu dire, — et je le vois aujourd'hui, — que l'esprit féminin est bien extraordinaire. Jusqu'ici elle a demandé justice, et maintenant elle veut se marier avec lui! Je le ferai de fort bon gré et de très bonne volonté. Je veux envoyer une lettre à Rodrigue, je veux le mander (1). »

A présent que nous connaissons l'humeur vive, décidée, pétulante, de la jeune Chimène Gomez, il nous faut voir ce que devint la jeune femme. Il y aurait bien du malheur si la compagnie de Rodrigue lui avait fait perdre quelque chose de son franc parler, de son esprit, de sa vivacité piquante et passionnée. Le Cid Campeador est constamment en guerre; il ne cesse de batailler contre les Mores au profit du roi don Ferdinand. Les romances vont nous apprendre comment la jeune mariée supportait ces pénibles absences; c'est au roi, cause de tout le mal, qu'elle adresse surtout ses plaintes.

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 20 et 21; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 123-124. Cette romance est très ancienne et ne se trouve pas dans le *Romancero del Cid;* elle nous a été conservée par le *Cancionero de romances*, recueil déjà rare du temps de Corneille.

LETTRE DE CHIMÈNE AU ROI FERDINAND.

« Dans le manoir de Burgos, attendant son Rodrigue, Chimène est si enceinte, qu'elle attend son très prochain accouchement.

« Plus affligée encore, le matin d'un dimanche, baignée de tristes larmes, elle prit la plume en main, et, après avoir écrit à son mari mille plaintes capables d'attendrir des entrailles de marbre, elle prit de nouveau la plume, et de nouveau se remit à pleurer. Elle écrivit de cette manière au roi don Ferdinand :

« A vous, mon seigneur roi, le bon, le fortuné, le grand, le conquérant, le reconnaissant, le sage; votre servante Chimène, fille du comte Loçano, à laquelle vous avez donné un mari comme pour vous moquer d'elle, vous salue, des murs de Burgos, où elle vit dans la tristesse. — Que Dieu mène à heureuse fin vos bons projets !

« Pardonnez-moi, mon seigneur; je n'ai point le cœur faux, et, quand ce cœur est mal disposé pour vous, il ne peut le cacher. Je suis en ce moment peu contente, et je vous écris forcée par le chagrin. Je ne puis que vous regarder comme mon ennemi, après tant de griefs que j'ai contre vous.

« Quelle loi de Dieu vous enseigne que vous pouvez, pendant tout le temps si long que vous faites la guerre, démarier deux époux ?

« Quelle bonne raison approuve que vous montriez à un jeune garçon bien appris, bien caressant, bien timide, à être un lion féroce, et que, de nuit et de jour, vous le teniez enchaîné, sans le lâcher pour moi, sinon une fois l'année ?

« Et encore, cette fois-là, il vient tellement souillé de sang jusqu'aux pieds de son cheval qu'il fait peur à voir, et à peine est-il couché près de moi qu'il s'endort entre mes bras. Dans ses songes il frémit et s'agite, se croyant toujours au milieu des combats.

« Et l'aube paraît à peine que les éclaireurs et les guides le pressent de se mettre en campagne.

« Que si vous faites cela pour l'honorer, Rodrigue a bien assez d'honneur, puisqu'il n'a pas encore de barbe et qu'il a cinq rois pour vassaux.

« Enfin, seigneur, je suis enceinte et entrée dans mon neuvième mois; les larmes que je verse sans cesse peuvent m'être nuisibles, car, comme je n'ai pas d'autre bien et que vous me l'enlevez, je le pleure vivant comme s'il était mort.

« Ne permettez pas que vienne à mal le gage du meilleur gentilhomme qui suive l'étendard aux croix rouges et qui ait baisé la main d'un roi.

« Répondez-moi sans délai par une lettre de votre main, encore qu'il faille donner une bonne étrenne à votre messager. Surtout jetez cet écrit au feu; qu'il ne coure pas dans le palais, car les mauvaises langues ne m'en tiendraient pas bon compte. Cessez de me faire le tort dont j'implore la fin. Songez que c'est offenser le ciel que d'agir si mal (1). »

Voici comment le roi don Ferdinand répondit à doña Chimène. Soyez sûr qu'il ne demeura pas en reste envers elle d'esprit, de grace et d'enjouement.

« A la dixième heure du jour, demandant du papier à son secrétaire, le roi ré-

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 41; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 141.

pond de sa propre main à la lettre de Chimène. Après avoir fait la croix avec quatre points et un paraphe, il écrivit les paroles suivantes en style de courtisan :

« A vous, Chimène la noble, la femme d'un mari envié, la modeste, la spirituelle, attendant un prochain accouchement, le roi, qui ne trouva jamais en vous mauvais vouloir, vous envoie ses saluts, en foi de ce qu'il vous aime tendrement.

« Vous me dites que je suis un mauvais roi, que je démarie les mariés, et que, pour mes intérêts, j'ai peu de souci de vos chagrins. Vous me dites dans vos dépêches que vous vous plaignez de moi parce que je ne vous lâche point votre mari, sinon une fois dans l'année, et encore, lorsque je vous l'envoie, qu'au lieu de vous caresser il s'endort dans vos bras, tant il est fatigué.

« Si vous eussiez appris, madame, que je vous enlevasse votre mari pour mon plaisir, vous auriez raison de vous plaindre; mais, puisque je vous l'enlève seulement pour qu'il combatte nos voisins les Mores, je ne suis pas envers vous si coupable.

« Que si Rodrigue fût resté pendu à votre trousseau de clés, mes possessions ne se seraient pas augmentées d'un si riche patrimoine. Si je l'eusse laissé se promener avec les autres infançons, votre médaille d'or de saint Michel aurait pu tomber en de mauvaises mains; et, si je ne lui avais pas confié le soin de mes armées, vous ne seriez qu'une simple dame, et lui qu'un simple gentilhomme.

« Si votre mari, madame, ne vous avait pas mise enceinte, je croirais ce que vous m'avez conté de son dormir; mais, puisqu'il a rendu votre jupe trop courte, il faut qu'il n'ait pas dormi autant que vous le dites, car il attend de vous un héritier de son majorat.

« Et si un mari vous manque à vos premières couches, il n'importe; vous y aurez un roi qui vous fera cent mille régals.

« Ne lui écrivez point de venir, parce que, bien qu'il fût à vos côtés, en entendant le tambour, il serait capable de vous quitter.

« Vous dites que votre Rodrigue a des rois pour vassaux. Plût à Dieu que, comme il en a cinq, il en eût cinq fois quatre! car, les tenant en son pouvoir, mes châteaux et les vôtres n'auraient pas tant d'ennemis.

« Vous me dites de jeter au feu la lettre que vous m'avez écrite. Si elle contenait des hérésies, elle mériterait une telle récompense; mais, comme elle ne contient que des raisons dignes des sept sages, elle vaut mieux pour mes archives que pour le feu ingrat.

« Et, afin que vous gardiez la mienne et ne la mettiez pas en morceaux, j'assure un beau présent à l'enfant dont vous accoucherez. Si c'est un fils, je promets de lui donner une épée et un cheval et deux mille maravédis pour l'aider dans ses dépenses; si c'est une fille, je promets de placer pour sa dot quarante marcs d'argent à partir du jour où elle sera née.

« Sur ce, madame, je finis, sans cesser de supplier la sainte Vierge qu'elle vous soit en aide dans les périls de l'accouchement (1). »

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de savoir de quelle façon courtoise et galante don Ferdinand tient sa royale promesse.

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 143; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 143.

« A Saint-Isidore de Léon se rendait pour sa messe de relevailles la noble Chimène Gomez, femme du Cid Campeador. Pour sortir, elle habilla ses écuyers de drap de Courtrai, car l'habit du serviteur fait voir quel est le maître.

« La belle dame revêtit un casaquin de fine écarlate avec des franges en velours piquées de deux en deux, et une basquine de même étoffe avec une garniture, présent que lui avait fait le roi le jour de son mariage. Elle mit une belle ceinture à glands d'argent, présent que le comte avait fait à la comtesse sa mère.

« A son cou pendaient deux médailles posées très élégamment, représentant saint Lazare et saint Pierre, deux saints de sa dévotion.

« Ses cheveux, qui sont plus brillans que l'or, retombent sur ses épaules, ne formant tous qu'une seule tresse. Elle porte une mante de drap de Courtrai, parce que les dames de qualité, à mesure qu'elles couvrent mieux leur visage, découvrent mieux leur renommée.

« Chimène était si belle que le soleil resta suspendu au milieu de sa course pour la mieux considérer.

« Et voilà qu'au milieu de l'église elle rencontra le roi Ferdinand, qui, pour la conduire, la prit par la main.

« Noble Chimène, dit le roi, puisque le Cid Campeador, votre fortuné mari et mon meilleur vassal, a manqué aujourd'hui l'église pour se trouver dans les combats, à défaut de son bras, je serai votre écuyer, et à la belle infante que le ciel vous a donnée j'envoie mille maravédis et ma plus belle parure de plumes. »

« Chimène ne remercia pas le roi d'une faveur si haute, car la timidité s'empara d'elle et lui ôta la voix. Elle prit les mains du roi pour les baiser. Lui les retira, l'accompagna à l'église et la ramena à sa maison (1). »

Cependant le temps court, les années volent; Chimène n'est plus la jeune femme amoureuse et folâtre que nous avons vue à sa première couche : elle a deux filles, héritières de sa jeunesse. Dans plusieurs romances, nous la retrouvons grave, pensive et sereine aux côtés du Cid, mais toujours amie de la guitare et du chant. Quand le bon Cid veut donner l'idée la plus complète de sa soumission au roi, il la compare à celle que Chimène a pour lui.

« Je suis le Cid Campeador, qui me tiens près de Consuegra, aussi soumis au roi don Alphonse que doña Chimène m'est soumise à moi-même. »

Et il ajoute un peu après :

« Quand je suis seul, je pleure ma compagne Chimène, qui, comme la colombe, reste abandonnée et triste dans un pays étranger, car, bien que ce soit son pays, elle y est entourée d'ennemis; et, puisque ce sont ceux de son mari, qui douterait que ce soient les siens (2)? »

Dans une occasion solennelle, le Cid, recevant des présens du soudan de Perse, montre à l'envoyé du monarque sa maison, ses filles et

(1) M. Damas Hinard, *Romancero*, t. II, p. 45; M. Depping, *Romancero Castellano*, t. I, p. 145.

(2) M. Damas Hinard, *ibid.*, t. II, p. 121; M. Depping, *ibid.*, t. I, p. 193-194.

sa Chimène avec un orgueil qui rappelle celui de la mère des Gracches (1). Dans la pièce que l'on va lire, et où le Campeador, déjà armé en guerre, mêle de sages conseils à ses adieux, il est aisé de voir à travers la gravité des paroles quel trésor inépuisable de tendresse et de respect Rodrigue conserve pour Chimène.

ADIEUX ET CONSEILS DU CID A CHIMÈNE.

« Déjà couvert de son casque, le Cid s'entretenait avec sa Chimène, un peu avant d'aller aux combats de Valence.

« Vous savez bien, madame, dit-il, combien notre tendresse et l'affection que nous avons l'un pour l'autre admettent peu l'absence; mais le droit disparaît là où l'obligation intervient, car, pour tout homme de sang noble, c'est une obligation de servir le roi.

« Conduisez-vous en mon absence comme une femme prudente que vous êtes, et qu'on ne voie rien de changé en vous, puisque vous sortez de si bon lieu.

« Employez les heures rapides à prendre soin de votre bien, et ne demeurez pas un seul moment oisive, car être oisive ou être morte, c'est même chose.

« Gardez vos plus riches vêtemens pour quand je serai de retour, car une femme sans son mari doit aller avec une grande simplicité.

« Veillez bien sur vos filles, et qu'elles soient toujours célées; mais qu'elles ne s'aperçoivent pas que vous ayez aucune crainte, car ce serait faire qu'elles comprendraient le mal. Qu'elles ne s'éloignent pas un instant de dessous vos yeux, car des filles sans leur mère sont fort près de la perdre.

« Soyez grave avec vos serviteurs, affable avec les dames, circonspecte avec les étrangers, sévère avec vos compatriotes.

« Ne montrez point mes lettres, même à votre plus proche parente, et l'homme le plus sage ne saura pas comment j'accueille les vôtres; et si vous ne vous sentez pas assez forte pour dissimuler votre joie, ce qui est le propre des femmes, montrez-les à vos filles...

« ... Je vous laisse pour chaque jour vingt-deux maravédis. Traitez-vous selon ce que vous êtes, et ne regardez pas à la dépense. Si l'argent venait à vous manquer..... ne mettez pas en gage vos joyaux. Empruntez sur ma parole; vous trouverez bien là-dessus qui remédie à vos besoins, puisque je travaille sans cesse à remédier à ceux des autres.

« Sur ce, madame, adieu, car j'entends d'ici le bruit des armes. »

« Et après un étroit embrassement, il sauta légèrement sur Babiéca (2). »

Nous nous croyons parfaitement en droit de conclure, de ce qu'on vient de lire, qu'il n'y a rien dans le génie espagnol, rien dans *les poèmes du Cid,* rien dans le *Romancero,* qui rappelle les côtés romanesques, fantastiques et peu moraux de la poésie chevaleresque de France et d'Angleterre aux XIIIe et XIVe siècles.

(1) M. Damas Hinard, *Romancero,* t. II, p. 207.

(2) Duran, *Romancero de romances,* etc., t. II, p. 119; M. Damas Hinard, *Romancero,* t. II, p. 126.

Mais s'il en est ainsi, dira-t-on, si les ouvrages qui reflètent incontestablement le mieux le vrai caractère national, si les romances et les chansons de geste contiennent en Espagne aussi peu d'élémens romanesques; si, au contraire, les traits distinctifs de la chevalerie espagnole sont le bon sens, la franchise, l'élan sans tergiversation ni équivoque des passions bonnes ou mauvaises, la sincérité des sentimens, toujours logiques et conséquens avec eux-mêmes, allant droit au fait dans les paroles et droit au but dans les actions; si le merveilleux et le surnaturel tiennent si peu de place dans les premières créations de leur esprit, et qu'esclaves de la vérité dans la vie réelle, ils aient gardé constamment le respect de la vraisemblance dans leurs fictions; s'il en est ainsi, dira-t-on, où donc Michel Cervantes a-t-il pris l'idée et le modèle de son chef-d'œuvre? A quel être de raison sa poétique satire s'adresse-t-elle? Dans quelle province inconnue des Espagnes a-t-il entendu pousser des soupirs pour des amours imaginaires? Où a-t-il vu donner dans les grands chemins de grands coups d'épée en l'air et sans motif? Où a-t-il rencontré la rêverie vague et creuse dans ce pays si sain, où il n'existe que si peu de cerveaux fêlés ou vides, dans ce pays des formes et des couleurs précises, où l'on ne connaît guère que la beauté visible et palpable, et où les rêves de l'extase religieuse elle-même ont dû revêtir des formes sensibles? Cervantes s'est-il donc livré à un jeu d'esprit sans but, à une critique sans objet, à une peinture purement d'imagination? Non, non; je suis bien loin de vouloir tirer de ce qui précède une conclusion aussi absolue. L'extravagante bibliothèque de don Quichotte, livrée aux flammes par le curé, la nièce et la gouvernante du bon hidalgo, après sentence dûment prononcée, forme à l'immortelle satire une base très solide et très réelle. Je n'essaierai pas de le nier : il existe un corps de délit. Des monceaux de fadaises chevaleresques, imprimées au commencement du XVIe siècle, témoignent d'un singulier désordre dans les esprits; mais il faut distinguer : la chevalerie que Cervantes a si joyeusement bafouée, ce n'est pas la grave chevalerie de son pays, dont il était lui-même un des derniers et des plus honorables représentans; ce qu'il flagelle à outrance, ce n'est pas le génie espagnol; au contraire, c'est au profit de ce dernier qu'il censure l'importation dans sa patrie d'une littérature étrangère, pleine de folie et de licence, qui usurpait l'admiration publique et tendait à altérer les mœurs nationales. En effet, les fictions gracieuses et peu édifiantes du cycle d'Artus et de la Table-Ronde, *Lancelot du Lac, Tristan de Léonois,* toute cette chevalerie romanesque et voluptueuse de notre France au XIIIe siècle, n'avaient eu, à l'origine, que peu ou point d'écho en Espagne. Le fondement de toute cette littérature féerique et licencieuse, la raillerie du mariage, était, comme nous l'avons dit, profondément antipathique à la jalousie castillane. On peut voir, en parcourant la section des ro-

mances dites chevaleresques, que le cycle de Charlemagne et des douze pairs, lié par les exploits de Bernard de Carpio, le fabuleux rival de notre Roland, aux traditions espagnoles, a joui seul, de l'autre côté des Pyrénées, d'une popularité véritable. Ce n'est qu'au milieu du XIVe siècle qu'une imitation, ou plutôt une inspiration fort adoucie et très adroite des romans français, l'*Amadis de Gaule*, obtint un succès de vogue dans toute la Péninsule. « Voilà, dit le curé dans l'inventaire de la bibliothèque de don Quichotte, le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne. C'est de celui-là, à ce que j'ai ouï dire, que tous les autres tirent leur origine. En qualité de fondateur d'une secte si dangereuse, il doit être condamné au feu. » — « Mais, reprit maître Nicolas, le barbier, j'ai aussi entendu dire qu'*Amadis de Gaule* est le meilleur de tous les livres composés dans ce genre-là (1), et ainsi, à titre de modèle, il mérite qu'on lui pardonne. »

Il faut cependant se garder de croire que ce roman, tout rempli de galanterie et de merveilleux, soit beaucoup plus raisonnable et plus chaste que *Tristan de Léonois* et *Lancelot du Lac*. Toutes les filles et nièces de roi s'y montrent de la complexion la plus amoureuse, et toutes ont auprès d'elles, pour servir et protéger leurs faiblesses, les plus complaisantes et les plus adroites confidentes, entre autres l'aimable Dariolette. La passion des jeunes cavaliers est si soumise, si religieuse en quelque sorte, le plus ordinairement si constante, qu'elle a toute l'apparence d'une vertu, et pourtant ces purs amans ne se refusent aucune satisfaction effective. Seulement (ce qui était le point capital de l'autre côté des Pyrénées) ces intrigues ne portent aucune atteinte au sacrement; s'il y a beaucoup d'Arianes parmi ces jeunes et fragiles princesses, il n'y a du moins ni crédule Amphitryon, ni triste roi de Cornouailles. La postérité d'*Amadis* a été innombrable : *Esplandian, Amadis de Grèce, Félix-Marte d'Hyrcanie,* l'invincible *don Bélianis de Grèce* et une foule d'autres offrirent bientôt tous les abus et toutes les extravagantes exagérations du genre. Les imitateurs espagnols, comme leurs confrères de tous les pays, ont poussé jusqu'au ridicule les défauts de leurs modèles. De cette multitude de méchans livres que protégeait la mode et qui corrompait le bon sens public, Cervantes n'amnistie sans restriction, après l'*Amadis de Gaule,* que le seul *Palmerin d'Angleterre,* œuvre portugaise et royale, digne, suivant le licencié Pero Perez, d'être conservée soigneusement, comme une chose unique, dans une cassette aussi précieuse que celle qu'Alexandre trouva parmi les dépouilles de Darius, et qu'il destina à enfermer les œuvres d'Homère. Le bon curé exempte encore de l'*auto-da-fé* le fameux *Tiran le Blanc,* qu'il loue en ces termes un peu équivoques : « Trésor d'allégresse et mine d'agréables passe-temps, ce livre,

(1) Cet éloge ne peut s'appliquer qu'aux trois premiers livres.

pour le style, est le meilleur du monde. On y voit les chevaliers manger, dormir, mourir dans leurs lits, et, avant de trépasser, faire leur testament, avec une foule d'autres choses qui manquent à tous les livres du même genre. » Cet éloge badin nous fait penser que *Tiran le Blanc* était un premier essai de réaction et de critique indirecte contre les invraisemblances des romans de chevalerie; ce qui n'empêche pas le très peu conséquent licencié de déclarer que l'auteur de ce livre a mérité les galères à perpétuité, apparemment à cause des amours d'un bel écuyer nommé Hippolyte avec une impératrice de Constantinople fort proche parente de la belle et infidèle reine de Cornouailles.

Au reste, qu'on ne s'étonne pas de voir la réaction contre les écarts de la littérature romanesque venir précisément d'un pays où ce genre d'exagération n'avait aucunes racines profondes et naturelles. L'idée fondamentale de *don Quichotte* n'est pas, comme on l'a tant répété, le contraste de la générosité héroïque et idéale avec la réalité prosaïque et vulgaire. Non; la lutte n'est pas là. Elle est entre l'enthousiasme faux et chimérique des héros de roman et l'héroïsme sensé et pratique des héros de l'histoire; elle est entre l'amour vaporeux et romanesque et l'amour sincère, naturel et véritable. L'épopée comique de Cervantes était un retour et un rappel à la vérité et au goût national. De là vinrent les applaudissemens unanimes qui l'accueillirent. On ne l'a pas assez remarqué : le succès fut universel, surtout parce que cette charmante et satirique production ne blessait aucun des sentimens, aucun même des préjugés de la nation. L'Espagne ne vit et ne dut voir dans *don Quichotte* que la critique d'un travers étranger, tandis que l'Europe, où cette création originale ne fut pas moins bien accueillie et qu'elle corrigea, put (ce qui est toujours commode) n'y voir qu'une peinture un peu chargée des ridicules d'un peuple voisin. Pour la France, c'était cependant sa propre littérature qui était en cause, mais sa littérature déjà oubliée d'elle-même et rendue méconnaissable par de maladroites imitations. Certes, le digne licencié Pedro Perez, qui a épargné *Amadis de Gaule* et *Palmerin d'Angleterre*, n'aurait consenti à brûler ni *Tristan*, ni *Perceval*, ni *Lancelot*, surtout dans la gracieuse et poétique rédaction de Chrétien de Troyes. Pour moi, je ne souhaite pas à celles de ces productions dont les textes originaux sont encore inédits de reposer éternellement dans la précieuse cassette d'Alexandre. Je forme un vœu tout opposé : en ce temps où l'on imprime tant et tant de choses inutiles ou médiocres, je voudrais voir ces antiques monumens de notre langue et de notre génie national recevoir une vie splendide et nouvelle de la main élégante et soigneuse des Didot et des Crapelet. A ce vœu, j'en suis sûr, Michel Cervantes lui-même, si sensible aux graces du langage, aurait souscrit de bien grand cœur.

CHARLES MAGNIN.

LA

FAMILLE ALAIN.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

La Dive est une petite rivière qui serpente à travers la riche vallée d'Auge et qui vient se jeter dans la mer. Quelques cabanes de pêcheurs et d'herbagers ont fini par devenir un village qui s'appelle Dive, du nom de la rivière. Les hommes sont pêcheurs ou marchands de bestiaux. Parmi les femmes, quelques-unes s'occupent de l'industrie de leurs maris; le plus grand nombre fait de la dentelle. Toute la vallée se compose de pâturages limités par des ruisseaux alimentés par la Dive, qui, après avoir passé sous le pont de bois de Cabour, hameau d'une dizaine de maisons, coule entre le village de Dive et un énorme banc de sable qui la sépare de la mer, dans laquelle elle va se jeter au-dessous de Beuzeval.

Beuzeval n'est guère que la réunion, sur les livres du cadastre, de fermes isolées sur un plateau élevé au-dessus de la mer et de moulins à eau mus par une petite rivière qui s'appelle tout simplement la rivière, — fleuve, si l'on en croit la définition des géographes, — fleuve

de un à deux pieds de profondeur, d'une eau claire et limpide, et sur lequel on a jeté de place en place un vieux saule qui, posé sur les deux rives, forme un pont suffisant.

Par une matinée d'août, un dimanche, la marée montait et enflait la Dive, qui, à marée basse, n'est guère qu'un ruisseau. Un grand nombre de personnes étaient rassemblées près de l'embouchure de la rivière, sur une partie du rivage où sont situés deux ou trois cabarets sur lesquels on lit : — *Cidre à dépoteyer,* — ce qui veut dire à vendre par pots.

La messe venait de finir, et les habitans de Cabour, qui n'ont pas d'église, ainsi qu'une grande partie de ceux de Beuzeval, qui se trouvent plus loin de leur église que de celle de Dive, étaient descendus à l'issue de la messe jusqu'au bord de la rivière et de la mer, pour assister à une cérémonie qui allait avoir lieu. Quelques hommes dépoteyaient du cidre. De jeunes filles en parure se promenaient par trois ou quatre ensemble, caquetant et riant tout haut pour attirer l'attention des garçons, qu'elles semblaient éviter, tandis que ceux-ci, également par groupes, causaient de la mer, de la pêche et du temps — sans perdre les filles de vue. Parmi ceux qui s'étaient assis devant les cabarets, il était impossible de ne pas remarquer deux hommes déjà âgés, mais encore vigoureux, qui, partageant fraternellement un pot de cidre, échangeaient quelques mots qui sortaient de leur bouche entre d'épaisses bouffées de tabac.

L'un des deux était le seul des assistans qui ne fût pas en toilette; il avait sur la tête un bonnet de laine rouge; un gilet de laine rayé de blanc et de rouge ne laissait voir que ses manches, parce qu'un autre gilet de gros drap bleu foncé était boutonné par-dessus; un pantalon de drap bleu était recouvert du haut par un cotillon, — large pantalon de toile à voile qui retombe à gros plis jusqu'aux genoux, — et d'en bas, par de grandes bottes qui montent jusqu'à moitié de la cuisse. Son visage était à peu près couleur de cuivre, ainsi que son cou, que l'absence de cravate permettait de voir. En réalité, il s'appelait Tranquille Alain; mais quelques actes d'audace à la pêche lui avaient fait donner dans sa jeunesse le surnom de Risque-Tout, qui était devenu tout doucement son nom et le seul sous lequel le connussent les jeunes gens de la commune.

L'autre, auprès de Tranquille Alain, était presque un monsieur; il avait un chapeau et une très longue redingote d'un bleu pâle, un pantalon de faux nankin d'un jaune plus ardent que le véritable, des souliers à bouts arrondis, et sur le ventre un large cordon de montre vert et rouge terminé par un gros cachet et une clé en cornaline. — Il se nommait Éloi Alain et était cousin de Tranquille. Il était meunier du meilleur moulin de Beuzeval, celui qui est le plus près de la mer. Il

était riche et n'était pas fâché qu'on lui parlât de son argent. Comme presque tous les meuniers, il accaparait un peu de blé et faisait une sorte de petite banque quelque peu usuraire; il avait beaucoup spéculé sur la manie des paysans de devenir propriétaires en achetant des carrés de terre qni rapportent deux pour cent, et dont il leur faut payer l'intérêt à cinq pour cent quand le vendeur leur accorde du temps, ou à huit ou neuf quand il faut emprunter pour payer l'acquisition. Il avait fait aussi un peu de contrebande dans sa jeunesse; mais le métier n'en valait plus rien, et il n'y pensait que pour se rappeler une haine violente qu'il conservait dans son cœur, et qui avait pris son origine dans une affaire de cette nature. Il avait prêté de l'argent à son cousin Tranquille pour faire construire un nouveau canot que l'on devait baptiser ce matin même, et ils attendaient en buvant et en fumant que M. le curé, qui était allé dîner après sa messe, descendît sur la plage avec son clergé.

Le canot neuf était sur la plage, mâté et voilé, avec un énorme bouquet au haut du mât. Pélagie Alain, femme de Tranquille, triomphait sans dissimulation. Auprès d'elle étaient le parrain et la marraine, un beau petit garçon et une belle petite fille vêtus de leurs habits de fête, et qu'elle avait bien du mal à empêcher d'aller jouer, ce qui aurait nécessairement détruit bien vite l'effet de ses soins pour les parer. Le garçon, appelé Onésime, était à elle, ainsi qu'une seconde petite fille, la blonde Bérénice, qui n'assistait à la fête qu'en qualité de spectatrice. La marraine était une enfant dont Pélagie avait été la nourrice et qui était sœur de lait de Bérénice. Sa mère était morte depuis long-temps, et son père, soldat, l'avait laissée chez les Alain, avec lesquels il avait été lui-même élevé. Il était mort depuis quatre ans sur le champ de bataille chef de bataillon et décoré, laissant à sa fille 250 francs de pension. Tranquille Alain et sa femme ne la distinguaient guère de leurs autres enfans, et tous ensemble se traitaient comme frère et sœurs. La marraine avait été nommée Pulchérie, nom qui se prononce dans les campagnes normandes comme *chérie*.

Peut-être serez-vous un peu étonnée, madame, de l'air prétentieux de la plupart de ces noms, mais je puis vous assurer que je n'en suis pas l'inventeur et qu'ils sont très communs en Normandie. Il n'y a pas un village où l'on ne trouve des Bérénice, des Artémise et des Cléopâtre. Où les habitans ont-ils pris originairement ces noms? Je l'ignore. Quelques dames de châteaux les auront donnés d'abord autrefois d'après quelques romans de Mlle de Scudéri, et ils seront restés traditionnellement dans le pays.

Le pot de cidre de Tranquille et d'Éloi était vide. Éloi prit sa canne qu'il avait posée à terre, — cette canne avait une masse à un bout et un cordon de cuir à l'autre, — et il frappa sur la table en criant : Garçon,

un pot! Le maître du logis, qui était son propre garçon, vint prendre le pot et le rapporta plein, puis attendit, selon l'usage, que les consommateurs le payassent d'avance. Éloi tira d'une poche de son pantalon une poignée de pièces de cinq francs, sembla chercher parmi elles une pièce moins grosse, puis, ne la trouvant pas, remit l'argent dans son gousset, et interrogea l'autre poche de la même manière. — Attends, dit Tranquille, j'ai de la monnaie.

— Tu as déjà payé l'autre pot.

— C'est égal, puisque tu n'as pas de monnaie.

Éloi se laissa vaincre sans plus de résistance, et, comme s'il eût attendu cette offre, il remit dans sa seconde poche l'argent qu'il en avait tiré, et, amenant à lui une blague formée d'une patte d'albatros, dans laquelle Risque-Tout mettait son tabac, il remplit de nouveau sa pipe. Risque-Tout en fit autant avec son propre tabac, tira un peu d'amadou de son gilet, battit le briquet avec son couteau sur un galet cassé qu'il ramassa, et ralluma sa pipe noircie par l'usage, dont le tuyau avait à peine quelques lignes de longueur, et qui se plaçait dans un trou qu'elle avait fait entre deux dents, comme un aviron dans une *dame*.

— Eh! Tranquille, dit le meunier, je ne vois pas ton aîné.

— Césaire? Oh! il est allé se faire brave. Il n'a pas voulu rester comme moi avec ses habits de pêche.

— Tu pêches donc le dimanche?

— Ma famille mange le dimanche comme les autres jours.

— L'église ne veut pas qu'on travaille le dimanche, et il n'y a que toi qui n'obéisses pas.

— C'est commode pour toi. Le blé pousse le dimanche comme les autres jours, et il pousse aussi la nuit pendant que tu dors. D'ailleurs, qui travaille prie. On permet bien de boire et de se soûler au cabaret le dimanche, et on ne me permettrait pas de gagner le pain de mes enfans! Allons donc! Je suis un simple, je ne sais pas lire, mais j'ai un bon sens qui me dit ce qui est bien et ce qui est mal. Pourquoi est-ce qu'on ne travaillerait pas le dimanche?

— Cela t'empêche d'aller à la messe.

— Pas tout-à-fait. Nous sommes partis cette nuit pour relever nos lignes et nos cordes, et, quand le jour a commencé à poindre, Césaire et moi nous nous sommes mis à genoux, et nous avons prié un brin le bon Dieu de bénir notre pêche et notre travail, et il nous a entendus, — nous avions du poisson à tous ains.

(Je ne crois pas devoir conserver aux personnages l'accent du pays, qui serait peu intelligible. — En réalité, Tranquille Alain a dû dire *béni* pour bénir, — *pèchon* pour poisson, — *mè* pour moi, — *commenché* pour commencé; — *tous ains* est parfaitement français et est synonyme d'hameçons.)

— Et aussi, ajouta Éloi, M. le curé a encore dit anhui (aujourd'hui) dans sa chaire que Dieu s'était reposé le septième jour.

— M. le curé, je le respecte; mais, dans sa chaire, il parle tout seul et personne ne lui répond. Si le bon Dieu s'est reposé le septième jour, c'est parce qu'il avait fini sa besogne et n'avait plus rien à faire. Il s'est aussi reposé le huitième, c'est-à-dire le lundi, et le neuvième et tous les jours suivans; faut-il donc ne pas travailler demain ni jamais? Écoute, Éloi, tu m'as prêté cent écus pour faire faire ce canot neuf; eh bien! tu es plus sûr d'être payé des cent vingt écus que je dois te rendre après la saison par un homme qui travaille le dimanche. — Tiens, voilà Césaire qui arrive.

— Es-tu content de lui?

— Oui, il va bien; c'est doux comme une fille, ça n'a pas une volonté; mais un qui sera un fin pêcheur, c'est le petit Onésime, le parrain de l'embarcation. Il ne vit que sur la mer, cet enfant-là, et ça a onze ans! Si ça avait la force, ça vous manœuvre déjà un bateau comme un homme! Je ne veux pas l'emmener aux marées de nuit, tant qu'il est si jeune; eh bien! il faut se fâcher chaque fois pour le laisser à la maison. L'autre nuit, il y a deux jours, je le croyais endormi, nous partons avec Césaire, il était une heure de la nuit; eh bien! Onésime était allé d'avance se cacher sous le tillac du canot! Quand il tient une ligne ou un libouré, le roi n'est pas son maître! Cet enfant-là sera un jour l'ennemi du poisson. — Mais on sonne à l'église, c'est le curé qui sort. Ah! voilà le maître du château et sa femme.

— M. Malais?

— M. Malais de Beuzeval.

— Pas plus de Beuzeval que moi, répliqua le meunier avec impatience; le grand-père était marchand de bœufs comme le mien, le père a été usurier, tandis que le mien était honnête homme. C'est de ce moment-là que leur famille s'est élevée au-dessus de la nôtre; il a acheté ou plutôt volé le château de Beuzeval. Je ne parle pas de l'oncle de celui-ci, qui était douanier, — le diable ait son ame! — Je n'en parle pas, parce que j'en ai trop à dire, — et ces Malais, ça a l'air de mépriser la terre... elle n'est pas digne de les porter. — Eh! moi aussi j'en ai de l'argent, — ça sera peut-être à mon tour quelque jour de ne pas les reconnaître; — j'ai fait un serment sur cette famille-là.

On sonnait toujours à l'église; on commença à entendre les chants du curé, du clerc et des enfans de chœur, dont l'un portait la croix et l'autre du sel, du blé et l'eau bénite. — Les pêcheurs qui entouraient le canot, qui en louaient ou en critiquaient le bordage ou la quille, et qui prophétisaient qu'il irait plus ou moins bien à la voile ou à l'aviron, se découvrirent et s'espacèrent pour faire place au curé, au parrain et à la marraine. Pélagie Alain avait placé un christ de buis sur l'arrière

du bateau, place d'honneur. Tout le monde se signa, et le curé commença à dire en latin :

— Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer et vous calmez la violence des flots.

Et le clerc répondit : — Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.

Le curé lut alors l'Évangile :

« En ce temps-là, Jésus montant dans une barque, ses disciples le suivirent, et voici qu'une grande tempête s'éleva sur la mer, en sorte que la barque était couverte de vagues; Jésus cependant dormait; ses disciples s'approchèrent donc de lui et l'éveillèrent en disant : « Sei« gneur, sauvez-nous, nous périssons! » Jésus leur dit : « Pourquoi « craignez-vous, gens de peu de foi? » Et en même temps, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Ceux qui étaient présens furent saisis d'étonnement, et ils disaient : « Quel « est celui à qui les vents et la mer obéissent? »

Puis le curé reprit en chantant : « Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer, et vous calmez la violence des flots. »

Et le clerc répondit avec les enfans de chœur : « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. »

Le curé fit alors le tour de la barque en y jetant du sel et du blé, et en disant : « Notre secours est dans le nom du Seigneur.

Le Clerc. — Qui a fait le ciel et la terre.

Le Curé. — Que le nom du Seigneur soit béni!

Le Clerc. — Maintenant et dans toute l'éternité.

Le Curé. — Opérez, Seigneur, ce qui est représenté par le sel et par le blé; donnez-nous la sagesse qui prévient la corruption et l'iniquité, et bénissez les travaux de ceux qui monteront ce frêle esquif. »

Il demanda alors quels étaient le parrain et la marraine, et à une seconde question : « Quel nom donnez-vous au canot? » Onésime s'embarrassa et ne put répondre; mais Pulchérie, rouge comme une cerise, répondit : « *La Mouette*, monsieur le curé. »

Le curé aspergea le canot d'eau bénite, et se remit en route. Pulchérie lui mit dans la main un sac de bonbons, dans lequel on avait caché un petit écu. Onésime donna des dragées et une petite pièce au clerc et aux enfans de chœur.

Et le clergé de Dive retourna à l'église en chantant : « L'eau s'élevait jusque par-dessus ma tête; j'ai dit : Je suis perdu! j'ai invoqué votre nom, Seigneur, et j'ai été sauvé.

« Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. »

Tous les assistans firent encore le signe de la croix. Alors la scène changea. Pélagie avait des dragées dans son tablier; elle en donna à ses commères, et les deux enfans, Pulchérie et Onésime, jetèrent les dra-

gées par poignées et le plus loin possible sur les galets, sable arrondi de la mer dont chaque grain est gros comme un œuf, de même que les mouettes, qui sont les hirondelles de l'Océan, sont de la taille d'un aigle. Les enfans se ruaient sur les dragées, se précipitaient sur les galets entre lesquels elles tombaient, se poussaient et roulaient pêle-mêle.

Pélagie alors retourna à la maison pour préparer la *caudrée*. La caudrée veut probablement dire la chaudronnée, comme on dit la marmite chez les petits bourgeois, pour signifier le dîner. Pendant la pêche, on fait ordinairement, chez le patron de chaque barque, une caudrée le samedi soir, après qu'on a partagé l'argent de la pêche de la semaine; mais cette fois, — c'était à propos du baptême du nouveau canot, — Pélagie avait invité quelques amis, et aussi les matelots de Tranquille.

Outre le petit canot qui était à lui, et que le nouveau baptisé était destiné à remplacer, Risque-Tout commandait une grande barque, appartenant à M. Malais de Beuzeval, pour les temps où la mer est plus dangereuse et les pêches plus lointaines, — l'hiver pour la pêche du hareng, et l'été pour celle du maquereau. Ce bateau était monté par cinq hommes et un mousse. On divisait la pêche en un certain nombre de parts; au bateau il revenait deux lots. — Pour la première fois, Onésime avait rempli les fonctions de mousse à bord de la barque, au commencement de l'été, pendant la pêche du maquereau. — Dans les intervalles de ces deux pêches, le petit canot servait pour pêcher à la ligne, et tendre la nuit de longues cordes armées d'hameçons, et aussi pour porter des sortes de nasses, pour prendre les homards et les crabes, étrilles, etc., dont il n'y a guère sur la côte sablonneuse de Dive.

Pour ces pêches, Onésime, quoique inscrit sur le rôle de son père comme mousse, n'aurait été qu'un embarras dans le petit canot, et on le laissait à terre, à son grand chagrin, avec les deux petites filles. Bérénice commençait à faire de la dentelle; mais à Pulchérie, nièce de M. Malais, qui ne s'occupait guère d'elle, on n'aurait pas osé faire apprendre un état. Onésime allait à l'école tous les deux jours. Ces intermittences s'expliquent par un usage inventé par beaucoup de paysans en Normandie. L'école se paie de 20 à 40 sous par mois pour un enfant; beaucoup de parens envoient deux enfans alternativement et ne paient que pour un, puisqu'au bout du compte il n'y a jamais qu'un seul enfant à l'école. Depuis deux ans que ce manége durait, Bérénice connaissait à peine ses lettres, et Onésime n'avait fait de notables progrès que dans l'art de mettre de petits morceaux de papier à l'abdomen des mouches, qui, volant par la classe avec cette queue postiche, comblaient les enfans de bonheur. Ces études extrêmement primaires d'Onésime étaient presque supprimées depuis un an qu'il allait à la mer. En outre, Pulchérie, qui ne faisait rien et n'avait rien à faire, se trouvait seule quand

Bérénice était à l'école un jour et le jour d'après faisait de la dentelle; aussi elle faisait tout pour débaucher Onésime, sans lequel elle n'eût pas osé aller courir dans la campagne, ou faire voguer de petits bateaux aux bords de la mer.

Vers cinq heures, on se réunit chez Tranquille pour la caudrée. Les femmes amenèrent leurs enfans, les unes deux, les autres quatre, quelques-unes un plus grand nombre. Le repas se composait de soupe, de viande grillée et de poisson, et de cidre pour boisson. Tous les enfans mangèrent ensemble sur un banc érigé en table; mais leur gazouillement ne tarda pas à gêner les pêcheurs. Les mères les emmenèrent au logis. Bérénice resta avec la sienne pour l'aider; Pulchérie et Onésime disparurent avec les autres enfans, et on ne s'occupa plus d'eux. Les pêcheurs alors se mirent à deviser; les pots de cidre se vidaient et se remplissaient. On parla du nouveau canot, puis de la pêche. — Prendrons-nous du hareng cette année? nous n'en avons guère eu l'année dernière. — Le hareng, dit un marin qui avait servi dans la marine impériale, — il a quitté nos côtes depuis le départ de l'empereur. — Je crois, dit un autre, que nous n'étions pas assez au nord. — Je m'en irai par le travers de Dieppe. — J'ai bon espoir pour cette année. — Les têtes s'échauffaient; le cidre répandait la gaieté et la confiance. Les femmes revinrent après avoir couché leurs petits enfans et les avoir laissés à la garde des plus grands. Alors on chanta. Le marin de la garde chanta la fameuse chanson :

Le collecteur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit;
Je me moque de lui,
Je couche sur la paille;

et tout le monde chanta en chœur le refrain :

J'aime mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire;
J'aime mieux moins d'argent,
Et vivre plus gaiement.

La soirée fut terminée par un cantique qui se chante à presque toutes les cérémonies qui intéressent les pêcheurs, et qui s'adresse à la vierge Marie, à laquelle les marins ont une dévotion particulière :

Vierge sainte, exaucez-nous!
Notre espoir est tout en vous;
Chère dame de la Garde,
Très digne mère de Dieu,
Soyez notre sauvegarde
Pour nous défendre en tout lieu.

Soutenez de votre bras
Et nos vergues et nos mâts,
Fortifiez le cordage,
Les câbles et les haubans.

. . . .

Claire étoile de la mer,
Montrez-vous dans le danger.

. . . .

Conservez-nous la santé,
La vie et la liberté.
Soyez notre ancre maîtresse,
Si l'ancre vient à cherler.

. . . .

Suppliez votre cher fils
Qu'il bénisse nos profits;
Ajoutez au bon passage
Un heureux et prompt retour.

. . . .

Pendant que la caudrée avait lieu chez Tranquille Alain, on dînait également chez M. Malais de Beuzeval. Éloi Alain avait dit la vérité en disant que le grand-père de M. Malais avait été marchand de bestiaux. Il était mort en tombant de cheval dans un voyage, après un repas prolongé. Il avait laissé passablement d'écus à son fils Aubry Malais. Celui-ci avait renoncé au commerce de son père, et s'était mis à prêter de l'argent. Il avait épousé la fille d'un marchand, qui avait mis la maison sur un pied bourgeois. Un de leurs deux fils s'était fait soldat. Elle avait marié l'autre, à qui, presque malgré son mari, elle avait fait donner une éducation de *monsieur;* elle lui avait fait épouser la fille d'un marchand comme elle, qui, outre de l'argent comptant, apportait des façons d'être à son gré. Elle avait été en pension à Lisieux, et en était revenue très demoiselle. L'autre fils, le soldat, quelques années plus tard, s'était marié lui-même ou à peu près. Il apporta un jour une petite fille, pour laquelle il demanda une nourrice. Pélagie Alain venait d'accoucher de Bérénice; elle éleva les deux enfans en même temps. Auguste Malais repartit au bout de quelques jours en laissant de l'argent, et sans avoir dit autre chose de la mère de la petite Pulchérie, sinon qu'il l'avait perdue. On n'entendit plus guère parler de lui, et, quelques années après, on apprit presque en même temps qu'il avait été nommé chef de bataillon et officier de la Légion-d'Honneur, et qu'il avait été tué.

Son oncle et sa tante avaient bien autre chose à faire qu'à s'occuper de Pulchérie. Ils avaient eux-mêmes eu trois enfans, dont deux étaient morts presque en naissant. Le premier seul, qui avait trois ans de

plus que Pulchérie, avait survécu, et était en pension à Paris, où on avait décidé qu'il deviendrait un prodige. — La mère Aubry Malais était morte en disant : Ce n'est pas commode d'avoir un beau-père marchand de bœufs. Dorothée, sa fille, voulut effacer cette origine le plus possible pour elle, et tout-à-fait pour son fils. Le père de son mari avait acheté le château de Beuzeval et ses dépendances. Le propriétaire était gêné dans ses affaires. En répandant des bruits exagérés et inquiétans sur sa situation, Aubry Malais avait fait douter de sa solvabilité, et passa pour un extravagant quand on le vit ramasser partout des créances sur M. de Beuzeval; mais, quand il en eut suffisamment, il sut s'en servir de façon à avoir le château et les terres pour le quart de leur valeur, en suscitant mille ennuis et mille tracasseries au possesseur.

Dorothée et son mari, déjà plus éloignés du marchand de bœufs, avaient tout doucement ajouté le nom de Beuzeval à leur nom de famille, en préparant les voies à leur fils, qui s'appellerait simplement M. de Beuzeval et renoncerait au nom trop connu de Malais. Donc M. Malais de Beuzeval et sa femme Dorothée étaient des parvenus dans l'acception la plus complète du mot, fiers de leur fortune et ne perdant aucune occasion de l'étaler aux yeux des autres. Quand le jeune Octave Malais de Beuzeval avait eu douze ans, il était venu faire sa première communion *au château* pendant les vacances. C'était l'époque où communiaient les enfans du pays. M. Malais avait exigé du curé de Beuzeval, qui avait eu la faiblesse d'y consentir, que l'on ne fît pas communier son fils avec les enfans des paysans et des pêcheurs, et il avait communié à part, la veille de la communion générale; puis on l'avait renvoyé à Paris continuer ses études. Mme Malais disait à tout le monde que son fils apprenait le latin et le grec, qu'outre les maîtres du collége, il avait des professeurs particuliers, qu'il travaillait beaucoup, etc. Tout à coup l'objet de toutes leurs espérances tomba malade et mourut. M. et Mme Malais furent écrasés du malheur qui les frappait. Leur vanité chercha des consolations dans un grand et coûteux appareil donné à leur douleur. On ramena de Paris le corps d'Octave; on lui fit à Beuzeval des obsèques splendides; on lui éleva dans le cimetière un tombeau ou plutôt un mausolée magnifique. Néanmoins il leur était resté une grande tristesse; leur vie était désormais sans but et sans espoir.

Dorothée un jour s'avisa de songer à Pulchérie. Elle alla la voir chez Pélagie Alain. Elle la trouva jolie, mais horriblement paysanne, et n'y retourna plus pendant quelque temps. Un autre jour qu'elle la rencontra par hasard, elle l'embrassa; puis elle se la fit amener quelquefois. Pélagie, par un bon instinct, pensa que Mme Malais reprenait des droits sur l'enfant en reprenant un peu de tendresse, et, quand il fut question de baptiser le canot, elle alla demander à Mme Malais la permission que Pulchérie fût marraine. Non-seulement on y avait consenti, mais en-

core on avait donné une robe pour l'enfant et on avait promis d'assister à la cérémonie. Rentrés chez eux, sans spectateurs pour leur luxe, les deux époux, à la fin d'un dîner somptueusement servi, parlèrent del événement de la journée.

— Comment trouvez-vous la petite, Louis?

— Assez bien; elle ressemble beaucoup à feu mon frère.

— Elle n'avait pas le même air que toutes ces petites paysannes, quoiqu'elle ait été élevée avec elles; mais ce bon naturel ne sera pas long à se gâter : elle ne tardera pas long-temps à devenir commune et grossière comme les gens dont elle partage la vie.

— Ce sera dommage.

— Faisons-nous bien à son égard tout ce que nous devons, mon cher Louis?

— Je me le demandais ce matin, Dorothée, et aussi ce qu'on pouvait dire de nous à ce sujet.

— Après tout, c'est notre nièce, Louis.

— La fille de mon frère, Dorothée... Et on doit trouver singulier que nous laissions ainsi la fille de mon frère.

— Tout ce qui reste de notre famille, puisque Dieu m'a repris les trois enfans qu'il m'avait donnés.

— Et surtout notre fils Octave, qui promettait d'être un homme si distingué.

— Notre maison est bien triste depuis que nous avons perdu ce cher enfant.

— Cette petite fille est notre héritière.

— Unique... et elle porte notre nom. Devons-nous la laisser devenir tout-à-fait une paysanne?

— Pour qu'elle ne puisse épouser qu'un marchand de bestiaux!... Cela ferait un bel effet.

— Qui nous appellera son oncle et sa tante!

— Pulchérie sera jolie; elle sera riche. Son père était chef d'escadron et officier de la Légion-d'Honneur. Personne ne pourrait trouver mauvais qu'elle prétendît à tout.

— Oui, avec une éducation convenable et des habitudes plus distinguées.

— Nous ne devons pas oublier que c'est notre sang, presque notre fille... on doit en jaser... Je voudrais savoir si nous sommes du même avis... sur quelque chose, Dorothée...

— Je crois que oui... Pensez-vous à la prendre avec nous?

— Je pense que nous le devons à elle et à la mémoire de mon frère, et puis à nous-mêmes. Elle est notre seule héritière; elle n'a pas de parens et nous n'avons plus d'enfans. Cela consolera notre vieillesse; cela nous donnera quelque belle alliance. Ce nom qui nous fait bien du

tort dans l'opinion du monde, ce maudit nom de Malais que nous avons tant de peine à déguiser sans pouvoir le faire oublier, disparaîtra sous un beau nom...

— Pulchérie n'épousera qu'un noble; elle sera comtesse.

— Et vous serez la tante d'un comte et d'une comtesse! Il faut aller la chercher demain matin. Je pense que ce sera généralement approuvé.

— Il faudra lui faire faire tout de suite des habillemens convenables. J'ai ici quelques étoffes, et d'ailleurs nous écrirons demain à Caen ou à Lisieux; on lui fera des robes d'après ma belle robe que j'ai fait faire à la mode de Paris quand nous y sommes allés il y a douze ans.

La caudrée chez Risque-Tout dura assez tard. On prit le café. Le café du pêcheur normand consiste en n'importe quoi qui soit noir et liquide; le goût ne fait rien à l'affaire. Voici comment on prend un café : on avale la moitié de la chose appelée café, puis on remplit sa tasse avec du tafia, de l'eau-de-vie ou du genièvre. Le genièvre est quelque chose qui a l'odeur de la térébenthine. Cela a été inventé pour nettoyer les meubles; on a fini par en boire, et on en boit beaucoup. Ce premier mélange s'appelle *gloria*. On vide derechef la tasse à moitié, et on la remplit encore d'eau-de-vie, de tafia ou de genièvre; c'est ce qui forme le gloria gris. On absorbe le gloria gris presque entièrement, après quoi on remplit la tasse d'eau-de-vie, et on la vide sous le nom de rincette. A la rincette succède la surrincette, qui est suivie du pousse-café; quand le pousse-café est bu, on dit : « Nous allons boire une goutte d'eau-de-vie, » et on en boit plusieurs gouttes. Il est très rare que les pêcheurs soient ivres pour cela.

Je ne connais pas beaucoup les mœurs des autres marins; mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai jamais entendu à une caudrée aucun pêcheur chanter une chanson grossière et inconvenante : on chante des cantiques, des refrains guerriers, des chansons sur l'empereur ou sur la mer.

II.

La caudrée finie, on se sépara. La marée commandait le départ pour une heure avant le jour. — Pélagie commençait à s'inquiéter. Bérénice dormait depuis long-temps, il était plus de dix heures, et les deux autres enfans n'étaient pas dans la maison. Tranquille Alain et Césaire, qui n'avaient que trois heures à dormir, se couchèrent et ne tardèrent pas à céder au sommeil. Pélagie attendit encore un peu. Il faisait un vent assez frais. Elle courut sur la plage appeler les enfans, puis elle alla les demander chez les autres pêcheurs; personne ne les avait vus. Elle retourna au bord de la mer et rentra chez elle. Quand elle vit le

jour poindre, elle fit la soupe pour Tranquille et pour son fils aîné, qu'elle réveilla. — Tranquille, dit-elle, les enfans ne sont pas rentrés.

— Comment, pas rentrés! de toute la nuit?

— De toute la nuit. J'ai heurté à toutes les portes, j'ai erré sur la grève; on ne les a vus nulle part.

— Je n'ai pas peur pour la mer; mais la rivière est vaseuse...

Tranquille et Césaire allèrent sur les rives. Pélagie réveilla Bérénice, et toutes deux se mirent en route de leur côté. Le mari et la femme rentrèrent à la maison au bout d'une demi-heure. Pélagie pleurait; Tranquille était ému, mais dissimulait son inquiétude. Ils sont peut-être allés à Beuzeval, au château ou chez le cousin Éloi; on les aura gardés à coucher; ils vont revenir au jour. Onésime sera au moins huit marées sans aller à la mer. — Il faut que nous mettions à la voile; tout le monde est en route. — Où est Césaire? — Il m'attend au canot, sans doute.... Adieu, Pélagie. Nous reviendrons ce soir quand la marée commencera à dévirer par le sud. Tu me feras signe, sitôt que tu nous verras, s'ils sont revenus.... ou plutôt tu les amèneras avec toi sur la plage... Adieu...

A ce moment arriva Césaire tout hors d'haleine. — Voilà bien une autre affaire, le canot n'est pas sur la grève; — on ne le voit ni à la mer, ni nulle part.

Tranquille devint pâle. — Onésime aura voulu s'aller promener avec le canot. A quelle heure sont-ils partis hier, Pélagie?

— Je ne sais; ils ont disparu pendant la caudrée.

— La marée descendait. Césaire, va parer le vieux canot et ne perds pas de temps. Nous les rencontrerons à la mer. Onésime n'aura pas eu la force de revenir; nous les rencontrerons, ne te tourmente pas, Pélagie, il n'y a pas de danger; quelqu'un de nos bateaux qui sont déjà en route les aura peut-être rencontrés. Le canot venait d'être béni, il n'y a pas de danger.

Tranquille, contre son habitude, embrassa Pélagie en partant. Pélagie resta immobile et écrasée sur une chaise. Puis, lorsque Tranquille eut poussé à l'eau le vieux canot avec l'aide de Césaire, il dit à son fils: Onésime et Pulchérie sont perdus; il a venté cette nuit, le canot aura chaviré; sans cela, Onésime aurait bien su revenir au changement de la marée, à moins qu'il ne se soit égaré dans le brouillard; — ils sont perdus!

Le canot poussé à l'eau, le père et le fils allèrent prendre le vent à l'aviron, puis hissèrent la voile, et ils ne tardèrent pas à s'enfoncer dans la brume matinale.

Vers dix heures du matin, Mme Malais descendit de Beuzeval à Dive, accompagnée d'une servante, pour emmener Pulchérie, dont on avait déjà préparé la chambre. Les deux femmes trouvèrent Pélagie comme son fils et son mari l'avaient laissée, c'est-à-dire semblable à une femme

foudroyée; on la secoua. — Qu'avez-vous donc, Pélagie? Êtes-vous malade?

— Oh! la mer, dit-elle, la cruelle mer! elle a englouti mon père et mes trois frères; elle aura mon mari et tous mes enfans.

— Mais qu'avez-vous, Pélagie? Pourquoi êtes-vous ainsi? Il ne fait pas mauvais temps, et votre mari va tous les jours sur une mer plus effrayante.

— Ah! madame, dit Pélagie en pleurant, nous ne reverrons ni Onésime, ni Pulchérie.

— Pulchérie, dites-vous? où est-elle?

— Dieu seul le sait, madame; elle a disparu hier soir avec Onésime. J'ai passé la nuit à les chercher; ils sont partis avec le canot qu'on a baptisé hier.

— Est-on allé à leur recherche?

— Tranquille et Césaire sont partis; mais il a fait du vent cette nuit, et mes pauvres enfans sont perdus!

— Comment n'avez-vous pas surveillé davantage une enfant qui vous était confiée!

Ici Pélagie retrouva de l'énergie, se leva et dit : — Madame! on ne peut demander à une femme d'avoir plus de soin d'aucun enfant que des siens propres. Cette pauvre petite, il ne m'est pas arrivé souvent de penser qu'elle n'était pas à moi comme les autres; d'ailleurs personne ne m'a disputé le soin à prendre d'elle, et, s'il est arrivé un malheur, c'est à moi plus qu'à n'importe quelle autre qu'il est arrivé. Tranquille, en partant, me disait que les enfans avaient peut-être été au château un peu tard, et qu'on les avait retenus. Je suis allée cette nuit partout; mais puisque le canot n'y est pas... ils sont partis avec.

— Votre mari reviendra-t-il de bonne heure?

— Avec la marée; il ne peut pas revenir plus tôt, à moins que le vent ne change, et il a l'air de bien tenir de la terre.

— Mais que peut-on faire?

— Rien, madame, pleurer, attendre et prier Dieu et la sainte Vierge; mon espoir est tout dans ce canot tout frais baptisé, qui n'a jamais été monté que par ces deux innocentes créatures. Si la mer ne le respecte pas, que respectera-t-elle? Je vais aller voir M. le curé pour qu'il fasse des prières.

Et Pélagie s'en alla chez le curé. Mme Malais fut obligée de remonter à Beuzeval, où elle raconta ce qui était arrivé à Pulchérie; on envoya plusieurs fois des domestiques demander si les pêcheurs étaient revenus et si on avait des nouvelles des enfans. Les deux époux se firent d'abord des reproches de n'avoir pas pris plus tôt Pulchérie chez eux; puis, grace aux accommodemens qu'on trouve toujours moyen de faire avec sa conscience, ils finirent par tomber d'accord que tous les torts étaient

à Tranquille et à Pélagie, et ils déplorèrent alors la perte d'un enfant qu'ils aimaient tant, quoiqu'ils ne s'en fussent jamais occupés jusque-là, l'isolement de leur vieillesse, l'espoir détruit d'une alliance avec quelque grande famille, leur fortune tombant après eux à des parens éloignés, à des Malais marchands de bestiaux, ou pis encore, et M. Malais pensa que l'on ne pourrait rien dire à ce sujet qui leur fût défavorable.

Le domestique envoyé à Dive revint annoncer que l'on voyait de loin les barques, mais qu'elles n'étaient encore visibles que pour les femmes et les enfans des pêcheurs, dont les yeux étaient plus exercés. M. et Mme Malais se mirent alors en route, et descendirent à Dive par un chemin assez escarpé, couvert de buissons d'hippophaès, à feuilles étroites et grises, et ressemblant à des oliviers chagrinés. Quand ils arrivèrent sur la grève, on voyait alors plus distinctement les canots. Toutes les femmes et les enfans étaient réunis au bord de la rivière. La mer était à peu près étale; elle ne montait plus, et les assistans tiraient du vent et de l'état de la mer des inductions qui n'étaient très claires que pour les gens du métier. Pélagie avait les yeux fixés sur l'horizon qu'elle interrogeait avec anxiété.

— Le vent est un peu retombé, disait une femme; ceux qui sont allés par l'est ne pourront pas rentrer avant l'autre *flot*.

— Voit-on les canots à Risque-Tout?

— Non, les deux premiers sont à Samuel Aubry et à Pacôme Glam.

— Et le troisième?

— Le troisième?... N'est-ce pas la barque à Placide?

— Peut-être bien.

M. Malais s'approcha de Pélagie et lui dit: Pélagie, ne voyez-vous rien?

— Monsieur Malais, répondit Pélagie, ils ne sont pas en vue; j'ai prié toute la journée, et je ne sens pas d'angoisses dans mon cœur; j'espère.

A ce moment, le bateau de Pacôme Glam entrait en rivière. Pélagie voulut faire une question; mais la force lui manqua. Une autre femme cria : Ohé, Pacôme, avez-vous rencontré les gens à Pélagie?

— Non, nous ne les avons pas vus; ils doivent être par l'est.

— Avez-vous du poisson?

— Assez bien.

Et la famille de Pacôme Glam remonta le bord de la rivière pour aller aider l'équipage à débarquer son poisson, ses lignes, ses cordes et ses autres *applets*.

— Ohé! Samuel, demanda la femme de Samuel Aubry, as-tu vu les gens de Pélagie?

— Non.

— As-tu du poisson?

— *Piè-che.*

— Encore une mauvaise pêche, dit la famille Aubry.

— Ohé! Placide, as-tu rencontré les gens à Pélagie?

— Je les ai vus de loin; ils couraient des bordées dans l'est; ils ne sont pas venus *cueillir* leurs cordes, qui étaient près des nôtres.

— As-tu du poisson?

— Un peu.

Et huit bateaux entrèrent ainsi en rivière, où ils allèrent s'amarrer au bord, après avoir amené et serré leurs voiles, sans que personne donnât des nouvelles plus positives de Risque-Tout et de Césaire, si ce n'est qu'on les avait vus courir des bordées dans l'est, sans qu'on sût pourquoi. Pacôme, débarrassé de son poisson et de ses cordes, vint auprès de Pélagie, qui restait immobile, perçant l'horizon de ses regards.

— Dis donc, Pélagie, sais-tu pourquoi tes gens ne sont pas venus cueillir leurs cordes?

— Il s'agit bien de cordes, dit Pélagie; Onésime est parti hier soir avec le canot neuf, et il a emmené la petite Pulchérie, et on n'en a plus entendu parler. Mon homme est parti à leur recherche avec Césaire sur le vieux canot. — Vous n'avez rien vu à la mer?... et, ajouta-t-elle en hésitant, pas de canot chaviré?

— Non; mais à quelle heure penses-tu qu'ils sont partis?

— Pendant que nous étions à la caudrée.

— La marée a dû les porter par l'est, et c'est par là aussi que Risque-Tout est allé les chercher; il sait son affaire.

— Et pourra-t-il revenir de cette marée? Je serai morte d'inquiétude si je dois passer la nuit sans nouvelles.

— Le vent remonte par le nord; il va passer au nord-est. S'il fraîchit un peu, tes gens pourront refouler la marée, qui commence à leur être contraire. Le vent doit être nord-est au large.

— Tiens, tiens, Pacôme! — et Pélagie saisit le bras de Pacôme d'un mouvement convulsif. — Tiens, par le nord-est une voile vent arrière!

— Tu as l'œil comme le nez d'un chien de chasse. C'est ma foi vrai, et je ne l'avais pas vue.

Pélagie devint toute tremblante.

— Il n'y en a qu'une?

— Je n'en vois qu'une.

— Alors... ils n'ont pas retrouvé les enfans?

— Peut-être ont-ils l'autre canot à la remorque.

— Oh! non... Césaire serait dans un des deux; ils seraient tous deux a voile.

Le jour à ce moment commençait à baisser. Tous les assistans, penchés en avant, cherchaient à distinguer le canot, qui évidemment essayait de revenir à Dive, protégé par le vent et repoussé par la ma-

rée. Quelques femmes et les marins rentrés dans la rivière, qui étaient venus à l'embouchure au lieu d'aller quitter leurs vêtemens mouillés, parlaient bas pour ne pas être entendus de Pélagie.

L'un disait : C'est drôle... à la marche, ça n'a pas l'air d'être le vieux canot.

— Si c'était le neuf, ils y seraient tous les deux.

— C'est vrai.

— Pauvres gens! pauvres enfans!

M. et Mme Malais faisaient quelques questions, mais on leur répondait à peine. On était habitué à considérer Pulchérie aussi bien qu'Onésime comme appartenant à Tranquille et à sa femme, et on ne s'occupait que de leur chagrin. Cependant le jour continuait à diminuer, la marée prenait de la force, et, si le canot gagnait du chemin, il n'en gagnait guère. Il vint un moment où l'on voyait plutôt sa marche et sa situation par l'écume blanche qui se brisait sous sa quille que par ce qu'on découvrait de lui-même, confondu qu'il était dans la brume et la nuit. Les pêcheurs continuaient à se communiquer leurs observations.

— Le voilà qui vire de bord.

— Comment! dit M. Malais, le canot s'éloigne?

— Il va revenir. S'il ne retournait pas dans le vent, il passerait devant la rivière sans pouvoir y entrer.

En effet, après avoir couru une bordée vent largue dans la direction d'Honfleur, il revint vent arrière, et cette fois on s'aperçut qu'il gagnait sur la marée. On ne tarda pas à entendre le bruit de l'eau qui se brisait avec force à cause de la résistance qu'opposait la marée. La nuit était venue.

— Décidément il n'y a qu'un canot.

Pélagie tomba à genoux sur le sable, les mains convulsivement serrées, en murmurant : Oh! mon Dieu! oh! bonne sainte Vierge! — A ce moment, le canot à pleine voile entrait dans la rivière et passait rapidement devant le groupe rassemblé à l'embouchure. Tranquille Alain, que l'on voyait seul à l'arrière du canot, et qui tenait le gouvernail d'une main, s'écria d'une voix forte en passant : Sauvés tous les deux! Alors Pélagie sentit son cœur se fondre, et, avec de grands sanglots, elle dit : Oh! mon Dieu, merci! bonne sainte Vierge, merci! — Puis elle tomba sans mouvement sur la plage. Un des pêcheurs la porta dans le cabaret devant lequel Éloi et Tranquille avaient bu du cidre le matin. Quelques femmes se joignirent à la petite Bérénice pour lui donner des soins. Le reste du groupe alla en courant aider Risque-Tout à descendre. — Prenez d'abord Pulchérie, dit-il, elle n'a pas d'avaries. — Mme Malais prit Pulchérie dans ses bras.

— Prenez maintenant le matelot, dit-il; il a besoin d'un bon lit et

d'un verre de cidre chaud. Il n'en mourra pas, mais il a été secoué. — Et il donna à un pêcheur Onésime enveloppé dans sa grosse veste à lui, et presque sans mouvement.

— Où est Césaire ?

— Césaire est à la mer où je vais le rejoindre; je l'ai envoyé mouiller sur nos cordes avant la nuit, et je vais aller l'aider à les cueillir, quand j'aurai mangé un morceau, car les pauvres enfans ont mangé une bonne partie de nos provisions, et j'ai laissé le reste à Césaire.

Pélagie était revenue à elle; elle accourut, arracha Pulchérie des bras de Mme Malais, la réunit dans les siens avec Onésime, puis, voyant l'état dans lequel était le pauvre enfant, elle rendit Pulchérie à Mme Malais. — Parle-moi donc, mon petit homme; parle à ta mère, mon cher petit Onésime. Mais qu'a-t-il donc, Tranquille? est-il blessé?

— Non, le pauvre petit a eu froid; quand il s'était vu dériver malgré lui, il avait amené la voile et il avait jeté l'ancre; il a passé toute la nuit à l'ancre, mais il avait entouré la petite Pulchérie de ses habits et de la voile; elle était chaudement enveloppée. Quant à lui, lorsque j'ai abordé le canot, je l'ai cru mort; il était à peu près nu et sans connaissance; je ne l'ai ranimé qu'en lui faisant avaler un peu de genièvre et en l'en frottant partout; une heure plus tard, je ne l'aurais pas trouvé vivant. Il avait mis son mouchoir au haut du mât, c'est ce qui m'a fait le découvrir. Ils avaient voulu essayer le canot neuf. — Tout en parlant ainsi, on marchait. Pélagie n'avait voulu laisser à personne le soin de porter Onésime; arrivée à sa maison, elle le donna à son mari et tomba par terre épuisée de fatigue. On mit Onésime dans un lit, on lui fit avaler un verre de cidre chaud, mais on ne put tirer de lui une seule parole; il finit par s'endormir, et quelques gouttes de sueur parurent sur son front.

— Le voilà sauvé, dit Risque-Tout; je vais profiter du reste de la marée pour rejoindre Césaire. — Il alluma sa pipe, serra la main de Pélagie et se mit en route. Quelques pêcheurs allèrent l'aider à s'embarquer; les autres rentrèrent chez eux pour prendre quelques heures de repos, car, avant le départ, il leur fallait amorcer leurs lignes le lendemain matin. Mme Malais embrassa Pulchérie et lui dit : — A demain, chère petite; je viendrai te voir demain. — Elle donna aussi un baiser sur le front à Onésime, qui dormait, puis elle quitta la maison pour retourner à Beuzeval.

III.

Le lendemain, on vint chercher Pulchérie. Pélagie pleura beaucoup en se séparant de l'enfant, qui de son côté versa d'abondantes larmes. Onésime était au lit avec la fièvre et un peu de délire. Mme Malais promit

que Pulchérie viendrait voir quelquefois sa nourrice, laquelle serait toujours bien reçue au château, ainsi que ses enfans. On enverrait prendre des nouvelles d'Onésime, qui, par son imprudence, avait failli causer un grand malheur, mais qui l'avait réparé par la générosité d'un dévouement qui aurait pu lui coûter la vie.

— Que dit-on de ce que nous avons repris la petite Pulchérie? demanda quelques jours après M. Malais à sa femme.

— On pourrait plutôt parler de ce que nous ne l'avons pas prise ici plus tôt, répondit Mme Malais.

— J'ai reçu la réponse de M. le grand chancelier de la Légion-d'Honneur, ajouta M. Malais. Il me dit que l'objet de ma demande est tout simplement un droit, que Pulchérie, fille d'un officier supérieur membre de la Légion-d'Honneur, entre de plein droit à la maison royale de Saint-Denis pour y faire son éducation; mais il m'avertit que les règlemens prescrivent un âge : c'est de sept à douze ans, et Pulchérie doit avoir quelque chose comme onze ans. De plus, il faut déjà, je pense, savoir quelque petite chose.

— Je suis un peu fâchée de me séparer de cette pauvre enfant.

— On ne peut renoncer à l'honneur de la faire élever à la maison royale de Saint-Denis; cela sera d'un excellent effet quand il sera question de la marier. Je pense qu'il serait bon de lui faire donner des leçons par le clerc de Dive, qui viendrait ici après sa classe. On ne peut qu'approuver que Mlle Pulchérie Malais, fille d'un officier supérieur membre de la Légion-d'Honneur, nièce et unique héritière de M. Malais de Beuzeval, n'aille pas à l'école avec toute la marmaille du village. — Et que dit la petite?

— La petite a d'abord été enchantée de sa belle chambre, et de ses belles robes, et de la table bien servie; mais maintenant elle veut voir Bérénice et Onésime, et la bonne femme qu'elle s'obstine à appeler maman Alain. Le petit Onésime est encore malade, et j'ai permis à Pulchérie d'aller le voir.

En effet, Pulchérie tomba en entrant dans les bras de Pélagie; Onésime était levé, mais il était encore faible et pâle; Bérénice faisait de la dentelle auprès de son frère. — Ah! voilà Pulchérie! s'écria-t-elle. Elle mit la dentelle de côté. La couleur revint aux joues d'Onésime.

— Eh bien! vas-tu mieux, Onésime?

— Oui, Pulchérie. Viens-tu pour rester avec nous? La maison est bien triste et bien abandonnée depuis que tu es partie. Est-ce que tu es mieux qu'ici à Beuzeval? On est loin de la mer d'abord, et puis avec qui joues-tu?

— Je ne joue pas du tout. Il y a bien un grand bassin dans le jardin, mais personne ne sait gréer de petits bateaux pour les faire voguer dessus, et... je *m'ennuie* de vous autres...

— Et nous donc! nous parlons de toi toute la journée. Je disais ce matin à Bérénice : — Dis donc, Bérénice, est-ce que Pulchérie ne pense plus à nous? — Bérénice disait que si.

— Comme tu as une belle robe! dit Bérénice.

— Je viens seulement pour vous voir et savoir comment se porte le pauvre Onésime. Il faut que je m'en retourne bien vite. Maman Dorothée a dit...

— Comment! s'écria Onésime, tu n'as plus la même maman que nous à présent?

— J'en ai deux : maman Pélagie et maman Dorothée.

— Mais Mme Malais n'est pas ta mère, elle est ta tante?

— Mais maman Pélagie non plus.

— Ah bien! voilà que maman Pélagie n'est plus sa mère! Je ne suis plus ton frère alors, et Bérénice n'est plus ta sœur?

— Mme Malais veut que je l'appelle maman, et elle est très bonne pour moi. On ne veut plus que je dise maman Alain, mais je le dis tout de même. Tenez, voilà de bonnes choses que je vous ai apportées.

Et elle leur donna plein un panier de gâteaux et de friandises.

— Dis donc, Onésime, maman Dorothée a dit que, quand tu irais mieux, tu viendrais passer une semaine avec Bérénice au château.

— Je vais bien.

— A-t-elle dit cela en effet? dit Pélagie.

— Oui, maman Alain, elle l'a dit.

La servante qui accompagnait Pulchérie confirma la chose.

— Eh bien! dit Pélagie, j'en suis bien reconnaissante, et cela consolera un peu ces pauvres enfans. Si Mme Malais veut bien le permettre, je les conduirai dimanche.

— A présent, je vais m'en aller, dit Pulchérie.

— Attends un peu que je te grée un bateau pour faire voguer sur ton bassin. On doit bien s'ennuyer quand on n'a pas de bateau.

— Ah! oui, va! mais je ne peux pas attendre; on nous a dit de revenir tout de suite.

— Eh bien! je te le porterai dimanche. Je vais te regréer à neuf mon plus beau.

— Le sloop?

— Non; le cutter, celui qui est là-haut sur l'armoire.

— Nous allons bien nous amuser dimanche!

— Et toute la semaine.

— Adieu, Bérénice; — adieu, Onésime; — adieu, maman Alain. — Papa Alain est à la mer avec Césaire?

— Oui, et ils ne reviendront que cette nuit. Adieu, Pulchérie, à dimanche!

— A dimanche!

Le dimanche arriva; Pélagie mena les deux enfans au château de Beuzeval. Elle portait dans un panier un beau turbot que Risque-Tout avait pris pendant la nuit. Onésime portait son cutter, avec le gréement neuf. Césaire et son père les suivirent jusqu'à la grille. Ils n'osaient pas entrer, mais Pélagie devait amener Pulchérie jusqu'à la porte pour qu'ils pussent l'embrasser. M. et Mme Malais les reçurent d'un air de protection, mais avec une suffisante affabilité. On voulut que Pélagie restât à dîner; elle refusa, en disant : — Il faut que je retourne faire la cuisine à nos gens. Je vous prierai seulement, madame, de permettre que Pulchérie vienne jusqu'à la grille, à cause que Tranquille et Césaire meurent d'envie de la voir.

M. et Mme Malais se consultèrent du regard, après quoi M. Malais dit : Allez leur dire, ma bonne femme, allez leur dire que je les invite à dîner avec vous et avec les enfans.

— Ils n'oseront jamais.

— Je vais le leur dire moi-même.

Quand M. Malais arriva à la porte, il trouva Pulchérie dans les bras de Risque-Tout et de Césaire. Aussitôt qu'elle avait appris qu'ils étaient si près d'elle, elle avait couru à eux, sans attendre les réflexions ni la réponse de M. Malais. Un autre personnage se trouvait également à la grille, — c'était Éloi Alain le meunier, qui les avait rencontrés en passant par là, et qui les attendait pour redescendre avec eux à son moulin et de là à Dive. M. Malais fit son invitation.

— Ah! oui, papa Alain, et toi, Césaire, venez, dit Pulchérie en les entraînant.

— Ça ne se peut pas, monsieur Malais, bien merci de votre honnêteté; mais voici le cousin Éloi que je viens d'inviter à manger notre soupe à Dive, et qui attend Pélagie pour que nous redescendions tous ensemble.

M. Malais n'aimait pas excessivement le meunier; mais sa faiblesse à l'égard de l'opinion publique, dont il était sans cesse préoccupé, faisait qu'il s'inquiétait assez de la froideur habituelle d'Éloi à son égard. Il profita de l'occasion pour l'engager à dîner avec les autres. Éloi hésita un moment; puis, voyant qu'il ferait perdre un bon dîner à ses cousins, et que lui-même en ferait un bien meilleur au château qu'à Dive, il céda d'assez bonne grace. Éloi Alain était plus embarrassant que les autres; il était riche, et était considéré dans le pays comme une espèce de monsieur. Ses opinions avaient une grande influence, et M. Malais n'aurait pas été fâché d'être bien avec lui. Malheureusement la vanité obstruait le peu de bon sens que la nature avait accordé au maître et à la maîtresse de Beuzeval. Pour faire plus d'honneur à leurs hôtes, et aussi dans l'espoir de les stupéfier d'admiration, ils couvrirent la table de toute leur argenterie. Mme Malais mit sa belle robe à la mode

de la ville qu'elle avait fait faire à Paris douze ans auparavant, et sur laquelle depuis ce temps elle avait fait tailler toutes ses robes, pensant que la mode de la ville en tout était comme la mode de certaines localités. Ainsi un bonnet à la mode du pays de Caux ne change jamais, pas plus qu'un bonnet à la mode de Carentan. Elle avait la conscience d'être vêtue à la mode de la ville avec cette robe qu'elle avait fait faire sous l'empire et qu'elle portait encore sous la restauration, époque à laquelle se passe notre histoire.

Le meunier était envieux et avait d'ailleurs d'anciens griefs contre la famille Malais. Devant ce luxe inusité, il lui semblait à lui-même qu'il n'était peut-être pas aussi riche qu'il se plaisait à le croire, et qu'il n'était pas l'égal des Malais. Aussi, avec la ruse du paysan normand, il ne négligea rien pour froisser ses hôtes, tout en ayant l'air de vouloir leur être agréable. Il ne trouva rien de mieux que de parler beaucoup d'une famille dont les Malais n'étaient pas très fiers d'être issus.

— Il y avait, dit Éloi, votre grand-père, Malais le marchand de bœufs, qui était de Dive; il avait un fameux bidet, et il faut dire qu'il était, lui, un fameux cavalier. Il est allé une fois pour acheter des bœufs de Dive en Poitou; il a fait cette fois-là quatre-vingt-quatre lieues sans débrider. C'était un maître homme! Le bidet était gris pommelé, un modèle de cheval!

Mme Malais prit un air distrait, M. Malais versa à boire; mais Éloi, voyant que le coup avait porté, continua :

— Je ne l'ai pas connu; mais tout le monde se le rappelle dans le pays. Quand on veut parler d'un bon cavalier, d'un homme qui boit dur et qui ne boude pas à la fatigue, on ne manque jamais de dire : C'est comme Malais de Dive. — Si l'on veut dire qu'un homme fait bien ses affaires, on dit encore : Ce gas-là, ce sera comme Malais de Dive; il laissera à ses enfans de quoi ne rien faire, et ses petits-enfans auront un château. — Tout le monde connaît Malais le marchand de bœufs, jusqu'aux petits enfans.

Mme Malais réussit à détourner la conversation en parlant de pêche à Risque-Tout, qui coupa alors la parole à son cousin; mais cela ne put durer long-temps, parce que, Risque-Tout en étant venu à parler des douaniers qui lui avaient pris un petit baril de tafia qu'il avait trouvé à la mer, Éloi reprit la parole et dit : — Écoute-moi, Tranquille. Il ne faut pas parler des douaniers devant M. et Mme Malais; ça peut leur faire de la peine. Ils ont eu un oncle qui était douanier et pas grand'-chose avec; c'était le propre fils de Malais le marchand de bestiaux. On n'est pas responsable des fautes des autres. Malais le douanier était un gredin; ça n'empêche pas que Malais de Dive, le marchand de bœufs, était un honnête homme et un brave homme qui a laissé de quoi à sa famille; ça n'empêche pas que le père de M. Malais, ici pré-

sent, était un homme qui vendait peut-être son argent un peu cher, mais qui pourtant n'a jamais eu rien avec la justice.

M. Malais se hâta encore de verser à boire et de remplir le verre du meunier; mais ce verre de vin ne servit qu'à augmenter la loquacité d'Éloi Alain, qui avait déjà beaucoup bu, et lui fournit une transition pour continuer. — Je veux, dit-il, que ce verre de vin que je bois à la santé de M. Malais et de Mme Malais me serve de poison si j'ai pu voir un douanier depuis ce temps-là. Faut vous dire qu'étant jeune homme, — vous étiez encore enfant, vous M. Malais, — j'ai fait un peu de contrebande. — Honnête homme toujours, n'ayant pas ça à personne; mais la contrebande, c'est prendre de l'argent au gouvernement, et prendre l'argent du gouvernement, c'est pas voler, tout le monde sait ça. — Voilà donc que Malais le douanier, — le propre fils de Malais le marchand de bœufs, — et le frère de Malais le marchand d'argent, — père de M. Malais qui nous régale; — voilà qu'il me dit : — Dis donc, Éloi, — on dit comme ça que tu fais de bons coups! — Je le connaissais d'enfance; je ne me défiais pas plus de lui que de Tranquille Alain. — Voilà que de paroles en paroles je lui dis un matin, en buvant un coup de cidre :

— Écoute, veux-tu en être?

— Oui, qu'il me dit.

— C'est bon, je suis ton homme.

— Je suis le tien.

Faut vous dire que c'était du tabac, et qu'un petit cutter anglais devait venir nous l'apporter à une lieue et demie du côté de Caen. La chose s'exécuta on ne peut mieux, sinon que, quand nous en vînmes à débarquer, il se trouva que Malais le douanier, au lieu de nous aider, nous avait dénoncés, qu'on nous tomba dessus, et qu'on saisit toute la pacotille. Moi et deux autres que je n'ai pas besoin de nommer, nous eûmes trois mois de prison chacun, et Malais eut, les uns disent le tiers, les autres disent la moitié de la prise; j'ai eu, moi, la consolation de lui donner une maîtresse râclée; mais c'est égal, c'est toujours là: jamais je n'oublierai Malais le douanier. — Monsieur et madame, à votre santé et à celle de tous les honnêtes gens!

Les maîtres de Beuzeval furent extraordinairement soulagés quand le dîner fut fini; lorsque les convives partirent, on ne songea pas à les engager à revenir, loin de là. Mme Malais dit à Pélagie : Pélagie, vous savez que vos deux enfans passent la semaine avec Pulchérie. Je vous les renverrai dimanche soir. Quand ils furent seuls, M. et Mme Malais se plaignirent de l'ennuyeuse journée qu'ils avaient passée. — Voyez un peu s'ils se sont seulement aperçus de la beauté de notre argenterie. C'est bien fâcheux de n'avoir personne *de comme il faut* à voir; à quoi nous sert notre château, et notre mobilier en acajou, et notre argen-

terie? Que le ciel nous donne un gendre digne de Pulchérie, et nous pourrons dire que nous commencerons à vivre. Pulchérie va avoir douze ans; quand elle aura passé quatre ans dans la maison royale de Saint-Denis, elle aura seize ans; je n'avais guère plus quand nous nous sommes mariés. A propos de Pulchérie, il faudra que je lui parle sérieusement; elle est accoutumée à tutoyer les enfans de Pélagie, qui la tutoient aussi. Il semblerait vraiment, à les voir jouer ensemble, que ce soient des enfans de la même classe. Il faut que tout cela ait un terme.

— Écoute, Dorothée, encore un peu de patience, ça pourrait paraître drôle; on dirait que nous faisons de l'embarras.... que ne dirait-on pas! Pulchérie va bientôt partir; quand elle reviendra aux vacances, elle aura passé un an dans la maison royale de Saint-Denis, ce sera une demoiselle; il sera temps alors de lui apprendre à se conduire, et d'ailleurs les petits Alain n'oseront plus la tutoyer. Il faut prendre garde à ce qu'on dirait.

Les enfans passèrent ces huit jours dans une joie sans mélange, si ce n'est que, le quatrième jour, Onésime finit par dire : Tiens, Pulchérie, je m'ennuie beaucoup quand je ne te vois pas, mais je m'ennuie aussi quand je ne vois pas la mer. Je voudrais aller à la pêche avec mon père tous les jours et te retrouver à la maison quand je reviendrais manger la soupe; mais je ne m'habituerais pas à être toujours dans un jardin.

La veille du départ, il dit : Si nous allions nous promener un peu dehors? Les trois enfans tombèrent bien vite d'accord, et, comme ils étaient à l'extrémité du jardin, ils pensèrent qu'ils auraient plus tôt fait de franchir une petite haie qui les séparait de la campagne que d'aller chercher la porte. Les deux filles n'eurent besoin que de très peu d'aide pour imiter Onésime, et ils se trouvèrent dans les prés qui bordent la rivière de Beuzeval. Cette petite rivière, d'une limpidité merveilleuse, gazouille sur le sable entre des rives fleuries, sous les peupliers et les aulnes; on voyait encore en fleurs quelques roses sauvages et quelques chèvrefeuilles qui grimpaient après les saules et retombaient sur l'eau en guirlandes parfumées. Les reines des prés n'étaient plus en fleurs, non plus que les coquelourdes roses, qui sont très abondantes sur ces bords; mais les myosotis, les *ne m'oubliez pas* aux petits épis bleu de ciel, fleurissaient le pied dans l'eau. Les trois enfans s'assirent à l'ombre d'un gros vieux saule creux, et causèrent de leurs petits intérêts.

— Tu vas donc partir, Pulchérie? dit Onésime.

— Oui, je vais aller à l'école dans une maison où sont les filles de tous les officiers décorés... comme mon père.

— Resteras-tu long-temps?

— A peu près quatre ans, à ce qu'on dit.

— Nous serons quatre ans sans nous voir?

— Oh! non... je viendrai tous les ans passer un mois ici.

— Pourquoi est-ce donc qu'on t'envoie si loin, Pulchérie? est-ce que le clerc ne pourrait pas t'apprendre tout au monde?

— Il paraît que non.

— Est-ce qu'on veut que tu sois maîtresse d'école et que tu remplaces la mère Buchard?

— Je ne sais pas.

— Dans quatre ans, nous serons grands tous les trois, dit Bérénice, qu'est-ce que nous ferons dans quatre ans?

— Je ne sais pas ce que nous ferons, dit Onésime, mais je sais bien ce que je voudrais faire; je voudrais avoir un grand bateau à commander pour aller aux harengs et aux maquereaux, être bien gréé de lignes et d'applets de tous genres, et puis demeurer avec vous deux — qui me feriez de bonne soupe.

— Moi, dit Pulchérie, je voudrais être belle, belle, — et bien habillée avec des robes de soie, comme maman Dorothée, — et avoir une belle voiture avec un beau cheval, comme a M. Malais, — et puis épouser un beau prince.

— Comment! épouser un prince! s'écria Onésime, et ma soupe? qui est-ce qui fera ma soupe pour quand je reviendrai de la mer?

— C'est toi qui serais le prince : nous aurions une servante pour faire la soupe, nous mangerions de la soupe à la viande tous les jours; tu n'irais à la mer que quand il ferait beau temps; tu aurais toujours un chapeau et un habit bleu, comme M. Malais. — Et toi, Bérénice, qu'est-ce que tu voudrais?

— Moi, je voudrais savoir bien, bien faire la dentelle et gagner quinze sous par jour.

— Et qui est-ce qui sera ton mari, à toi?

— Onésime sera notre mari à toutes deux.

— Tu vas donc tout apprendre là-bas, Pulchérie? dit Onésime.

— Tout au monde, à ce qu'on dit.

— A écrire aussi?

— Il paraît que oui.

— Alors tu nous écriras?

— Bien sûr, — sitôt que je saurai; — j'apprends avec le clerç, et je sais déjà un peu.

— Eh bien! alors Bérénice va se mettre à apprendre à lire pour pouvoir me lire tes lettres, — parce que moi je ne pourrai jamais; il faut que j'aille à la mer et que j'apprenne bien mon état.

— Je vais apprendre à bien lire et aussi à écrire, dit Bérénice, pour te donner de nos nouvelles et te dire ce qui se passera ici, car tu ne nous oublieras pas là-bas?

— Il n'y a pas de danger. Vous ne m'oublierez pas non plus, vous deux?

Les trois enfans s'embrassèrent.

— Écoute, dit Bérénice, il faudra, quand tu viendras tous les ans, que nous venions ici où nous sommes... A quelle époque est-ce que tu reviendras?

— A peu près à cette époque-ci.

— Eh bien! nous ne serons pas fâchés de retrouver l'ombre du vieux saule; nous viendrons nous asseoir ensemble là où nous sommes; nous nous dirons que nous nous aimons toujours bien, et nous nous raconterons tout ce que nous aurons fait. Si je savais écrire, je sais bien ce que je ferais.

— Que ferais-tu, Bérénice?

— J'écrirais nos trois noms sur l'écorce du vieux saule.

— Moi je saurais bien les écrire, si j'avais un couteau. Donne-moi ton couteau, Onésime.

Pulchérie prit le couteau d'Onésime, et, après de grandes dissertations, il fut convenu qu'on ne mettrait que les premières lettres de chaque nom. Pulchérie mit au moins une heure à inscrire sur le tronc du saule — B. — O. — P.

Il était à peu près l'heure du dîner; les trois enfans s'embrassèrent encore, se promirent de s'aimer toujours, de s'écrire souvent, et de revenir ensemble tous les ans sous le saule sur lequel ils avaient inscrit leurs noms; puis ils rentrèrent à la maison. On les avait cherchés, on les gronda; mais ils s'en soucièrent peu. Le lendemain, Pulchérie, accompagnée d'une servante, reconduisit ses amis à Dive. La mère Pélagie avait préparé du lait caillé pour Pulchérie, qui fut surprise de ne pas le trouver aussi bon que d'ordinaire; la cuisine du château avait déjà détruit la saveur de ses régals d'autrefois.

Bérénice et Onésime continuèrent à aller voir Pulchérie le dimanche; mais l'hiver arriva, et il n'y eut plus de promenades dans la campagne. Bérénice allait quelquefois seule dans la semaine passer une heure avec Pulchérie, par laquelle elle se faisait donner des leçons de lecture et d'écriture pour corroborer celles du clerc qu'elle prenait à peu près tous les jours, attendu que Onésime persistait dans l'idée que c'était assez que sa sœur pût lui lire les lettres de Pulchérie, et qu'il n'avait aucun besoin d'être si savant lui-même. Enfin arriva le jour où Pulchérie devait partir pour Paris et Saint-Denis. On pleura en se séparant. M. Malais alla avec sa voiture jusqu'à Honfleur; de Honfleur on passa au Hâvre, où l'on prit la diligence de Paris. Bérénice, en embrassant Pulchérie, lui dit : Pense au vieux saule de Beuzeval.

Alphonse Karr.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES

CHEMINS DE FER ATMOSPHÉRIQUES

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Depuis que la vapeur est appliquée à la locomotion sur les chemins de fer, l'attention des savans et des hommes pratiques a dû se porter souvent sur l'énorme consommation de combustible qu'exige l'exploitation d'un *rail-way*. Trouver un nouveau moteur qui ne nécessitât point ou du moins qui restreignît l'emploi d'une matière coûteuse, indispensable dans beaucoup de circonstances, et dont la rareté ne peut tarder à se faire sentir, tel était, tel est encore le problème à résoudre, et, la question étant ainsi posée, on conçoit sans peine les préoccupations de ceux qui préconisent l'emploi de l'air atmosphérique comme agent de traction. Il est certain qu'au point de vue de l'économie, l'industrie, dans la majorité des cas, aurait l'avantage à se servir de cette force presque gratuite, surtout si elle pouvait arriver à se passer de la houille, dont la consommation, toujours croissante, cessera bientôt d'être en rapport avec le rendement des mines. Comme chacun sait d'ailleurs que l'emploi de la vapeur d'eau est fondé sur la force expansive de ce fluide, chacun comprend aussi qu'il soit possible d'appliquer l'air atmosphérique aux mêmes usages; la difficulté réside tout entière dans les moyens de mettre en jeu cette puissance dynamique.

Plusieurs tentatives ont été faites depuis quelques années pour mettre à profit l'élasticité du gaz qui entoure notre globe. Parmi les partisans les plus exaltés de l'*aérodynamie,* nous devons mentionner M. Andraud, qui a célébré avec enthousiasme la toute-puissance du nouveau moteur. Selon lui, le transport des lettres, la culture des terres, la navigation, les sondages, la défense des villes de guerre, ne devraient plus s'opérer qu'à l'aide de l'air comprimé. L'acoustique deviendrait de

plus en plus tributaire de cet agent, et l'une des plus grandes surprises réservées à nos descendans serait l'audition des concerts-monstres dont M. Andraud croit nous donner une idée bien attrayante en les comparant aux *sublimes* roulemens du tonnerre. L'honorable inventeur pense aussi à réaliser la navigation aérienne par son moteur universel; il rêve même quelque peu le mouvement perpétuel, mais cette fois il emploie l'air dilaté par un petit foyer, ou bien, dans ces pays *où le soleil se montre généreux jusqu'à l'insolence,* par un assemblage de miroirs auquel il donne le nom de *fourneau solaire.* Du reste, M. Andraud est logique en ce qu'il propose de ne se servir que de roues éoliques et hydrauliques pour comprimer l'air, et regarderait comme purement transitoire l'emploi de la vapeur d'eau comme agent de compression. Telle est enfin sa puissante conviction qu'il s'exprime ainsi (1) : « Que si je porte ma pensée vers l'avenir, j'estime qu'il arrivera un temps où les autorités municipales établiront dans les villes de vastes réservoirs d'air comprimé, où chacun viendra, avec son vase vide, puiser de la force, devenue d'utilité première, comme nous voyons dans Paris les porteurs d'eau emplir leurs tonneaux aux fontaines publiques. La force deviendra marchandise, qu'on fabriquera et qu'on vendra. Il faut qu'on arrive à ce point, que chacun puisse avoir des *forces* en magasin, comme on a aujourd'hui des chevaux à l'écurie pour le travail du lendemain. » M. Andraud, on le voit, ne pèche point par défaut d'imagination; malheureusement de toutes ces belles choses, et de bien d'autres encore dont nous ne croyons pas devoir parler, une seule a été réellement soumise à l'expérience. Il s'agissait d'une locomotive à air comprimé, et, si nous ne nous trompons, tout ce qu'elle pouvait faire était de se traîner elle-même. M. Andraud est évidemment un homme de mérite qui fait fausse route, et qui oublie trop qu'en matière d'invention il y a tout un monde d'illusions entre des hypothèses plus ou moins séduisantes et les applications pratiques.

Cette idée d'une locomotive à air comprimé, qui ne serait qu'une très minime partie des merveilles que M. Andraud ferait surgir de l'aérodynamie, avait été émise, pour la première fois, en 1815, par un Bavarois, et reproduite depuis, à plusieurs reprises, dans divers pays. Ainsi nous nous rappelons avoir vu, il y a une dizaine d'années, chez un horloger de Versailles, M. Roussel, une petite voiture de son invention, qu'il faisait mouvoir, d'après le même principe, sur une table circulaire, au centre de laquelle elle était fixée. Tout récemment un membre de l'Académie des sciences de Berlin, M. Crelle, est venu étayer de son autorité ce nouveau moyen d'opérer la traction sur les chemins de fer, qui, selon lui, seront seulement alors exécutables *partout* et dans *tous* les cas avec économie. « En ne renonçant pas aux chemins de fer à vapeur, dit formellement M. Crelle, ou en persistant à vouloir se servir des chemins atmosphériques proprement dits, on s'expose à dissiper des millions, qu'on regrettera douloureusement quand peut-être un jour les véritables et justes moyens de perfectionnement viendront revendiquer leurs droits (2). » De telles paroles, pro-

(1) *De l'Air comprimé et dilaté comme force motrice,* par M. Andraud. — Chez Guillaumin.

(2) *Mémoire sur les différentes manières de se servir de l'élasticité de l'air atmosphérique comme force motrice sur les chemins de fer,* par A.-L. Crelle, membre de l'Académie des sciences de Berlin. — 1846, chez Bachelier.

noncées par un homme qui est à la fois un savant mathématicien et un habile ingénieur, méritent certainement qu'on les prenne en considération; mais, avant de leur accorder une pleine confiance, nous devons attendre que la pratique sanctionne les résultats avantageux qu'annonce la théorie. L'essai du système de M. Crelle serait d'ailleurs peu coûteux, puisque tout chemin de fer pourrait servir aux expériences, et que la suppression de la cheminée et la substitution d'un réservoir d'air comprimé à la chaudière seraient, dans les idées actuelles de l'inventeur, les seuls changemens qu'il se proposerait de faire à la locomotive à vapeur pour la transformer en une locomotive aérodynamique.

Trois autres systèmes, pouvant servir à la locomotion par l'air comprimé, mais regardés par M. Crelle comme inférieurs à sa locomotive aérodynamique, sont décrits avec détail dans le mémoire de l'académicien de Berlin. Dans le premier de ces systèmes, la locomotive est conservée; mais, au lieu de porter avec elle la provision d'air nécessaire pour faire le voyage, elle puiserait incessamment, par un mécanisme convenable, dans un tube placé au milieu de la voie, l'air qui y aurait été préalablement refoulé. Il nous serait moins facile de faire concevoir le moteur bizarre qu'a récemment proposé un ingénieur prussien, et nous devons nous aider d'une comparaison. Qu'on étende sur le sol, en l'attachant par l'une des extrémités, un câble sur lequel une roue peut cheminer verticalement; qu'on vienne à soulever le câble par l'extrémité libre, on comprend que la roue sera poussée en avant. Qu'on imagine maintenant, au lieu du câble, un tuyau d'une matière molle, plat dans l'état normal, couché entre deux rails d'une voie de fer et sur lequel est placée une roue adaptée à un premier wagon, qui sera ici le remorqueur du train : si, à l'aide d'une machine pneumatique, on introduit, derrière la roue motrice, de l'air dans le tuyau, il se gonflera et mettra évidemment la roue en mouvement par un effet analogue à celui que produisait tout à l'heure le câble. Enfin M. Crelle étudie, avec cette conscience méthodique des Allemands, un système en tous points comparable au système atmosphérique proprement dit; seulement ce n'est plus le vide fait devant le piston propulseur qui produirait la locomotion : l'impulsion serait donnée au contraire par l'air comprimé derrière ce piston, et le mouvement de la soupape longitudinale, organe essentiel des chemins atmosphériques, serait modifié.

L'idée primitive de la locomotion atmosphérique paraît être due à Papin, à cet homme de génie qui indiqua aussi le premier le principe des machines à vapeur et à piston, et l'emploi de la vapeur dans la navigation. Le premier, il pensa que, si on venait à raréfier l'air sur l'une des faces d'un piston qui glisse dans un tube, l'excès de la pression qui continuerait à s'exercer intégralement sur l'autre face ferait mouvoir ce piston. Tel est, en effet, le principe bien simple du nouveau mode de locomotion que nous examinons : Medhurst, ingénieur danois, proposa, en 1810, de l'utiliser pour le transport des lettres et des marchandises. Un canal contenait à la fois le chemin de fer et les wagons qui devaient y circuler. Le mieux est l'ennemi du bien; Vallance prétendit, en 1824, appliquer ce système au transport des voyageurs, et fit quelques expériences sur la route de Brighton avec un tuyau, provisoirement en bois, d'un diamètre intérieur de deux mètres. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les inconvéniens qui firent rejeter cette singulière solution du problème. Medhurst n'accepta pas l'usage de ce tunnel d'un nouveau genre. Le tube, — de dimensions désormais

raisonnables, — fut couché entre les deux rails du chemin; une rainure longitudinale, régnant à la partie supérieure, laissait passer la tige verticale, qui transmettait au premier des véhicules le mouvement imprimé par l'air au piston; un appareil hydraulique fermait, théoriquement parlant, cette rainure, et ne s'ouvrait, pour ainsi dire, qu'à l'endroit même où était la tige. La soupape à eau avait le désavantage évident d'exiger un chemin constamment horizontal, et elle dut être abandonnée; malgré cette imperfection, c'est à Medhurst que doit revenir tout l'honneur de l'invention du système atmosphérique, c'est lui qui indiqua nettement les conditions indispensables pour qu'il fût possible et le sens dans lequel devaient être dirigées les recherches.

Dès-lors on s'occupa activement des moyens d'obtenir la soupape qui devait seule assurer la réussite du nouveau système. De nombreux essais furent tentés, parmi lesquels nous citerons la soupape à corde que proposa, en 1834, l'ingénieur américain Pinkus; mais tous furent infructueux, et ce fut seulement en 1838 que MM. Clegg et Samuda, constructeurs à Wormwood-Scrubs, près Londres, parvinrent à résoudre les principales difficultés du problème. La soupape Samuda se compose d'une lanière de cuir, renforcée sur les deux faces par des lames de tôle; l'un des longs côtés est maintenu par une pièce en fer fixée au tube et fait charnière; l'autre plonge dans une entaille tracée au bord de la rainure : cette entaille est remplie d'un mastic particulier destiné à rendre la fermeture plus complète. La soupape, au passage de la tige directrice, coudée à dessein, ne se lève pas verticalement, mais seulement sous un angle d'environ 45 degrés. Comme elle constitue un organe délicat qui doit être manœuvré avec ménagement, l'ouverture en est préparée par des galets d'inégal diamètre attachés à la queue du piston. Le poids même de la soupape la fait retomber; c'est encore grace à des galets que ce mouvement s'effectue sans brusquerie. Enfin une roue, adaptée à l'arrière du wagon-directeur, comprime fortement la soupape et achève de la remettre dans la position qu'elle occupait avant le passage du convoi. L'usage de ce cylindre compresseur est d'ailleurs d'une utilité incontestable pour introduire le mastic dans les interstices, qui, s'ils n'étaient bouchés, donneraient issue à l'air.

L'appareil ingénieux que nous venons de décrire fut d'abord essayé en petit à Chaillot, puis au Hâvre, par M. James Bonfil; plus tard les inventeurs l'expérimentèrent sur une grande échelle, en Angleterre, dans leurs ateliers. Les chances de succès que ces diverses expériences semblaient attribuer à la soupape Samuda décidèrent M. Pim, trésorier de la compagnie du rail-way de Dublin à Kingstown, à proposer l'application du système atmosphérique sur le chemin de Kingstown à Dalkey. Le gouvernement anglais accorda l'autorisation, mais avec des restrictions qui rendirent très défectueux le tracé de la voie. Ainsi la compagnie, privée du droit d'expropriation, dut emprunter aux entrepreneurs du port de Kingstown la moitié du chemin qui leur sert à amener les beaux granites des carrières de Dalkey. Ces conditions évidemment désavantageuses, jointes à un parcours qui n'atteint pas trois kilomètres, nuisent beaucoup aux appréciations économiques qu'on serait tenté de faire du système atmosphérique en prenant pour exemple le chemin de Kingstown à Dalkey. Ensuite les rampes y sont très faibles, et, sans la possibilité de gravir des rampes escarpées, il n'y aurait, aux yeux de tous les hommes compétens, aucun avantage à abandonner le système

ordinaire de la locomotion à vapeur. Ce que nous venons de dire s'applique également au rail-way atmosphérique de Londres à Croydon, qui fut établi, deux ans après, en Angleterre. Après maintes vicissitudes de tous genres, et bien qu'on ait prétendu que l'exploitation, dès le début, coûtait 22 pour 100 de moins qu'avec des locomotives (1), ce chemin est, dit-on, sur le point d'être démonté. Il présente du reste une particularité que nous ne devons pas passer sous silence, et qui forme un véritable contraste avec le fameux tunnel de la Tamise : c'est un gigantesque viaduc qui traverse, entre Norwood et Croydon, les deux rail-ways ordinaires de Douvres et de Brighton.

Comme il arrive souvent en pareille circonstance, MM. Clegg et Samuda n'avaient pas commencé par ce qu'il y avait de plus simple. Primitivement le mastic destiné à compléter la fermeture de leur soupape était un mélange de cire et de suif, et, pour en maintenir l'indispensable fluidité, un réchaud d'un mètre de longueur, rempli de charbons incandescens et fixé à la tige directrice, glissait avec le piston le long du tube. Ce moyen incommode était aussi, à beaucoup d'égards, insuffisant. Le mastic se gelait en hiver, se liquéfiait en été, et finalement donnait issue à l'air atmosphérique. Plus tard, à Croydon, le réchaud fut supprimé, et on fit usage d'une graisse, — analogue à celle employée aujourd'hui au chemin atmosphérique de Saint-Germain, — et composée d'huile de phoque, de cire végétale, de caoutchouc et d'argile. Malgré les perfectionnemens successifs dont elle a été l'objet, la soupape Samuda laisse s'opérer des fuites considérables (2). Si donc cette soupape est supérieure à toutes celles qui avaient été proposées d'abord, elle est encore très peu satisfaisante; aussi de nombreuses tentatives ont-elles été récemment faites pour la remplacer. Un habile constructeur d'Arras, M. Hallette père, avait proposé de fermer la rainure longitudinale des tubes au moyen de ce qu'il appelait des *lèvres pneumatiques*, c'est-à-dire de deux tuyaux contigus flexibles et gonflés avec de l'air comprimé, que la tige du piston aurait écartés sans effort et qui se seraient aussitôt rejoints. Cette idée séduisante a paru avoir contre elle l'impossibilité de fabriquer des tissus assez solides pour opérer la fermeture sans s'user très rapidement. M. Crelle décrit deux soupapes également sans mastic, dont il est l'inventeur, mais qui n'ont point été expérimentées. Enfin un de nos industriels, M. Hédiard, reprenant un procédé indiqué par l'ingénieur Pinkus, et le modifiant heureusement, emploie deux lames d'acier formant ressort, convenablement maintenues en contact et recouvertes d'un cuir gras qui complète la fermeture. La tige du piston, taillée en coin

(1) Les avis étaient fort partagés, car nous lisons à ce sujet dans une enquête anglaise :
« *Demande.* — Si le principe atmosphérique venait à échouer, ou bien si, par le résultat de l'expérience, il n'avait pas plus de succès qu'en ce moment, ce que je croirais pouvoir prendre la liberté de nommer un échec complet, s'il restait dans l'état où il se trouve à l'égard de l'exploitation artistique, continueriez-vous à demander l'application du système atmosphérique sur la ligne d'Exeter?
« *Réponse.* — Très positivement, oui. »
Un chemin atmosphérique se construit en effet d'Exeter à Devonshire sur une longueur de 35 kilomètres, dont 21 sont déjà exécutés. Nous n'avons pas de données sur les circonstances du tracé de cette nouvelle ligne.

(2) A Saint-Germain, si on épuise l'air du tube de propulsion jusqu'à un tiers d'atmosphère, il ne faut pas plus de cinq minutes pour que la totalité de l'air soit rentrée.

très aigu, soulève les ressorts par-dessous. Ce dispositif, dont l'essai a été fait sur un rail-way de 1,700 mètres établi près de la gare Saint-Ouen, — première application en France du système atmosphérique, — nous a paru supérieur à la soupape anglaise; nous regrettons qu'une expérience décisive n'en ait pas été faite au chemin de Saint-Germain.

On se rappelle peut-être l'effet que produisit, en 1840, la première nouvelle de l'apparition du système atmosphérique à Wormwood-Scrubs; à peine le système locomotif avait-il été connu en France, qu'il semblait destiné à être remplacé par un autre dont on détaillait avec enthousiasme les divers avantages, particulièrement au point de vue de la sécurité. Il n'était plus permis d'ailleurs de reléguer cette merveilleuse invention parmi les théories; le chemin d'essai n'avait pas moins de 800 mètres, et M. Teisserenc, qui avait assisté aux expériences, en avait fait l'objet d'un mémoire adressé à l'administration. Quatre ans plus tard, on apprenait qu'une application plus sérieuse encore venait d'être faite dans le royaume-uni, et le ministre des travaux publics envoyait en Irlande un inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, M. Mallet, avec mission d'apprécier quelle influence devait avoir le système atmosphérique sur l'avenir des chemins de fer. M. Mallet, dans un rapport fort remarquable, décrivit avec détail le rail-way de Kingstown à Dalkey, les expériences qu'on y avait faites, et, comparant les dépenses d'établissement et d'exploitation des deux systèmes en présence, indiqua de quelle manière il entendait l'application des chemins atmosphériques. Tout en convenant de la gravité des objections que pouvait soulever le nouveau système, il les détruisait avec un peu d'optimisme. « Présentent-elles, disait l'habile ingénieur, des difficultés insurmontables? sont-elles de nature à faire abandonner le système atmosphérique? Je ne le pense pas; c'est pourquoi je demande un essai. Si tout était parfait dans ce système, l'essai serait inutile, et on n'aurait plus qu'à en faire des applications, certain que l'on serait du succès; mais, malgré le pas énorme fait en Irlande, de grands perfectionnemens restent à trouver. » Le gouvernement, s'associant au vœu qu'exprimait ainsi M. Mallet, présenta aux chambres législatives un projet de loi par lequel il demandait une allocation de 1,800,000 fr. pour faire appliquer le système atmosphérique. La loi fut votée, et une ordonnance royale confia à la compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain l'exécution de cette entreprise. La ligne primitive, que la situation de Saint-Germain au sommet d'une colline élevée avait obligé, par économie, d'arrêter à la commune du Pecq, devait être continuée jusqu'au parterre. La ville, directement intéressée à la réussite de ce projet, se montra généreuse en ajoutant 200,000 fr. à la subvention de l'état; mais ces deux sommes réunies ne devaient pas former le tiers de ce que coûtera l'essai du système atmosphérique.

La différence de niveau considérable qui existe entre le Pecq et le plateau de Saint-Germain eût rendu difficile un prolongement réel de l'ancien rail-way. Il a paru préférable de quitter cette voie à 1,500 mètres de la gare d'arrivée du Pecq. Le système atmosphérique sera appliqué de Nanterre à Saint-Germain, c'est-à-dire sur une longueur de 8,770 mètres. Les retards apportés par les maîtres de forges à la livraison des tubes pneumatiques ont empêché la compagnie, dont tous les travaux sont faits, de livrer à la circulation la totalité du nouveau chemin. La compagnie s'est néanmoins décidée à en ouvrir immédiatement une

partie, celle qui s'étend entre Saint-Germain et le pont de Montesson, dans le bois du Vésinet. Cette décision de la compagnie a été parfaitement rationnelle, car ces 2,200 mètres, où la pose du tube a seulement pu être effectuée, permettent d'apprécier le nouveau système sous les points de vue les plus dignes d'intéresser le public scientifique. Depuis Nanterre jusqu'au pont de Montesson, le chemin est presque entièrement horizontal et n'ajouterait aucune indication nouvelle à celles que nous possédons sur les chemins de la Grande-Bretagne, établis dans des conditions à peu près identiques. Il n'en est pas de même de la partie qui s'étend du pont de Montesson à Saint-Germain, où une succession de rampes qui croissent progressivement jusqu'à une limite que ne pourrait atteindre une locomotive ordinaire, — et l'emploi d'un tube de grandes dimensions, — sont deux faits qui n'avaient jamais été expérimentés. Cette partie du chemin atmosphérique renferme en outre de remarquables travaux d'art dont l'importance ne saurait être contestée : nous voulons parler d'un pont sur la Seine dont chacune des six arches a une portée de 32 mètres, à l'endroit où l'île Corbière divise cette rivière en deux bras; d'un beau viaduc de vingt arches dont les fondations ont présenté des obstacles incalculables, à cause de la nature du terrain qui devait les supporter; enfin du grand souterrain de 305 mètres de longueur, à l'aide duquel on passe sous la terrasse de Saint-Germain et dont le percement a été aussi long que difficile. Après ces belles constructions viennent une tranchée dans la forêt et un petit souterrain de 95 mètres sous le parterre, qui forment une courbe dont le rayon n'a pas 400 mètres, puis l'embarcadère, auprès duquel est le bâtiment des machines pneumatiques. Quant au profil du chemin, la pente continuellement ascendante commence à une petite distance du pont, atteint au milieu de celui-ci 0,020 par mètre, à la fin du viaduc 0,035 et conserve cette inclinaison sur un parcours de 1,000 mètres, jusqu'à l'entrée de la gare, que quelques marches seulement séparent des salles d'attente, situées de plain-pied avec la place même du château.

Après avoir indiqué le principe et tracé en quelque sorte l'historique de la locomotion par la raréfaction de l'air, il convient, puisque ce système vient d'être soumis en France à un commencement d'exploitation, de donner quelques détails sur la manière dont le nouveau mode de transport s'effectue et sur les appareils qu'il exige. Nous prendrons pour exemple le dispositif usité au rail-way de Saint-Germain.

La soupape longitudinale étant la même que celle employée en Irlande, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit de l'invention de MM. Clegg et Samuda, et nous passerons à la description du tube de propulsion. Les dimensions en ont été calculées d'après l'inclinaison de la voie, qu'on a supposée en moyenne de 0,025 par mètre sur la rampe de Saint-Germain. Il a fallu tenir compte encore d'une vitesse de quinze lieues à l'heure imprimée à un convoi ordinaire de 55 tonnes, du degré de raréfaction fixé ici à un tiers d'atmosphère, enfin du frottement que déterminent le piston et les galets dont il est muni, calculé d'après des expériences directes. Le chemin de fer atmosphérique de Nanterre à Saint-Germain, dont une partie seulement est exploitée en ce moment, doit suivre, nous l'avons dit, l'ancienne voie de fer jusqu'à quelque distance du Pecq; là commence un embranchement qui forme la partie la plus curieuse du chemin. Sur toute la longueur de cet embranchement (3,400 mètres),

le tube propulseur aura un diamètre intérieur de 63 centimètres. Sur les 5,200 mètres qui séparent Nanterre de cet embranchement, le tube n'aura que 38 centimètres de diamètre comme à Dalkey. Ce tube se compose de tuyaux partiels convenablement renforcés, au nombre de 850 pour les plus grands pesant 490 kilogrammes le mètre courant, au nombre de 1,800 pour les plus petits pesant seulement 200 kilogrammes, et coûtant tous 29 fr. 50 cent. les 100 kilogrammes. Ces tubes ont la même forme, sauf les deux extrêmes, qui sont évasés en pavillon de cor, pour faciliter l'introduction du piston; ils peuvent être coulés ouverts, c'est-à-dire qu'on commence par former la rainure destinée à recevoir la soupape et qu'on la régularise ensuite, ou bien ils peuvent être coulés pleins et fendus après coup avec une machine à planer. Ils sont grossièrement lissés et graissés à l'intérieur; la pose sur la voie en est exécutée avec soin; chaque tube s'emboîte dans le suivant par l'intermédiaire d'un manchon; l'espace libre ainsi laissé est rempli avec de la corde et un mastic particulier.

Deux soupapes, dites d'entrée et de sortie, ferment le tube propulseur aux extrémités; elles s'ouvrent toutes deux dans le sens du vide au moyen d'ingénieux mécanismes et de l'air atmosphérique. Comme à Saint-Germain le tube pneumatique n'est jamais parcouru que dans une direction, — celle de la rampe, — ces soupapes sont suffisantes; mais, dans le cas le plus général, chaque extrémité devrait être munie d'une soupape d'entrée et d'une soupape de sortie, ou, comme en Angleterre, d'un système unique qui pourrait se mouvoir à volonté dans les deux sens. — Le piston propulseur, organe tout-à-fait secondaire, se compose essentiellement de trois parties enfilées sur une même tige : le piston proprement dit, cylindre en bois ou en métal terminé par deux cônes; derrière celui-ci, la tige qui doit communiquer le mouvement au train, et l'appareil de galets, dont nous avons parlé en décrivant l'invention de MM. Clegg et Samuda; enfin une masse en bois qui fait contre-poids. Tout cet appareil de traction n'est pas directement lié au wagon conducteur (1); il est supporté par un petit chariot, totalement indépendant de ce wagon, auquel il est fixé, pendant la marche, par un système de tenailles, et dont il peut être aisément séparé pour la facilité de quelques manœuvres. Cette disposition servira en outre, à Saint-Germain, à simplifier le passage du petit tube au gros, ou réciproquement. Peut-être aussi adoptera-t-on un piston dit à expansion, susceptible de s'ouvrir en quelque sorte comme un parapluie, et qui prendrait dans chaque tube la dimension convenable. La question est encore indécise.

Il est maintenant aisé de faire comprendre comment s'effectue le trajet du pont de Montesson à Saint-Germain par le système atmosphérique. Le wagon directeur est engagé dans le tube, attendant le train qu'une locomotive amène de Paris au bois du Vésinet; la soupape d'entrée a été fermée derrière le piston, qui ne peut prendre aucun mouvement. Arrivé à la station de Montesson, le train s'arrête; au moyen de deux croisemens et d'une voie latérale, la locomotive passe à la queue du train et le pousse de manière à ce qu'il puisse être

(1) On nomme ainsi le wagon sur lequel se tient le mécanicien. Ce wagon renferme les leviers qui servent à diverses manœuvres, et particulièrement à celle des freins, et un baromètre qui, en communiquant à travers le piston avec l'intérieur du tube, indique à chaque instant le degré de vide.

accroché au wagon directeur. Un signal est donné aussitôt par le télégraphe électrique, et les machines pneumatiques de Saint-Germain commencent à fonctionner. La soupape d'entrée est ouverte, et le convoi, se mettant en marche, arrive, après trois minutes et demie, dans la gare de Saint-Germain. Pour effectuer ce trajet en sens inverse, on se sert uniquement de la pesanteur. A l'aide d'un câble enroulé sur un cabestan, que met en mouvement la raréfaction de l'air produite par l'une des machines pneumatiques, on fait franchir au train le palier horizontal de la gare, on l'amène au bord de la pente, et la descente s'opère alors sans autre manœuvre que de serrer les freins pour empêcher la vitesse de devenir trop considérable. Au moment d'arriver à la station du Vésinet, on sépare par un mouvement de déclanchage le convoi du wagon conducteur, que l'on arrête. Une locomotive, déjà prête à remorquer le train arrivant, y est attachée et l'entraîne à Paris.

Le mode par lequel on descend de Saint-Germain au Vésinet, et qui était également usité à Dalkey, mérite une attention particulière comme indiquant l'un des avantages que comporteraient les rail-ways atmosphériques. Ce mode de descente n'exige, en effet, aucune dépense; il est vrai qu'il présente de grands dangers en cas de rupture des freins. En admettant qu'on invente un moyen de parer à ce grave inconvénient, il est évident qu'avec une succession de paliers et de pentes disposés de telle sorte que l'accélération de vitesse ne puisse jamais devenir trop considérable, il sera toujours possible d'économiser ainsi la force motrice dans un grand nombre de circonstances. Ce qui rend cette disposition particulière au système atmosphérique, c'est qu'il est le seul qui puisse gravir les pentes fortement inclinées devant lesquelles, au-delà d'une certaine limite, une locomotive ordinaire s'arrêterait et même reculerait. Dans l'établissement des chemins de fer, on est entraîné à de grands frais de déblais et de remblais, de viaducs et de souterrains, pour atteindre un maximum raisonnable. A ce point de vue, on s'est même long-temps abusé en France, et on a fait preuve d'une réserve tout-à-fait exagérée dans les conditions imposées pour le tracé des rail-ways. La pente de 8 millimètres par mètre qui existe à Étampes, sur le chemin d'Orléans, avait paru long-temps ne pouvoir être régulièrement dépassée. Plus tard, une inclinaison de 11 millimètres fut adoptée au chemin de Sceaux; récemment enfin on a vu la locomotive *l'Hercule*, prudemment construite pour obvier au chômage du chemin atmosphérique, gravir avec aisance le plateau de Saint-Germain. Ce dernier fait est extrêmement important en raison des applications dont il serait susceptible, pour l'avenir, dans un cas donné. Le système atmosphérique présente lui-même dans la pratique des limites qu'on ne saurait outrepasser, à moins de donner au tube propulseur des proportions colossales. En effet, si un piston ordinaire peut toujours monter dans un tube, même vertical, il n'en est plus ainsi s'il vient à augmenter de poids, ou s'il remorque un convoi. Néanmoins les pentes qu'il serait permis d'adopter avec le système atmosphérique suffiraient à modifier notablement les conditions du tracé des chemins de fer, telles qu'on est obligé de les admettre dans le système actuel.

Les machines pneumatiques, dont nous avons négligé à dessein de parler jusqu'ici pour en bien faire comprendre le rôle, n'ont pas seulement pour but de faire le vide avant le départ des trains; elles sont encore destinées à le maintenir pendant la marche au degré voulu, c'est-à-dire de parer aux rentrées d'air qui

s'effectuent par toutes les soupapes diverses que nous avons mentionnées, par les circonférences du piston propulseur et des pistons pneumatiques, et par les joints des tuyaux, enfin d'aspirer l'air que le piston propulseur comprime incessamment devant lui quand il est en marche. Tous ces élémens doivent entrer en ligne de compte pour établir la puissance des machines pneumatiques d'un rail-way atmosphérique. Celles du chemin de Nanterre à Saint-Germain sont au nombre de quatre, une à Nanterre, une à Chatou et deux à Saint-Germain. Chacune de ces machines, dont la force est de 200 chevaux, peut extraire 4 mètres cubes d'air par seconde, et à chacune est associée une petite machine auxiliaire de 20 chevaux pour le service de condensation et d'alimentation des chaudières. Ces puissantes machines sont à condenseur, à détente et à haute pression, à cylindres horizontaux et partant sans balanciers; les tiroirs y sont remplacés par des soupapes de Cornouailles. Elles ont coûté 180,060 francs chaque. Les pistons, marchant avec une vitesse de 2 mètres par seconde, communiquent par une bielle et une manivelle le mouvement à un pignon, puis à une énorme roue dentée dont le diamètre n'a pas moins de 5 mètres. Cette roue le transmet elle-même également par une bielle et une manivelle aux pistons pneumatiques. La double machine de Saint-Germain fonctionne seule en ce moment pour remonter les trains du Vésinet; l'aspect en est vraiment grandiose; elle est établie dans un beau bâtiment, construit tout entier en pierres de taille, dans lesquelles on a tranché à vif la place des diverses pièces. Une élégante charpente, — digne en tous points de celles qu'a déjà établies M. Eugène Flachat, l'habile ingénieur du chemin, — supporte la toiture, qui converge, en s'inclinant, vers une colonne creuse placée au centre de l'édifice, et dans l'intérieur de laquelle s'écoulent les eaux pluviales. Le bâtiment des chaudières, au nombre de trois pour chaque machine, mais servant indifféremment à l'une et à l'autre, est distinct du précédent.

Ordinairement les machines fixes sont continues; ici elles sont intermittentes et fonctionnent seulement quatre minutes et demie par heure. Ces conditions, on le conçoit, sont extrêmement désavantageuses et donnent lieu à une grave objection contre le système atmosphérique. Il serait à désirer pour ce système que, suivant l'opinion émise par M. Arago à la chambre des députés, des usines vinssent se grouper autour de ces moteurs pour leur emprunter une force régulièrement disponible. Ces fâcheuses intermittences et les interruptions qui résulteraient d'un accident ont fait penser à un réservoir en maçonnerie ou en briques dans lequel on ferait, pour ainsi parler, une provision de vide à l'aide d'une machine qui pourrait être assez faible, puisqu'elle fonctionnerait toujours. Ce système, dont M. Crelle vante les avantages incontestables, et que M. Andraud voudrait appliquer à l'air comprimé, a été soumis par M. Arnollet à l'Académie des Sciences. La commission chargée de l'examiner a déclaré qu'il n'y avait pas lieu de résoudre la question par une expériencee. Quoi qu'il en soit, comme il faut à Saint-Germain que la température de la chaudière se conserve, on laisse tomber le feu pendant trois quarts d'heure; puis, avec un ventilateur que fait mouvoir le volant d'une des petites machines, on active le tirage pour le rallumer. Cette manière d'opérer est singulièrement facilitée par la forme particulière des chaudières, dans lesquelles la surface de chauffe est, à l'instar des loco-

motives, augmentée par des tubes à fumée. Néanmoins la dépense en combustible est énorme; elle atteint quatre tonnes de houille par jour, sur une ligne de 8,770 mètres, Ajoutons, pour faire apprécier ce chiffre, que le service complet des locomotives des deux chemins réunis de Versailles et de Saint-Germain, dont le parcours total est de 39 kilomètres, n'exige par jour que treize tonnes de coke. On voit que le système atmosphérique demande, d'une part, une circulation active, puisque les intermittences des machines fixes seraient plus rares, et, d'autre part, un terrain accidenté, seul cas où il soit préférable au système à vapeur proprement dit. La réunion de ces deux circonstances est presque impossible.

Au nombre des avantages des chemins pneumatiques, on range avec raison l'absence de la locomotive. Au point de vue de la sécurité, cet avantage est d'une grande importance, puisque la locomotive peut déterminer des accidens extrêmement graves. Hâtons-nous de dire cependant que les chances de ces terribles catastrophes, dont on garde encore le souvenir, diminuent chaque jour, et qu'elles seront presque nulles avec un chemin soigneusement établi, une exploitation bien dirigée et des employés régulièrement disciplinés. La suppression de la locomotive permettrait en outre de réduire la hauteur des voûtes de ponts, de diminuer ce qu'on appelle en langage technique le *poids mort,* puisque cette machine et le tender forment parfois à eux seuls le tiers ou même la moitié du poids du convoi, de diminuer enfin la force des rails qui n'auraient plus à supporter que les voitures à voyageurs et à marchandises : ce dernier avantage n'a point paru assez évident pour qu'on l'utilisât à Saint-Germain, où les rails ont le poids ordinaire de 30 kilogrammes par mètre courant. Sur une ligne atmosphérique, la rencontre de deux trains est impossible, puisqu'ils ne peuvent s'engager à la fois dans le même tube. Une pareille collision pourrait cependant arriver aux croisemens de voies; mais cette question doit être réservée, ainsi que celle des passages à niveau, comme ne s'étant pas encore présentée et n'ayant conséquemment pas été étudiée. On a dit que le mode de liaison du tube propulseur au wagon directeur serait un obstacle au déraillement. Nous doutons fort, ayant vu le piston brisé en mille pièces, dans une expérience, pour avoir buté contre un obstacle, que ce mode de liaison soit toujours d'une réelle efficacité; cependant il est évident qu'il permettrait de diminuer notablement le rayon des courbes actuellement en usage dans les rail-ways ordinaires, surtout si on ajoutait un contre-rail comme au chemin de Kingstown à Dalkey.

Avant de terminer l'énumération des avantages qu'auraient les voies pneumatiques, il est bon de rappeler la singulière opinion que nous trouvons consignée dans un écrit (1) où sont résumés les avis des ingénieurs anglais et français sur ce mode de locomotion : « Si, dans les arts et les lettres, dit M. Louis Millot, cité par M. Dubern, le sublime est la plus simple expression du beau, dans la viabilité, le sublime est la plus simple expression de la célérité et des moyens de circulation..... La bulle d'air qui anime et met en équilibre tous les sens par son action et réaction de *puissance de premier ordre* doit assurer et perpétuer avec

(1) *De l'Application de l'air atmosphérique aux chemins de fer,* par H.-A. Dubern. Chez Mathias, 1846.

sécurité toute locomotion sur les artères ferrées ou grands diamètres du monde. » On conviendra avec nous que ce singulier abus d'idées philosophiques méritait d'être signalé; l'industrie elle-même a ses idéologues!

Au moment où l'attention générale est fixée sur les énormes dépenses qui menacent de retarder la construction de nos chemins de fer, il est indispensable de savoir si des considérations d'économie peuvent militer en faveur du système atmosphérique. Des opinions contradictoires ont été émises à cet égard. Ainsi M. Mallet, plaçant dans les mêmes circonstances les rail-ways desservis par des locomotives et ceux où on emploierait la propulsion pneumatique, concluait que, sous le rapport des frais d'établissement, les derniers présenteraient sur les premiers une économie de 70,000 francs par kilomètre, et que, dans le transport des voyageurs, cette économie serait au moins des deux cinquièmes. D'autre part, nous lisons dans le mémoire de M. Crelle : « Si la voie de Berlin à Potsdam (le premier rail-way exécuté en Prusse et dont M. Crelle a été l'ingénieur), au lieu d'être construite pour l'usage des locomotives, était construite dans le système atmosphérique, les frais de construction différeraient en plus de ceux qui ont été dépensés de 53,000 fr. par kilomètre, et les frais annuels d'exploitation et d'entretien de 20,000 fr. » Nous n'avons pas eu l'intention puérile de mettre en contradiction deux hommes distingués; nous avons voulu montrer seulement combien, en pareille matière, l'analogie est trompeuse. et la part que laissent de tels calculs à l'inconnu et à l'hypothèse. Les deux systèmes exigent des conditions toutes différentes de tracé, et il n'y aurait aucun avantage à établir le système atmosphérique sur les voies déjà faites ou sur celles en cours d'exécution. Nous avons dit l'élément que venait apporter, dans l'appréciation des frais de traction, le chemin de Saint-Germain; nous ajouterons que la voie y a coûté le double d'un chemin à locomotives sur la partie où le tube a 0,38 de diamètre, et le quadruple sur celle où il a 0,63. Le chemin total est évalué en ce moment à 6,137,633 fr., c'est-à-dire que les frais dépassent de 4,137,633 fr. les sommes allouées par l'état et la ville de Saint-Germain. En résumé, nous croyons exprimer l'opinion de la grande majorité des ingénieurs en disant que, dans l'état actuel des choses, le système atmosphérique n'est pas financièrement applicable.

E. Lamé Fleury.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1847.

Les chambres terminent leurs travaux, et la polémique se préoccupe à peu près exclusivement des résultats de la session. Les questions qu'un pareil examen ramène, nous les avons traitées à mesure qu'elles se produisaient, et nous n'y reviendrons pas. Ce n'est pas le moment de se livrer à une énumération rétrospective des circonstances et des fautes qui ont empêché la session d'être heureuse et féconde; c'est sur le présent, sur les devoirs qu'il impose, c'est aussi sur les éventualités extérieures, qu'il importe de fixer ses regards. Assurément, la situation n'offre pas de très riantes perspectives, surtout quand on la compare à l'état des choses et des esprits, il y a un an, à pareille époque. Il y a un an, une chambre nouvelle était nommée; la France électorale usait de ses droits sans passions violentes, mais avec l'intention manifeste d'amener par ses choix des réformes utiles, et, sur plusieurs points, une transformation habile et sage de la politique qui, depuis 1830, avait eu la majorité. Alors le pays montrait sa foi dans l'efficacité de nos institutions, et plaçait dans l'avenir de légitimes espérances. Aujourd'hui, une sorte de découragement semble s'être emparé des intelligences; une inquiétude sourde agite les imaginations. — Si nous avons la satisfaction de voir que l'ordre matériel n'a pas reçu d'atteintes, en dépit de quelques sinistres prophéties, sommes-nous dans toutes les conditions de cette sécurité morale qui n'est pas un des moindres besoins d'une société?— C'est là ce que se demandent des esprits de bonne foi; il y a dans ces appréhensions quelque chose d'excessif. Au reste, cette situation, dont il faut se préoccuper sérieusement, sans tomber dans les sombres hyperboles des partis extrêmes, le ministère l'accepte et paraît disposé à en porter le poids avec résolution. Si l'espèce d'anarchie parlementaire qui s'est déclarée au sein de la majorité l'a affaibli un moment, il n'a pas cependant succombé devant elle, et il veut aujourd'hui faire

face à des difficultés qu'il ne croit pas insurmontables. Cette pensée l'honore : il faut toujours louer les hommes et les pouvoirs publics de ne pas reculer devant la lutte : seulement, pour réussir dans cette tâche laborieuse, le pouvoir a besoin d'une grande fermeté dans ses vues et dans ses actes. En toutes choses, pour les réformes intérieures comme pour les questions de politique étrangère, il doit trouver et maintenir un véritable juste-milieu entre les manies d'innovation et les préjugés de la routine, entre la témérité et la faiblesse. Nous voudrions voir le cabinet résister de tous côtés, en haut comme en bas, ici à des exigences déraisonnables, là à des suggestions pusillanimes. C'est avec cette modération énergique qu'il triomphera des embarras extérieurs qui peuvent surgir d'un jour à l'autre.

En effet, sur plusieurs points et dans des pays qui nous sont limitrophes, il se passe des événemens considérables qui peuvent mettre en demeure notre politique de prendre un parti décisif. Assurément l'Italie n'est pas aujourd'hui moins agitée qu'elle ne l'était il y a vingt-sept ans, en 1820. Elle l'est même d'une manière plus profonde et avec d'heureuses différences. Aujourd'hui, dans plusieurs parties de l'Italie, dans le Piémont, dans la Toscane, à Rome, il n'y a plus de schisme entre les gouvernemens et les populations. Les idées libérales ne sont plus seulement représentées et servies par une minorité ardente, elles ont pénétré dans les conseils des gouvernans et dans les masses. Voilà qui change les données du problème dont l'Italie poursuit la solution depuis cinquante ans. En veut-on la preuve? Il y a vingt-sept ans, c'étaient les représentans de la cause libérale qui conspiraient; aujourd'hui c'est le parti rétrograde qui ourdit des complots pendant que les partisans d'une liberté sage marchent d'accord avec le pouvoir. Tel est le spectacle que Rome nous a présenté dans ces derniers jours. Après les démonstrations publiques amenées par la promulgation de la loi sur la garde nationale, on avait préparé à Rome une fête solennelle pour le 17, lorsque des rumeurs inquiétantes commencèrent à circuler. On parlait d'un conciliabule de *sanfédistes,* tenu pendant la nuit dans un quartier désert, aux abords du Capitole, et où s'élaborait un guet-apens dans le genre de celui de Parme. On signalait la présence dans la ville d'un grand nombre de *centurioni* (volontaires), espèce de corps franc organisé en Romagne par le cardinal Bernetti après la révolution de 1831. Ces sicaires, nommés Faentini et Borghetini, parce qu'ils avaient été surtout recrutés dans le *borgo* de Faenza, arrivaient, disait-on, à Rome par petites bandes et par des routes différentes; ils devaient se mêler à la foule assemblée dans la soirée du 17 pour l'inauguration d'un monument sur la place del Popolo, et, à un signal donné, se ruer sur le peuple aux cris de vive Pie IX, pour donner le change sur la cause du tumulte. Dans la journée du 15, on placarda sur les murs de la ville les noms d'une douzaine de personnes dont les antécédens bien connus pouvaient donner créance à l'accusation portée contre elles. Un des affiliés, arrêté par le tribun Ciciruacchio, fit des aveux, et, l'effervescence étant devenue générale, le gouvernement crut devoir contremander la fête. Bien qu'elle ne soit pas encore constituée, les princes romains demandèrent que la garde nationale fût appelée à veiller sur la tranquillité publique. Les quatorze *rioni* (quartiers) fournirent chacun cent hommes; c'est tout ce qu'on pouvait armer pour le moment. Des postes furent improvisés; des patrouilles formées à la hâte parcoururent les

rues pendant toute la nuit. L'éveil donné et ces précautions prises, toute tentative de désordre devenait impossible. Le calme commença donc à se rétablir. Les jours suivans, la garde nationale continua son service. Plusieurs de ceux qu'on soupçonnait avaient pris la fuite, d'autres furent arrêtés, et, s'il fallait en croire les bruits semés, les noms de quelques *porporati* se trouveraient compromis dans l'instruction commencée sur toute cette affaire.

En de semblables circonstances, le peuple met promptement en avant des noms propres et n'hésite pas à porter les accusations les plus graves. Nous nous garderons d'affirmer que telle ou telle éminence ait de sa propre bourse soudoyé les émeutiers. Nous nous contenterons de mentionner deux faits d'une signification assez précise : monsign. Grassellini, gouverneur de Rome, a été destitué le 17 au soir et a reçu l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Il est parti pour Naples. C'est un séculier, le juge fiscal Morandi, qui a été choisi pour lui succéder. Le cardinal Lambruschini, qui depuis quinze jours, retiré à Civita-Vecchia, occupait ses loisirs à doter et à marier les jeunes filles de son diocèse, a subitement interrompu ces occupations patriarcales et s'est embarqué pour Gênes. On ne dit pas si c'est de son propre mouvement.

La destitution de monsign. Grassellini a été le premier acte politique du cardinal Ferreti, qui remplace le cardinal Gizzi dans les fonctions de secrétaire d'état. Le nouveau ministre aurait mis pour condition à son entrée au pouvoir la faculté de faire dans le personnel de l'administration tous les changemens que réclament les circonstances, et dont nous signalions dernièrement la nécessité. Il apporte aux affaires un caractère résolu et énergique, une réputation bien établie de vertu et d'honnêteté. D'abord évêque de Rieti, il fut nommé nonce à Naples, et donna pendant les ravages du choléra l'exemple de la plus noble et la plus intrépide conduite, servant les malades de ses propres mains, prodiguant de tous côtés les secours, parcourant les rues la bourse à la main, si bien qu'à la fin de l'épidémie le cardinal se trouvait aussi pauvre qu'un lazzarone. Le caractère doux et élevé de Pie IX trouvera un utile auxiliaire dans la fermeté du cardinal Ferreti, en même temps qu'il lui servira de modérateur. C'est au milieu des agitations de la journée du 15 que le nouveau ministre a fait son entrée dans Rome, vers onze heures du soir, à la lueur des torches et au milieu d'une foule immense, qui, apprenant son arrivée inopinée, s'est portée sur son passage et l'a accompagné de ses acclamations depuis la porte del Popolo jusqu'à la place du Quirinal. C'est le cardinal Fieschi, de la plus haute noblesse de Gênes, et dont on loue la capacité et les bonnes intentions, qui est nommé, à la place du cardinal Ferreti, délégat de Pesaro.

Ainsi a pris fin l'intérim qui durait depuis la démission du cardinal Gizzi. On doit s'en féliciter. L'entrée en fonctions du secrétaire d'état amènera celle du conseil des ministres; la garde nationale achèvera promptement de s'organiser, et les affaires reprendront leur cours ordinaire. Ces situations violentes ne peuvent se prolonger sans péril. Cependant, nous tenons à le constater, pendant quinze jours que le gouvernement s'est trouvé suspendu et que l'initiative ne partait plus des corps légalement constitués, aucun désordre ne s'est produit, aucun attentat contre les personnes ou contre les propriétés n'a été commis. Le peuple a déployé un bon sens remarquable, et l'attitude de ses chefs a témoigné de la droiture de leurs intentions; ils ont prouvé qu'ils ne dé-

siraient et ne demandaient que l'exécution des promesses du gouvernement. Assurément, tous ceux qui s'intéressent à leurs efforts et au triomphe de leur cause, et ils savent que nous faisons profession d'être de ce nombre, ne cesseront d'engager les représentans du parti modéré à se rapprocher de plus en plus des formes légales dans lesquelles s'exerce l'action des peuples constitutionnels, et à sortir des voies arbitraires dans lesquelles ils ont été malheureusement forcés jusqu'ici de se mouvoir. Ils ont aujourd'hui dans la garde nationale une garantie importante; qu'ils l'emploient à maintenir la tranquillité publique et à substituer aux réunions tumultueuses des manifestations plus régulières. Le régime de la presse est assez libéral pour qu'ils puissent se passer de publications clandestines, dernier reste du régime des conspirations et des sociétés secrètes. Qu'ils n'oublient pas que c'est par les voies légales et pacifiques, les discussions sérieuses, le droit de pétition et de remontrance exercé avec mesure, qu'ils triompheront de leurs adversaires. Ces derniers le savent bien; aussi ont-ils voulu transporter la question sur un autre terrain. Heureusement leur tactique, une fois mise au jour, peut être déjouée.

Cependant beaucoup d'esprits, en Italie, se préoccupent et s'effraient de la possibilité d'une intervention étrangère. Pour cette intervention, il faut sinon un motif, du moins un prétexte. Il est possible qu'on cherche à en faire naître, mais les Italiens sont avertis, et il nous semble qu'il dépend d'eux, jusqu'à un certain point, de ne pas le fournir à leurs ennemis. Ceux-ci croyaient-ils l'heure venue, espéraient-ils donc provoquer, par une sédition à Rome, le *casus fæderis* qu'on prétend secrètement stipulé entre les cours de Vienne et de Naples pour le maintien du *statu quo* en Italie? Il ne faut pas oublier que, le 16, un bataillon de Croates parti de Vérone, un escadron de cavalerie hongroise et trois pièces d'artillerie légère, sont arrivés à marches forcées à Lago Scuro, sur les rives du Pô; ces troupes ont passé le fleuve et ont fait leur entrée le lendemain matin à Ferrare, bannières déployées, mèche allumée et la baïonnette croisée. Dans cet appareil de guerre, elles ont affecté de faire le tour de la ville en traversant les rues principales et la place publique, et se sont ensuite retirées dans la forteresse et dans les deux casernes que l'Autriche s'est réservé d'occuper à Ferrare par le traité de Vienne. Cette démonstration a été accueillie par la population avec étonnement et dédain. Quelques cris de *vive Pie IX!* se sont fait entendre, et le cardinal-légat a expédié un courrier chargé de porter cette nouvelle à Rome. Personne ne conteste au gouvernement autrichien le droit de renforcer sa garnison de Ferrare, s'il le juge à propos; il est seulement permis de se demander quel pouvait être le but de cet appareil insolite : pour quelle raison l'Autriche opère-t-elle des mouvemens de troupes dans le Mantouan? pourquoi s'est-elle fait céder, en vertu d'on ne sait plus quel vieux traité tombé dans l'oubli, deux petites îles qui commandent à Brescello le passage du fleuve? pourquoi enfin cette entrée à Ferrare se rapporte-t-elle ainsi, jour pour jour, à l'époque des troubles qu'on présumait devoir éclater à Rome le 17? Est-ce de l'intimidation qu'on a voulu faire et contre qui? Contre les princes ou contre les populations?

Dans tous les cas, la conduite de la France ne saurait être douteuse. Si l'Autriche mettait le pied et prenait des positions militaires dans des parties de l'Italie reconnues indépendantes par les traités, si elle entendait établir garnison dans Rome, notre gouvernement devrait répondre à de semblables desseins par les

plus énergiques démonstrations. L'amour de la paix, la crainte d'amener des collisions, ne sauraient aller jusqu'à une immobilité qui, dans les circonstances que nous venons de dire, serait un véritable suicide. A coup sûr, en 1831, Casimir Périer ne cherchait pas la guerre; cependant il n'a pas souffert que l'Autriche intervînt dans les affaires et dans les états du saint-siége sans montrer en Italie le drapeau français. Il ne serait pas possible aujourd'hui de rester en-deçà de cette politique; ce serait s'exposer aux plus graves dangers tant au dehors qu'au dedans. Telle est, nous en sommes convaincus, la pensée même du cabinet.

C'est pour le gouvernement de la France un devoir dont l'accomplissement lui donnera de la force, que de porter dans sa politique extérieure l'esprit libéral et modéré de la révolution de 1830. Les conseils que le cabinet adresse à la Suisse nous ont paru sages et dictés par une sympathie sincère pour l'indépendance helvétique. Quoi qu'en aient pu dire des hommes prévenus et exaltés, ces conseils, loin d'annoncer le désir d'intervenir dans les affaires de la Suisse, ont été donnés au contraire dans le dessein d'écarter les éventualités qui pourraient amener une intervention. Déjà, nous avons lieu de le croire, si le cabinet français avait voulu prêter l'oreille aux propositions de l'Autriche, il y aurait eu, à l'égard de la Suisse, une manifestation diplomatique faite en commun par les puissances. Rien de pareil n'a eu lieu. Sans doute, les notes de M. Guizot à M. de Bois-le-Comte n'ont pas laissé que de produire en Suisse une impression assez vive, mais elles ont aussi provoqué dans beaucoup d'esprits des réflexions salutaires sur les véritables intérêts de la confédération. Ainsi, les deux cantons des Grisons et de Saint-Gall, qui se sont prononcés pour la dissolution du *Sonderbund*, ont fait connaître qu'ils ne voteraient pas les moyens d'exécution. Ce retour inattendu à des idées plus modérées paraît avoir vivement ému les radicaux, et les plus déterminés songent à provoquer une diète extraordinaire pour résoudre cette dernière question, qui est le nœud de toutes les difficultés. Tant qu'une diète n'aura pas voté des moyens d'exécution pour briser le *Sonderbund*, il n'y aura pas violation positive de la souveraineté cantonale, ni imminence de guerre civile. Il faut espérer qu'on n'en viendra pas à cette fâcheuse extrémité. La France ne peut, comme l'Angleterre, se désintéresser de tout ce qui peut arriver dans un pays qui touche à sa frontière, et qui en plus d'une occasion a servi d'asile à des ennemis de son repos. D'un autre côté, ses propres principes ne lui permettent pas de confondre, à l'égard de la Suisse, sa politique avec celle du cabinet de Vienne. Il ne faut pas, le ministère ne saurait trop y songer, que l'opposition puisse lui reprocher, avec quelque apparence de raison, de se faire en Suisse l'interprète et le porte-voix de l'Autriche. Il y a à pratiquer envers la confédération une politique dont la bienveillance et le libéralisme ne soient équivoques pour personne.

Se montrer partout favorable à la liberté modérée, aux institutions constitutionnelles, aux gouvernemens éclairés qui ne repoussent pas les sages réformes, voilà le rôle de la France. C'est en y restant fidèle qu'elle pourra lutter avec avantage, avec honneur, contre la rivalité de l'influence anglaise. Presque partout l'Angleterre se déclare pour les partis extrêmes; en Grèce, elle est avec les brouillons qui ne trouvent pas le ministère de M. Coletti assez libéral; en Espagne, elle favorise les espérances et les entreprises carlistes. Si à Athènes le fâcheux incident relatif à M. Mussurus n'est pas encore terminé, si le divan n'a

plus trouvé suffisante la lettre que M. Coletti avait écrite sous l'inspiration, presque sous la dictée du prince de Metternich, sir Edmond Lyons n'est-il pas pour quelque chose dans ces nouvelles difficultés? En affectant de dire, en faisant répéter et écrire dans certaines feuilles que la conclusion de cette affaire serait un triomphe pour la France, en prêtant à ce sujet à M. Piscatory des propos qu'il n'a pas tenus, et qui devaient inquiéter l'amour-propre du gouvernement turc, le représentant de l'Angleterre prolonge entre la Grèce et les états du sultan une situation funeste à tous les intérêts des deux pays; mais qu'importe? Sir Edmond Lyons veut au moins tenir en échec, par des embarras extérieurs, le ministère de M. Coletti, qui vient d'obtenir la majorité dans les élections et de réprimer avec énergie quelques tentatives anarchiques, quelques coupables essais de guerre civile.

En Espagne, l'anarchie est aussi l'auxiliaire de la politique anglaise. La situation de la Péninsule, nous le disions récemment, se résume tout entière dans les débats personnels et affligeans qui se sont élevés au sein même de la famille royale. Toutes les autres questions qui s'agitent dans ce malheureux pays pâlissent devant celle-là, et un triste intérêt continue à s'attacher à toutes les phases nouvelles de cette déplorable affaire. Il était difficile d'imaginer des complications plus graves que celles dont le palais de Madrid a été jusqu'ici le théâtre : aujourd'hui on peut voir que cette lutte ne peut désormais que s'envenimer chaque jour, et qu'elle sera bientôt sans issue. Une circonstance toute récente le démontre assez. La reine Isabelle s'est décidée, il y a quelques jours, à quitter Madrid pour aller habiter la Granja, résidence royale d'été. A peine son départ était-il connu, que le roi don Francisco a informé les ministres qu'il allait revenir du Pardo, où il habite, au palais de Madrid; mais, soit que la reine ait formellement manifesté sa volonté à cet égard, soit qu'on lui ait inspiré une pareille résolution, il a été signifié au prince, la veille de son retour, qu'en l'absence d'Isabelle, le palais n'était point ouvert pour lui. Pour tout dire, le ministre de la guerre lui a fait savoir en termes non équivoques que, s'il se présentait, la porte lui serait fermée, « avec tous les égards dus à sa personne. » C'est là ce qui est public, et on peut penser que les commentaires ne manquent pas à Madrid, que la malignité n'a point laissé échapper cette nouvelle circonstance, et que l'irritation, nourrie de mille détails futiles, s'en est accrue de part et d'autre. Nous ne nous dissimulons pas tout ce que cette petite et indigne guerre a de parfaitement puéril, de parfaitement ridicule, et, il faut l'ajouter, de profondément dégradant. Par malheur il y a plus que cela : à côté de la dignité des personnes compromises, il y a la dignité du trône qui est en péril. La question a pris aujourd'hui des proportions assez grandes pour qu'on soit forcé de s'avouer que c'est là une épreuve décisive pour la monarchie constitutionnelle. La royauté nouvelle, si cette situation se prolonge encore quelque temps, n'en pourra sortir que fort amoindrie; elle aura du moins perdu son prestige et tous ses droits au respect public. Ce qui restera, on peut le craindre, ne sera plus qu'une vaine comédie, qui disparaîtra de la scène à la première lutte sérieuse qui ne peut manquer de s'engager.

Si quelque chose doit surprendre au milieu de ces graves difficultés, c'est la placidité du ministère espagnol. Il semble ne s'émouvoir que pour faire rejeter, par ses journaux, la faute de la situation actuelle sur ceux qui ont gouverné

avant lui. Tout le reste n'est rien; il accepte l'inconséquence de sa position, la responsabilité la plus grave qui puisse échoir à un gouvernement; il vit grace à l'incertitude qui règne dans tous les esprits; il se contente d'une existence hasardeuse qui se traîne à travers des épisodes d'antichambre et se poursuit d'équivoque en équivoque. La presse s'est emparée de cette question brûlante; le pays tout entier commence à s'inquiéter, à s'agiter, et cette émotion légitime, naturelle, favorise toutes les entreprises du parti carliste. Le cabinet, lui, se borne à attendre sans rien faire. Il ne fait rien, disons-nous avec raison, car la première, l'indispensable mesure qu'il aurait à prendre, ce serait de convoquer les chambres et de confier à la représentation nationale le soin de prendre quelque résolution mûrie, vigoureuse et salutaire, sur une question qui est arrivée à un tel degré de publicité, que la retirer du domaine de la discussion légale, c'est la livrer aux chances de l'insurrection, qui peut éclater d'un jour à l'autre. Triste situation sur laquelle nous ne pourrons nous empêcher de revenir! Triste pays où la royauté se manque à elle-même, et où les conseillers sévères et dignes manquent à la royauté!

Cette crise intérieure de l'Espagne deviendra plus grave encore, si le ministère anglais a, comme il l'espère, avec le nouveau parlement, une plus grande liberté d'allure dans sa politique étrangère. Les élections auxquelles l'Angleterre procède en ce moment ne semblent que trop assurer à lord Palmerston une majorité et une force qui lui permettront de donner l'essor à son humeur entreprenante. Du reste, les observateurs les plus clairvoyans sont déroutés dans leur attente; cette année, les élections générales se font en Angleterre sans une idée, sans un cri de ralliement qui agite tout le pays, sans ces grandes luttes entre les deux partis qui s'étaient partagé le pouvoir. C'est que, depuis nombre d'années, des changemens profonds se sont opérés dans la vie politique de l'Angleterre. Aux traditions aristocratiques a succédé la prépondérance des classes moyennes: l'industrie et les intérêts commerciaux voient augmenter tous les jours le nombre de leurs représentans dans la chambre des communes; les hommes obscurs y abondent; ils y arrivent avec un nom tout-à-fait inconnu, dont les membres de l'aristocratie sont obligés de s'informer. Pour nos voisins, c'est nouveau. Si l'on excepte la nomination de M. Lionel de Rothschild, qui est un hommage au principe de la liberté de conscience, et l'allocution de sir Robert Peel à ses électeurs, dans laquelle il a professé plus hautement que jamais une économie politique vraiment radicale, tout jusqu'ici s'est passé sans beaucoup d'éclat. Lord John Russell a été très sobre de développemens devant ses électeurs, et nous n'avons pas encore appris que lord Palmerston ait harangué les siens. Pour ce dernier, pour ses amis, le moment est décisif. Nous saurons dans quelques jours si le cabinet a devant lui un long avenir, sauf à le partager avec un ancien et illustre adversaire. L'acceptation du gouvernement général de l'Inde par lord Dalhousie, un des membres du cabinet que dirigeait sir Robert Peel, a fait croire à un rapprochement entre ce dernier et lord John Russell. Il ne faut pas se dissimuler que si, par les élections générales et par quelques combinaisons ministérielles qui en seraient la conséquence, le cabinet whig se fortifiait, il y aurait là pour le ministère du 29 octobre de nouvelles raisons de redoubler de vigilance. Ainsi de tous côtés le gouvernement peut sentir la nécessité d'imprimer à sa marche plus d'ensemble et plus d'énergie. C'est ce que doivent vive-

ment comprendre les hommes expérimentés que l'administration compte dans son sein. Ils ont pu sonder tous les écueils, reconnaître les fautes commises : pour éviter les uns, pour réparer les autres, qu'ils n'oublient pas que l'esprit politique ne se compose pas moins de la fermeté du caractère que de l'étendue de l'intelligence. C'est en prenant à propos une sage initiative que les dépositaires du pouvoir exerceront sur les destinées du pays une heureuse et utile influence.

Parmi ceux qui pourraient exercer une telle influence, nous voudrions compter un homme d'une splendide et inépuisable verve. Qui ne désirerait trouver dans le talent de M. de Lamartine autant d'utilité pour la chose publique que d'éclat? Dans la harangue qu'il a débitée au banquet de Mâcon, M. de Lamartine parle de ses ennemis politiques : M. de Lamartine se trompe, il n'a pas d'ennemis. Ni la nature de son esprit, ni la trempe de son caractère, ne sont faites pour inspirer ces haines de parti que ne peuvent éviter de soulever autour d'eux les hommes politiques qui s'affirment avec énergie. Au lieu d'adversaires passionnés, M. de Lamartine n'a en face de lui que des admirateurs de sa magnifique imagination, qui en suivent les écarts avec plus ou moins d'inquiétude et de chagrin. On juge ses exagérations, on reconnaît ses inconséquences, mais on se sent toujours pour celui qui se les permet un inépuisable fonds d'indulgence. Faut-il le dire? il y a dans les plus grandes effervescences de M. de Lamartine quelque chose de léger, d'inoffensif; la flamme brille, puis elle meurt sans avoir rien embrasé. M. de Lamartine s'est donné le plaisir de convoquer deux mille Mâconnais pour leur parler de la révolution française, et leur apprendre qu'il préfère aujourd'hui la république à la monarchie. C'est une fantaisie que tout le monde ne pourrait se passer; mais la France la permet à son poète, qui s'évertue pour la réveiller, pour la distraire, car la France s'ennuie, c'est M. de Lamartine qui nous l'a dit il y a quelque temps, et ce mot, s'il faut l'en croire, a fait le tour du monde. Il n'y a évidemment qu'un poète qui puisse avoir le privilége de délivrer de pareils certificats à ses paroles; il n'y a aussi qu'un grand artiste qui ait pu porter le poids de ce long monologue où il a été question tour à tour d'Hérodote, de la Grèce, des anciens Gaulois, de l'empereur, de la restauration et du ministère. N'oublions pas non plus que l'orateur s'adressait à un auditoire que venait d'assaillir un orage furieux. Ç'a été une lutte de l'éloquence contre la nature. L'art n'a pas été vaincu; il semblait même que la tempête avec ses foudres et ses éclairs servait comme d'encadrement pittoresque à toute cette scène, à la figure de celui qui en était le héros, et qui a pu se croire un instant sur le mont Sinaï.

Si, avec de pareilles conditions, nous n'étions pas plutôt dans le domaine de la fantaisie que dans celui de la réalité et de la politique, nous aurions à discuter plusieurs des assertions de l'harmonieux et élégant tribun. Il est remarquable que plus M. de Lamartine avance dans la vie, plus son talent a les allures de la jeunesse, sans gagner, chemin faisant, les avantages de la maturité. Ce ne sont plus que déclamations véhémentes, couleurs chargées, lieux communs pompeux et sonores; on cherche en vain les résultats d'une observation profonde et équitable, un jugement impartial sur les choses et sur les hommes, sur les mérites de notre époque aussi bien que sur ses travers. Maintenant, pour tout apprécier, M. de Lamartine a un criterium simple et commode : il élève jusqu'aux cieux tout ce qui est marqué du cachet révolutionnaire et démocratique,

et il condamne tout le reste. Dans la peinture de notre époque, tout est beau du côté des masses populaires, tandis que le monde politique et légal de 1830 n'est que corruption et bassesse. Des faits déjà graves se trouvent élevés à une exagération monstrueuse. Ainsi, à propos du triste procès que, dans ces derniers jours, vient de vider la chambre des pairs, M. de Lamartine prétend que la France est humiliée « par l'improbité des pouvoirs publics. » Entraîné par la phrase, l'orateur a dit le contraire du vrai. Si des individus ont été improbes, les pouvoirs publics ont été trouvés purs. Loin de l'oublier, c'était le moment de mettre ce point en lumière. En effet, que dit-on aujourd'hui aux masses? On leur répète incessamment que tout ce qui est au-dessus d'elles est miné par une corruption incurable; on cherche à persuader au peuple que, pendant qu'il travaille, tous ceux qui prennent part à l'administration, au gouvernement, à des degrés divers, s'enrichissent aux dépens de la chose publique. Puisque M. de Lamartine s'est donné la mission de haranguer les masses, il avait une belle occasion de remplir un devoir social, en proclamant que la France, malgré des scandales partiels, pouvait s'honorer de l'intégrité incontestable des pouvoirs administratifs et judiciaires. Dans quel pays de l'Europe trouvera-t-on, par exemple, une magistrature d'une plus haute probité? Ne sont-ce pas là des traits de nos mœurs que l'on doit plus que jamais opposer à des déclamations où tout est confondu, tantôt par l'ignorance, tantôt par la mauvaise foi? Par quelles préoccupations M. de Lamartine est-il arrivé à faire si bon marché de ces classes auxquelles il appartient lui-même? Nul cependant n'est mieux placé que lui, par son talent, pour faire comprendre aux masses que, dans toutes les conditions sociales, la nature humaine se retrouve avec les mêmes qualités et les mêmes faiblesses, pour dire au peuple que, s'il a le droit de demander son émancipation au travail, au développement de son intelligence, la calomnie et l'envie contre ce qui est au-dessus de soi sont pour s'élever de mauvais échelons.

Ce procès même si souvent invoqué pour la condamnation de notre époque n'eût-il pas mis en saillie les différences nouvelles qui nous distinguent des mauvais temps de l'ancienne monarchie? Dans ces époques où le mal se faisait si ouvertement, y avait-il pour de semblables fautes une justice sévère et inflexible? On n'accusera pas sans doute la pairie d'avoir faibli dans l'exécution des devoirs qui lui étaient imposés. Peut-être un autre tribunal eût été moins rigoureux. Il n'y a eu qu'un cri de commisération pour les deux hommes qui, après avoir siégé dans les conseils de la couronne et sur les bancs de la chambre des pairs, se sont trouvés frappés de mort politique et civile. Si leurs fautes ont été grandes, l'expiation a été terrible. Assurément le châtiment a été moins rude pour celui qui est venu s'offrir le dernier à une condamnation prévue d'avance; il tombait de moins haut, et il avait d'ailleurs la consolation de n'être que très légèrement atteint dans ce qui avait toujours été le principal objet de ses soins et de ses prédilections. Toutefois c'est avec une émotion allant jusqu'aux larmes que ce vieillard, ce contemporain du directoire, a comparu devant la pairie. Il ne s'est un peu remis que lorsqu'il a dû expliquer la façon dont s'était passée la négociation pécuniaire. L'homme d'affaires s'est retrouvé.

Maintenant, quand on envisage l'ensemble de cette douloureuse affaire, on fait des réflexions de plus d'un genre sur la condition des hommes publics en France. La probité ne se commande pas, et il n'existe point de recette pour ne porter

aux affaires que des hommes incorruptibles. Il serait sans doute très désirable qu'on pût décréter la vertu; mais comment faire? A nos yeux, le moyen le plus sûr, c'est de rendre la condition des hommes publics meilleure, c'est d'assurer leur avenir, et de ne pas les livrer, avec une fortune médiocre, aux tentations qui les entourent. Depuis long-temps, l'Angleterre a pris ce parti, et elle s'en trouve bien. Ce n'est peut-être pas héroïque, mais c'est prudent, et, quand il s'agit de la faible humanité, la prudence est plus sûre que l'héroïsme. Aujourd'hui la vie publique est la seule profession qui ne donne point à ceux qui la suivent une rémunération suffisante : l'industrie, le commerce, le barreau, toutes les carrières ouvrent à ceux qui les exercent la voie d'une honorable fortune; la vie publique ne conduit pas toujours à ce résultat. C'est là, disons-le franchement, un vice radical dans nos institutions. Si l'état veut être bien servi, il faut qu'il récompense bien ceux qui le servent. Il n'y a pas de fonctions qui exigent un plus rare concours de facultés que les fonctions publiques; il n'y en a pas qui donnent plus d'amertumes et d'inquiétudes, qui dévorent plus vite la force et la vie. On ne peut espérer de les voir long-temps recherchées par des hommes de véritable valeur, si elles ne sont accompagnées de justes avantages. « Ne vous occupez pas de vos affaires personnelles, disait Napoléon à ses lieutenans, je m'en occupe pour vous. » Et en effet le général heureux, à son retour d'une campagne, trouvait une magnifique dotation, un riche mariage. Aujourd'hui l'état dit bien à ses serviteurs : « Ne vous occupez pas de vos affaires; » mais il ne s'en occupe pas lui-même. Est-il bien étonnant qu'ils y songent un peu de leur côté?

Dans ces derniers temps, nous avons vu une crise ministérielle. Quel spectacle nous a-t-elle présenté? Lorsqu'il a fallu remplacer les ministres sortans, on n'a trouvé à peu près personne. Tous ceux qui occupent des fonctions lucratives et honorables ont peu d'envie de les quitter pour les fonctions plus brillantes, mais infiniment plus chanceuses, du ministère. On a été conduit à choisir trois absens, et voyez quelle serait la condition de ces trois nouveaux-venus, si le cabinet venait à quitter demain les affaires! M. le duc de Montébello a dû résigner, pour devenir ministre, une grande ambassade, M. le général Trézel le commandement d'une division militaire, M. Jayr la seconde préfecture de France. Que par un de ces reviremens de la politique toujours possibles et imminens le ministère soit forcé de se retirer, il est plus que probable qu'ils ne retrouveront aucune de ces trois positions. Ceux d'entre les ministres qui ont une fortune personnelle peuvent en prendre aisément leur parti; mais que feront en pareil cas ceux qui n'ont d'autres revenus que la place qu'ils ont gagnée par toute une vie de travaux? On peut dire que ces considérations sont vulgaires, qu'elles portent bien ce qu'on appelle l'empreinte du temps, qu'elles dénotent une grande préoccupation des intérêts matériels. Soit; mais nous voudrions bien savoir dans quel temps et dans quel pays ces intérêts n'ont pas joué un grand rôle. L'honneur de servir sa patrie est bien précieux sans doute, même quand il est payé par une vie de luttes fiévreuses et d'émotions pénibles; mais est-il donc absolument nécessaire de le payer par le sacrifice de sa famille? Ne venons-nous pas de voir le gouvernement forcé de proposer aux chambres une pension de 12,000 fr. pour donner de quoi vivre à la veuve et aux enfans d'un ancien ministre de la marine?

Ne laissons pas s'accréditer la pensée que la démocratie est à la fois le plus exigeant et le plus ingrat des maîtres; sinon, nous ne verrions plus les fonctions publiques recherchées que par ceux qui ne pourraient pas faire autre chose, qui n'auraient aucun moyen de trouver ailleurs l'indépendance. La déconsidération des charges publiques est le plus grand danger des démocraties : c'est par là qu'elles ont toutes péri. En refusant aux hommes investis du pouvoir une rémunération légitime, on les pousse à des expédiens déplorables, quelquefois à des crimes, et le pouvoir tout entier souffre dans sa dignité de l'effet produit par ces scandales. C'est ainsi que, d'échelle en échelle, on descend jusqu'à n'avoir plus pour candidats aux fonctions publiques que des intrigans qui déshonorent et perdent l'état. Nous croyons qu'il est temps d'y songer sérieusement. Dans les monarchies, les hommes publics sont récompensés souvent fort au-delà de leur mérite. Les démocraties se doivent à elles-mêmes d'être justes au moins envers les services rendus, si elles ne veulent pas trop souffrir de la comparaison.

Les fortunes sont en général beaucoup plus grandes en Angleterre qu'en France : la société y est constituée plus aristocratiquement, la plupart de ceux qui parviennent au pouvoir sont riches par eux-mêmes; mais, s'il arrive qu'il se trouve dans le nombre un cadet de famille, un homme qui offre au pays un grand espoir par ses talens, mais qui manque en même temps d'indépendance privée, on voit l'état venir à son secours avec une profusion vraiment digne d'un grand peuple. Il y a en Angleterre des charges spéciales uniquement destinées à faire en peu d'années la fortune de celui qui les occupe. Ces charges sont données à des jeunes gens de mérite sans fortune, que leur parti destine à la vie publique, afin qu'ils n'aient plus ensuite qu'à s'occuper des intérêts généraux. L'une d'elles était occupée dernièrement par M. Macaulay, un des plus brillans écrivains et maintenant un des ministres les plus influens de la Grande-Bretagne. Dans l'édifice de la constitution anglaise, une place est réservée à celui qui s'est le plus distingué comme avocat et jurisconsulte; cette place est l'une des plus éminentes du ministère, c'est celle de lord chancelier : on ne peut y arriver que par le barreau, et le titre de lord chancelier est l'objet suprême de l'ambition de tout avocat anglais; mais, comme on suppose qu'un avocat n'a pas en général une grande fortune personnelle, comme celui qui occupe au barreau une place éminente en retire un grand revenu dont il doit faire l'abandon, on a attaché à ce titre de lord chancelier une récompense particulière. Quiconque a eu l'honneur de s'asseoir un jour sur le sac de laine conserve toute sa vie une pension de 3,000 livres sterling ou 75,000 francs. Mais c'est surtout pour les services militaires que l'Angleterre se montre généreuse et même prodigue. Le plus grand exemple qu'on puisse citer est celui de Wellington. Quand le jeune Wellesley est entré dans la carrière des armes, il était sans titres et sans patrimoine. A chaque succès qu'il a obtenu, son pays lui a donné un titre et une dotation, soit en argent, soit en terres. Aujourd'hui il n'est pas seulement duc, pair d'Angleterre, commandant-général de l'armée, comblé d'honneurs et de dignités; il a encore une fortune immense et presque royale. Chacune de ses terres se rattache à une de ses victoires; il n'a eu qu'à vaincre pour s'enrichir. C'est ainsi qu'agissent les gouvernemens habiles.

Nous ne demandons pas que la France fasse pour ses hommes d'état ce que

l'Angleterre fait pour les siens. Nous savons trop quelle profonde différence sépare l'instinct jaloux des démocraties de la largesse intéressée des pays aristocratiques. Nous voudrions seulement que la France se montrât juste et reconnaissante envers ceux qui la servent. L'année dernière, une ordonnance du roi a créé en France un conseil privé dont devaient faire partie tous les hommes éminens par leurs services. Cette institution existe de droit, mais elle n'a point encore été réalisée en fait. La dernière chambre des députés s'est montrée peu disposée à voter les sommes nécessaires pour le traitement des ministres d'état. Le gouvernement a craint un échec, et il n'a pas porté la dépense au budget. Aujourd'hui que la chambre présente une majorité conservatrice si considérable, il nous semble que le gouvernement aurait tort d'attendre plus long-temps. Le moment est venu, s'il doit venir jamais, de tenter l'entreprise. De récens et tristes exemples en montrent l'utilité, et tout permet d'espérer que les sentimens d'envie ne prévaudront pas cette fois contre le bon sens et la justice. La dépense en elle-même est bien peu de chose : avec 2 ou 300,000 francs par an, la France donnerait une retraite honorable et sûre à ceux qui auraient bravé, pour la servir, les fatigues et les déceptions du pouvoir. Elle n'aurait plus le pénible spectacle de ces arrangemens personnels que tous les ministres sortans sont plus ou moins obligés de faire pour se réserver une position. Elle pourrait légitimement exiger des hommes publics un désintéressement absolu, car elle aurait pourvu d'avance à leurs besoins.

En jetant un dernier regard sur les affaires intérieures telles que les laisse la fin de la session, on peut reconnaître que la situation financière s'est améliorée. La chambre des députés a fait ce qu'elle a pu pour rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes; elle a voté l'emprunt, elle a réduit les dépenses des travaux publics, et, sous ce dernier rapport, elle a montré, à notre avis, une prudence exagérée; elle a cherché à rétablir le crédit menacé des principales entreprises de chemins de fer. Grace à la récolte, qui est décidément bonne partout, la crise alimentaire finit; il est permis d'espérer que la crise financière va finir aussi, grace aux mesures prises d'un commun accord par le gouvernement et par la chambre. On a pourvu aux nécessités du présent, c'est maintenant au gouvernement de préparer l'avenir. On assure que M. le ministre des finances se montre très préoccupé de sa tâche, très inquiet de sa responsabilité; c'est là une bonne disposition pour un ministre. L'intervalle des sessions sera pour lui d'autant plus laborieux, qu'il a à s'occuper à la fois des dépenses et des recettes de l'état; il ne peut échapper à la nécessité d'augmenter les unes, car tous les jours de nouveaux besoins se font sentir, et il faut, en même temps, qu'il remanie les autres, car les votes de la chambre lui en font une loi. Le problème est difficile, comme on voit; nous ne croyons pas qu'il soit insoluble.

Parmi ces dépenses, il n'y a pas, quoi qu'on en dise, le moindre danger à accroître celles qui sont productives; au contraire, l'état se doit à lui-même de faire tous ses efforts pour finir au plus vite les chemins de fer et les canaux commencés de toutes parts. Outre les chemins de fer et les canaux, d'autres travaux encore sont indispensables. Il est, par exemple, tout un ordre de communications dont les résultats sont au moins comparables à ceux des chemins de fer, proportionnellement à la dépense qu'ils occasionnent, et qui n'ont eu jusqu'ici que des allocations insuffisantes : nous voulons parler des chemins vicinaux de grande et de

petite communication. On a beaucoup dit cette année, et avec juste raison, que la France ne produisait pas assez de subsistances pour sa population, qu'il fallait encourager par tous les moyens les progrès de l'agriculture, la mise en culture des terres en friche, la production du bétail et celle du blé. Pour en venir là, le plus sûr moyen est de faire des chemins. Les cantons pauvres de la France, ceux où l'agriculture est le plus arriérée faute de capitaux et de débouchés, manquent presque complétement de voies de communication. Les chemins de petite vicinalité sont surtout dans un état déplorable; ces chemins sont pourtant ceux qui servent directement à la culture. Il y a évidemment une mesure à prendre pour en presser l'exécution. Cette année, M. le ministre de l'intérieur a demandé, en considération de la disette, un fonds extraordinaire de secours pour les travaux des communes. Puisque ce fonds a paru au budget, il est à croire qu'il n'en disparaîtra plus.

En général, l'attention de la chambre et du gouvernement paraît se porter sur les populations rurales, dont la condition est particulièrement digne d'intérêt. On a beaucoup fait pour la population des villes, très peu pour celle des campagnes. C'est cependant la population des campagnes qui est la force de la France, elle forme les deux tiers de la population totale, elle en est en même temps la partie la plus virile, la plus morale, la plus laborieuse. On ne saurait trop s'appliquer à lui fournir des instrumens de travail, à lui faciliter l'accès des capitaux et les moyens d'améliorer sa condition. Nous avons parlé des chemins vicinaux, c'est là sans doute le plus grand des progrès à atteindre; mais il y en a d'autres dont la chambre s'est occupée cette année, et qui n'ont été ajournés que par esprit d'économie. Dans ce nombre se trouve l'augmentation du traitement des desservans et de celui des instituteurs communaux. Non-seulement l'augmentation de ces modestes traitemens aura pour résultat de rendre meilleur le sort des pauvres prêtres de campagne et des pauvres maîtres d'école, mais elle répandra dans les plus humbles communes un peu plus d'argent, elle contribuera à reporter dans les campagnes une portion du numéraire qui dans l'état actuel des choses tend toujours à en sortir; elle fera pénétrer un bien-être relatif dans deux habitations par commune, et elle donnera ainsi des exemples et des objets d'émulation qui ne seront pas perdus.

La commission du budget et avec elle la chambre ont donné aussi de grands encouragemens à un projet mis en avant par le congrès d'agriculture, et qui consiste à établir dans chaque département une ferme-école pour la formation de maîtres-valets exercés. Cent mille francs ont été votés, dès cette année, pour commencer la fondation de ces fermes-écoles. Cent mille francs, c'est bien peu, si le principe est bon. On évalue à 10,000 francs par an la dépense de chacune de ces fermes; on ne pourra donc en établir que dix avec le crédit voté. Ce n'est pas assez pour produire un effet sérieux. A notre avis, il devrait y avoir le plus tôt possible une ferme-école par arrondissement. Un crédit de 3 millions porté au budget de 1849 suffirait pour cette création féconde. Sept ou huit mille élèves pour toute la France, ce n'est pas trop, car il ne s'agit de rien moins que de former des travailleurs. Tout le monde sait que ce qui manque le plus en France, c'est une bonne pépinière d'ouvriers agricoles qui combattent, par leur exemple et par leurs bras, les anciennes routines, et qui sachent tirer un meilleur parti de la fertilité de notre sol.

Même au point de vue du trésor, ce qu'il y a de mieux à faire, encore un coup,

c'est de ne point reculer devant de pareilles dépenses. Nous voulons consacrer tous les ans de fortes sommes à l'entretien de notre armée, de notre marine, à notre goût pour le luxe et les beaux-arts : raison de plus pour consacrer aussi beaucoup d'argent à ce qui active l'agriculture et l'industrie, car l'agriculture et l'industrie, c'est, en définitive, ce qui donne les moyens de payer le reste. Pour donner une idée de la puissance des ressources que renferme notre pays, si l'on veut les mettre en valeur, nous citerons une seule question, celle des biens communaux. On a appelé, dans la discussion du budget du ministère de l'intérieur, l'attention du ministre sur cette question, qui se débat depuis plusieurs années sans résultat. Sait-on quelle énorme valeur représentent en France les biens communaux? Ils n'occupent pas moins du septième du territoire. Dans certains départemens, ils forment le tiers de la surface totale. Le département de la Creuse, par exemple, compte à lui seul cent mille hectares de biens communaux. Or, ces biens, tout le monde le sait, sont dans un état d'abandon complet. Entre les mains de la propriété privée, ou tout au moins entre les mains de fermiers, ils produiraient bien vite cinq ou six fois plus qu'ils ne produisent aujourd'hui. Nous savons que cette exploitation présente des difficultés, mais nous ne croyons pas ces difficultés insurmontables; nous savons surtout ce que ces biens communaux, mis en valeur, ajouteraient à la richesse de la France et à la masse de ses subsistances. Après une année comme celle-ci, tout le monde comprendra que le gouvernement s'occupe spécialement de cette matière. En Angleterre, cette ressource est très connue : dans les grands besoins publics, on rend ce qu'on nomme des bills d'*inclosure* pour appeler sur les terres vagues la propriété et le travail. Aussi bien, le trésor n'est pas moins intéressé que l'agriculture à la mise en valeur de ces biens, car ils sont aujourd'hui frappés de main-morte, et, s'ils entraient en tout ou en partie dans la circulation, ils fourniraient à l'impôt, sous toutes les formes, une source immense de revenus.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. — *Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne. — Grande-Bretagne,* par M. le vicomte de Beaumont-Vassy. [1]

II. — *Lettres sur l'Angleterre et sur la France,* publiées par M. Auguste Nougarède de Fayet. [2]

Un jour que Fox s'entretenait en France avec l'abbé Sieyès sur la nation anglaise, il lui dit : « L'Angleterre n'est pas là où vous la voyez sur la carte; elle est partout; l'Angleterre n'est que la capitale de l'Angleterre. » Ces mots disaient beaucoup sans doute, et cependant ils ne disaient peut-être pas trop. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, depuis le jour où Fox les a prononcés, l'Angleterre a grandi encore, et non-seulement elle a grandi, mais elle est forcée de grandir toujours; car, si elle cessait de s'accroître, elle mourrait. C'est là un merveilleux supplice tel que la fable n'en a pas imaginé de pareil, et il n'est rien de plus curieux dans les temps modernes que d'étudier l'enchaînement de causes

(1) 2 vol. in-8, chez Amyot, rue de la Paix.
(2) 4 vol. in-8, à la même librairie.

et d'effets qui a amené l'Angleterre à cette espèce de nécessité politique et sociale sous le coup de laquelle elle se trouve aujourd'hui plus que jamais. Que l'on se rappelle qu'au XVIe siècle Érasme ne voyait dans Londres à peu près qu'une « capitale de sauvages; » qu'au XVIIe siècle l'empire anglais, réduit aux îles Britanniques, n'avait encore ni unité, ni lien, ni cohésion, ni force d'expansion, et que la cour de Charles II était réduite à se faire subventionner par la cour de France. Que l'on songe ensuite qu'au bout d'un siècle ce peuple, devenu un sujet d'observation pour toute l'Europe par sa science industrielle et commerciale, était le facteur et le banquier des nations, plus encore, l'arbitre de la paix du monde, et l'on s'expliquera facilement pourquoi une telle étude est si intéressante. Mais ce n'est pas seulement au point de vue des résultats atteints que la situation actuelle de l'Angleterre est digne de l'attention la plus sérieuse, c'est aussi et c'est surtout au point de vue du problème terrible qu'elle contient, au point de vue de cette condition fatale dont nous parlions tout à l'heure. Rien ne peut mieux nous éclairer à cet égard que l'histoire des trente dernières années, histoire éminemment curieuse en ce sens qu'elle nous apprend que l'Angleterre n'est pas dans un état de choses moins violent à l'heure qu'il est, au sein d'une paix profonde, que dans le temps où elle alimentait la ligue de l'Europe en armes contre la république et l'empire français.

L'ouvrage de M. de Beaumont-Vassy commence à l'instant où Napoléon est déporté à Sainte-Hélène et nous mène jusqu'aux événemens de ce jour. Les faits que comprend cette période ont des proportions bien moindres que ceux de la période précédente, et les hommes qu'elle met en relief n'appartiennent pas non plus à cette race des Pitt, des Fox, des Sheridan, des Burke, que les Anglais ont nommée la race des géans; hommes et choses sont d'une moindre taille, et toutefois ce qui s'est passé sous le ministère d'un Castlereagh, d'un Canning, d'un Grey, d'un Peel, fait aussi bien ressortir le caractère particulier de la puissance britannique et les conditions de sa durée, que les gigantesques efforts par lesquels elle s'est signalée à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. La politique anglaise reste fidèle à ses traditions dans cette période, et on la voit porter souvent de rudes atteintes aux théories libérales des amis de l'humanité. L'Inde, la Chine, le Canada, le Portugal, l'Irlande, saignent pour long-temps des plaies dont cette politique les a affligés. On a plus d'une fois signalé ce contraste peu édifiant entre la politique de l'Angleterre et ses fastueuses déclamations sur l'abolition de l'esclavage, sur l'indépendance des colonies espagnoles d'Amérique, sur le libre-échange, Le contraste s'explique en un mot : dans la sphère où s'agitent les puissances de notre Europe toutes pleines de défiance, tout animées de l'esprit de concurrence et de rivalité, l'Angleterre seule ne lutte pas pour un principe, mais lutte pour vivre. De là une physionomie à part, de là une politique variable, égoïste, perfide. Les grands ministres de cette nation diffèrent tous d'allure entre eux; mais tous n'ont qu'un but qui peut s'expliquer par le mot du moyen-âge : *gaigner*, et, en effet, il ne faut pas peu *gaigner* pour subvenir aux besoins d'une société qui a au-dessus de sa tête la plus opulente aristocratie qu'ait vue le monde. Cette société est avide, parce que son régime antérieur lui a donné une grande activité, de grands appétits et de grands organes.

Néanmoins, comme le fait remarquer M. de Beaumont-Vassy, le peuple anglais a « des idées puissantes et des sentimens généreux, » et il est « vraiment digne de marcher l'un des premiers à la tête de la civilisation. » Oui, cela est

vrai, car, en dépit de ce qu'a écrit Hobbes, l'homme ne naît nulle part ni injuste, ni méchant, et il suffit de parcourir le livre de M. de Beaumont-Vassy pour s'assurer de l'ardeur généreuse avec laquelle les Anglais, au milieu de leurs rudes labeurs, ont réclamé l'affranchissement de l'Irlande, l'émancipation des catholiques et vingt autres réformes équitables, ont applaudi à la voix d'O'Connell comme à la victoire de juillet. Toutefois ils sentent qu'ils ont été placés par la force des choses au sein d'une organisation créée pour s'étendre indéfiniment, pour produire sans mesure, et ils ont accepté cette organisation avec ses conséquences. Là est leur malheur et leur gloire. Il semble que le régime sous lequel ils vivent soit analogue au système développé par Malthus, et que leur machine sociale soit faite pour fonctionner invinciblement suivant la progression que cet économiste attribue à l'accroissement naturel de la race humaine, c'est-à-dire suivant la progression géométrique. Whigs et tories sont d'accord pour guider leur nation dans cette voie, et les efforts que font certains d'entre eux pour l'arrêter sur la pente ne sont rien en comparaison de la rapidité avec laquelle elle s'y engage d'elle-même. En acceptant cette loi de progression, elle a accepté, qui en doute? des souffrances infinies; mais avec quel héroïsme! Voyez-la dompter les élémens et chercher des acheteurs d'un pôle à l'autre! Voyez-la endurer sans murmure une taxe des pauvres, un *income-tax*, une dette de vingt milliards, un budget qui en porte deux, et la *presse*, et une aristocratie oppressive, et tant d'inégalités sociales! A la vue de tels résultats, comment ne pas excuser son orgueil? C'est une sorte de grandeur, je le sais, que nous ne comprendrons jamais bien en France, parce qu'il nous semblera toujours plus beau de faire accepter une noble idée d'un peuple voisin que d'aller à six mille lieues forcer des Chinois à consommer pour cent millions d'opium; mais c'est une grandeur qu'il faut respecter, parce qu'elle renferme en soi un grand triomphe de la volonté humaine.

C'est par les considérations qui précèdent que nous recommandons la lecture de l'ouvrage de M. de Beaumont-Vassy, ouvrage qui est la première partie d'une histoire dans laquelle doit entrer celle de tous les états européens depuis le congrès de Vienne. Ceux qui y chercheront de ces longs raisonnemens et de ces dissertations en forme qui si souvent, dans les ouvrages de notre temps, ne font que répéter ce que personne n'ignore, ne les y trouveront pas. Les généralités sont peu du goût de l'auteur. Peut-être est-il à plusieurs égards d'une sobriété qui tendrait parfois à dégénérer en défaut; mais, à la vérité, et c'est ce dont nous le louons, il aime mieux laisser les idées éclore et naître des faits naturellement, que de prime-abord mettre en avant des idées soutenues tant bien que mal par des faits. Il donne d'intéressans détails sur la conduite des Anglais dans l'Asie, et sur la situation politique et morale du Canada. On comprend en le lisant, d'après la seule marche des événemens, quelles impérieuses nécessités dirigent la politique de la Grande-Bretagne et entraînent un choc perpétuel de ses intérêts avec ceux du monde entier.

M. de Beaumont-Vassy nous apprend comment l'Angleterre a vécu depuis trente ans; M. Nougarède de Fayet, dans les lettres qu'il publie, nous apprend comment elle vit aujourd'hui. Ces lettres sont d'une lecture attachante. Il y a toujours tant de choses nouvelles à connaître sur ce pays, sur ses mœurs, ses lois, ses grandeurs, ses misères, ses préjugés, ses besoins! Nous avons avec lui une communauté de civilisation, d'institutions, de régime industriel, de doctrines politiques et sociales, et cependant quel abîme nous en sépare! Il y a

plus, c'est qu'un Allemand, un Espagnol, un Russe, qui le visiteront à la fois, seront également frappés du cachet franchement original qui le distingue. Sa physionomie a jeté dans un vif étonnement Voltaire comme Montesquieu, l'Italien Alfiéri comme l'Américain W. Irving; Mme de Staël, une étrangère, l'a vanté avec un enthousiasme excessif, et lord Byron, né dans son sein, n'ayant jamais pu se rompre à ses usages, l'a renié. Il semble qu'on puisse dire de l'Angleterre ce que disait Hérodote de l'Égypte, que ni ses habitans, ni ses coutumes, ni ses monumens, ni son climat, ne ressemblent à ceux des autres nations. Qu'on nous dise un autre pays où la royauté soit entourée de plus de chaînes et où l'on ait pour elle un culte plus fervent, où le caractère du peuple soit plus ombrageux et où il ait à subir plus de priviléges humilians, où la multitude, rassemblée par myriades, prenne des décisions plus violentes et se laisse mieux apaiser par l'expression de la loi, où elle ait en spectacle de plus fastueuses richesses et où elle déploie plus de patience à supporter des maux que la plume se refuse presque à décrire. C'est là que l'on peut trouver mêlés ensemble tous les régimes qui se sont formés sous le soleil pour la direction de l'espèce humaine depuis les jours de la vie patriarcale jusqu'à ceux de la démocratie moderne, car c'est d'un étrange amalgame d'élémens monarchiques et de prérogatives patriciennes, de doctrines républicaines et de traditions gothiques, qu'est composée la société anglaise. Est-elle libérale comme paraîtraient le faire croire ses combats en faveur de la liberté et les harangues de ses grands patriotes? Mais il n'est pas d'efforts qu'elle n'ait faits pour étouffer les commencemens de notre régime représentatif, et elle s'applaudit chaque jour de voir jouer dans son mécanisme politique des ressorts qui paraîtraient odieux dans le gouvernement de Venise ou de Carthage. A-t-elle du penchant pour le despotisme? Mais elle vous répondra, par l'organe de son jurisconsulte Delolme, que le parlement peut tout faire, *excepté d'un homme une femme ou d'une femme un homme.* — Semblé-je extravagant si je soutiens qu'elle reproduit en partie la hiérarchie tyrannique des castes hindoues? M. Nougarède en effet vous expliquera quelles divisions profondes séparent entre elles la *nobility*, la *gentry*, la *commonalty*, et à quelle distance ces diverses classes se tiennent les unes des autres. Il vous racontera sur la situation respective des *gentlemen* et de ces parias que l'on appelle des *nobodies* des anecdotes qui peuvent servir de commentaires à tel chapitre de M. d'Israëli. Est-ce à dire que les faces sous lesquelles cette société se montre à l'observateur sont fort tranchées? Non vraiment, car il est de notoriété publique que tous les enfans de l'Angleterre semblent sortis du même moule; mais il faut ajouter que chez eux les diversités individuelles sont fondues en un caractère unique par l'état particulier sous lequel ils vivent : ils sont contraints par la force des choses d'avoir plus que personne l'esprit d'intérêt que tout le monde a. De là cette nature tenace, intraitable, qu'on voit en eux à tous les degrés de leur échelle sociale; de là ce génie tout pratique, cet immense orgueil qui est le mal anglais au moins autant, et ce n'est pas peu dire, que la vanité est le mal français.

Que l'invincible éloignement de l'esprit britannique pour les théories, sa tendance à sacrifier les principes aux intérêts, établissent une différence fondamentale entre les Anglais et ce peuple à moitié athénien qui a Paris pour capitale, cela est inutile à démontrer. On a vu maintes fois avec quel dédain s'expriment les hommes éminens de l'Angleterre, même ceux qui se sont laissé le plus pénétrer par l'esprit français, tels que Fox et Canning, sur ces concep-

tions spéculatives, sur ces méthodes abstraites qui nous sont si chères parce qu'elles sont rationnelles. Il faut les laisser de côté, dit sans cesse le premier; ce sont des rêveries, dit le second, qui ne peuvent pas être l'occupation d'un homme raisonnable. De combien ne leur préfèrent-ils pas *les semelles de plomb de l'expérience!* Combien ces études élevées dont on nourrit dans nos écoles des jeunes gens qui doivent être industriels, soldats, marins, ingénieurs, leur paraissent ridicules! Pour ne citer qu'un exemple : « Il semble, disait un Anglais cité par M. Nougarède, que nous ayons dit de nos marins : Ils seront hommes de mer avant tout et savans s'ils le peuvent, et que vous, au contraire, vous ayez dit : Ils seront hommes de mer s'ils le peuvent, mais avant tout ils seront savans. » Que la société anglaise ne l'oublie pas cependant : le principe de l'intérêt présente ce singulier caractère, qu'il est aussi facile à suivre en pratique que difficile à justifier en morale, qu'il est un conseiller aussi sûr comme mobile de second ordre que périlleux comme souverain mobile. Il n'est entré déjà que beaucoup trop avant dans les mœurs britanniques, puisqu'il a engendré de nombreuses iniquités et une situation féconde en crises de tout genre. Le régime *ultra-producteur*, qui est son ouvrage, a excité l'envie, l'admiration et l'effroi du monde; mais il y a quelque trente ans que la réaction s'est manifestée dans les esprits, et elle se traduit en faits déjà singulièrement sensibles.

Quels que soient les graves reproches qui doivent être adressés au peuple anglais sur les moyens tantôt perfides, tantôt inhumains, auxquels il a eu recours pour arriver à un but excessif qui toujours reculera devant lui, il est juste de lui décerner le tribut d'éloges qui lui revient. Il veut si fermement, si patriotiquement ce qu'il veut! Il a mis tant de constance à créer ce système industriel et mercantile qui enveloppe l'univers dans ses réseaux! L'auteur des *Lettres sur l'Angleterre* a recherché quelles sont les tendances qui ont donné à ce peuple la supériorité marquée qu'il a dans certaines branches de l'activité humaine, et il a reconnu avec justesse que ces tendances sont l'esprit de suite et l'esprit d'amélioration, — *consistency, improvement.* — Ce qu'il a accompli par ces deux qualités est immense. Par elles, il s'en est donné cent autres que sa nature ne semblait pas comporter. L'observer comme manufacturier, comme négociant, comme facteur, c'est l'observer sur un point où ses défauts ne donnent pas de prise, où les instincts les moins louables sont neutralisés par la force du vouloir, où il ne laisse qu'à admirer. Ainsi, sa politique, chacun le sait, manque en général de bonne foi, et pourtant, dans les transactions commerciales, il est d'une loyauté à toute épreuve qui fait trop souvent honte à l'indélicatesse de tant d'aventuriers français au-delà des mers. Dans la plupart des occasions de la vie politique ou privée, il a un respect pour les usages les plus surannés qui le rend formaliste et incroyablement routinier, et cependant en industrie rien n'égale sa facilité à abandonner les vieilles méthodes pour innover, pour perfectionner sans cesse. Que n'a-t-il pas fait à cet égard! que ne fait-il pas tous les jours! A le juger sur les apparences, vous croyez remarquer que son goût du bien-être intérieur, de l'existence comfortable et paisible lui donne une pesanteur impossible à secouer; mais examinez-le alors qu'il s'abandonne à ses hardies spéculations : quel homme est plus entreprenant, plus infatigable que lui? Vous pensez qu'il a pour l'étranger un dédain invincible qui lui défend de rien emprunter du dehors; mais jamais on ne fut plus empressé qu'il ne l'est à s'approprier à tout prix les procédés qu'invente ou qu'emploie l'étranger. Il passe pour être insociable; mais il a su tirer de l'asso-

ciation tous les secours, tous les trésors qu'elle recèle. Vous le croyez parcimonieux et mesquin parce qu'il est méticuleux dans ses comptes et qu'il prêche sans cesse l'ordre et l'épargne, qui sont les deux règles de l'art d'acquérir les richesses; mais, pour un but qui en vaut la peine, il jette l'or et ouvre des crédits à pleines mains; il charge ses budgets et aggrave sa dette sans sourciller. Les règles de l'harmonie et les conceptions idéales sont des choses qu'il ne comprend pas en matière de gouvernement, d'administration ou de beaux-arts; mais comme négociant il a conçu un type de perfection qu'il propose à l'émulation commune et qu'il poursuit sans relâche. Que l'on y fasse attention, et l'on remarquera que tous ces traits contradictoires, que tous ces efforts du caractère anglais sont marqués du double sceau des deux qualités que signale M. Nougarède : esprit de suite, — esprit d'amélioration, — *consistency, improvement*.

Il nous resterait beaucoup à dire si nous passions en revue tous les points qu'a traités l'auteur des *Lettres sur l'Angleterre*. Il a observé d'assez près les mœurs anglaises pour intéresser un lecteur qui ne chercherait dans son livre que de l'agrément, et d'un autre côté il peut donner d'utiles renseignemens à quiconque voudrait s'instruire d'une façon sommaire sur le jeu du gouvernement et de l'administration dans ce pays. Le mécanisme compliqué des corps judiciaires et administratifs, l'organisation du clergé anglican, les diverses formes de l'éducation, les faces variées du régime appelé *self-government*, sont des parties qu'il a étudiées et qu'il expose, sinon avec profondeur, du moins avec clarté. Aucune de ces parties n'est insignifiante pour qui veut bien comprendre le génie anglais et se rendre compte des contradictions apparentes qu'il présente surtout à un Français. La longanimité avec laquelle le peuple de la Grande-Bretagne supporte je ne sais combien d'inégalités choquantes, qui sembleraient devoir le froisser jusque dans le fond de l'ame, paraît un problème insoluble, si l'on ne connaît pas les puissantes garanties que trouve en revanche la liberté des citoyens dans l'*habeas corpus*, dans le régime provincial, dans l'absence presque complète de centralisation. Ce n'est qu'en se pénétrant des services infinis que rend chaque jour une riche aristocratie soit au crédit, soit à la marine, soit à la culture des terres, qu'on s'explique bien pourquoi elle est, non-seulement fort solide, mais presque populaire. Observez comment dès l'école chacun est façonné pour toujours aux distinctions arbitraires de la vieille hiérarchie; avec quelle habileté les gouvernans ont eu soin que chaque loi, chaque cérémonie, chaque usage reposât sur une base historique plutôt que sur une base rationnelle; avec quel art ils ont rehaussé le prétendu libéralisme de leurs ancêtres aux dépens de l'esprit prétendu brouillon du siècle, et vous verrez distinctement comment il se fait que la masse du peuple anglais soit habituée à voir dans son organisation sociale bien moins une machine de despotisme qu'un héritage sacré de ses pères. Il va sans dire que diverses lézardes se sont manifestées depuis ces derniers temps dans les épaisses murailles du vieil édifice, et qu'il n'échappe pas plus que nul autre à l'infiltration des idées qui datent de la constituante; mais, tel qu'il est encore, il offre une structure aussi difficile à détruire qu'imposante à contempler.

V. DE MARS.

